BIBLIOTHECA
Ottaviana

Coll.
spec.

LE

THEATRE ITALIEN.

TOME PREMIER.

Liſte des Pieces des ſix Volumes.

Tome premier.

Arlequin, Mercure Galant
La Matrone d'Epheſe.
Arlequin Lingere du Palais.
Arlequin Prothée.
Arlequin Empereur dans la Lune.
Arlequin Jaſon, *ou* la Toiſon d'or Comique.
Arlequin Chevalier du Soleil.
Iſabelle Medecin.
Colombine Avocat pour & contre.
Le Banqueroutier.
La Precaution Inutile.

Tome ſecond.

La Cauſe des Femmes.
La Critique de la Cauſe des Femmes.
Le Divorce.
Le Marchand Duppé.
Colombine Femme Vengée.
La Deſcente de Mezzetin aux Enfers.
Le grand Sophy.
Arlequin, Homme à bonne Fortune.
La Critique de l'homme à bonne Fortune.

Tome troiſiéme.

Les Filles errantes.
La Fille ſavante.
La Coquette.
Eſope.
Les deux Arlequins.
Le Phenix.
Arlequin Phaeton.
Uliſſe & Circé.

Tome quatriéme.

L'Opera de Campagne.
L'Union des deux Opera.
La Fille de bon ſens.
Les Chinois.
La Baguette de Vulcain.
Les adieux des Officiers.
Les Mal-aſſortis.
Les Originaux.
Les Champs Eliſées.

Tome cinquiéme.

Le Souhaits.
La naiſſance d'Amadis.
Le Bel-Eſprit.
Le Defenſeur du beau Sexe.
La Fontaine de Sapience.
Le Départ des Comediens.
La Fauſſe Coquette.
Le Tombeau de Maître André.
Attendez-moi ſous l'Orme,

Tome ſixiéme.

La Theſe des Dames.
Les Promenades de Paris.
Le Retour de la Foire de Bezons
La Foire S. Germain.
Les Momies d'Egypte.
Les Bains de la Porte S. Bernard
Arlequin Miſantrope.
Paſquin & Marforio.
Les Fées.

On trouve chez le même Libraire.

Le Nouveau Theatre Italien *ou* Recueil general des Comedies répreſentées par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, depuis 1716. juſqu'à preſent, *in*-12. 9. vol. avec les airs gravés.

Les Parodies du Nouveau Theatre Italien, avec les airs gravés. *in*-12. 4. vol. fig.

Le Theatre de M. DU FRESNY, où ſe trouvent les Amuſemens ſerieux & comiques. *in*-12. 6. vol. fig.

— de M. DE BRUEYS, *in*-12. 3. vol.

— de M. PALAPRAT, *in*-12.

— de M. l'Abbé NADAL, *in*-12. 3. vol. fig.

— de M. MOLIERE *in*-12. 8. vol. fig.

Frontispice du Tome Ier

Hic ille est Italam (Dominîci morte) Cadentem
Scenam, cui soli sustinuisse Decus.
Hic ille est Italam (Fato cogente) jacentem
Scenam, cui soli restituisse Decus.

L e C. D. M

F. Chereau Sculp. — *G. Edelinck Engraver to the King.*

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

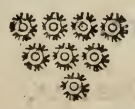
OU

LE RECUEIL GENERAL de toutes les Comedies & Scénes françoises jouées par les COMEDIENS ITALIENS du ROI, pendant tout le temps qu'ils ont été au service.

Enrichi d'estampes en taille douce à la tête de chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la fin de chaque volume.

TOME PREMIER.

Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques à la Science, & à l'Ange Gardien.

MDCCXLI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Université
BIBLIOTHECA

PIECES CONTENUES dans ce premier volume.

ARLEQUIN, MERCURE GALANT.

LA MATRONE D'EPHESE.

ARLEQUIN LINGERE DU PALAIS.

ARLEQUIN PROTHE'E.

ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

ARLEQUIN JASON, *ou*, LA TOISON D'OR COMIQUE.

ARLEQUIN CHEVALIER DU SOLEIL.

ISABELLE MEDECIN.

COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

LE BANQUEROUTIER.

LA PRECAUTION INUTILE.

PQ
1231.
.I5 G42
1741
t. 1

A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME.

MADAME,

Je presente à VOTRE ALTESSE ROIALE le recueil general des Comedies & des scenes françoises qui ont été jouées sur le théatre italien, & dont quelques unes ont eu le bonheur de

VOUS divertir quand VOUS nous avez honorez de votre presence. C'est, MADAME, la seule obligation que j'ai à mes ennemis de m'avoir fait naître l'occasion de LUI presenter ce recueil une seconde fois. Je sais que quand on verra le grand nom de VOTRE ALTESSE ROYALE à la tête de ce livre, il n'y a personne qui ne soit surpris du peu de proportion qu'il y a entre un Nom si auguste, & des matieres si risibles : mais, MADAME, ce qui peut justifier ma conduite en cette occasion, c'est que je n'ai pas eu de choix à faire, & que les obligations infinies que j'ai à VOTRE ALTESSE ROYALE, & l'approbation qu'Elle a bien voulu donner à quelques unes de ces scenes en particulier, m'engageoient indispensablement à les LUI offrir toutes. Comme c'est un devoir dont je m'acquitte j'espere qu'on ne regardera pas ce que contient mon present, & qu'on me rendra la justice de croire, que si je n'offre que des bagatelles à VOTRE ALTESSE ROYALE, c'est que je n'ai que des bagatelles à LUI donner. Que je serois heureux, MADAME, si la lecture de quelques unes de ces scenes pouvoit VOUS faire le même plaisir que VOUS avez trouvé dans leur représentation ! Je sai bien qu'elles ne sont pas toutes d'égale force ; mais, MADAME, elles ne seront pas toujours exposees à des juges aussi éclairés que VOTRE ALTESSE ROYALE, & chacun y trouvera de quoi s'y divertir à proportion de la delicatesse de son goût. N'at-

tendez pas, MADAME, que suivant le stile des épitres dédicatoires, j'aille étaler ici ces grandes qualités qui VOUS rendent les délices de la Cour & l'admiration de toute la France. Cette matiere est trop au dessus de ma portée, je borne toute mon ambition à l'honneur de VOUS divertir; & je me tiens trop heureux d'apprendre ici à tout le monde, que je suis avec un très profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-soumis serviteur
EVARISTE GHERARDI.

AVERTISSEMENT qu'il faut lire.

ON ne doit pas s'attendre à trouver dans ce recueil des comedies entieres, puiſque les pieces italiennes ne ſauroient s'imprimer. La raiſon eſt que les comediens italiens n'apprennent rien par cœur, & qu'il leur ſuffit, pour jouer une comedie, d'en avoir vu le ſujet un moment avant que d'entrer ſur le theâtre. Ainſi la plus grande beauté de leurs pieces eſt inſeparable de l'action, le ſuccès de leurs comedies dépendant abſolument des acteurs qui leur donnent plus ou moins d'agrémens, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'eſprit, & ſelon la ſituation bonne ou mauvaiſe où ils ſe trouvent en jouant. C'eſt cette neceſſité de jouer ſur le champ qui fait qu'on a tant de peine à remplacer un bon comedien italien, lorſque malheureuſement il vient à manquer. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe apprendre par cœur & reciter ſur le theâtre ce qu'il aura appris : mais il faut toute autre choſe pour le comedien italien. Qui dit *bon comedien italien*, dit un

homme qui a du fond, qui joue plus d'imagination que de memoire; qui compose en jouant, tout ce qu'il dit; qui fait seconder celui avec qui il se trouve sur le theâtre; c'est-à-dire, qu'il marie si bien ses paroles & ses actions avec celles de son camarade, qu'il entre sur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre lui demande, d'une maniere à faire croire à tout le monde qu'ils étoient deja concertés. Il n'en est pas de même d'un acteur qui joue *simplement de memoire*; il n'entre jamais sur la scene que pour y debiter au plus vîte ce qu'il a appris par cœur, & dont il est tellement occupé, que sans prendre garde aux mouvemens & aux gestes de son camarade, il va toujours son chemin, dans une furieuse impatience de se delivrer de son rôle, comme d'un fardeau qui le fatigue beaucoup. On peut dire que ces sortes de comediens sont comme des écoliers qui viennent repeter en tremblant une leçon qu'ils ont apprise avec soin: ou plutôt ils sont semblables aux échos qui ne parleroient jamais, si d'autres n'avoient parlé avant eux. Ce sont des comediens de nom, mais inutiles & à charge à leur compagnie. Je compare un comedien de cette sorte à un bras paralytique, qui quoi qu'inutile, porte toujours le nom de bras. La seule difference que je trouve entre le bras mort & le membre inutile de

la comedie, c'eſt que ſi le premier ne ſert de rien au corps, il eſt certain auſſi qu'il n'en reçoit aucune nourriture, & qu'elle ſe partage entre les membres qui font leur devoir; mais le dernier (quoique du tout inutile à la comedie) ne laiſſe pas de recevoir autant de nourriture que les acteurs qui fatiguent le plus, & qui ſont les plus neceſſaires. Cela ſoit dit pour ces comediens inutiles, dont preſque toutes les compagnies ſont remplies; gens ſans naturel & ſans art, qu'une protection capricieuſe, ou qu'un bonheur extraordinaire a élevés juſqu'à la part entiere, & qui dès-là ne regardent plus la comedie que du côté de la caſſette, & non pas du côté de l'emploi qu'elle exige d'eux: faiſant une entiere difference entre ces comediens de nom, & ces comediens d'effet, ces acteurs illuſtres qui apprennent par cœur à la verité; mais qui, à l'exemple des excellens peintres, ſavent cacher l'art avec l'art, & qui charment les ſpectateurs par la beauté de la voix, la verité du geſte, la juſte flexibilité des tons, & certain air gracieux, aiſé & naturel dont ils accompagnent tous leurs mouvemens, & qu'ils repandent ſur tout ce qu'ils prononcent.

Mais je m'écarte furieuſement de mon ſujet. Il ne s'agit pas ici des bonnes qualités que doit avoir un bon comedien, il s'agit de parler des ſcenes françoiſes qui ont été

jouées sur le theâtre italien. Ces scenes sont l'ouvrage de plusieurs personnes d'esprit & de merite, composées par la plûpart dans leurs heures de recréation, & données par quelques uns gratis à la troupe. Elles étoient comme enchâssées dans nos sujets. Tout Paris les a admirées, quand nous les avons jouées, & tout Paris les regrette à present qu'on ne les joue plus. L'accueil favorable que le public fit au premier volume que j'en donnai en 1694, excita l'envie de quelques uns de mes camarades : ils representerent que l'impression de ces scenes pouvoit nuire à la representation des pieces dont elles étoient tirées. Sur ce fondement il plut à monseigneur le Chancelier, pour remettre la paix dans cette compagnie (ce sont ses propres termes) de me redemander le privilege qu'il avoit eu la bonté de m'en accorder, & que je lui rendis avec une entiere soumission à ses ordres.

Ce qui justifie cependant que ce n'étoit que par envie & non pas par raison qu'on en avoit demandé la suppression, c'est que les neuf cens exemplaires qu'on m'en avoit saisis, & que la compagnie avoit mis en depôt chez le sieur Octave, l'un des comediens, furent par lui vendus à plusieurs libraires de Paris, à raison de trente deux sols l'exemplaire (après toutefois en avoir brûlé deux ou trois feuilles, & avoir fait

accroire au reste de ses camarades qu'il avoit tout brûlé.) Ce volume, quoique deffendu, a été si bien vendu, & a eu un si grand cours dans le monde, qu'on l'a contrefait non seulement en Hollande, à Bruxelles & à Liege, mais encore dans presque toutes les provinces du royaume. On l'a même augmenté de deux autres volumes dont l'un qui a paru sous le titre de *troisiéme volume*, m'a été volé dans mon cabinet, en manuscrit; & avant que de le donner au public, on en a tronqué toutes les pieces, pour m'en ôter la connoissance : & l'autre qui s'est vendu sous le titre de *Suplément au theâtre italien*, & qui vaut moins que rien, a été composé, à ce qu'on dit, par l'auteur de l'*Arliquiniana*, ou par celui de la *vie de Scaramouche*.

Il est vrai que ces deux auteurs sont si conformes dans la bassesse de leur stile, & dans la fausseté des actions qu'ils racontent, qu'on peut aisément s'y tromper & prendre l'un pour l'autre sans beaucoup de peine. Ce sont deux écrivains également mauvais, & deux historiens également faux, chacun d'eux attribuant à son heros des choses que Arlequin & Scaramouche n'ont jamais ni faites ni pensées. J'excuse cependant l'auteur de la vie de Scaramouche, sur ce qu'il convient que son livre est déteſtable, mais qu'il a été obligé de le faire tel, pour se con-

former à la capacité de celui qui vouloit y mettre son nom. J'excuserois de même l'auteur de l'Arliquiniana, si je savois les raisons qu'il a eues de mettre tant de pauvretés dans le sien.

Quoiqu'il en soit, cette multiplicité de fades volumes qui paroissoient de temps en temps, & qui ne faisoient point d'honneur à notre theâtre, m'a determiné à faire réimprimer le mien. Je l'ai augmenté de tout ce qui me restoit de scenes jolies, & de toutes celles qu'on a representées sur notre theâtre depuis. Tant de matiere m'a fourni de quoi en faire six volumes, que j'ai enrichis d'estampes en taille douce à la tête de chaque comedie, à la fin de laquelle on trouvera les airs qu'on y a chantés, gravés-notés, avec leur basse-continue chiffrée. En un mot, je n'ai rien negligé de tout ce que j'ai cru capable d'embellir mon ouvrage, & de donner du plaisir au lecteur, qui passera, s'il lui plaît, sur les scenes qu'il ne trouvera pas de son goût, & qui peut-être se trouveront être celles que j'ai déja condamnées le premier, & que je n'ai imprimées, que parce que tous les goûts ne se ressemblent pas, & que ce qui ne plait pas aux uns plaît souvent aux autres. Je n'ai connu que les *Gradelins* & les *Polichinelles*, qui n'ont jamais plu à personne; aussi ne les trouvera-t-on pas dans aucune des scenes de

mon recueil ; & si je les ai mis dans ma préface, c'est qu'ils ont toujours été à la porte du theâtre italien.

Les curieux de la langue italienne y trouveront par ci, par là des scenes purement en italien, & d'autres mêlées de françois & d'italien, ainsi qu'on les jouoit sur notre theâtre, avec cette difference pourtant que le Docteur & Arlequin n'y parlent pas le langage serré de Boulogne & de Bergame, parce qu'on ne les entendroit pas.

Les amateurs des sujets suivis y trouveront environ quarante comedies entieres, que j'ai fait imprimer comme on les jouoit sur notre theâtre, à la reserve du langage de *Pasquariel* que j'ai corrigé, & de la plûpart des scenes qu'il jouoit, dont je n'ai mis que la teneur: parce qu'elles étoient ou toutes postiches, ou tout à fait italiennes, c'est-à-dire toutes grimaces & toutes postures.

Ces comedies ne sont pas de ces pieces italiennes dont j'ai prétendu parler au commencement de mon avertissement, quand j'ai dit, *Qu'on ne les sauroit imprimer à cause qu'elles sont inseparables de l'action, & que les italiens jouent sans rien apprendre par cœur:* mais ce sont de celles où la troupe étoit obligée (pour se conformer au goût & à l'intelligence de la plûpart de ses auditeurs) de faire inserer beaucoup plus de françois qu'elle n'y mettoit d'italien, & que mes-

sieurs les auteurs apelloient comedies françoises accommodées au theâtre italien.

Pour ce qui regarde certains mots usités parmi les comediens italiens, j'ai jugé à propos de ne les point alterer ; mais afin qu'ils n'arrêtent pas en les lisant, je les explique. *Lazzi*, par exemple, en est un ; il veut dire, *tour, jeu italien.* Après avoir repeté deux ou trois fois le même lazzi, c'est-à-dire, après avoir fait deux ou trois fois *le même tour*, après avoir repeté deux ou trois fois *le même jeu italien.*

Cantonade en est un autre. Il signifie *aîle, coin, côté du theâtre.* Arlequin parlant à la cantonade, c'est-à-dire, Arlequin parlant vers l'aîle, le coin, le côté du theâtre.

Je passe sous silence la satyre fine & delicate, la connoissance parfaite des mœurs du siecle, les expressions neuves & détournées, l'enjouement, l'esprit ; en un mot, tout le sel & toute la vivacité dont tous les dialogues de ce recueil sont remplis, & je me contente de dire que si le premier volume que j'en donnai en 1694, & dont j'ai parlé ci-dessus, a merité le nom de *Grenier à sel* : nom glorieux qui lui a été donné par cet homme divin, ce genie superieur, à qui le ciel a donné des connoissances & des lumieres qu'il a refusées à tous les autres hommes, afin que tous les autres hommes devinssent les sujets de ses satyres, j'espere que

celui-ci pourra meriter le nom de *Saline* ; étant & beaucoup plus ample & beaucoup plus correct que le premier.

A l'égard de mes frontiſpices, le premier donne une idée de la comedie italienne. Ce ſont pluſieurs petits genies, qui après la retraite des italiens, ſe ſont emparés de leur theâtre, & y repreſentent les actions principales de la plûpart de ces acteurs.

Le ſecond eſt une peinture de mon recueil. Ce ſont pluſieurs genies qui forment un concert, avec ces mots : E PLURIBUS UNUM

Et le troiſiéme exprime le chagrin du public qui en perdant les italiens a perdu les plus beaux ornemens du theâtre comique, & à qui il ne reſte rien, pour le conſoler d'une ſi grande perte, que le recueil que je lui preſente. Cela ſe figure par la muſe de la comedie, depouillée de tous ſes ornemens, & aſſiſe ſur un theâtre, jettant les yeux ſur un volume que le genie d'Arlequin lui preſente, ſur lequel ſont écrits ces mots : EXUVIÆ TRISTES ; & aux pieds du génie : DUM LEGO, COLLIGO.

Si après tous ces ſoins l'on trouve que j'aye bien réuſſi, qu'on applaudiſſe : ſinon, qu'on excuſe. Quand mon recueil n'auroit aucun merite, le ſeul plaiſir que je reſſens de le preſenter au public, vaut bien la peine qu'on ne le reçoive pas en rechignant.

Ceux qui n'ont point vu l'explication que je fis autrefois d'un feu d'artifice que la troupe italienne avoit fait dreſſer devant ſon hôtel de Bourgogne, au ſujet de la paix conclue entre la France & la Savoye, ſeront peut-être auſſi ravis de la trouver ici, que j'ai été ravi de l'y mettre.

EXPLICATION

Du feu d'artifice dreſſé par Meſſieurs de la troupe royale des comediens italiens devant leur hôtel de Bourgogne.

Au ſujet de la paix conclue entre la France & la Savoye.

LA paix qui vient d'être conclue entre la France & la Savoye, a repandu une joye ſi univerſelle dans le cœur de tous les ſujets du Roi, qu'il n'y en a point qui n'en ait donné des marques.

Mais les comediens italiens, entretenus par ſa majeſté, ne ſe ſont pas contentés de prendre part à l'allegreſſe generale; ils en ont encore voulu donner des temoignages particuliers.

Les bontés du Roi, leur auguſte Souverain, ſont ſi profondément gravées dans leurs cœurs, que le zele ardent qui les attache à ſon ſervice auroit ſouffert, s'ils avoient laiſſé paſſer la moindre occaſion d'en témoigner leur reconnoiſſance.

Ils ont donc choiſi un jour particulier

pour leur réjouiſſance, où ils repreſenteront gratuitement ſur leur theâtre une de leurs meilleures comedies. Enſuite ils feront tirer un feu d'artifice devant leur hôtel.

Ce feu eſt une piramide, accompagnée de quatre emblêmes dans quatre cartouches. Les deux premiers regardent la France, & les deux derniers la Savoye.

Le premier cartouche repreſente le nœud gordien, dont le heros de la France a trouvé un des bouts; de ſorte que le reſte paroit aiſé à dénouer. Avec ces mots

VIRTUTE ET CONSILIO.

Cet emblême n'eſt pas difficile à entendre. Tout le monde a oui parler de ce fameux nœud attaché au char de Gordius dans le temple de Jupiter; & perſonne n'ignore que l'empire de l'Univers étant promis à celui qui le déferoit, Alexandre rebuté d'en chercher en vain les bouts qui étoient cachés au milieu du nœud, tira ſon épée; & coupant ce qu'il ne pouvoit démêler, fit violence à l'oracle.

On veut faire entendre que notre grand Roi, par une conduite plus glorieuſe que celle d'Alexandre, ſe ſert de ſa valeur & de ſa prudence, pour défaire un nœud bien plus brouillé que le gordien, c'eſt-à-dire la ligue d'Ausbourg.

Il n'y a perſonne qui n'eut pu faire ce que fit Alexandre. Le moindre ſoldat de ſon armée pouvoit, par un coup de ſabre, s'aſſurer l'empire de l'Univers. Mais LOUIS pour démêler ce nœud fatal, qui, depuis qu'il eſt formé, trouble le repos de l'Europe entiere, joignant cette divine prudence qui accompagne toutes ſes actions, avec cette invincible valeur qui épouvante tous ſes ennemis, trouve enfin un des bouts de ce nœud par le moyen duquel il démêlera aiſément tout le reſte, & rendra à l'Univers le repos qu'il lui avoit procuré.

Qu'on ne nous vante plus ce haut fait d'Alexandre
Comme un fait ſans égal.
S'il ſut, armé d'un fer, trancher ce nœud fatal,
Qui n'eût pu l'entreprendre ?
Nos yeux n'en ſont point éblouis ;
C'étoit l'exploit commun d'un ſoldat temeraire ;
Mais ce que LOUIS vient de faire
Ne pouvoit être fait par d'autres que LOUIS.

Le ſecond cartouche repreſente un theâtre & des acteurs deſſus, qui ſont avidement écoutés par une foule de peuple qui les environne. On voit dans l'éloignement d'un côté une bataille, & de l'autre une ville aſſiegée. Avec ce demi vers de Virgile.

DEUS NOBIS HÆC OTIA FECIT.

Rien n'eſt plus intelligible que cet emblê-

me. Pendant que toute l'Europe eſt en feu, les ſujets du Roi non ſeulement en ſureté, mais en repos dans le ſein de ſon royaume, goûtent à loiſir les plaiſirs que ce Prince veut bien leur procurer. Les comediens italiens ſe font une aplication particuliere de cet emblême, & beniſſent mille fois le heros qui par ſa valeur & ſa bonté les fait jouir pendant une guerre ſanglante, des biens qu'ils n'oſeroient eſperer ailleurs au milieu de la paix la plus profonde.

Heureuſe France, & vous que le deſtin fait vivre
Sous les loix du plus grand heros,
Connoiſſez le bonheur qu'on trouve à les ſuivre.
Tout eſt en trouble ailleurs, vous goutez le repos.
Loin du peril des armes,
Les ſpectacles, les ris, les jeux vous ſont permis,
Et ſi la guerre a des allarmes,
Ce n'eſt que pour vos ennemis.

Le troiſiéme repreſente les armes du Prince d'Orange, d'où ſortent des chaînes qui tiennent attachées les armes des Alliés. Celles de Savoye ne ſont pas de même : la chaîne qui les tenoit eſt rompue, & elles paroiſſent au haut du cartouche accollées de celles de France : avec ces vers :

DAT REGNARE UNUS, CUM MULTIS VINCLA FEREBAM.

Rien n'exprime mieux l'état où ſe trouveront

voit ſon Alteſſe royale de Savoye, & l'avantage qu'elle vient de recevoir. Qu'avoit produit à ce Prince toute la faveur des Alliés & toute la puiſſance de la ligue ? Il avoit perdu une partie de ſes états, & le reſte de ſes ſujets étoit plus opprimé par les troupes mêmes qui étoient deſtinées à les deffendre, que par les autres neceſſités de la guerre. La ſeule union qu'il vient de faire avec la France le met à la tête d'une armée puiſſante & toujours victorieuſe, avec laquelle il rend non ſeulement le calme à ſes ſujets, mais il ſe voit en état de donner la loi à ceux qui la lui faiſoient.

Sors du péril où t'avoit mis
Des princes conjurés l'injuſte & vaine rage,
Tes Etats à la fin te vont être ſoumis,
Prince, tu vas regner. Voi l'heureux avantage
Que donne de LOUIS le favorable appui.
L'on n'apprend avec eux qu'à ſouffrir l'eſclavage:
Mais l'on apprend à regner avec lui.

On a peint dans le dernier un ſoleil qui darde ſes rayons ſur la croix de Savoye, & la rend d'un éclat éblouiſſant. Avec ces mots :

QUANTUM A SOLE MICAT.

Comme l'autre emblême regarde perſonnellement le Duc de Savoye, celui-ci doit s'appliquer directement à ſa famille. Quelle gloire & quel avantage ne vient-elle point de recevoir ? Sa réconciliation

avec la France éleve une de ſes filles au ſuprême bonheur de pouvoir augmenter le nombre de cette auguſte & toujours triomphante Maiſon, dont les heros ſuivant les traces du Grand LOUIS, ſeront un jour les maitres de toute la terre.

Goûte en repos, trop heureuſe Savoye,
Le bonheur que le ciel t'envoye.
T'uniſſant au ſang des Bourbons,
Au faîte des grandeurs ta fille eſt deſtinée.
Tu confondras ton nom avec tous ces grands noms.
Que tu reçois d'éclat de ce grand hymenée!
Des vertus de LOUIS genereux heritier,
Ce jeune Epoux ſuivant la trace,
Et du Pere imitant la belliqueuſe audace,
Donnera quelque jour des loix au monde entier.

Reſtes d'une ligue cruelle,
Contemplez la Savoye en paix,
Et ſon Prince couvert d'une gloire nouvelle.
C'eſt ainſi que LOUIS accable de bienfaits
Ceux qu'animoit en vain la guerre criminelle
Qui vous fait courber ſous le faix.
Princes, ouvrez les yeux, évitez votre perte
Par un juſte & prompt repentir.
Cette Paix que LOUIS a tant de fois offerte,
Peut ſeul vous en garantir.

ARLEQUIN MERCURE GALANT.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D * * *.

Et representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 22 Janvier 1682.

ARLEQUIN
MERCURE GALANT

SCENES FRANCOISES DE D'ARLEQUIN MERCURE GALANT.

SCENE DES NOUVELLES.

JUPITER, ARLEQUIN.

Arlequin en Mercure, paroit sur l'air, monté sur l'aigle de Jupiter, & voyant ce dieu sur la terre déguisé en berger, il lui dit : Adio, signor Giove.

JUPITER.

D'Où vient que Mercure est monté sur mon aigle ? N'a t'il pas des aîles aux talons pour voler ?

ARLEQUIN.

Helas ! seigneur Jupiter, mes aîles ne

peuvent plus me servir, *perche passando per una strada, una servanta* m'a vuidé un pot de chambre dessus, & me les a tellement mouillées, que *se non fossi* tombé *per bonhor* sur un tas de fumier, *Mercurio si saria rotto il collo; e cosi ho trova la vostra aquila* dans l'écurie attachée au ratelier, & je m'en suis servi *per far tute le commissioni* dont je suis chargé.

JUPITER.

Eh bien, j'ay quelque chose à te dire. Descens, & prens la forme d'un berger.

La machine disparoit, & on voit Arlequin dans son habit naturel, & monté sur un ane.

JUPITER *continue.*

Laisse-là ton âne, & vient me donner des nouvelles de là-haut.

ARLEQUIN *descendant de dessus son âne, & s'avançant vers Jupiter.*

Vrayement, vrayement, il est arrivé bien du fracas là-haut depuis que vous en êtes sorti. *Vulcano, come vosignoria sà, è malizioso come un diavolo.* Il s'est avisé de faire des filets *per attrapar Marte con Venere, e con questa scusa promenandosi nel Zodiaco,* il s'est approché du signe des poissons, & avec son filet les a pris, & les est allé vendre à la hale à une poissonniere. *Marte che hà visto sta furberia, a tira la spada,* & a couru après Vulcain. Mais par malheur en passant il a marché sur le scorpion, qui l'a

d'abord piqué à la jambe, *che gli è diventa groſſa come la teſta; e come l'hà paura ch'el poiſon non penetra, el m'ho ordina* de lui acheter une boete d'orviétan, & de la lui porter. *Altra commiſſion. La luna* eſt dans un emportement terrible. Elle dit un million de choſes qui n'ont aucune ſuite, & j'apprehende qu'à la fin la lune ne devienne lunatique. *L'e in colera contro gli aſtronomi*, parce qu'ils ont dit qu'elle avoit des taches au viſage. *La ſe picca di beltà*, & cela ne lui fait pas plaiſir. *La m'ha pregà* de lui faire en aller ſes taches. J'ai reſolu de lui mener cinq ou ſix des plus habiles dégreſſeurs de Paris, qui en fort peu de temps les lui ôteront à coup ſûr. *Saturno* eſt enrhumé; *el m'ha dit d'andar nella rua della huchetta per compraghe del* ſirop de capillaires, *per madurar il ſuo rumo. Bacco è coſi imbriag, che biſogna che ghe porta una botta* d'oignons, *per far de la ſupa* à l'ivrogne, *per deſimbriacarlo. L'è arrivad in ciel una cometa che hà una coda* de deux cent lieues de long, & elle prétend que je lui ſerve de laquais, & que je la lui porte. Je lui ai répondu que je ne pouvois pas faire cela, parce que ſi je lui portois la queue; quand madame la comete arriveroit au logis pour diner, j'aurois encore deux cent lieues à faire, & je n'arriverois jamais aſſés tôt pour manger.

JUPITER.

Je voudrois bien ſavoir....

ARLEQUIN.

Quoi ? Des nouvelles des antipodes ? En voici. *Il lit.*

DES ANTIPODES.

Ces gens-là ſouhaiteroient avec impatience de ſavoir ſi c'eſt eux, ou ſi c'eſt nous qui vont la tête en bas. & les pieds en haut.

DE TARTARIE.

Le grand Kam des Tartares ayant eû un grande querelle avec ſa femme, il lui a fait faire ſon procès, & l'a fait condamner aux galeres. La cauſe de cette querelle étoit qu'étant extrêmement preſſée d'un cours de ventre, elle s'étoit par megarde ſervie de ſon turban au lieu d'un pot de chambre.

DE BARBARIE.

Le ſultan Barbet, quatriéme du nom, ſurnommé le Barbu, a défendu à tous barbiers, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, de raſer la barbe aux eunuques de ſon ſerrail, à peine d'être mis entre les mains du ſieur Barbot le queſtionnaire, & mourir dans l'eau froide.

DE PARIS.

Les maris ſont ici dans une très-grande conſternation, car on menace d'enrôller tous ceux qui ſont las de leurs femmes.... Ma foi, ſi cela eſt, je ne vois pas dix maris hors du ſervice.

JUPITER.

Il vaudroit bien mieux enrôler les femmes

cela feroit un beau regiment de dragons.

ARLEQUIN *continuant de lire.*

D'autres disent qu'il y a un arrêt sous la presse, qui permet à un chacun de se démarier, moyennant une somme qui sera liquidée suivant la mechanceté de la femme.

JUPITER.

Malepeste ! si l'on crée des tresoriers de ces revenus-là, ces charges rendront plus que celles de tresorier de l'épargne.

ARLEQUIN *continuant de lire.*

Un sergent au châtelet a presenté requête, à ce qu'il soit défendu aux comediens italiens de ne plus jouer son nez à la comedie. Il a voulu engager la communauté d'intervenir pour prendre son fait & cause, mais elle n'a pas voulu; parce qu'il n'y a point de sergent qui ait le nez fait comme lui.

D'ESPAGNE.

Ces jours passez, dans un fête de taureaux, un homme s'étant presenté pour combattre un taureau extrêmement furieux on fut étonné de voir ce taureau humilié devant lui; & comme oncherchoit la cause d'un effet si prodigieux, on sçut que cet homme étoit marié à une femme d'humeur galante, & que satête étant mieux armée que celle du taureau, cet animal lui avoit témoigné son respect & sa soumission.

JUPITER.

Ecoutes, Mercure, *Io sono innamorato di*

Rosalba, ed ho bisogno del tuo sapere per rendermela favorevole. Parlale da mia parte, découvre lui mon amour, *e fa in modo ch'ella si volga a contentar le mie voglie. Adio.*

Jupiter s'en va, & Pan arrive ensuite, qui voyant Arlequin, le caresse, & lui apprend qu'il est amoureux de Rosalbe.

ARLEQUIN *au dieu Pan.*

Vous amoureux de Rosalbe ? Ecoutez, je suis sincere. *Rosalba è bella*; & vous, vous êtes admirablement effroyable. *Rosalba ha una bella* phisionomie; & vous, vous avez une phisionomie patibulaire. *Rosalba è ben fatta*; & vous, vous êtes fait comme un magot.

PAN *répond qu'il est beau, & qu'il est le dieu Pan.*

ARLEQUIN.

Cela est vrai. *Vosignoria è il dio Pane, ma un pane* bien bis, *un pane bruno*, plus propre à faire du biscuit pour des galeriens, qu'à contenter l'appetit d'honnêtes gens.

Pan appercevant l'âne sur lequel Arlequin étoit monté, demande à Arlequin si cet âne lui appartient. Arlequin répond qu'il est à lui; que c'est un âne virtuose, *qui sait faire le manege, qui corbette, qui joue du claveſſin. Pan demande s'il veut le lui prêter. Arlequin y consent. Pan monte sur l'âne, lequel après avoir fait quelque pas, se separe en deux, laissant Pan par terre. Arlequin se mocque de lui & s'en va.*

COMPLIMENT D'ARLEQUIN A ROSALBE.

MAdame . . . Pour revenir à ce que je vous disois, je suis Mercure, ambassadeur extraordinaire, & je vous dis de la part de Jupiter, que vos yeux font plus de bruit dans le ciel, que Brioché n'en fait sur la terre avec ses marionettes, & que mon bas ventre n'en fait lors qu'il est rempli de vents. Votre taille lui a adroitement taillé la pierre dans la vessie de son cœur, & il urine presentement un deluge de larmes. Jupiter vouloit venir lui-même en personne pour vous faire ce compliment. Mais un malheur qui lui est arrivé l'en a empêché. C'est, madame, que s'étant transformé en taureau pour enlever Europe, & ayant malheureusement passé en cet équipage dans la rue des boucheries, les bouchers l'ont pris pour un bœuf échappé de quelque tuerie, & ont d'abord sauté dessus à grands coups de bâton, & si je ne fusse arrivé au plutôt, & que je n'eusse crié: Arrêtez, arrêtez, c'est Jupiter; Jupiter couroit risque de servir de bœuf à la mode, pour l'ordinaire de quantité de gascons.

ROSALBE *dit qu'elle n'aime point Jupiter, & qu'elle ne le veut point aimer,*

ARLEQUIN.

Ah, madame, que dites-vous là? Quel desordre effroyable causeriez-vous dans le monde si vous parliez serieusement? Jupiter en mourroit de douleur, & cette cruelle mort rendroit les semaines sans jeudis, les mois plus courts de quatre ou cinq jours, & on payeroit douze jours plutôt les termes des maisons, qui ne viennent déja que trop vite.

COMPLIMENT D'ARLEQUIN A PROSERPINE AVANT LE PLAIDOYE'.

ARLEQUIN *habillé en deuil, se portant lui-même la queue, après avoir fait le tour du theâtre, chante les paroles suivantes sur ce bel air Italien de l'illustre M. de Lully.*

Deh piangete al pianto mio
Per la morte di Plutone
Che ha mangiato un gran marone
Arrostito al foco rio. Deh, *&c.*

Après avoir chanté il se tourne vers Proserpine, & dit:

Indiavolatissima signora, benche habbi un processo con vosignoria, nientedimeno non posso far a manco di condolerme: con lei della morte de votre très chere, très noire, & très diabolique moitié. *Parlo del diavolo vostro* mari, *e mio amigo.* Helas! *l'era il diavolo il piu honest'hômo che si podesse trovar.* L'esprit *del mundo el piu* insinuant, *& cosi* fin, *ch'el veneva* à bout *de tutto quel ch'el tentava. La perdità è grande, madama; e benche, e benche si dica:* Réjouissez-vous, le diable est mort, *bisognara aspettar un pezzo, avanti ch'el ne venga un altro simile. Non son qui, madama, per arrestar le vostre lagrime*, elles sont trop justes. Pleurez donc, madame, de par tous les diables, pleurez; & si la source de vos larmes se tarit, *mi offro, per far honor al vostro defunto* mari, de vous donner un lavement expulsatif d'un si grand volume, *che* la décoction vous en sortira par les yeux, *e ne fornira con abondanza le lagrime.*

PROSERPINE *injurie Arlequin, & il lui répond:*

Madame, vous avez le caquet bien affilé; mais vous êtes femme, c'est assés. Vous direz vos raisons, & moi les miennes; & puisque le deffunt m'a laissé executeur du testament, je le ferai valoir dans toutes ses clauses & circonstances. La gueule du juge en petera, madame. A vous revoir. Je vai me preparer.

PLAIDOYE'

En faveur des petits Plutons, orphelins par la mort de leur pere le diable : Contre Proſerpine leur mere.

ARLEQUIN *plaidant.*

L'Emphaſe & l'exorde étant preſque toujours l'ornement d'une méchante cauſe, j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie d'un ton piteux & mélancolique : Le diable eſt mort. Eſt-il rien de plus ſurprenant ? Le diable a fait un teſtament : Eſt-il rien de plus libre & de plus ordinaire ? Le diable m'en fait l'executeur : Que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa diableſſe de femme diſpute le teſtament : Quelle malice ! Grippimini lui prête ſon ſecours : Quelle friponnerie ! Deux grands moyens dans cette cauſe : La méchanceté d'une femme ; la friponnerie d'un procureur. Heſiteriez-vous, meſſieurs, à prononcer ſur ces deux chefs ? Rien de plus méchant qu'une femme : l'experience vous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un procureur : il faut n'avoir jamais plaidé pour en diſconvenir. Grippimini, meſſieurs, Gripppimini .... ſon nom fait ſon portrait. Je paſſe au détail de ma cauſe.

Feu le diable d'affreuſe memoire, voulant mourir en bonne odeur, & laiſſer à ſa famille des marques de ſon naturel & de ſa tendreſſe, a fait un teſtament : mais un teſtament vêtu & revêtu de toutes ſes formes. A l'égard du teſtateur, il étoit d'âge competant. Il étoit maître de ſes biens, de ſes volontés, & de toute diablerie. Quant au teſtament, n'y a t'il pas mis tous les ingrediens neceſſaires pour le rendre valable & ſolemnel. Ignoroit-il la chicane, lui qui l'a miſe dans le luſtre où nous la voyons aujourd'hui ? Apprehendoit-il la ſurpriſe des procureurs & des avocats, lui qui leur fournit tant de moyens pour aſſaſſiner la juſtice du fond, par la rigueur de la forme, & pour ſauver, quand bon lui ſemble, l'irrégularité de la forme par le ſeul merite du fond ? Pouvoit-il pécher contre les loix & la coutume, lui qui les fait partout interprêter à ſon gré ? ſe défioit-il de ſon crédit parmi les juges, lui qui les corrompt trop ſouvent par les ſollicitations & par l'interêt ? Ah, meſſieurs, Pluton n'eſt pas un diable manchot dans les affaires. C'eſt un pere équitable, qui veut que ſes enfans faſſent du mal à tout le genre humain ſans que le genre humain leur en puiſſe rendre. C'eſt un pere ſurpris par la mort & preſſé par l'amitié, qui épanche ſur ſes enfans en expirant, tous les crimes dont ils

doivent être capables. Beau naturel, messieurs ! Belle tendresse !

LE JUGE.

Mercure, venons au fait. Le testament est-il en bonne forme ?

ARLEQUIN.

Je le soutiens, messieurs, bon & dans la forme, & dans la matiere. C'est un testament écrit sur la peau du plus malin diable qui ait jamais été corroyé. Testament écrit sur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane ! Le dirai-je, messieurs ? C'est un testament écrit sur la peau d'un greffier. Quand le mensonge & la calomnie voudroient noircir cette verité, les griffes seules démentiroient la calomnie & le mensonge. *Il montre une peau qu'il tient dans la main, aux quatre coins de laquelle sont quatre griffes de fer blanc, & sur laquelle est écrit le testament.* La loi, paragraphe 7. digeste 15. semble n'avoir été faite que pour notre espece, *Ex ungue leonem.* C'est-à-dire, messieurs, que le lion se connoit par l'ongle, & le greffier par la griffe. Venons à la forme. Le testament dont il s'agit est entierement écrit & paraphé de la main du deffunt: premiere formalité. Il est reconnu par devant deux notaires, au desir de la coutume de Paris : autre formalité. Mais, messieurs, ce qui fait la validité du testament olographe, & ce que je vous prie très-humblement

blement de remarquer ; c'eſt que le deffunt fait mention expreſſe de l'inſtitution d'heritier, qui eſt formelle au corps du teſtament. J'épuiſerois le Code & les Pandectes, ſi . . .

GRIPPIMINI *l'interrompt bruſquement.*

ARLEQUIN.

Laiſſez, laiſſez, Grippimini, hé laiſſez. Voila qui eſt admirable ! un procureur interrompre un avocat à l'audience ! En verité, meſſieurs, je n'y connois plus rien . . . Il parlera encore ? Hé laiſſez, laiſſez. Contentez-vous de tourmenter les gens dans votre étude, & ne nous venez pas ici incommoder en plaidant. Puiſque ces meſſieurs me font l'honneur de m'entendre, c'eſt bien la moindre choſe que vous vous taiſiez quand je parle ! Je ne vous ai point interrompu, moi, je vous ai bien laiſſé parler. *Il reprend le fil de ſon diſcours.* J'épuiſerois le Code & les Pandectes, ſi je rapportois ici tous les textes qui parlent de teſtament. Auſſi-bien nos loix ne ſont que trop uſées depuis le temps qu'elles ſervent en de pareilles conteſtations. Quelqu'un me dirà peut-être, que les quatre Plutons pour qui je parle, ſont iſſus *ex damnata conjonctione.* Ah de grace, meſſieurs, n'agitons point cette périlleuſe queſtion. Vivons vous & moi dans la bonne foi ſur ce chapitre. Combien les ſouverains perdroient-ils de ſujets, ſi tous les enfans de leur royaume n'étoient faits que par ceux qui ont

droit d'en faire ? Combien y auroit-il de successions vacantes, s'il ne se trouvoit des amis charitables qui portent des heritiers dans les familles qui en ont besoin ? Mes pupilles sont venus *constante matrimonio* : Voilà, messieurs, ce qui établit leur état & le vôtre. Voilà ce qui décide du repos public ; & voilà ce qui m'acharne à soutenir le testament. Quoi ? pour favoriser l'avarice d'une veuve, vous laisserez courir sur la terre habitable les petits Plutons comme de pauvres diables ? Auriez-vous la conscience de les voir sans train & sans équipage, eux qui font rouler tant de monde à Paris ? *Non feram, non patiar.* Puisque leur pere me les a confiés, je veux qu'ils entrent de bonne grace dans le monde, & qu'ils y paroissent comme des diables de leur qualité. J'établirai l'aîné auprès des femmes, & le rendrai si complaisant & si persuasif, qu'elles publieront par tout qu'il a de l'esprit comme un diable. Je mettrai le second avec les gens d'affaires, les usuriers, & les marchands ; afin qu'il soit un diable de tout métier. Le troisiéme suivra le bareau & ne frequentera que des procureurs pour être quelque jour un diable en procès. Je jetterai le quatriéme dans l'épée, où je prétens qu'il fasse le diable à quatre. C'est de cette maniere qu'un tuteur honnête homme doit veiller à l'établissement & à l'éducation de ses mineurs. Je conclus, à ce qu'il vous plai-

ſe débouter Grippimini de ſa demande, & le condamner à une violente réparation, pour certains mots de fripon, que je retorque contre lui, avec ce bel axiome de Pitagore. *Procul hinc, procul eſte, profani. Pares cum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*

LA MATRONE D'EPHESE,

OU

ARLEQUIN GRAPIGNAN,

COMEDIE EN TROIS ACTES

Miſe au theâtre par Monſieur D**** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 12 Mai 1682.

LA MATRONE
D'EPHESE.

SCENES FRANCOISES DE LA MATRONE D'EPHESE.

SCENE DE MARGOT.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN *en sortant dit à la cantonade.*

Dio, bellissima Ciclope.

PASQUARIEL.

Bondi, Arliquin. Dimmi a chi dai questi epitheti ?

ARLEQUIN

A une borgneſſe que je veux épouſer.

PASQUARIEL.

E perche ſpoſar una borgneſſa ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'elle mourra plutôt qu'une autre

femme, n'ayant plus qu'une fenêtre à fermer.

PASQUARIEL.

Et qui eſt-ce ?

ARLEQUIN.

Margot la fruitiere.

PASQUARIEL.

Mais elle n'a rien.

ARLEQUIN.

Eſt ce que j'ai quelque choſe ?

PASQUARIEL.

Elle eſt vieille.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que je ſuis jeune ?

PASQUARIEL.

Elle pûe de tous côtés.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que je ſens bon ?

PASQUARIEL.

Elle a la galle.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que je ne l'ai pas ?

PASQUARIEL.

Elle a eu le fouet & la fleur de lis.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que je ne l'aurai pas ?

PASQUARIEL demande à Arlequin s'il veut contrefaire une ombre, pour venir dire à la Matrône de ne plus pleurer & de ne point mourir, & lui promet pour cela cinquante piſtoles. Arlequin dit qu'il le veut de tout ſon cœur ; & après un concert fort plaiſant ils s'en vont.

SCENE DE L'OMBRE.

ARLEQUIN en ombre, EULARIA, COLOMBINE.

ARLEQUIN *sortant de dessous le theâtre, dit :*

EUlaria ?

EULARIA.

Chi mi chiama ? appercevant l'ombre *Hoime ! chi sei ?*

ARLEQUIN.

Io son l'ombra scorporificatà del gia corporeo tuo marito, che vengo per dirti che tu viva, e non mora.

EULARIA.

Ombra amata, ch'al mio sposo ti rassembri, tu non vuoi ch'io mora ?

ARLEQUIN.

Non ne mourez point, car l'enfer est tellement rempli de méchantes femmes, que vous n'y trouverez point de place, ma mignonne.

EULARIA.

Tu non vuoi ch'io ti segua ?

ARLEQUIN.

Non vraiment, donnez-vous-en bien de garde. EULARIA.

E perche ?

ARLEQUIN.

Perche in loco di sollevar ! mi dalle pene ch'io

ſoffro nell' inferno, ſi vous m'y ſuiviez, vous me feriez tomber de fiévre en chaud mal.

EULARIA *pleurant.*

Ombra cara, giache tu non vuoi ch'io muora, e ch'io ti ſegua, vado a diſtillarmi in un continuo pianto. Elle s'en va.

ARLEQUIN *à Colombine*

Ha vous voila, madame la friponne! Parlez donc? Vous m'avez tant ferré la mulle mal à propos, que vous m'avez encloué la bourſe, de maniere que je ne puis plus m'en ſervir.

COLOMBINE.

Ah, ſignora ombra, v'aſſicuro che non l'ho fatto a poſta, e ſe voſignoria vuol perdonarmi . . .

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous *perdonarve ?* Je veux vous fouetter tout à l'heure. *Il va vers elle, & elle s'en fuit. Il ſe met à rire, en diſant : La furberia va bene.* J'aurai cinquante piſtoles. De la joye, Ha! ha! ha. . . . Mais j'entens quelqu'un. Obſervons. *Il ſe retire.*

SCARAMOUCHE *arrive, dit qu'il a volé la bourſe qu'il tient à ſa main, & qu'il y a dedans cent louis d'or. Arlequin entendant cela, s'approche de lui, ſe jette ſur la bourſe, & la lui arrache. Scaramouche épouventé recule.*

ARLEQUIN *à Scaramouche.*

Apprenez, mon ami, que je ſuis l'ombre d'un ancien voleur, & que par droit d'ancienneté c'eſt à moi à voler cette bourſe,

& non pas à vous qui n'êtes encore qu'un apprentif voleur.

SCARAMOUCHE *tremblant.*

Ma, madama l'ombra, où eſt donc votre corps ?

ARLEQUIN.

Mon corps eſt aux galeres ; & comme je ſuis ſon ombre, je m'occupe a couper des bourſes pour le nourrir. *Après beaucoup de grimaces & de poſtures, Scaramouche tout tremblant s'enfuit d'un côté, & Arlequin s'en va de l'autre.*

SCENE DU COMPLIMENT ET DE LA BOUTEILLE.

EULARIA & COLOMBINE ſortant du tombeau. ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *avec une épée à ſon côté, & un panier à ſon bras, dans lequel eſt une bouteille de vin & vne taſſe, s'approche d'Eularia, & dit :*

BEl aſtre de charbonnier, charmant étui de chagrin, belle encore luiſante ! Helas ! comme la douleur vous a changée ! vos joues, qui étoient autrefois d'un auſſi beau vermeil que les feſſes d'un enfant nouvellement fouetté, ſont à preſent ſi pâles & ſi maigres, qu'elles ne reſſemblent qu'à deux

merluches. *Ma, ſignora, ſe il dolor v'é ha tanto affeblida, ve offro ſta bottiglia di vin d'Iſpagna che ve darà forza e vigor per tornar a pianger allegramente.* Buvez, madame, buvez, mais ne buvez pas tout; car vous me feriez pleurer auſſi à mon tour.

COLOMBINE *à Eularia.*

Signora, bevete, bevete, giache queſto galant'huomo vel offeriſce di ſi buona grazia,

EULARIA *à Arlequin*

Fratello, ti ringrazio della cordialità. Vanne, e laſciami in pace.

ARLEQUIN.

Que je vous laiſſe en paix! Non, madame, je ne vous laiſſerai pas que vous n'ayez bu. Une goute de ce bon vin vaut mieux cent fois que toutes vos larmes. Madame, helas! laiſſez-vous perſuader à vous enivrer *Eularia ſe rend aux prieres d'Arlequin & de Colombine, & boit. Arlequin la regarde, & voyant qu'elle jette un ſoupir après avoir bu, il lui dit:* Il eſt pourtant bon, madame. *Il veut reprendre ſa taſſe, mais Eularia fait ſigne qu'elle veut boire encore. Arlequin lui reverſe du vin, en diſant:* A dieu ma bouteille. *Et après qu'elle a bu, il continue:* ſe voi avi tanto amor per un marid, prendene uno che ſia vivo, che ve ama, e che ve poſſa conſolar. Car enfin, de pleurer nuit & jour pour une carcaſſe pourrie, & de ne l'abandonner jamais, c'eſt tout ce que pourroit faire un corbeau affa-

mé, ou un chien gourmand. Croyez-moi, madame, vous êtes une pantoufle belle, bien faite, mignonne : mais sans le pied d'un mari vous ne serez jamais qu'une savatte inutile. *S'el mio servigio ve fosse* agréable, *e s'a podesse meridar* l'honneur de mériter quelque petite part dans vos mérites ; helas ! que je vous aimerois ! que je vous caresserois ! que je vous flatterois ! que je vous.... roserois, madame !

COLOMBINE.

Quest-ce que dit cet animal ?

ARLEQUIN.

Ah ! je vous demande pardon, c'est une faute d'ortographe.

EULARIA *d'un ton de colere.*

Come, scelerato, io parlo di morte, é tu mi parli di sposo ? Giuro al cielo, non so chi mi tiene che... Elle va à lui pour le battre ; mais il l'arrête en prenant aussitôt sa tasse d'une main, & sa bouteille de l'autre, & se mettant en posture de lui verser à boire. Après quoi, ARLEQUIN *dit.*

Gia ch'a sie cosi ingrata contra el mio amor, son risoludo d'andar a morir. Adio, matronicida della mia bottiglia. Vado a morir per il vostro amor, e per la vostra crudeltá. Helas les bras me tombent, les forces me manquent, j'expire. *Il tombe sur l'épaule de Colombine.*

COLOMBINE.

Hei, signora, aiuto, aiuto presto che questo

pover huomo mi muore in braccio. Eularia s'approche de lui, & comme elle veut lui mettre une main au cœur pour ſentir s'il palpite encore,

ARLEQUIN *dit en riant.*

Hé fy donc, madame! Vous me chatouillez.

EULARIA *d'un ton radouci.*

Come? tu vuoi morir per amor mio?

ARLEQUIN.

Oui, madame, puiſque j'ai été aſſés malheureux pour vous déplaire, je veux mourir.

EULARIA.

Ma, come un ſemplice ſoldato, ſenza naſcita, e ſenza beni di fortuna, ardiſce propormi di maritarſi meco?

ARLEQUIN.

Madame, je ſuis un ſimple ſoldat, il eſt vrai; mais je ſuis de bonne famille, & je n'ai pas toujours été comme vous me voyez.

EULARIA.

Ma che coſa ſai fare, hait appreſo qualche arte?

ARLEQUIN.

Oui, madame, j'ai appris la pratique; j'ai été ſix ans clerc d'un procureur; & ſi j'avois de l'argent pour me pourvoir d'une charge, je la ferois auſſi-bien qu'un autre.

EULARIA.

Orſu mi ſei ſtato amorevole, voglio eſſerti grata. Ho un mio zio procuratore, che vuol vender la ſua carica, per eſſer troppo vecchio, e per non poter piu eſercitarla. Io te la comprarò; e ſe a-

vrai della condotta, forsi farò la tua fortuna. Andianne. Arlequin donne la main à la Matrône, & ils s'en vont.

SCENE

D'UN VIEUX PROCUREUR

Instruisant un jeune praticien qui veut acheter sa charge.

COQUINIERE, GRAPIGNAN.

COQUINIERE.

JAmais vous ne réussirez dans votre métier, si vous n'avez un sergent, un notaire & un greffier à votre disposition : mais un procureur qui a ces trois cordes à son arc, peut tout risquer & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voilà trois dangereuses bêtes à gouverner.

COQUINIERE.

J'en suis bien venu à bout sans miracle. Dans toutes les professions, il y a certaines humeurs revêches & austeres, qui se font un calus de leur devoir, & qui s'effarouchent à la moindre proposition. Ne vous frottez pas à ces gens là. Ce sont des brutaux qui ne sont bons à rien : mais il y a par tout d'heureux naturels, que le besoin rend

ſociables, & que l'on apprivoiſe avec l'argent. C'eſt à ceux-là qu'il ſe faut attacher ; & c'eſt ſur leur avidité qu'on doit fonder le ſuccès de toutes les affaires difficiles.

GRAPIGNAN.

Bonne morale !

COQUINIERE.

Croyez-moi, mon ami, vous ne ferez jamais votre fortune, à moins que vous ne joigniez l'adreſſe à la procedure. Un homme de notre metier qui voudroit faire ſa charge dans l'ordre, n'auroit pas ſa maiſon deffrayée, & mille écus de profit au bout de l'an.

GRAPIGNAN.

Il eſt vrai qu'on ne plaide plus qu'à ſon corps deffendant.

COQUINIERE.

Autrefois nous avions trop d'affaires : preſentement il faut en aller quêter : encore, à moins qu'un procureur ne ſoit alerte, il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah, monſieur Grapignan, que vous êtes d'un bon âge à bien faire vos affaires ! Je m'aſſeure que vous n'avez pas trente ans.

GRAPIGNAN.

Environ.

COQUINIERE.

Ah, le bel âge pour bien travailler !

GRAPIGNAN.

Laiſſez-moi faire.

COQUINIERE

Il faut que vous soyez une balourde, après les instructions que je vais vous donner, si dans quatre ans vous n'avez ruiné cent familles & acquis dix maisons dans Paris.

GRAPIGNAN.

Dix maisons dans Paris !

COQUINIERE.

Oui dix maisons dans Paris ; & par dessus cela un bon carosse pour votre femme.

GRAPIGNAN.

L'habile homme !

COQUINIERE.

Tel que vous me voyez, à quarante ans j'avois déja gagné deux cent mille livres de bon bien ; & si en ce temps-là les femmes de procureurs eussent osé avoir des carosses, & porter de la dorure sur leurs habits, la mienne en auroit eu à bonnes enseignes : mais la mode n'en étoit pas encore venue ; & aussi ne faisoit-on pas tant de façon autour des femmes, comme on en fait aujourd'hui. Que voulez-vous ? il faut aller selon le tems.

GRAPIGNAN.

Ah, monsieur Coquiniere, donnez-moi de bons memoires, je vous en prie, pour ne plus aller à pied. J'ai déja d'assez bons commencemens. Je sai tout le petit manege de l'étude : mais je ne sai pas encore ces coups de maitres qui font aller en carosse.

COQUINIERE.

Patience : Paris n'a pas été fait tout en un jour. Avant toutes choſes, dites-moi, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté ? vous ſentez-vous d'humeur à tout faire pour en amaſſer ?

GRAPIGNAN.

Malpeſte, ſi j'aime l'argent !

COQUINIERE.

Tant mieux. Vous voila déja à demi procureur. Sachez donc que pour parvenir en fort peu de temps, il faut être dur & impitoyable, principalement à ceux qui ont de grands biens : il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage, jamais ne conſentir d'arrêt diffinitif ; c'eſt la peſte des études. Au reſte qu'on ne vous voye que rarement aux audiences. Attachez-vous aux procès par écrit, & multipliez ſi adroitement les incidens & la procedure, qu'une affaire blanchiſſe dans votre étude avant que d'être jugée.

GRAPIGNAN.

Ah, diable ! je vois bien que vous l'entendez.

COQUINIERE

Dans notre métier, le grand talent & le grand gain, c'eſt de beaucoup écrire.

GRAPIGNAN.

Mais, que dire en tant d'écritures ?

COQUINIERE.

Que dire ? Le pauvre homme ! Il faut dire des

des impertinences, des suppositions, des fausſetés; & quand on eſt au bout, il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

GRAPIGNAN.

C'eſt l'entendre, cela!

COQUINIERE.

Tu vois, mon cher enfant, que je te parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de notre profeſſion. Mon fils, attaches-toi aux ſaiſies réelles, aux préférences des deniers. Remue ciel & terre pour être procureur des bonnes directions, & ne t'endors jamais ſur une conſignation; c'eſt le vrai patrimoine des procureurs. Que je ſerai conſolé en mourant, ſi je te voi ſuivre le bon chemin où je te mets! Voila, mon cher enfant, les préceptes ſolides que mon honneur & ma conſcience me ſuggerent, & que tu dois ſuivre, ſi tu aimes tant ſoit peu ta fortune.

GRAPIGNAN

Entre deux amis, monſieur Coquiniere, combien votre étude me vaudra-t-elle par an? là, de bonne foi?

COQUINIERE

Cela n'ira pas loin de deux mille francs, la maiſon défrayée.

GRAPIGNAN.

Deux mille francs? Deux mille francs? Hé fi! vous mocquez-vous? Ce n'eſt pas pour avoir un habit d'été à ma femme.

COQUINIERE.

Ho, ho, votre femme le porte donc bien haut ?

GRAPIGNAN.

Et mais, haut comme les autres procureuſes. Ma foi, s'il n'y a que cela à gagner, je ne veux point de votre pratique.

COQUINIERE.

Hé, mon Dieu, doucement. Les deux mille francs ne ſont que le courant de l'étude ; mais le ſçavoir faire, & le tour du bâton, valent encore mille bonne piſtoles par an.

GRAPIGNAN.

Oh, ſi cela eſt, l'affaire change de face. Hé bien, monſieur Coquiniere, gardez le courant de l'étude pour vous, & me vendez ſeulement le tour du bâton, & le ſçavoir faire.

COQUINIERE.

L'un ne va point ſans l'autre ; & puiſque le contrat eſt ſigné, vous allez avoir le tout enſemble. Que vous me remercierez avant qu'il ſoit un an !

GRAPIGNAN.

Que je ferai de mal avant qu'il ſoit ſix mois ! Un chien enragé n'eſt pas ſi dangereux qu'un jeune procureur. Malheur à ceux qui tomberont ſous ma couppe.

SCENE DE L'ETUDE.

ARLEQUIN en procureur, nommé GRAPIGNAN dans son étude dictant à ses clercs

GRAPIGNAN.

ET pour faire connoitre la chicane de la demandereſſe... de la demandereſſe produit leſdites quatre piéces ſous la cotte G. leſquelles.... leſquelles....

UN CLERC *répétant le dernier mot.*

Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement.

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, monſieur; mais vous dictez ſi vîte, qu'on ne peut pas vous ſuivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me ſuivre! Ho, ho, ne vous y trompez pas: je ne veux point de clercs céans qui ne faſſent quatre-vingt rolles de groſſes par jour. On ne peut pas me ſuivre! Voyons un peu comment vous vous y prenez. *Il prend le papier où les clercs ont écrit; & après l'avoir regardé, il dit:* Comment diable! Je ne m'étonne pas ſi vous allez ſi doucement. Vous mettez quatre

mots à une ligne ! Voilà le moyen de faire une bonne maison, ma foi. Que cela ne vous arrive plus, je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou, de ce train-là vous envoyeriez bien-tôt le procureur à l'hôpital. Quatre mots à une ligne, c'est se mocquer. *Quand il est à son bureau.* A-t-on envoyé enlever les meubles de ce maitre à danser ?

UN CLERC.

Non, monsieur.

GRAPIGNAN.

Est-ce qu'il prétend payer son terme en gambades ? *Un voleur de grand chemin entre.*

LE VOLEUR.

Monsieur Grapignan est-il là ?

UN CLERC.

Oui, monsieur, le voilà.

LE VOLEUR *à Grapignan.*

Monsieur, je suis votre serviteur.

GRAPIGNAN.

Monsieur, je suis le vôtre.

LE VOLEUR.

Comme vous êtes le plus honnête homme de tous les procureurs, je viens vous prier de m'aider de votre bon conseil dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

De quoi est-il question ?

LE VOLEUR.

Je marchois sur le grand chemin, quand

un marchand, monté sur une mazette, m'a heurté fort rudement en passant. Je lui ai dit : A qui en a cet homme-là avec sa rosse ? Lui prenant le parti de son cheval, met pied à terre & dit que son cheval n'étoit pas une rosse. Nous nous gourmons. Et comme il n'étoit pas le plus fort, je le terrasse. Il se leve, & prend la fuite. Il est vrai qu'en nous roulant à terre, il laissa tomber de sa poche vingt-cinq ou trente pistoles.

GRAPIGNAN.

Oh, oh !

LE VOLEUR.

Que je ramassai ; & voyant qu'il avoit gagné au pied, je montai sur son cheval, & je m'en revins comme si de rien n'étoit. Presentement je viens d'aprendre que ce coquin-là, monsieur, fait informer contre moi, comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ? Je vous prie de me dire à peu près, où peut bien aller cette affaire ?

GRAPIGNAN.

Ma foi, si cette affaire-là étoit menée un peu chaudement, elle pourroit bien aller tout droit à la greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il vu l'action.

LE VOLEUR.

Non, monsieur.

GRAPIGNAN.

Tant mieux : Il faut commencer par fai-

re mettre le cheval ſous la clef : car ſi ce marchand venoit à le découvrir , n'ayant pas d'autres témoins , il ne manqueroit pas de le faire interroger ſur faits & articles , & vous ſeriez un homme perdu.

LE VOLEUR.

Il n'y a rien à craindre , monſieur. C'eſt une roſſe qui ne peut pas deſſerrer les dents.

GRAPIGNAN.

Ne vous y fiez pas , nous voyons tous les jours des témoins muets , faire bravement rouer leur homme.

LE VOLEUR.

Diable !

GRAPIGNAN.

Ca , ça, ſans perdre plus de temps, il faut commencer par faire informer les premiers & avoir des témoins , à quel prix que ce ſoit.

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit perſonne ſur le grand chemin dans ce temps-là ?

GRAPIGNAN.

Allez , allez , nous y en ferons bien trouver . . . Je ſonge à deux bas Normans , qui travaillent ordinairement pour moi ; mais ils ne ſe rembarqueront qu'à bonnes enſeignes ; car ils ſortent d'une affaire , où ſans moi . . vous m'entendez bien ! *Il met la main à ſon cou , faiſant connoitre qu'ils auroient été pendus.* Ainſi les témoins ſeront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur ?

GRAPIGNAN.

C'eſt qu'on ne leur fait point de quartier, & qu'on en pend autant qu'on en découvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne, monſieur, voilà ma bourſe avec vingt-quatre piſtoles.

GRAPIGNAN.

Hé, hé, voilà tout au plus pour un témoin; & ils ſont deux. Voyez ..... N'avez-vous pas quelque nippe, quelque bijou, quelque vieux diamant ? Dans ces ſortes d'occaſions, il faut ſe ſaigner.

LE VOLEUR.

Voici encore un diamant de vingt piſtoles, & une montre qui en peut bien valoir douze. GRAPIGNAN.

Je pourrai bien, pour l'amour de vous, avancer cinq ou ſix piſtoles de mon argent, & après cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, monſieur. Je remets tout entre vos mains, & m'abandonne à votre diſcretion.

GRAPIGNAN.

Allez, laiſſez-moi faire. Ce ſera un grand haſard, ſi avec mes deux temoins, je n'envoye votre marchand aux galeres. *Le Voleur s'en va, & Grapignan qui avoit déja examiné ſa brandebourg, le rappelle*, St, ſt, monſieur, un petit mot. Vous avez là une bran-

debourg fort remarquable ; les archers ſont alertes, votre partie pourroit vous avoir vu entrer ceans, vous y guetter & vous faire prendre à la ſortie. Croyez-moi, pour éviter les malheurs, laiſſez-là ici, & je mettrai votre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant ſa brandebourg à Grapignan.*

Au moins, monſieur, prenez garde qu'elle ne ſoit perdue.

GRAPIGNAN.

Ho, ne craignez rien : Je vais la faire parapher, *ne varietur. Après que le Voleur eſt parti.* Une montre ! une brandebourg ! vingt piſtoles, & un diamant ! Ne vaut-il pas mieux que je profite de cela qu'un prevôt ? Car auſſi bien ce coquin-là va ſe faire rouer au premier jour. *Comme il veut s'aſſeoir à ſon bureau, un ſergent nommé Maraudin, entre dans l'étude.* MARAUDIN.

Monſieur Grapignan eſt-il ici ?

GRAPIGNAN *apercevant Maraudin.*

Ah, morbleu, monſieur Maraudin, vous avez joué à me perdre.

MARAUDIN.

Comment donc ?

GRAPIGNAN.

Je vous avois prié de faire un commandement de 1647, pour cette affaire qui eſt ſur le bureau. MARAUDIN.

Et ne l'ai-je pas fait, & au plus vîte.

GRAPIGNAN.

Et oui de par tous les diables, vous l'avez fait : mais au lieu de la datter d'un jour utile, vous l'avez datté d'un Dimanche.

MARAUDIN.

Il eſt vrai que je n'avois point d'almanach de l'année 1647. & je mis la datte à la boulevue.

GRAPIGNAN.

Que diable n'en veniez-vous prendre un chez-moi ? Vous ſavez que j'en ai de plus de cent années de ſuite.

MARAUDIN.

J'avoue que j'ai tort : mais une autrefois je ſerai plus circonſpect.

GRAPIGNAN.

Cependant ſi les juges s'alloient appercevoir de ce petit manége, ils ne manqueroient pas de dire que je ſuis un fripon ; & vous ſavez en votre conſcience, que ce que j'en ai fait, n'a été que pour vous obliger, & pour faire gagner ma partie ; car ſans cela, le procès étoit flambé. A propos, monſieur Maraudin, ſouvenez-vous que dans le decret de ces marchands de bois, j'occupe pour neuf perſonnes, ſous le nom des procureurs que je vous ai nommé ce matin. Que les ſignifications aillent un peu de bel air.

MARAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, je ferai ma charge. De ce train là vous allez faire une bonne maiſon.

GRAPIGNAN.

Les cinq ou ſix premieres années on travaille un peu chaudement à ſes affaires.

MARAUDIN.

Garre le heurt.

GRAPIGNAN.

Bon, bon, garre le heurt ! Mon ami, il n'eſt rien tel que d'établir ſa fortune. Après on ſe fait des amis, & on tâche à devenir marguillier.

MARAUDIN.

Vous marguillier ! vous marguillier !

GRAPIGNAN.

Très-aſſurément marguillier. C'eſt un très-bon vernis ſur la réputation d'un procureur.

MARAUDIN *en ſortant.*

Ho le franc ſcelerat ! le franc ſcelerat !

GRAPIGNAN.

Il faudra que je me défaſſe de ce fripon-là, il gateroit toutes mes affaires. Voyez un peu quelle brutalité ! Datter une fauſſeté d'un Dimanche ! *Etant à ſon bureau.* Ce marchand de vin m'a-t-il envoyé les deux demi-muids qu'il m'avoit promis.

UN CLERC.

Non, monſieur.

GRAPIGNAN.

Et bien, ſon affaire ira comme je boirai.

UN CLERC.

Un page, monſieur, demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Un page ! La mode en eſt-elle donc revenue ? Ces gens ont-ils des affaires ? N'eſt-ce point quelque mauvais train qu'on a délogé ? C'eſt peut-être auſſi quelque enfant de bonne maiſon, qui voyant qu'il n'y a plus rien à faire auprès des gens de qualité, me vient demander une place dans mon étude : mais je n'en ai point à lui donner. Faites-le entrer. *Le page entre.*

LE PAGE.

Monſieur le marquis de Grimouche, monſieur, qui demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Qui ?

LE PAGE.

Je vous dis que monſieur le marquis de Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Si ce n'eſt pas pour longtemps, qu'il vienne. *Après que le page eſt ſorti, Grapignan continue.* Viſites de marquis n'achalandent gueres une étude : car outre que ces gens-là ſont fort ignorans en affaires, c'eſt qu'ils empêchent un procureur de faire les ſiennes. *Le Marquis entre.*

LE MARQUIS.

Hé bonjour, monſieur Grapignan, bon jour monſieur Grapignan. Que je ſuis gros de vous voir ! Je me fais un vrai plaiſir de vous embraſſer, & ſans une groſſe affaire

qui m'a un peu derangé, je n'aurois pas été ſi longtemps ſans vous temoigner combien je ſuis dans vos interêts. Touchez-là, monſieur Grapignan. *Il lui donne la main.* Au pied de la lettre vous n'avez pas un meilleur, ni un plus chaud ami que moi. Dieu ſait, morbleu, comme je m'en explique!

GRAPIGNAN.

Monſieur le marquis, vous feriez bien mieux de vous expliquer ſur certains frais qui me ſont dus. Vous autres gens de qualité, quand vous avez frapé deux fois ſur l'épaule d'un procureur, vous croyez que c'eſt de l'argent comptant, & qu'un peu de bienveillance acquitte toutes vos dettes. Monſieur le marquis, on ne nourrit pas quatre clercs avec des complimens; & nous autres procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le ſai bien: mais dieu merci je ne vous dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien! Et cette requête de ſalvation de trente rolles de groſſe, qui me les payera? Vous ſavez que j'y ai paſſé deux nuits. *Aux clercs.* Hola, vous autres, où eſt la requête de monſieur le marquis? *Il va prendre la requête, & puis revient.*

LE MARQUIS.

Hé bien! Combien eſt ce qu'il vous faut?

GRAPIGNAN.

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut, & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer, je ne prendrai que vingt sols du rolle, il y a trente rolles; ce sont trente francs.

LE MARQUIS.

Quoique le jeu m'ait un peu coulé à fond, s'il n'y a que cela j'ai encore de quoi payer. Tenez, monsieur Grapignan : Voila une piece de quatre pistoles. Prenez dix écus, & me rendez quatorze francs. *Grapignan songe en tenant la piece entre ses mains : le marquis lui dit :* Quoi vous songez ?

GRAPIGNAN.

Je songe qu'il ne vous faut rien rendre.

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre ! Ne m'avez-vous pas dit, qu'il ne vous faloit que vingt sols du rolle ?

GRAPIGNAN.

Oui.

LE MARQUIS.

De votre propre aveu la requête n'a que trente rolles, qui font trente francs.

GRAPIGNAN.

Cela est vrai.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante-quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me ſemble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs.

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien : mais vous redemandez mal. Quand je fis votre requête le raporteur étoit ſi hâté de juger, que je fus obligé d'entaſſer vos raiſons les unes ſur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarante-quatre. Preſentement que l'affaire eſt jugée, & que nous avons du temps de reſte, je m'en vais faire étendre vos défenſes, & faire ajoûter à cette requête, les quatorze rolles qui y manquent. *Aux Clercs.* Hola vous autres, qu'on me broche vîtement quatorze rolles de groſſe pour ajouter à la requête de monſieur le marquis. Je penſe qu'il y en a là de tout faits ?

LE MARQUIS.

Non, monſieur Grapignan, puiſque mon affaire eſt jugée, pourquoi y ajouter quelque choſe.

GRAPIGNAN.

Ce n'eſt pas par interêt ce que j'en fais, c'eſt pour mon honneur. Je ne veux pas qu'il ſorte une piece d'écriture de mon étude, ſans que j'y aye donné la derniere main. Attendez : cela va être fait toute à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon ami, je ne puis attendre. Je

cours le bal cette nuit ; j'étois venu même pour vous parler d'une affaire, mais ce sera une autre fois. Adieu donc mon ami.

GRAPIGNAN.

Laissez donc un de vos gens pour emporter la requête.

LE MARQUIS.

Un de mes gens ? Quoi j'irois dans les rues avec trois laquais ? Et monsieur Grapignan, vous vous mocquez : on me croiroit à l'hôpital. Adieu mon cher, un peu de part en vos bonnes graces, je vous en prie.

GRAPIGNAN.

Vous la prendrez donc en passant.

LE MARQUIS.

Oui, oui. Serviteur.

GRAPIGNAN.

Il faut avouer que l'argent devient bien rare parmi les gens de qualité ; un marquis à page, demander un miserable reste de quatorze francs ! *Le chapelier entre, après que Grapignan est assis à son bureau.*

LE CHAPELIER.

Bon jour, monsieur Grapignan.

GRAPIGNAN

Après avoir regardé le chapelier, dit aux clercs :

Qu'on me prenne demain quinze appointemens sur ces quinze dossiers.

LE CHAPELIER.

Bonjour, monsieur Grapignan. Mon affaire est-elle jugée ?

GRAPIGNAN *regardant brusquement le chapelier.*

Non.

LE CHAPELIER.

Comment , monsieur ! Et pourquoi ?

GRAPIGNAN.

Parce que votre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable ! Voila bien autre chose , ma foi !

GRAPIGNAN.

Non pas le diable , ce qu'on appelle pas le diable , & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra le chapeau de castor que j'ai donné au secretaire de mon rapporteur.

GRAPIGNAN.

Un chapeau de castor : Vrai castor ?

LE CHAPELIER

Des meilleurs qui se fassent. En voici le pareil que je rapporte chez moi.

GRAPIGNAN *se leve , prend le chapeau des mains du chapelier , & après l'avoir bien manié , dit :*

A propos de votre affaire , n'est-ce pas un Patissier avec qui vous avez eu du bruit dans la rue ?

LE CHAPELIER.

Oui , monsieur.

GRAPIGNAN.

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frappé ?

LE CHAPELIER.

Oui, monsieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu votre plainte chez le commissaire du quartier.

LE CHAPELIER.

Vraiment, je le crois.

GRAPIGNAN *mettant le castor sur sa tête.*

Je me remets votre affaire. Votre affaire est bonne, & je la gagnerai.

LE CHAPELIER.

Que je vous aurai d'obligation !

GRAPIGNAN.

Presentement que je l'ai en tête, je vous assure que je la gagnerai. Laissez-moi seulement quatre pistoles pour commencer les informations.

LE CHAPELIER.

Très-volontiers, mais au moins, monsieur, que je n'en aye pas le démenti.

GRAPIGNAN.

Tenez-moi pour le plus grand fripon de tous les procureurs, si je ne vous en fais pas sortir à votre honneur.

LE CHAPELIER *voulant reprendre son castor de dessus la tête de Grapignan.*

Monsieur, le chapeau ?

GRAPIGNAN *l'empêchant, & le repoussant hors de son étude.*

Allez vous-en, vous dis-je.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau.....

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il eſt de commande, & il faut que je l'aille porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embaraſſez point. Allez. Je m'en vais lui faire fermer ſa boutique à perpetuité.

LE CHAPELIER.

Il eſt pour un homme qui.....

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ai votre affaire en tête, & qu'elle n'en ſortira point. *Seul.* C'eſt un perou que l'étude d'un procureur. *Aux Clercs.* A-t-on achevé cette requête. UN CLERC.

Il y a déja cent rolles de faits.

GRAPIGNAN.

Achevez le reſte en diligence : car on dit que les parties ſont en terme d'accommodement. *Un patiſſier entre.*

LE PATISSIER.

Monſieur Grapignan y eſt-il ?

UN CLERC.

Oui, monſieur.

LE PATISSIER.

Bonjour, monſieur ; pourrai-je vous dire un petit mot ?

GRAPIGNAN.

Bon jour, mon maitre, qui a-t-il pour votre ſervice?

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire.....

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque choſe, lui dit :*

Approche, mon ami, approche : *au patiſſier ;* ça, monſieur, qu'y a t'il?

LE PATISSIER.

On m'a dit, monſieur, que vous étiez procureur contre moi dans une petite affaire qui m'eſt arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui eſt votre partie?

LE PATISSIER.

C'eſt un chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez, il ne fait que de ſortir d'ici.

LE PATISSIER.

Ah, monſieur, c'eſt un méchant homme!

GRAPIGNAN.

Bon! à qui le dites vous? Je n'ai jamais vu un homme plus acharné aux procès.

LE PATISSIER.

Il ſe vante par tout qu'il me fera faire amende honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis, ſi je le laiſſe faire. Mais

je ne veux pas qu'il pouſſe à bout un honnête homme comme vous.

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos pourſuites, *à ſon garçon qui tient quelque choſe de couvert.* Approche, Champagne. *A Grapignan.* C'eſt monſieur, un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNAN *regardant le pâté.*

C'eſt toujours quelque choſe : mais, mon ami, le criminel va diablement vîte, & il y a déja bien du papier de brouillé.

LE PATISSIER.

Ah, monſieur, je m'en vais vous rendre ſur le champ tout l'argent que vous avez déboursé.

GRAPIGNAN.

Vous ne ſauriez mieux faire. Ecoutez, je ne ſuis pas un tiran, & je vous en ſortirai pour peu de choſe.

LE PATISSIER *ouvrant ſa bourſe, & la lui preſentant* :

Tenez, monſieur, prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNAN.

Ah, vous me comblez ! & puiſque vous en agiſſez ſi honnêtement, je ne prendrai que vingt écus. Vous voyez que ce n'eſt pas le papier.

LE PATISSIER.

Monſieur, je ne regarde point après vous.

Je vous prie seulement de tirer mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Laissez-moi faire, je vais vous mettre avec mes pensionnaires.

LE PATISSIER.

Qui sont-ils vos pensionnaires, monsieur? GRAPIGNAN.

Ce sont d'honnêtes gens comme vous, qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque chose pour les laisser en repos. Les uns cent pistoles, les autres quatre cens livres; qui cent écus; plus ou moins, selon les affaires. Voyez-vous ce gros sac-là? C'est contre un homme de la premiere qualité, que je laisse jouir en paix de tout son bien à la barbe de ses creanciers. Ce seroit une terrible chose si nous faisions tout le mal que nous pouvons faire. Il faut être humain en certaines occasions, & ne pas pousser à bout des gens qui s'aident, & qui viennent au devant de vous.

LE PATISSIER.

Dieu vous conserve, monsieur Grapignan, pour tous ceux à qui vous rendez service.

GRAPIGNAN.

Vous êtes bien-heureux d'être tombé entre mes mains.

LE PATISSIER.

Adieu, monsieur. Tirez mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Allez, je vous repond que d'un an d'ici il ne ſera fait une pance d'a contre vous. *Seul.* Encore vingt écus ! Mais ſi cela continue, il me faudra un coffre fort. *Aux clercs.* Vous jaſez au lieu de travailler à cette requête: Parbleu, vous ne mangerez que des féves & de la morue. *Une vieille plaideuſe entre.*

LA VIEILLE.

Que deviendrai-je, bon Dieu ! Je ſuis perdue. Ha, maudit Grapignan, tu es cauſe de mon malheur !

GRAPIGNAN.

A qui en a cette folle là ?

LA VIEILLE.

Après m'avoir ruinée, tu me traites de folle, voleur ! Je t'étranglerai.

GRAPIGNAN.

Ah, point d'emportement, s'il vous plait.

LA VIEILLE.

En peut-on trop avoir contre un coquin qui me jure que ma cauſe eſt bonne ; & je viens de la perdre avec dépens.

GRAPIGNAN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit bonne, mais je dis bonne, & une des meilleures de mon étude : J'en ai déja touché plus de huit cens francs.

LA VIEILLE.

Fripon, voila donc l'endroit par où tu la trouves bonne ?

GRAPIGNAN.

Ah, que de babil ! Si vous n'étiez pas si colere, je vous ferois voir au doigt & à l'œil que vous gagnez votre cause en perdant votre procès. Mais comme je suis un fripon ...

LA VIEILLE.

Ne vous dis-je pas ! j'aurois tort d'avoir perdu mon procès !

GRAPIGNAN.

Vous avez tort de n'être qu'une ignorante; & vous ne meritiez pas de tomber en des mains aussi affectionnées que les miennes: il y a mille procureurs étourdis qui auroient gâté votre affaire en vous la faisant gagner; mais moi, par ma prudence, je vous enrichis en vous la faisant perdre.

LA VIEILLE.

Grand-merci.

GRAPIGNAN.

C'est une chose pitoyable, de voir comme on traite aujourd'huy les gens d'honneur de notre profession. Nous avons beau écrire jour & nuit, avancer notre argent, perdre notre tems : bon, au bout de tout cela, les procureurs sont encore des fripons. Voila en un seul mot toute la recompense de nos peines.

LA VIEILLE.

Mais faites-moi donc voir par où je vous suis redevable ?

GRAPIGNAN.

Par où ? Et n'eſt-ce pas un vrai coup d'ami d'avoir tiré la principale piéce de votre ſac, pour en faire un moyen infaillible de requête civile contre l'arrêt d'aujourd'hui ? Vous pleurez preſentement : mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou ſix ans d'ici, quand la requête civile ſera gagnée, & qu'il y aura de bons gros dommages & interêts à toucher, qui excederont deux fois la ſomme qui vous eſt due ! Je ſai bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moi : mais enfin le procureur eſt un fripon.

LA VIEILLE.

Ah, monſieur Grapignan, je ne veux point tâter de requête civile.

GRAPIGNAN.

Que vous êtes folle ! ſans requête civile, une affaire n'a point de gout. C'eſt la rocambôle du procès.

LA VIEILLE.

Gardez votre ragout pour quelque plaideuſe plus friande. Pour moi, j'aime mieux m'accomoder, & paſſer une tranſaction qui termine toutes mes affaires.

GRAPIGNAN.

Qui termine toutes vos affaires ! Et combien y a-t-il que vous plaidez, ne vous deplaiſe ?

LA VIEILLE.

Il y a déja treize ans ; & me voilà, dieu

merci & vous, auſſi avancée que le premier jour.

GRAPIGNAN.

Quoi ! il n'y a que treize ans ? je ne m'étonne pas ſi vous n'êtes qu'une novice. Ho, ça, ça, il faut avoir pitié de vous.

LA VIEILLE.

Il n'y a pitié qui tienne, monſieur, je veux m'accommoder.

GRAPIGNAN.

Ce ne ſera pas de mon avis, toujours.

LA VIEILLE.

Et pourquoi ?

GRAPIGNAN.

Parce qu'un procureur, qui ſait ſon métier, ne conſent jamais ni arbitrage ni tranſaction : ce ſont nos premiers élemens.

LA VIEILLE.

Quoi, ſi je vous priois de m'en dreſſer une ?

GRAPIGNAN.

Vous auriez beau m'en prier, je ne pourois pas le faire en conſcience.

LA VIEILLE.

Mais. .....

GRAPIGNAN.

Mais cela eſt directement contraire aux ſtatuts de notre communauté. Malepeſte, j'aurois tous mes confreres à dos, s'ils alloient découvrir qu'à mon âge j'euſſe donné les mains à quelque accommodement. C'eſt

tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie : Encore y regarderoit-il à deux fois, oui.

LA VIEILLE.

Sur ce pied-là, monſieur Grapignan, il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moi ?

GRAPIGNAN.

Sur ce pied-là, mademoiſelle, il faut croire aveuglément ceux qui ont ſoin de vos affaires, me laiſſer 450 livres pour la conſignation de la requête civile, & au ſortir d'ici vous aller mettre au lit. Vous avez aſſez fait de vacarme pour prendre un peu de repos. *Tout ce qui ſuit, ſe dit dans le temps que la vieille tire ſa bourſe.* Il faut avouer que je n'ai guere de fiel aprés les injures..... mais je mets tout cela ſous les pieds : Le ciel m'eſt témoin avec combien d'honneur je fais ma charge.

LA VIEILLE.

Bailler encore 450 livres, aprés tout ce que j'ai déja debourſé.

GRAPIGNAN.

Patience, *En prenant la bourſe*, le temps de la recolte viendra.

LA VIEILLE.

On a beau ſe fâcher contre ces bourreaux de procureurs, ils attrapent toujours votre argent. Dans le deſeſpoir où je ſuis, je ſouhaiterois avoir donné mon bien à quelque honnête homme qui m'en fît jouir en pa-

tience le reſte de mes jours: car à la fin il faudra que je me marie pour être en repos.

GRAPIGNAN.

Et combien avez-vous de bien à peu près, mademoiſelle ?

LA VIEILLE.

Ce que j'ai de bien ? J'ai trois cens mille bonnes livres. Eſt-ce que vous ne le ſavez pas bien ? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

GRAPIGNAN.

Trois cens mille livres ! Malpeſte quelle aubeine ! Croyez-moi, mademoiſelle, vous ne ſauriez mieux faire que de m'épouſer.

LA VIEILLE.

Bon, vous épouſer ! On dit que vous êtes marié avec la matrône.

GRAPIGNAN.

Ce n'eſt qu'en attendant mieux. Et quel âge avez-vous à peu près ?

LA VIEILLE.

Quel âge ? & mais, j'ai à peu près quatre-vingt ans.

GRAPIGNAN.

Ho, ho, pour trois ou quatres ans qu'il vous reſte encore à vivre, il faut vous les faire paſſer joyeuſement.

LA VIEILLE.

Mais monſieur Grapignan, en vous épouſant, ſi la matrône reprend ſa charge ?

GRAPIGNAN.

Ho diable, j'y ai mis bon ordre. Le con-

trat n'eſt pas fait en faveur de mariage. C'eſt une vente pure & ſimple de la charge, où j'ai fait mettre : compté, nombré & delivré des deniers dudit ſieur Grapignan. Diable, cela tient comme teigne.

LA VIEILLE.

Mais, monſieur Grapignan..... là..... m'aimez-vous du fond du cœur ?

GRAPIGNAN.

Si je vous aime ? Belle demande ! Peut-on haïr une femme qui donne trois cens mille livres en mariage ? Je vous adorerai.

La Matrône arrive, qui ayant entendu les dernieres paroles de Grapignan à la vieille, dit d'un ton de colere : Tu l'adoreras, traditore ?

GRAPIGNAN *ſans s'étonner.*

Madame, on prend ſon bon quand on le trouve. Vous avez fait pendre le défunt pour moi, vous pourriez bien me faire rouer pour un autre, oui.

LA MATRONE *deſeſperée.*

Ha che pur troppo conoſco queſti eſſer un gaſtigo d'al Cielo. Torno à deplorar la mia ſventura. Elle s'en va.

GRAPIGNAN.

Après que la Matrône eſt ſortie, il va à la vieille, lui met une fontange, & la prend par le bras ; en lui diſant : Allons, prenons le chemin de la nôce. *Le chapelier & le patiſſier entrent, & prennent Grapignan au collet, l'un d'un côté & l'autre de l'autre.*

LE CHAPELIER.

Trouveriez-vous bon auparavant de vous soulager de mon chapeau de castor & de mes quatre pistoles ? il faut rendre gorge, monsieur le fripon.

LE PATISSIER.

Allons, monsieur Grapignan, de bonne grace, sans vous faire presser, rendez-moi mes vingt écus. Diable ! Vos pensions sont bien cheres !

LA VIEILLE.

Voilà un assés bon preparatif de nôces.

GRAPIGNAN.

Hé, messieurs, ne me perdez point à la veille de mes nôces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAPELIER.

Quoi, fripon, tu voudrois que nous t'aidassions à tromper une femme ?

LE PATISSIER.

Non, non, il faut que tout à l'heure justice en soit faite.

LA VIEILLE.

Voilà de bien honnêtes gens !

LE PATISSIER.

Bon, monsieur le Bailly vient ici fort à propos. *Il entre.*

LE BAILLY.

Qu'est-ceci, mes enfans ?

LE CHAPELIER.

Ce n'est pas grand'chose : il ne s'agit que

de faire pendre un procureur, fripon s'entend.

LA VIEILLE.

Cela va ſans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand deſordre dans cette profeſſion ? J'en cherche un qui fait plus de mal lui ſeul que tous les autres enſemble. Notre greffe n'eſt rempli que de plaintes & d'informations contre lui.

GRAPIGNAN.

Franchement, monſieur le Bailly, il y a bien des fripons dans notre metier : il n'en faut que trois ou quatre, pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celui que je cherche s'appelle Gra..... pian, gramian, gra.....

LE CHAPELIER.

Grapignan ?

LE BAILLY.

Juſtement.

GRAPIGNAN.

Ouf !

LE PATISSIER.

Le voilà, monſieur.

LE BAILLY.

Quoi, c'eſt-là ce fameux fripon ?

GRAPIGNAN.

Hé, monſieur, pour l'honneur du corps....

LE BAILLY.

C'eſt juſtement pour l'honneur du corps

qu'il te faut pendre tout à l'heure. Il faut châtier un ſcelerat qui deshonore meſſieurs les procureurs. La potence eſt toute dreſſée. Allons vîte, qu'on l'emmene.

GRAPIGNAN *en s'en allant.*

Monſieur Coquiniere me l'a baillé belle avec ſon caroſſe. De ce train-là je n'irai qu'en charette.

LA VIEILLE.

Après que tout le monde eſt ſorti. Un quart d'heure plus tard, mes trois cens mille livres s'en alloient au gibet avec le procureur.

ARLEQUIN LINGERE DU PALAIS.

COMEDIE EN TROIS ACTES

Miſe au theâtre par Monſieur D**** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 4 Octobre 1682.

SCENES

ARLEQUIN LINGERE
DU PALAIS

SCENES FRANCOISES
D'ARLEQUIN
LINGERE DU PALAIS.

SCENE DE LA LINGERE ET DU LIMONADIER.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

Arlequin habillé moitié en femme & moitié en homme, paroît dans le fond d'une boutique de lingere, contigue à celle d'un limonadier.

ARLEQUIN

Se montrant du côté de l'habit de femme, & contrefaisant la lingere, crie :

DEs chemiſes, des cravates, des caleçons, des torchons, meſſieurs.

PASQUARIEL.

Voici juſtement une boutique de lingere. J'ai affaire de quelque peu de linge : je veux voir ſi elle n'auroit point ce qu'il me faut.

ARLEQUIN.

Venez voir chés nous, monsieur. De très belle toile de Hollande, de beaux chaussons à l'épreuve de la sueur.

PASQUARIEL *prenant une chemise qu'il trouve sur le comptoir, & regardant Arlequin, dit :*

Je serois ravi d'acheter quelque chose chés vous. *A part.* Cette fille-là est jolie, bien faite. Les beaux yeux bleus !

ARLEQUIN *qui n'a entendu que les dernieres paroles.*

Du bleu, monsieur ? Je vous garantis qu'il n'y en a point dans ma toile.

PASQUARIEL *regardant la chemise.*

Cette chemise m'accommoderoit assés, mais je la crois trop petite.

ARLEQUIN.

Petite, monsieur ? Vous n'y pensez pas, elle a trois quartiers & demi de haut.

PASQUARIEL *regardant Arlequin, dit à part.*

Le beau nez !

ARLEQUIN.

Oh pour bien auné, ne vous mettez pas en peine, mon aune a à peu près d'un douze plus que les autres.

PASQUARIEL.

Combien en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Elle vous coutera dix écus, sans vous surfaire.

PASQUARIEL.

Dix écus !

ARLEQUIN.

Oui, monſieur, c'eſt en conſcience, je n'y gagne qu'une livre par ſol.

PASQUARIEL.

Je vous en donnerai trente ſols.

ARLEQUIN.

Trente ſols ! On voit bien que vous n'êtes pas accoutumé à porter des chemiſes.

PASQUARIEL.

Tenez, voila un écu ſans marchander : ſi vous pouvez, ne me laiſſez pas aller ailleurs.

ARLEQUIN.

Ca, ça, prenez-là, mais à condition que vous me ferez l'honneur de me revenir voir. C'eſt à l'enſeigne de la pucelle. C'eſt moi, monſieur, qui fournis des layettes pour tous les enfans des eunuques du grand ſerrail.

PASQUARIEL.

Comment vous appellez-vous ?

ARLEQUIN.

Je m'appelle la belle Angelique, à votre ſervice.

PASQUARIEL.

Je vous ſuis obligé. A l'honneur de vous revoir.

ARLEQUIN

Se tourne du côté de l'habit d'homme, & paroît dans la boutique du limonadier, où il crie :

Des biſcuits, de la limonade, des macarons, du caffé, du chocolat à la glace, meſſieurs. *Vers Paſquariel.* St, ſt, monſieur? *Paſquariel ſe tourne.* Un petit mot, s'il vous plaît. *Paſquariel s'approche.* Apparemment, monſieur, que vous êtes étranger? Ne vous amuſez pas à cette peſte de gueuſe-là, elle vous duppera. Sa boutique n'eſt remplie que de plumets, de breteurs, & de petits collets. *Paſquariel hauſſe les épaules d'etonnement. Dans ce moment Alequin rentre dans la boutique de la lingere, & y paroiſſant du coté de l'habit de femme, prend Paſquariel par le bras, & lui dit:* Qu'eſt-ce que cet empoiſonneur du genre humain vous conte? Voila encore un plaiſant coquin pour me traiter de gueuſe: Qu'eſt-ce que la boutique d'un limonadier, mon ami? Deux ſeaux d'eau, deux citrons, & un once de ſucre la compoſent. *Paſquariel veut parler, auſſitôt Arlequin rentre dans l'autre boutique, & paroit en limonadier.*

ARLEQUIN *vers la lingere.*

Il eſt vrai qu'une lingere eſt bien mieux fournie: De trente paquets qui ſont dans ſa boutique, il n'y en a pas quatre pleins de marchandiſes. Témoin cet âne, qui étant l'autre jour attaché à ta porte, en mangea ſix qui n'étoient remplis que de foin.

PASQUARIEL *au limonadier.*

Mais, monſieur.....

ARLEQUIN *en lingere, toujours vers le limonadier.*

Comme tu donnes à boire, je suis bien aise de donner à manger; car qui boit de l'eau, peut bien manger du foin.

PASQUARIEL *à la lingere.*

Mais madame.....

ARLEQUIN *en limonadier, toujours vers la lingere.*

Tais-toi, vendeuse de point d'Angleterre fait à Paris.

PASQUARIEL.

Encore.....

ARLEQUIN *en lingere.*

Tas-toi, vendeur de limonade à la Romaine. Pour qu'elle en fût, il faudroit que Rome eût été bâtie dans la riviere de Seine.

PASQUARIEL.

Hé, de grace.....

ARLEQUIN *en lingere.*

Ce ne seroit donc pas chez toi, car tu n'es guere saine. On sait bien de tes nouvelles, va.

PASQUARIEL.

N'écoutez pas.....

ARLEQUIN *en lingere.*

Va vendeur de caffé du Levant. Va-t-en vendre au couchant; car tu es bien soul.

PASQUARIEL.

Il ne faut pas.....

ARLEQUIN *en limonadier.*

Tu as la langue bien longue; si ton au-

ne en étoit de même, les marchands ne s'en plaigneroient pas comme ils font.

PASQUARIEL.

Encore faut-il.....

ARLEQUIN *en lingere.*

Je te vais montrer que mon aune eſt de meſure. *Il prend l'aune, & feignant d'en donner un coup au limonadier, il frappe Paſquariel.*

PASQUARIEL.

Oh, par ma foi, c'en eſt trop.

ARLEQUIN *en limonadier.*

Oui! Oh je t'apprendrai à lever la main ſur un homme comme moi. *Il prend un pot de fayence, & feignant de le jetter à la lingere, il le jette à la tête de Paſquariel. Après deux ou trois répetitions du même lazzi, Arlequin ſort en limonadier; & comme s'il vouloit ſauter ſur la lingere, il ſe tourne tantôt d'un côté & tantôt de l'autre: enſorte que Paſquariel qui le voit homme d'un côté & femme de l'autre, & qui les croit veritablement aux priſes, s'empreſſe à les ſeparer, & reçoit pluſieurs coups. Après quoi Arlequin ſe retire en riant, & laiſſe Paſquariel par terre, qui dit, après s'être relevé:* Voilà des gens bien animez l'un contre l'autre! *& s'en va.*

SCENE DE LA NOURRICE.

PASQUARIEL, LE DOCTEUR, ARLEQUIN.

Arlequin en nourrice, suivi d'un homme qui conduit un âne, sur lequel est un berceau.

ARLEQUIN *au Docteur.*

BOn jour, monsieur.

LE DOCTEUR.

Bon jour, ma mie, que demandez-vous?

ARLEQUIN.

Monsieur, je cherche un nommé Pasquariel: C'est que je suis la nourrice d'un de ses petits enfans, & pour l'amour de lui j'ai perdu ma fortune, mon bon monsieur.

LE DOCTEUR.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Helas, quand j'y songe je suis toute hors de moi! Je devois nourrir le fils de la republique de Raguse: & .... ha, ha, ha. *Il pleure.*

LE DOCTEUR.

Tenez, madame, consolez-vous, voilà monsieur Pasquariel.

ARLEQUIN *à Pasquariel.*

Ha, bon jour, monsieur; vraiment voilà qui est bien honnête, demeurer trois ans

ſans demander des nouvelles de ſon enfant ! ſi, cela crie vengeance !

PASQUARIEL.

Qu'eſt-ce à dire un enfant ? tu es folle ma mignonne ? Je n'ai jamais eu d'enfans.

ARLEQUIN.

Hà ciel, qu'entens-je ! Deſavouer ſon enfant, n'eſt-ce pas donner un camouflet à la nature ? Mon bavolet en pâlit d'horreur, mon lait s'enfuit, & les oreilles de mon âne ſe dreſſent contre ton mauvais naturel. Pere barbare ! Déſavouer un enfant qui t'aime dès le berceau ! Le pauvre petit, du plus loin qu'il voit un âne, un cochon, un bœuf, il court le flatter, croyant careſſer ſon papa mignon.

PASQUARIEL.

Monſieur le Docteur, cette femme-là a perdu l'eſprit.

ARLEQUIN.

Dès l'âge de deux mois il avoit toutes tes inclinations ; il n'avoit jamais de repos que ſes petites menottes ne fuſſent pleines de cartes ; il ne vouloit que des pipes pour hochet ; & il ne téteroit jamais, ſi je n'avois frotté mes mamelles de vin.

LE DOCTEUR.

Voila qui eſt admirable !

ARLEQUIN.

Dame, monſieur, nos collecteurs qui ſont des gens ſavans, diſent qu'ils ont remar-

qué qu'à la naiſſance des grands hommes il eſt toujours arrivé quelque choſe d'extraordinaire. LE DOCTEUR.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Quand le petit Paſquariel vint au monde, la chandelle pâlit par trois fois, le vin ſe tourna dans la cave ; & par un prodige la marmite fut répandue. Ce qui nous preſage, monſieur, qu'il ſera un jour le flambeau des tabacs, le ſoutien des cabarets, & la terreur des marmites.

LE DOCTEUR.

Mais où eſt l'enfant ? l'avez-vous amené avec vous ? ARLEQUIN.

Oui, monſieur, *vers l'homme qui mene l'âne.* Deſcendez le petit Paſquariel. *On deſcend du berceau qui eſt ſur l'âne, un petit garçon habillé comme Paſquariel, qui d'abord qu'il eſt à terre court vers lui, en criant :* Ha mon papa, ha mon papa !

PASQUARIEL

Le repouſſe, puis ſe tournant vers Arlequin, dit : Allez, portez vos impoſtures ailleurs. Par la mort..... *Il lui donne un coup de pied dans le ventre.*

ARLEQUIN *en criant.*

Ha je ſuis morte ! Un coup de pied dans le ventre ! Je ſuis groſſe de quatorze mois. *Alla Giuſtizia, alla Giuſtizia,* au commiſſaire, au commiſſaire. *Et il s'en va.*

SCENE DE RODRIGUE ET DE CHIMENE.

Pour l'intelligence de cette ſcene : il faut ſavoir que Paſquariel étant devenu fou, rencontre Arlequin une bouteille de vin à la main, le prend pour ſon rival, tire l'épée & la paſſe au travers de la bouteille. Arlequin au deſeſpoir, ſort du théâtre, & un moment après revient habillé tout de noir, avec un grand manteau qui lui va juſques aux talons, & un crêpe au chapeau qui lui traine par terre. Paſquariel qui s'en étoit allé triomphant de l'action qu'il venoit de faire, rentre ſur le theâtre, en diſant qu'il eſt Rodrigue; & voyant Arlequin habillé en dueil, il le prend pour Chimene : ce qui donne lieu à la ſcene qui ſuit.

PASQUARIEL, ARLEQUIN.

PASQUARIEL.

HE bien, ſans vous donner la peine de pourſuivre,
Soulez-vous du plaiſir de m'empêcher de vivre.

ARLEQUIN.

Ah ciel! où ſommes-nous, & qu'eſt ce que je voi?
Rodrigue en ma maiſon! Rodrigue devant moi!

PASQUARIEL.

N'épargnez pas mon ſang, goûtez ſans reſiſtance
La douceur de ma perte & de votre vengeance.

ARLEQUIN.

Helas!

PASQUARIEL.

Ecoutez-moi.

ARLEQUIN.

Je me meurs.

PASQUARIEL.

Un moment.

ARLEQUIN.

Va, laisses-moi mourir.

PASQUARIEL.

Quatre mots seulement.
Après, ne me répons qu'avec cette épée.

Il tire son épée, & mettant un genou en terre, il la presente à Arlequin.

ARLEQUIN.

Du jus de ma bouteille encore toute trempée.

PASQUARIEL.

Ma Chimene.

ARLEQUIN.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.
Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
La pinte par le fer, le buveur par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir.
Toute ma soif redouble, & tu me fais mourir.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Le cruel assassin d'une liqueur que j'aime.
Dieux! je n'entendrai plus ce langage si doux,
Qui s'exprimoit à moi par d'aimables glous glous.
Malgré tes sentimens qui flatent mon oreille,
Je ferai mon possible à venger ma bouteille.
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Si tu ne rends mon vin, je n'ai plus de pouvoir.

PASQUARIEL.

O miracle d'amour!

ARLEQUIN.

Que j'eusse bu des verres!

PASQUARIEL.

Que de maux & de pleurs nous couteront nos peres!

ARLEQUIN.

Rodrigue, qui l'eut cru.

PASQUARIEL.

Chimene qui l'eut dit!

ARLEQUIN.

Que ce vin prêt à boire aussitôt se perdit!

PASQUARIEL *se leve.*

A dieu, je vais trainer une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie..

Il s'en va.

ARLEQUIN.

Si j'en obtiens l'effet, je te jure ma foi
De m'enyvrer, afin de crever après toi.

Il s'en va, imitant dans sa marche mademoiselle Chamelai, dont il avoit contrefait les tons dans sa déclamation. Mademoiselle Chamelai étoit une Comedienne Françoise, grande, belle & bienfaite, qui avoit la voix très-belle, le geste libre & naturel, & qui jusqu'aux derniers jours de sa vie, dans l'âge le plus avancé, a toujours fait l'admiration de tous ses auditeurs.

SCENE DU CONTRAT.

Le Theâtre represente la chambre de Scaramouche.

ARLEQUIN, CINTHIO, & EULARIA en ombres. SCARAMOUCHE. Quatre hommes representant des Statues, & soutenant le manteau de la cheminée de la chambre.

Comme ce contrat est une récapitulation de plusieurs incidens dont la piece est remplie, il faut savoir que Scaramouche voulant marier sa fille à Pasquariel, qu'elle n'aime point, Arlequin valet de Cinthio, amant aimé, invente plusieurs fourberies pour détourner ce mariage. Il fait pas-

ſer Paſquariel pour un joueur & un débauché, afin de dégoûter Scaramouche. Il ſubſtitue le portrait de ſon maître à la place de celui de Paſquariel, dont le pere s'étoit chargé pour le preſenter à ſa fille, & cet échange donne lieu à une ſcene équivoque de Scaramouche & d'Eularia, dans laquelle la fille promet à ſon pere d'épouſer l'original du portrait qu'elle a entre les mains. Dans un regal que Scaramouche fait à ſon prétendu gendre, Arlequin caché ſous une corbeille de fruits, en verſant d'une certaine eau dans le verre de Paſquariel, le fait devenir fou ; enſorte que ſe croyant Rodrigue, & prenant Arlequin pour Chimene, ils font enſemble la parodie qu'on vient de lire. La folie de Paſquariel continuant toujours, il tue un cabaretier, dont Arlequin repreſente l'ombre dans cette ſcene, où il dit à Scaramouche qu'il eſt l'ame du cabaretier qui vient pour l'emmener à tous les diables, s'il ne conſent au mariage de ſa fille avec Cinthio ; ce que Scaramouche refuſant de faire, Arlequin commande qu'on l'empriſonne. Auſſitôt les quatre ſtatues qui paroiſſent ſoutenir la cheminée, ſe détachent, deux l'arrêtent, & les deux autres tranſportent ſur lui le manteau de la cheminée, & le lui font gliſſer ſur la tête : enſorte qu'il paroit comme dans un étui, n'ayant que la tête dehors. Arlequin le ſomme encore de donner ſa fille à Cinthio, & Scaramouche laſſé de tant d'outrages, conſent au mariage, & ſigne le contrat qui ſuit, dont Arlequin fait la lecture.

PARDEVANT les conſeillers, notaires & gardenottes infernales, fut preſent, parce qu'il ne put s'enfuir, meſſire en noir Scaramouche, pere rétif, contrevenant aux prolifiques intentions de damoiſelle Eularia ſa fille, d'une part; & l'ombre en petit deuil du feu ſieur corps mort, ſtipulante pour Cinthio amoureux, d'autre part. LESQUELS ayant reconnu que tous les diables enſemble ne peuvent gêner ni contraindre l'inclination d'une fille qui veut abſolument l'original du portrait en queſtion; & que d'ailleurs Paſquariel par ſes extravagances étant devenu le Rodrigue des petites maiſons, les ſuſdites parties conviennent que ce n'eſt pas pour lui que le four chauffe, & que Cinthio ſera le futur époux d'Eularia ſa future épouſe, à laquelle Scaramouche ſon futur pere, donnera trente mille futurs écus, pour le ſuſdit futur mariage. Lequel contrat ſera executé des parties. Fait & paſſé ſous la cheminée le 4 Octobre 1682. Et en cas de contravention, ſera dès à preſent ladite cheminée, avec toute ſa garniture, portée aux enfers, pour droit de meſſieurs les diables.

Scaramouche ſigne, on découvre la fourberie, & la ſcene finit.

ARLEQUIN
PROTEE

ARLEQUIN PROTHÉE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Mise au theâtre par Monsieur D***. & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne le 11 jour d'Octobre 1683.

SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN PROTHE'E.

SCENE DE PROTHE'E ET DE GLAUCUS.

Le theâtre répreſente la mer. On y voit Neptune qui chaſſe Arlequin & Mezzetin, dont l'un eſt Prothée, & l'autre Glaucus.

NEPTUNE, ARLEQUIN, MEZETTIN.

NEPTUNE *ſur ſon char au milieu de la mer.*

VIa ſortite fuori del mio Regno, inſolenti, ſe non volete provar quanto poſſa l'ira d'un Nume contro di voi giuſtamente ſdegnato.

ARLEQUIN *ſortant de la mer.*

Vraiment je me ſoucie beaucoup de demeurer

demeurer dans ton diable d'empire maritime, où l'on ne converſe qu'avec des morues, qui ont l'eſprit auſſi plat que leur taille ! Voilà ma foi un plaiſant pays, où l'on ne voit jamais d'homme, ſi ce n'eſt quelque enragé qui viennent s'y baigner; où l'on fait toute l'année maigre, même le jour du mardi-gras ! Encore me conſolerois-je de cela, ſi dans ces vilaines montagnes roulantes, je pouvois d'ailleurs avoir un moment de repos. Mais point du tout. La nuit, ſi je veux dormir, ces peſtes de ſaumons ronflent ſi fort, qu'il m'eſt impoſſible de fermer l'œil. Si je me tourne d'un coté, une écreviſſe me pique la tête ; ſi je me retourne de l'autre, les ſardines m'entrent dans les trous du nez & des oreilles : les crables me piquent aux feſſes ; & ces maudites baleines me lancent un robinet d'eau dans le viſage. Par ma foi, après toutes ces incommodités-là, ne faudroit-il pas être fou, pour reſter davantage avec toi dans ton impertinent ſéjour. Adieu.

NEPTUNE.

Temerario loga la lingua, e riſpetta un Dio che ti farà pentire delle tue inſolenze, ſe tu non taci.

ARLEQUIN.

Non ho paura di niente, e mi burlo delle tue minaccie. Le fond du théâtre ſe ferme.

MEZZETIN.

Tout cela eſt beau & bon : mais, mon-

ſieur Prothée, que ferons-nous à preſent ? Nous n'avons pas un ſou, & ſur terre il faut de l'argent pour vivre.

ARLEQUIN.

Bon, bon, je m'embaraſſe bien de cela ! Ne ſuis-je pas Prothée ? Ne change-je pas de forme quand je veux.

MEZZETIN.

Oui. Mais ſous quelque figure que tu te mettes, il faudra toujours de quoi la faire ſubſiſter.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon. Hé bien, je prendrai la figure d'un filou, d'un coupeur de bourſe, & j'irai travailler à la preſſe & dans les lanſquenets.

MEZZETIN.

Fort bien. Mais la juſtice découvrant tes petits manéges, te fera d'abord prendre la figure d'un pendu.

ARLEQUIN.

Point d'inquiétude là-deſſus. Je trouverai bien le moyen de me tirer d'affaire, ne te mets point en peine.

MEZZETIN.

Allons, tout coup vaille, je ne t'abandonne point, & je veux courre la même fortune que toi. Mais où irons-nous ? Songeons ſérieuſement au ſéjour que nous devons prendre.

ARLEQUIN.

C'eſt bien penſé. Cherche un peu quelque bon pays.

MEZZETIN *aprés avoir ſongé.*

Allons en Eſpagne.

ARLEQUIN.

En Eſpagne? Hé fy! tu te mocques. Ces gens-là ſont trop fiers & trop gueux, nous n'y trouverions pas de l'eau à boire.

MEZZETIN.

Il eſt vrai. Hé bien, allons en Italie. Nous y boirons du bon vin, & nous y mangerons de bons fruits.

ARLEQUIN.

Encore pis, tu tombes de fiévre en chaud mal. Dans ce pais-là on ſacrifie tout à la jalouſie, & j'aime trop à ſacrifier à l'amour. Je n'y vivrois jamais en repos.

MEZZETIN.

Allons donc en France.

ARLEQUIN.

Oh pour cela je le veux bien, allons en France. C'eſt le centre des plaiſirs de la vie. Tout le monde y eſt bien venu; les converſations y ſont frequentes; les dames y brillent; les cavaliers y ſont bien reçus; & ſelon les ſaiſons, on y jouit toujours des bals & des promenades. Mais quelle ville choiſirons nous?

MEZZETIN.

Belle demande! La premiere & la capi-

tale du Royaume, qui eſt à mon ſens la premiere & la capitale du monde. Paris.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon. C'eſt le rendez-vous de toutes les nations. Elles viennent en foule y apprendre le bel air, les manieres aiſées, les exercices, la danſe, la muſique, & tout ce qui ſert à rendre un homme parfait dans la politeſſe & le bon goût. L'opera & la comedie s'y repreſentent tous les jours; & c'eſt dans le parterre de ce ſpectacle que je donnerai de l'exercice à la ſoupleſſe de mes mains, & que j'apprendrai aux gens qui m'environneront, à avoir un œil au theâtre, & l'autre à leurs poches.

MEZZETIN.

Oui, mais il faudra changer de noms. Car Prothée & Glaucus ne ſont gueres des noms convenables pour des hommes.

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, cherchons-en d'autres. Att... Attends, j'en imagine un pour toi.

MEZZETIN.

Hé bien?

ARLEQUIN.

Tu t'apelleras..... paillaſſe.

MEZZETIN.

Oui, & toi bois de lit. Hé fy! Eſt-ce là un nom d'homme?

ARLEQUIN.

Attends.... en voici un autre. Appelle-

toi réchaud. Voila qui eſt ſignificatif cela ; déja tu as l'air d'un chaudronnier. D'ailleurs étant réchaud, comme tu aimes la bonne chere, tu es ſûr par là d'être de tous les bons repas.

MEZZETIN.

Cela eſt vrai ; mais je reſſemblerois au violon qui joue pour faire danſer les autres. Je chauferois les viandes, & les autres les mangeroient.

ARLEQUIN.

Oh par ma foi, tu es trop difficile, j'y renonce. MEZZETIN.

Je l'ai trouvé, moi. *Il rit.* Ha, ha, ha ! Le joli nom ! il fera plaiſir à tout le monde.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, je le prends pour moi, il me convient à merveille.

MEZZETIN.

Il vous convient ! Et quel nom eſt-ce ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſai encore rien.

MEZZETIN.

Attends donc que je le diſe, & tu le ſauras. Me.... ze.... Mezzetin. Hé bien, ne voilà-t-il pas un joli nom ?

ARLEQUIN.

Oui aſſurément. Oh ça, cherches-m'en quelqu'un qui approche du tien. Oh ma foi je le tiens. Arle..... Arlequin. Qu'en dis-tu ? Harlequin, c'eſt comme qui diroit

Charlequint. Il faut dire la verité, voila un nom bien heroique.

MEZZETIN.

Serviteur, ſeigneur Arlequin.

ARLEQUIN.

Bacio le mani al ſignor Mezzetin.

MEZZETIN.

Monſieur Arlequin voudroit-il venir boire chopine ?

ARLEQUIN.

Je me ferai toujours un plaiſir de ſuivre monſieur Mezzetin. *Ils s'en vont.*

SCENE DU MARCHAND JOUAILLIER.

Arlequin groteſquement habillé, avec un chapeau en pain de ſucre, & une très-grande épée, dit à Mezzettin qui l'accompagne, qu'il a pris la figure d'un marchand forain, & qu'il va voler la premiere maiſon où il entrera. Mezzetin l'encourage, & ſe retire voyant venir du monde.

ARLEQUIN, deux AUBERGISTES.

I. AUBERGISTE *à Arlequin.*

VEnez loger chez nous, monſieur. Bon logis à pied & à cheval. C'eſt au croiſſant.

ARLEQUIN.

Au croiſſant ? Voilà une enſeigne de mauvais augure.

II. AUBERGISTE.

Venez chez nous, monsieur. Au soleil d'or. Vous serez fort bien pour le lit & pour la table.

ARLEQUIN.

Au soleil d'or ? Ceci vaut mieux ; écoute mon ami, il me faut une petite chambre pour moi, & une grande chambre pour mon épée.

I. AUBERGISTE *prenant Arlequin par le bras, & le tirant à côté.*

Gardez-vous bien, monsieur, d'aller loger chez cet homme-là.

ARLEQUIN.

Et pourquoi mon ami ?

I. AUBERGISTE.

C'est un fripon ; il fait boire du vin blanc pour du rouge.

ARLEQUIN.

Ouais ! *Au II. Aubergiste.* Fy, donc, monsieur, n'avez-vous point de honte de faire boire du vin blanc pour du rouge ? Ah fy !

I. AUBERGISTE *tirant encore Arlequin par le bras.*

Ce n'est pas le tout, monsieur. Croiriez-vous bien, que ce coquin-là l'autre jour fit manger à un pauvre étranger qui étoit logé chez lui, un coq d'inde pour un pigeon ?

ARLEQUIN.

Ah ! cela ne se peut souffrir. *Vers le II.*

Aubergiſte. Quelle conſcience ! Faire manger à un pauvre étranger un coq-d'inde pour un pigeon, au hazard de le faire crever ! Fy ! cela crie vengeance.

I. AUBERGISTE *tirant toujours Arlequin par la manche.*

Il ne ſavonne jamais ſes draps, monſieur, il ne fait que les blanchir avec du blanc d'Eſpagne, & ſes matelats ſont remplis de paille.

II. AUBERGISTE *à Arlequin.*

Monſieur, n'écoutez point ce miſerable, c'eſt un envieux qui. ....

ARLEQUIN *au II. Aubergiſte.*

Allez, vous êtes un malheureux. Vos matelats ſont remplis de paille ! Vous prenez donc les étrangers pour des néfles ? De ma vie je ne logerai chez vous.

II. AUBERGISTE.

Ne voyez-vous pas bien que ce qu'il vous en dit n'eſt que par envie ? entrez ſeulement chez moi, & vous trouverez qu'il n'y a rien de tout ce qu'il vient de vous dire. D'ailleurs je loge les gens ſans prendre d'argent, moi.

ARLEQUIN.

Vous ne prenez point d'argent ? Diable, c'eſt quelque choſe cela ; & que prenez-vous donc ?

II. AUBERGISTE.

Je ne prends que de l'or, monſieur.

I. AUBERGISTE.

Monſieur, ſans barguigner, entrez chez moi, vous me portez la mine d'un grand ſeigneur, &....

ARLEQUIN.

Point, point, je ne ſuis qu'un marchand.

I. AUBERGISTE.

Un marchand ! Et quel marchand, s'il vous plait.

ARLEQUIN.

Marchand pierreux.

I. AUBERGISTE.

Je vous entends. Marchand tailleur de pierres. ARLEQUIN.

Hé non. Marchand pierreux, c'eſt-à-dire, marchand de pierreries, de diamans, de perles, de rubis, de topaſes, d'émeraudes, de pommes cuites.

I. AUBERGISTE.

Et combien l'aune tout cela ?

ARLEQUIN.

Cela ne ſe vend point à l'aune. Je m'en vais vous en faire voir. *Il ouvre ſa valiſe qui eſt à terre derriere lui, & il en tire un petit coffret rempli de bijoux.* Voyez s'il y a rien de plus beau & de mieux travaillé au monde ?

I. AUBERGISTE *montrant un gros diamant qui eſt dans le coffret.*

Quelle pierre eſt-ce là, monſieur ?

ARLEQUIN.

C'eſt une pierre que j'ai tirée de la veſſie

du grand Mogol. L'autre qui eſt à côté eſt une fiſtule lacrymale du roi de Maroc. *Dans le temps que les deux Aubergiſtes regardent attentivement, il leur vole à l'un la bourſe & à l'autre la montre ; puis refermant ſon petit coffret, il dit :* Vous voyez bien que je n'ai rien aporté que de merveilleux.

II. AUBERGISTE.

Cela eſt vrai, monſieur ; mais il faut que vous me faſſiez le plaiſir de venir loger chez moi.

I. AUBERGISTE.

Oh, monſieur ne voudroit pas faire cet affront-là à mon auberge. *Ils le tirent chacun de leur coté.*

ARLEQUIN.

Ecoutez, meſſieurs : A vous parler franchement, je ne puis loger ni chez l'un ni chez l'autre.

I. & II. AUBERGISTES *enſemble.*

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'à preſent mes affaires ſont faites, *montrant l'endroit où il a mis ce qu'il leur a pris.* Il faut que je m'en aille.

I. AUBERGISTE.

C'eſt une excuſe inutile. *Vers ſon auberge.* Holà hé garçons, qu'on apporte une robe de chambre & un bonnet à monſieur.

II. AUBERGISTE *auſſi vers ſon auberge.*

Holà hé garçons, qu'on vienne débotter

monſieur. *Pluſieurs garçons ſortent des deux auberges, les uns voulant obliger Arlequin à prendre une robe de chambre, & les autres le voulant débotter malgré lui. Des violons de cabaret qui ſe trouvent là par hazard, jouent dans le temps qu'on violente Arlequin, qui après s'être bien débattu, prend une de ſes bottes qu'on lui avoit ôtée de force, leur en donne des coups, & les met en fuite. Voyant aprés, la porte du docteur ouverte, il entre dans la maiſon, & laiſſe ſa valiſe ſur le theâtre. Les deux aubergiſtes reviennent ſur leur pas pour chercher la bourſe & la montre qu'ils ont perdues; & ſe doutant bien qu'ils ont été volés par le marchand, & trouvant ſa valiſe à leurs pieds, ils l'ouvrent pour ſe ſaiſir des pierreries qu'il leur avoit fait voir. Mais ils n'y trouvent que des chiffons, & d'autres bagatelles. Ils s'en vont en criant :* Au voleur, au commiſſaire.

Mezzetin qui a entendu ce bruit, ſort & apperçoit Arlequin à la fenêtre de la maiſon du Docteur. Arlequin lui dit qu'il va lui jetter par la fenêtre les meubles de cette maiſon. Mezzetin attend, reçoit un matelas, un lit de plume, des couvertures, de la tapiſſerie, & un petit enfant au maillot qu'Arlequin dit avoir trouvé dormant ſur le lit. Il lui donne auſſi une ſouriciere pour mettre, à ce qu'il dit, dans ſa chambre, afin d'empêcher les ſouris d'aller ronger une petite croute de fromage de Milan qu'il y a dix ans qu'il conſerve dans ſa paillaſſe; & la precipitation de

l'un & de l'autre à donner & à recevoir les hardes, fait un jeu très-agréable. Le Docteur arrive, Arlequin sort de la maison & rentre au fond du théâtre où les hardes ont été transportées. Scaramouche survient tenant à son bras un panier plein d'argenterie. Arlequin l'observe, & si-tôt qu'il a posé son panier à terre, il le lui prend & s'enfuit. Scaramouche court après criant au voleur. Le Docteur qui a trouvé sa maison dégarnie, sort criant aussi au voleur. Les deux Aubergistes reparoissent, & s'unissant avec les autres, ils appellent le commissaire. Le théâtre s'ouvre & représente une salle au milieu de laquelle on voit Arlequin en commissaire, en bonnet & en robe de chambre, & assis sur un fauteuil.

II. AUBERGISTE.

Monsieur le commissaire, on m'a pris une bourse où il y avoit trente écus.

ARLEQUIN.

Les aviez-vous compté ?

II. AUBERGISTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

C'est donc votre faute. Brebis comptée, le loup la mange.

I. AUBERGISTE.

Monsieur, je me plains d'une plainte plaintive.

ARLEQUIN.

Je croiois que tu te plaindrois d'une plainte joyeuse.

I. AUBERGISTE.

On m'a pris, monsieur, une montre de douze pistoles, la meilleure montre du monde.

ARLEQUIN.

Si elle avoit été aussi bonne que tu le dis; elle t'auroit montré l'heure qu'on devoit te la prendre. Et qui est-ce qui te l'a volée? Le connois-tu?

I. AUBERGISTE.

Non, monsieur; mais je sai que c'est un étranger.

ARLEQUIN.

Un étranger? Diable! il faut aller bride en main. C'est peut-être la mode de son pais. Que sait-on? Si c'étoit, par exemple, quelque bas-Normand.

SCARAMOUCHE.

Monsieur, on m'a pris un panier de vaisselle d'argent que je portois chez moi.

ARLEQUIN.

Et à qui l'aviez-vous pris, vous?

SCARAMOUCHE.

A personne, monsieur, je l'avois acheté.

LE DOCTEUR.

Et à moi, monsieur, dans le temps que j'étois en ville, on m'a démeublé toute ma maison.

ARLEQUIN.

Vous n'aurez pas tant de peine à déménager à la fin du terme. Mais je vais vous

rendre bonne justice. *Dans ce moment son fauteuil se change en un monstre affreux, qui jette feu & flamme par la gueule & par les narines. Ce qui épouvente & fait fuir les complaignans, & finit le premier acte.*

SCENE DU COMEDIEN.

Arlequin en comedien nommé la Comete, dit à Mezzetin qu'il a pris la forme d'un comedien François préferablement à celle d'un comedien Italien, parce que les Italiens ne gagnent pas grand chose. Mezzetin lui dit qu'il a parlé au Docteur, qui consent qu'on répéte dans son jardin, & que sa fille Isabelle y joue un rolle. Arlequin lui dit qu'il voudroit bien avoir une nommée Colombine, dont il a entendu parler comme d'une fille qui a de beaux talens pour la comedie. Mezzetin répond qu'il la connoit, & qu'il va la lui envoyer. Il s'en va, & Arlequin demeure.

CINTHIO, ARLEQUIN.

CINTHIO *apercevant Arlequin, le regarde, & dit :*

LA com.....

ARLEQUIN *regardant aussi Cinthio.*

Cin ....

CINTHIO.

La Comete ?

ARLEQUIN.

Cinthio ?

CINTHIO.

Que je ſuis ravi de vous embraſſer ! Que faites-vous dans ces quartiers en une ſaiſon ſi avancée.

ARLEQUIN.

Ma foi, ſeigneur Cinthe, je ſuis venu ici aux vendanges, pour voir ſi je ne pourrois point faire quelque petite recrue de comediens.

CINTHIO.

Comment ? Faire une recrue de comediens parmi des vendangeurs & des vendangeuſes : Ma foi vous voulez rire.

ARLEQUIN.

Non, la peſte m'étouffe. On m'a parlé d'une nommée Iſabelle fille du Docteur, & d'une autre nommée Colombine, niéce de Scaramouche, que je voudrois bien avoir, & aujourd'hui même je dois répéter quelque choſe chez ce même docteur, & ſa fille en doit être.

CINTHIO.

Vous me donnez la vie, monſieur de la Comete, en m'aprenant cette bonne nouvelle. Je vous prie, donnez-moi quelque petit rolle dans votre piéce. Je vous ferai le plus d'honneur qu'il me ſera poſſible. J'aime cette Iſabelle fille du Docteur, & je ne ſaurois ſouhaiter une meilleure occaſion pour avoir le plaiſir de l'entretenir en particulier.

ARLEQUIN.

Toujours amoureux à votre ordinaire.

CINTHIO.

Que voulez-vous? Chacun a ſa paſſion dominante; l'amour eſt la mienne.

ARLEQUIN.

Je veux bien vous rendre ce petit ſervice; & ſi vous voulez faire la campagne avec moi, vous n'en ſerez pas faché. Il ne me manque que des acteurs; car pour des piéces, j'en ai tant que j'en veux.

CINTHIO.

C'eſt-à-dire, que vous avez toutes celles de Corneille, de Racine, de Moliere.

ARLEQUIN.

Bon, bon! voila quelque choſe de beau que Racine, Corneille & Moliere! Savez-vous bien que depuis que je ne vous ai vu, je ſuis devenu auteur.

CINTHIO.

Auteur?

ARLEQUIN.

Auteur. Avez-vous jamais lû les comedies de Plaute & de Terence?

CINTHIO.

Oui plus de vingt fois.

ARLEQUIN.

C'eſt moi qui les ai faites.

CINTHIO *riant*

Ha ha ha! c'eſt vous qui les avez faites! On voit bien que vous voulez plaiſanter.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je vous parle ſerieuſement.

CINTHIO.

Mais vous ne vous appellez ni Plaute ni Terence. ARLEQUIN.

Cela eſt vrai. Mais pour vous dire la choſe comme elle eſt, c'eſt que dans ce temps-là on taxoit les auteurs qui étoient en reputation ; & pour éviter la taxe, au lieu de mettre mes pieces ſous le nom de la Comete, je les mis toutes ſous le nom de Plaute & de Terence.

CINTHIO.

Mais comment cela ſe peut-il ? Il y a pluſieurs ſiécles qu'elles ſont imprimées pour la premiere fois.

ARLEQUIN.

Cela n'empêche pas que les vers n'en ſoient admirables. J'ai inventé auſſi depuis peu une maniere particuliere pour faire voler en l'air douze perſonnes à la fois, ſans corde, ſans fil d'archal & ſans contrepoids.

CINTHIO.

J'avoue que cela me paſſe, & que vous êtes un homme admirable. Faire voler douze hommes à la fois ſans contre-poids, ſans corde & ſans fil d'archal ! il faut que vous me montriez ce ſecret-là à quelque prix que ce ſoit.

ARLEQUIN.

Je n'ai rien de caché pour vous :

Obſervons ſi perſonne ne nous écoute. *Ils regardent de tous côtez.*

CINTHIO.

Il n'y a perſonne.

ARLEQUIN.

Ecoutez. Voici comme je m'y prends. Je trace d'abord ſur le theâtre un demi cercle quarré, ſur lequel je marque de diſtance en diſtance la place de mes douze voleurs, où je les poſte enſuite dans l'attitude que demande le caractere qu'ils doivent repreſenter. Après je deſcends ſous le theâtre, & perpendiculairement ſous chaque place de voleur, je mets un baril de poudre à canon, de la meilleure que je puiſſe trouver. Puis je fais partir de l'ouverture de chaque baril une trainée (remarquez bien ceci, c'eſt le fin de l'affaire) une trainée particuliere de poudre qui vient ſe rejoindre par l'autre bout à une trainée generale d'environ trente pieds géometriques. Les choſes diſpoſées de la ſorte, je tiens une méche allumée de la main droite, & un ſifflet de la main gauche, & quand il eſt temps de faire partir mes gens, au même moment que je donne le ſignal du ſifflet, je mets le feu à la trainée, qui dans un clin d'œil fait partir mes douze voleurs en l'air ſans contrepoids, ſans corde & ſans fil d'archal. *Cinthio rit.* Vous riez. Je veux morbleu que vous en faſſiez l'épreuve vous-même, & que vous voliez des premiers.

CINTHIO.

Oh pour cela, non, je vous en réponds.

ARLEQUIN.

Avouez que c'eſt, peut-être un des beaux ſecrets qu'on ait jamais inventé.

CINTHIO.

Oui pour faire mourir douze perſonnes à la fois.

ARLEQUIN.

Parbleu ! ſi l'on n'en mourroit pas ; je me ferois tout d'or avec ce ſecret-là.

CINTHIO.

Oh ça, monſieur de la Comete, ſouvenez-vous de la promeſſe que vous m'avez faite de me donner un petit rolle dans votre piece, & me croyez tout à vous. Au plaiſir de vous revoir. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Vous ſerez content. Serviteur.

SCENE DE L'INCENDIE.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

M'Hanno detto che voſignoria vuel palarmi. . . . . ha, ha, ha ! che figura graziosa ! Voſignoria mi pare un dindon à la daube.

ARLEQUIN.

Come un dindon ? *Son* un comedien, chef

d'une troupe de dindons ; *ho volu dire* de comediens.

COLOMBINE.

Voſignoria e comediante ? E quando comediarete ? Mi muoro di voglia di vedervi.

ARLEQUIN.

Comediarò quando havrò trovà dei comedianti per comediar.

COLOMBINE.

Che perſonnagio fate ?

ARLEQUIN.

Fo il perſonnagio principale. Je ſuis celui qui finit toujours les actes.

COLOMBINE.

Vous êtes donc le moucheur de chandelles, *che finiſce ſempre gli atti.*

ARLEQUIN.

Voſignoria ſi burla. Si vous voulez venir dans ma troupe, *ve donarò un bon rollo.*

COLOMBINE.

O ſignor ſi ; ho un grand genio per la comedia. Ma come voſignoria dice, voglio un bon rolo : per eſſempio, le rolle du portier *che mannegia l'argento.* C'eſt un bon rolle celui-là.

ARLEQUIN.

Selon le temps & les pieces.

COLOMBINE.

Mais quelle piéce jouerez-vous d'abord ?

ARLEQUIN.

Noi cominciaremo per l'Incendio di Troja.

COLOMBINE.

Ah sí sí, mi piace, il ſogetto è buono. E che perſonnagio farete?

ARLEQUIN.

Il perſonnagio principale. C'eſt moi qui fera le cheval de Troye.

COLOMBINE.

Ditemi per grazia l'hiſtoria di queſto incendio di Troja.

ARLEQUIN.

Volontieri. C'eſt.... C'eſt.... Mais tout le monde ſait cela.

COLOMBINE.

Io non la sò, e vorrei ben ſaperla.

ARLEQUIN.

C'eſt..... Mais cela ſeroit trop long.

COLOMBINE.

Nò importa.

ARLEQUIN.

Voici ce que c'eſt. L'incendie eut quelque differend avec Troye, & un jour il voulut l'attaquer : mais dans le même temps il arriva une très-grande pluye qui vint au ſecours de Troye, & mouilla furieuſement l'incendie, lequel enragé ſe retira, & l'hiſtoire finit par une grande fumée.

COLOMBINE.

Nò nò nò mi piace; è una comedia che farebbe male agli occhi, e che farebbe pianger tutto il mondo. Biſogna trovare qualche ſoggetto plus elevé.... *Per eſſempio, gli amori di Piramo e*

Thisbe, overo d'Angelica e Medoro. Ma no, vorrei ancora qualche cosa di piu elevato.

ARLEQUIN.

Plus élevé ? Nous pourrions jouer les amours des monts Pirenées. C'eſt un ſujet fort élévé.

COLOMBINE.

E chi diavolo vorebbe montar cosí alto per veder la comedia.

ARLEQUIN.

E bene, giocaremo gli amori di Titus empereur Romain. *Io faro* Titus, *e voi* Berenice.

COLOMBINE.

Oh queſta sí ſarà boniſſima. Apunto a forza di vederla, e di leggerla, la sò tutta a memoria. Vado ad imberenicciarmi. Adeſſo, adeſſo vengo.

ARLEQUIN.

Ed io vado ad intituninarmi. Adeſſo, adeſſo torno. Ils s'en vont.

PARODIE
DE BERENICE.

SCENE I.
ISABELLE seule.

Dieux ! Je ne le voi point, cet amant que j'adore ;
Tous les jours dans ces bois je devance l'aurore :
Je tâche à demêler la trace de ſes pas,
Je le cherche par tout, & ne le trouve pas.
Heureuſe indifference & tendreſſe fatale !
Helas ! peût-être eſt-il aux pieds de ma rivale.
Puiſqu'il n'a plus pour moi le même empreſſement ;
Ah, ſans doute ma ſœur a charmé mon amant !
Ses yeux ſont éblouis des yeux de Colombine.
Il me quitte ; & c'eſt-là le ſort qu'il me deſtine.
Et moi, je ſoufrirois un ſi cruel affront ?
J'en ferai réjaillir la honte ſur ſon front.
Je me ferai raiſon d'une telle injuſtice.
Il faut qu'il l'abandonne, ou que l'ingrat periſſe :
Et, ſans fremir, j'irai dans ſon perfide cœur
Moi-même enſanglanter l'image de ma ſœur.
Mais que dis-je ? pour moi l'ingrat a trop de charmes.
Son nom ſeul m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Et malgré mon dépit, & malgré ma fureur,
Je ſens qu'il eſt toujours le maitre de mon cœur.
Mais Colombine vient : cachons notre foibleſſe ;
Et tachons de ſonder ſon cœur avec adreſſe.

BIBLIOTHECA

SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE en Berenice.

ISABELLE.

ET bien le cherchiez-vous ? qu'en dites-vous ma sœur?
Etes-vous aujourd'hui maitresse de son cœur.
Cinthio pour vous seule & languit & soupire.
Parlez. Qu'en dites-vous?

COLOMBINE.

Que pourrois-je vous dire?
Si Cinthio m'aimoit, il m'aimeroit en vain.
Oui, ma sœur; & j'adore un Empereur Romain.

ISABELLE.

Ne raillons point, ma sœur : car enfin je devine.....

COLOMBINE.

Et bien, connoissez mieux le cœur de Colombine.
Je hai le serieux, & j'aime l'enjouement,
Arlequin Phaeton me plut infiniment,
J'aime *S'a son Dottor*? & s'il vous faut tout dire,
Sur ma foi, je ne veux d'un amant que pour rire.
J'ai dans la tête encore un bien plus grand dessein.
Arlequin va paroitre en Empereur Romain.
Je lui reprocherai toute son injustice.
Il sera mon Titus, & moi sa Berenice;
Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,
Eriger Phaeton en défunt Celadon.
Il étoit mon Cadmus dans l'adieu d'Hermione :
On connoit les transports où son cœur s'abandonne,
Pour vous, ma sœur dont l'air, le visage & les yeux,
Sont faits pour la tendresse, & pour le serieux,
Vous l'avez fait paroitre avec delicatesse,
Et certain petit air qui prêche la tendresse,
Un peu de jalousie, un peu d'emportement
Vous sied fort bien, ma sœur, & plait infiniment.

Pour moi, je vais jouer, en ſtile magnifique,
Avec mon cher Titus, un ſerieux comique.

ISABELLE.

Je vous entends, ma ſœur, vous raillez aſſés bien.
Vous jouez votre rolle, & j'ai joué le mien.

Elle s'en va.

COLOMBINE *ſeule.*

Moi Berenice! Ha dieux! par où m'y prendre?
Aurai-je un port de voix & languiſſant & tendre?
Et puis-je prononcer ſur le ton langoureux:
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.
Tantôt, devant Titus, il faut que je ſoupire.
Mais quoi? mon ſerieux fera mourir de rire.
Berenice aura beau pouſſer deux mille hélas.
En voyant Colombine on ne la croira pas.
Mais Titus vient. Rentrons pour prendre un port de reine.

SCENE III.

ARLEQUIN en Titus, SCARAMOUCHE en Paulin

ARLEQUIN.

A-t-on vu de ma part, le roi de Comagene?
Sçait-il que je l'attends?

SCARAMOUCHE.

Si ſignor, Si ſignor.

ARLEQUIN.

Parle François. Je dis que tu n'es qu'un butor.
Répons, âne: Que fait la reine Berenice?

SCARAMOUCHE.

La reina Berenice . . . la reina . . . Ber. . . . Berenice,
elle eſt la haut qui piſſe, *ſignor . . . & . . . per ſe ben . . .*

ARLEQUIN.

Parle, acheve! fy donc. Quel Paulin! quelle bête!
Diable ſoit de Paulin, & de ſa confidence!
Cheval, âne bâté, va ſors de ma preſence.

Cours apprendre ton rolle, évite ma fureur;
Indiscret confident d'un discret empereur.

Scaramouche s'en va.

ARLEQUIN.

Hé bien, Titus, que vas-tu faire?
Berenice t'attend. Où vas-tu, téméraire?
Tes adieux sont-ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assés de fermeté?
Car enfin au combat, qui pour toi se prepare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.

Aux auditeurs.

Ce début n'est pas mal, messieurs, & sur ce ton
Je m'en vais effacer Floridor & Baron.
Mais Berenice vient.

SCENE IV.

COLOMBINE en Berenice. ARLEQUIN en Titus.

COLOMBINE.

NOn, laissez-moi, vous dis-je?
En vain tous vos conseils me retiennent ici,
Il faut que je le voye. Ah pargué le voici.
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne?
Il faut nous séparer, & c'est lui qui l'ordonne?

Elle le pousse.

ARLEQUIN.

Ne poussez point, madame, un prince malheureux
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Il faut . . . . mais que faut-il? Dans l'horreur qui m'accable.
Il faut, madame, il faut, il faut que j'aille au diable.
Vous voyez cependant, mes yeux sont tout en eau:
Je tremble, je frémis. Tout beau, Titus, tout beau;
Il faut que l'univers reconnoisse sans peine,

Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine:
Car enfin, ma princeſſe, il faut nous ſeparer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, eſt-il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait, maraut? je me ſuis cru aimée.
Aux plaiſirs de vous voir, mon ame accoutumée . . .

ARLEQUIN.

La friponne!

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raiſons.
Vous m'allez envoyer aux petites maiſons:
Car enfin, après vous, je cours comme une folle,
Oui, j'expire d'amour, & j'en perds la parole.
Helas plus de repos, ſeigneur, & moins d'éclat!
Votre amour ne peut-il paroître qu'au ſénat?
Ah, Titus: car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que ſuit le reſpect & la crainte;
De quel ſoin votre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puiſſe donner?
Rome a ſes droits, ſeigneur, n'avez-vous pas les vôtres?
Ses interêts ſont ils plus ſacrés que les nôtres?
Répondez donc . . . *Elle le tire par la manche, & la lui dechire.*

ARLEQUIN.

Helas que vous me déchirez!

COLOMBINE.

Vous êtes empereur, ſeigneur, & vous pleurez?

ARLEQUIN.

Oui, madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire;
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire . . .
Quand j'acceptai l'Empire . . . on me vit empereur . . .
Ma mignone, m'amour, redonne-moi mon cœur.
Pour Berenice, helas! c'eſt un grand coup de foudre.
Mais mon petit tendron, il faut vous y réſoudre.
Car enfin aujourd'hui, je dois dire de vous,
Lors que vous m'étranglez pour être votre époux:

Puis qu'elle pleure, qu'elle crie,
Et qu'elle veut qu'on la marie
Je veux lui donner de ma main
L'aimable & le jeune Paulin.

Hola, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous-en au diable, avecque Scaramouche.
Pour un si vieux frelon, je suis trop jeune mouche.
Si j'ai crié, pleuré, pour avoir un époux,
Cher Titus, j'en veux un qui soit beau comme vous.
Pour Titus empereur, je pleure, je soupire:
Mais Titus Arlequin, me fait crever de rire.

Elle s'en va.

SCENE V. & *derniere.*

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN *voyant le Fripier.*

JE pense que le Fripier qui ma loué cet habit, me vient demander de l'argent. Continuons notre rolle.

Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah, si vous remontiez jusqu'à sa naissance!...

LE FRIPIER.

Ah! si vous me donniez, monsieur, six écus que vous me devez, vous me feriez bien plus de plaisir.

ARLEQUIN *d'un ton grave.*

Un Empereur Romain connoit-il les écus?
Tu te trompes, mon cher, je ne les connois plus.
Tu me fais à plaisir des contes ridicules;
Et mon grand tresorier te va payer un Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, monsieur: Je vous demande, de la bonne monnoye de France.

ARLEQUIN.

Le Jules, ignorant, gravé au champ de Mars;

Fut jadis la monnoye & l'argent des Cesars.

LE FRIPIER.

Je me moque de vous, & de vos Cesars : je veux être payé. *Il va sur Arlequin, & lui arrache son juste-au-corps.*

ARLEQUIN.

Quoi jusques sur le thrône, avec tant de fureur,
Un maraut de Fripier, insulte un empereur !
Gardes, qu'on le saisisse.

LE FRIPIER.

Maraut, voila un joli empereur ! *Il se met à rire, & s'en va avec le juste-au-corps.*

ARLEQUIN *seul.*

Quel changement, helas ! quelle vicissitude !
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude !
Je le voi, je le sens, & je l'éprouve bien.
J'étois un empereur, & je ne suis plus rien.
Ah qu'on est malheureux d'avoir des creanciers,
Si l'empire Romain avoit eu des fripiers
Contre lui dechainés & plus juifs que le diable,
Il n'auroit pas été si ferme & si durable.

Il s'en va, & la Parodie finit.

PLAIDOYE' DE PROTHE'E.

LE JUGE, plusieurs Officiers. PILLARDIN, LA RUINE Procureurs. UN CLELC avec une épée au côté. LE DOCTEUR.

LE JUGE *après que tout le monde est placé.*

APpellez les placets.

UN OFFICIER *appellant un placet & lisant :*

Entre Policarpe Rude-ferre, & Taqui-

net Pelle-Vilain. Tracaſſin Ravage.

LE JUGE.

Appellez-en un autre.

L'OFFICIER *continuant de lire.*

Entre Paul Griffonet & le Docteur Grazian Balouard. Pillardin : la Ruine.

LA RUINE.

Me voila ? me voila.

PILLARDIN.

Avant toutes choſes, meſſieurs, (attendu qu'il eſt expreſſément défendu aux clercs de porter des épées) je demande que celle de notre partie adverſe, preſente à l'audience, ſoit miſe au greffe, & qu'il ſoit condamné à l'amende.

LE JUGE.

Sur la remontrance de Pillardin, nous ordonnons, que par proviſion l'épée du clerc ſera miſe au greffe; enſuite portée chez le coutelier de la Bazoche, pour être convertie en canifs de Toulouſe, qui ſeront diſtribués aux pauvres clercs qui en ont beſoin.

LA RUINE.

Peſte ſoit de l'épée, & de quoi diable vous aviſez-vous de paroitre au barreau dans cet équipage-là ? Il a raiſon : c'eſt proſtituer l'épée, que d'en laiſſer porter à des clercs. Voyons un peu comme nous r'habillerons tout ceci.

LE CLERC *à la Ruine.*

Mais, monsieur, tous mes autres camarades en portent.

LA RUINE.

Tous les autres sont des garnemens & des libertins comme vous. Hé, une bonne écritoire, mon ami, une bonne écritoire !

PILLARDIN.

Messieurs, je parle pour maitre Grazian Balouard, comedien dans la troupe Italienne, opposant à toute la procedure faite par Paul Griffonet, clerc & neveu d'un procureur au Châtelet.

Je crois, messieurs, que je n'offense personne, quand je dis que le clerc à qui nous avons affaire, est beaucoup plus à craindre que le lèvrier dont il se plaint; & que si jamais il parvient à être procureur, il sera très-dangereux de tomber sous sa coupe. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous êtes importunés de ses gentillesses. Tantôt c'est un chirurgien pour le pansement de certains maux : Tantôt c'est un rotisseur pour de la viande; une lingere pour des calleçons, un cabaretier pour du vin. Enfin vos audiences ne retentissent que des plaintes honteuses que l'on fait tous les jours contre sa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres, & vous suplier de faire un exemple d'un picoreur, qui prétend, avec de la malice & du papier marqué, se tailler un ha-

bit complet ; & s'équiper tout à neuf aux dépens d'un étranger.

LA RUINE.

Voila qui ne commence pas mal ! un picoreur, voila qui ne commence pas mal ! Allons, bon, courage.

PILLARDIN.

Ho, ne vous effarouchez pas, maitre la Ruine, vous n'y êtes pas encore.

LA RUINE.

Non : mais j'y ferois bien-tôt ; & je vous apprendrai que maitre Griffonet eſt un clerc d'honneur & de probité. Voila une jolie maniere de plaider, vraiment !

PILLARDIN.

Ecoutez, maitre la Ruine, je ſuis bien averti que vous n'êtes payé que pour faire du bruit à l'audience : Mais.....

LA RUINE.

Ho, ne le prenez pas là. J'y ferai bien autant de mal que de bruit ; & vous allez voir que votre Docteur n'eſt qu'un âne en comparaiſon d'un clerc du Châtelet. Nous verrons vraiment ſi je ne ſuis payé que pour faire du bruit à l'audience ? Je pretends. ....

PILLARDIN.

Encore ?

LA RUINE.

Hé, que diable, plaidez : on ne ſonge pas à vous. Du bruit à l'audience !

PILLARDIN.

PILLARDIN.

Lorſque l'on m'a interrompu, je commençois, meſſieurs, à vous exhorter au châtiment d'une vexation qui ne peut avoir été imaginée que par un clerc de procureur du Châtelet. Je dis du Châtelet, parce que les clercs du Parlement ne font point les breteurs, & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parentheſe, meſſieurs, vous inſinue que nous avons affaire à un perſonnage alteré, qui regarde le Docteur comme un homme fort ignorant en affaires, mais fort propre à payer les frais monſtrueux dont on nous accable depuis ſix mois ſans miſericorde & ſans relâche.

LA RUINE.

La grande nouveauté, qu'un clerc faſſe des frais !

PILLARDIN.

Voici le chef-d'œuvre ſur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ ſix mois que le nommé Griffonet & deux autres clercs ſes camarades, couroient les rues, chacun une brette au côté. Je ne vous dirai point, meſſieurs, ſi c'étoient les affaires ou l'amour qui les mettoient en campagne. Quoiqu'il en ſoit, en paſſant dans la rue Guenegaud, un levrier ſurpris de voir trois clercs de procureur avec des épées, commence à abboyer. Les trois ſpadaſſins inti-

midez prennent la fuite. Dans cette déroute, Griffonet laisse tomber son manteau : le chien en folâtrant, le secoue. Voila ce qui donne occasion au burlesque procès qu'on nous fait aujourd'hui ; & c'est sur ce manteau mordu, qu'on a brouillé tout le papier que maitre la Ruine tient entre ses mains.

LA RUINE.

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile ; & depuis que je plaide, je n'ai point vû de procedure mieux gouvernée. Fy, cela est honteux de se déchaîner contre un jeune praticien qui fait les choses dans l'ordre.

PILLARDIN.

Pour faire les choses dans l'ordre, votre partie n'avoit qu'à ramasser son manteau, & poursuivre son chemin. Mais un clerc du Châtelet, qui n'a que sa plume pour patrimoine, tâche de se pousser par des voies extraordinaires : *Aude aliquid, brevibus giaris, & carcere dignum, si vis esse aliquid.* Maitre Griffonet veut être procureur, il n'importe aux dépens de qui sa charge soit achetée. Le chien qui a décousu son manteau est un chien vagabond : mais le chien est sorti de la maison où demeure le Docteur de la comedie. Le Docteur est un étranger : cet étranger est en réputation d'avoir de l'argent. En voila assés, messieurs, pour acharner un clerc

avide & chicaneur. Il demande, à la verité, trente francs pour le dommage de son manteau : mais il se contente de neuf cens livres pour les dépens du procès.

LA RUINE.

Helas ! c'est bien peu.

PILLARDIN.

Il n'est pas besoin, messieurs, d'exagerer cette persécution, pour la rendre plus sensible & plus odieuse. Je pense en avoir assés dit, pour faire préjuger de quoi ce Griffonet sera capable, si jamais il est procureur. Je finis, en vous suppliant très-humblement, de retrancher de votre illustre corps ce membre infecté qui le deshonore. Souvenez-vous que la Bazoche est la pepiniere des procureurs. Souvenez-vous encore, que l'indulgence des juges est une espece d'autorité pour le mal ; & que le grand secret pour ne plus trouver de desordres parmi les procureurs, c'est de n'en point souffrir parmi les clercs.

Je conclus, à ce qu'il vous plaise débouter maitre Griffonet du prétendu dommage de son manteau, & de tous les frais faits en conséquence ; & pour l'indue vexation, ordonner qu'il sera déchu & dégradé de la dignité de clerc : Deffenses à lui de porter à l'avenir ni écritoire ni épée ; & le condamner aux dépens.

LA RUINE.

Ho, ça, ça, nous allons voir. Meſſieurs, je parle pour Paul Griffonet, Manceau d'origine, clerc de profeſſion, beau-frere de ſergent, neveu de procureur au Châtelet, & par-deſſus tout cela, ci-devant prevôt de la Bazoche : Contre maitre Grazian Balouard, Docteur de la comedie Italienne ; & encore contre maitre Bruitomar, chien mâtin, ſoi diſant levrier, & juſtifié domeſtique dudit Docteur.

Vous voyez, meſſieurs, qu'il y a trois parties intereſſées dans cette cauſe, un docteur, un chien & un clerc. Un Docteur, premier animal : un chien autre animal ; & un clerc qui tient de nature de tous les deux, puiſqu'un clerc, ou du moins un bachelier en procès, eſt un levrier en chicane. Sur la ſeule qualité des parties, on va croire que cette cauſe eſt la matiere d'une ſcene riſible, parce que nous avons affaire à un comedien. Ah, de grace, meſſieurs, baniſſez toutes ces joyeuſes préventions, pour vous preparer au recit d'un malheur, qui pour être ſans exemple, ne doit pas être ſans compaſſion. Malheur, meſſieurs, malheur, qui fourniroit le ſujet d'un poeme plus grave que l'Enéide, & plus ſerieux que le Lutrin, puiſqu'il ne s'agit pas ici d'une ville embraſée par le ſtratagême d'un cheval de bois, ni d'une conteſtation fondée ſur un

pupitre de pareille étoffe ; mais d'un manteau d'un bon bouracan, mordu, déchiré & mis en piéces par l'inhumanité d'un levrier effectif. *Quis talia fando, temperet à lacrimis.* Voici le fait en trois paroles.

La foire saint Germain attire tout Paris par la nouveauté de ses spectacles. Ma partie fatiguée d'un gros inventaire de productions, voulut pour se délasser l'esprit, aller voir les marionnettes. Fatale & dangereuse curiosité ! Ce pauvre garçon accompagné de deux clercs ses camarades, s'entretenoit, chemin faisant, de choses concernantes la profession, lorsqu'un mâtin affamé s'échappe de chés le Docteur, s'élance sur maitre Griffonet ; & soit qu'il trouvât le manteau ou plus gras & plus tendre que le clerc, il déchire ce manteau en trois coups de dents : ce manteau, le fruit de tant de veilles, & la reconnoissance de tant de cliens ! ce manteau, qui par ses differens usages, se pouvoit appeller un meuble universel ! le matin, robe de chambre : le long du jour, il redevenoit manteau : la nuit il servoit de couverture ; & dans le mauvais temps, c'étoit un parapluye impénetrable. Ce manteau, messieurs, tel que je viens de vous le décrire, demeure en proye à un levrier, qui par ses cris & ses morsures, jette une telle épouvante dans l'ame des trois clercs, qu'ils ne cherchent leur salut que

dans la fuite. *Timor addidit alas.* L'un court à toute jambe chés lui : L'autre se cache dans la foule. Ma partie seule dispute quelque temps le terrain. Mais comme il n'est pas honteux de ceder à la force, il est obligé de se sauver avec les lambeaux de son bouracan déchiré : *Exuvias tristes Danaum.*

LE JUGE.

Maitre la Ruine, voila bien de la broderie sur un méchant manteau ! Vous feriez mieux de nous dire, si après tout ce grand carnage, votre partie a rendu sa plainte.

LA RUINE.

Il a bien fait pis, messieurs : car il a fortifié sa plainte d'une grosse enquête, composée de trente-sept témoins, soutenu de plusieurs demandes incidentes, de requêtes, de sommations, de faits & articles, & generalement de tout ce qu'il y a de plus friand dans la pratique. C'est dans cette affaire que maitre Griffonet ma partie, va paroitre un veritable clerc du Châtelet. Depuis six mois, messieurs, il ne dort point ; & je puis dire à son honneur, que depuis six mois, il ne s'est point passé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle procedure dans son sac. Enfin il a mis son procès sur un si bon pied, & a fait parler si heureusement ses témoins, qu'il n'est pas en votre pouvoir de douter que le chien en question n'appartienne au Docteur de la comedie. Or si le chien ap-

partient inconteſtablement au Docteur de la comedie, maitre Griffonet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de ſon manteau, & de neuf cens livres à quoi il ſe réduit pour ſes dépens? Je ne crois pas qu'un clerc puiſſe plaider avec plus de retenue. Quand on ne taxeroit à ma partie que quinze ſols de chaque citation de latin, je ſuis sûr qu'il y en a pour plus de quatre cens francs dans ſes écritures. Il en a mis juſques dans ſes exploits. Diable, je ne plaide pas pour une bête. La loi, *Si quadrupes pauperiem.*

LE JUGE.

La Ruine, hé pas tant de latin pour une bagatelle!

LA RUINE.

Puiſque la Bazoche s'offenſe du latin, je vais repondre en françois aux faits calomnieux dont on a voulu noircir ma partie. Commençons par le chirurgien, la maladie & le panſement dont maitre Pillardin a prétendu ſcandaliſer celui pour qui je parle. Pour confondre, meſſieurs, une telle impoſture, ma partie eſt prête d'affirmer à l'audience, que depuis quatre ans qu'il eſt à Paris, il ne voit & ne frequente que la niéce de maitre Pillardin, & quelques autres femmes de procureurs fort honnêtes & fort reſervées. Je ne penſe pas, meſſieurs, qu'il en faille davantage pour vous perſuader que

maitre Griffonet eſt ſain & entier : & plût au ciel qu'il en fut de même de ſon manteau ! Paſſons à la vexation qu'on nous impute. Ce Griffonet, dit-on, eſt un clerc alteré, qui veut ſuccer le Docteur, & s'équiper aux dépens d'un étranger. Ce ſont, meſſieurs, les propres termes dont on s'eſt ſervi. En verité, maitre Pillardin, vous ne devriez pas faire un crime d'un uſage dont vous profitez auſſi bien que ma partie. Si j'étois d'humeur.....

PILLARDIN.

Maitre la Ruine, vous vous paſſeriez bien.....

LA RUINE.

Hé, maitre Pillardin, vous vous paſſeriez bien mieux de décrier la conduite d'un clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire. Et où eſt le mal de plumer un comedien quand il a de l'argent ? Quoi ! ce n'eſt pas aſſés que les Italiens déchirent les procureurs, il faut encore que leur chiens viennent déchirer les manteaux des clercs ? Et on ſe fera une conſcience d'épargner ces ſortes de bouffons, qui répandent leur fiel ſur les profeſſions les plus reglées ? Fy, maitre Pillardin, vous parlez contre vous-même, quand vous défendez ces farceurs, qui ont compris tant d'honnêtes gens dans leur rolle. Il ſied bien à ces mauvais plaiſans de faire comparaiſon avec meſſieurs les clercs, qui ſont les fantaſ-

ſins de la juſtice, les graduez de la chicane, les magiſtrats de la Bazoche, les timons des études, la charue des procureurs, & la cheville ouvriere de la procedure. Il y a, meſſieurs, une notable difference entre un clerc & un comedien. Quand les comediens viennent dans nos études, ils y entrent ſoumis & rampans : mais un clerc ne paroit à la comedie que la critique en main, & comme le controlleur né de toutes les piéces nouvelles : privilége, meſſieurs, établi par le plus fameux poete de notre ſiécle.

Un clerc pour quinze ſols, ſans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila :
Et ſi ce roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Wiſigots tous les vers de Corneille.

Tant d'illuſtres prerogatives ne ſervirent-elles qu'à la confuſion de ma partie ? Ne compterez-vous pour rien cette longue genealogie de ſergens & de procureurs, dont regorge la famille des Griffonets ? Souffrirez-vous qu'un Docteur de theâtre triomphe inſolemment de la clericature ? Ah ! meſſieurs, ne voyons-nous pas que les Italiens ſont à l'affut de votre jugement pour en faire une plaiſanterie plus cruelle & plus ſanglante encore que celle des procureurs ? Si maitre Griffonet perd ſa cauſe, Arlequin & ſa troupe vont s'enrichir aux dépens des clercs & de la Bazoche. Quoi, ce beau

nom de Griffonet, va devenir la fable & la risée publique ! Et comme les procureurs ne passent aujourd'hui que pour des Grapignans, les clercs ne passeront à l'avenir que pour des Griffonets ! Prevenez, messieurs, prevenez ces piquantes railleries par une severe condamnation : & si des comediens ont la hardiesse de nous jouer, que ce soit du moins après avoir payé le dommage du manteau, & les dépens du procès. C'est à quoi je conclus. *A Pillardin.* Ho, nous allons voir à cette heure, si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'audience ! *Ce qui suit se dit dans le temps qu'on est aux opinions.*

LE JUGE *étant aux opinions, dit :*

La Ruine, pourquoi votre partie n'a-t-elle pas apporté son manteau à l'audience ? On verroit mieux de quoi il s'agit.

LA RUINE.

Cela ne se peut pas, messieurs : c'est un manteau sur la litiere, dont la plus grande piéce ne couvriroit pas un ongle. Trois ravaudeuses ont déja renoncé à le rentraire.

PILLARDIN.

Il n'y a en pas un travers de doigt de décousu.

LA RUINE.

Fy ! Cela est honteux, qu'un Docteur nourrisse des chiens en chambre, pour dévorer les manteaux des passans, & où en serions-nous, si on toleroit ces..... Ho, il

faut tout au moins que les chemins soient libres ; & il ne sera pas dit. . . . .

LE JUGE *toujours aux opinions, dit :*

La Ruine, mettez-vous en fait que le chien appartienne au Docteur ?

LA RUINE.

Oui, monsieur, je soutiens que c'est un chien à sa devotion & à ses gages ; & qu'il boit & mange tous les jours avec lui.

PILLARDIN.

Cela n'est pas vrai. C'est un chien qui n'a ni feu ni lieu.

LA RUINE.

Un bel emploi pour un Docteur, de tenir école de mâtins, & les dresser à manger le monde dans les rues ? Ho, nous allons voir si un clerc n'oseroit demander justice.

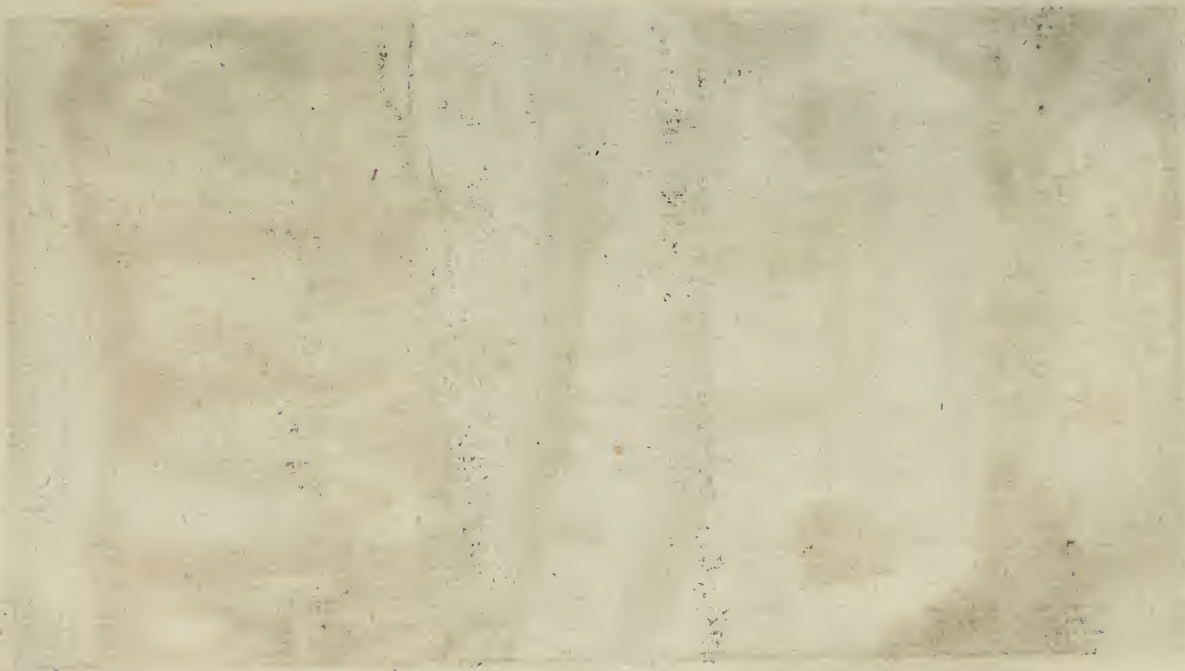
LE JUGE *prononce.*

La Bazoche regnante en triomphe & titre d'honneur, a débouté Paul Griffonet du prétendu dommage de son manteau & des frais faits en conséquence : L'a declaré déchu & degradé de la dignité de clerc : Défenses à lui de porter à l'avenir ni écritoire ni épée ; & en cas de contravention, permis à maitre Bruitomar, & à tous autres chiens ses confreres, de quel poil, âge & qualité qu'ils puissent être, d'abboyer, mordre & courir sus à tous les clers qu'ils trouveront saisis d'épée. Et pour dédomager aucune-

ment le Docteur du temps qu'il a perdu à se deffendre d'une si indue vexation ; permis à lui & à sa troupe de jouer les Griffonets, tant & si risiblement qu'ils aviseront bon être, sans toutefois sortir du respect qui est dû au royaume de la Bazoche. Ainsi prononcé.

LA RUINE.

Après cela je ne plaiderai de ma vie. Quelle diable de jugerie. *Il prend son sac des mains de sa partie, & le voulant mettre sous son bras, il lui en donne dans l'estomac si fort, que le pauvre clerc tombe sous le coup ; ce qui fait dire à la Ruine :* Vous avez fait un pas de clerc, mon ami.



ARLEQUIN EMPEREUR
DANS LA LUNE

ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES

Mise au theâtre par Monsieur D**** & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 5 Mars 1684.

SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

SCENE DE LA PROTHASE.

Le theâtre repreſente un jardin, au fond duquel on voit une grande lunette d'approche montée ſur ſon pied.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR.

E'Poſſibile, Pierrot, che tu non voglia chetarti! Tais-toi, je t'en prie.

PIERROT.

Mais, monſieur, comment voulez-vous que je me taiſe? Je n'ai pas un moment de repos. Tant que la journée dure, il faut que je travaille après votre fille, votre niéce, &

votre servante ; & à peine la nuit est-elle venue, qu'il faut que je travaille après vous. Dès que je suis couché, vous commencez d'abord votre carillon : Pierrot, Pierrot, leve-toi vîte, allume de la chandelle, & me donne ma lunette à longue vûe, je veux aller observer les astres ; & vous voulez me faire acroire que la lune est un monde comme le nôtre. La Lune ? par la jernibleu, j'enrage.

LE DOCTEUR.

Pierrot, encor una volta, taci. Ti bastonaró.

PIERROT.

Parbleu, monsieur, quand vous devriez me tuer, il faut que je débagoule mon cœur. Je ne serai pas assés sot pour convenir que la lune soit un monde ; la lune, la lune morbleu, qui n'est pas plus grande qu'une aumelette de huit œufs.

LE DOCTEUR.

Che impertinente ! Si tu avois tant soit peu d'entendement, j'entrerois en raison avec toi : *Ma tu sei una bestia, un ignorante, un animale che non sa doue s'habbia la testa se non se la tocca ; e però chiudi la bocca,* & tais-toi encore une fois, tu feras mieux.

PIERROT *se dépitant.*

Ma foi, je m'y ferois hacher. ....

LE DOCTEUR.

La mia patienza fa miracoli. Essayons cependant, s'il est possible de le tirer de cet

entêtement. *Ascolta animale.* As-tu jamais remarqué ces certains nuages qu'on voit autour de la lune, ces.....

PIERROT.

J'entens bien, c'est-à-dire l'ornement de l'aumelette.

LE DOCTEUR.

L'ornement du diable qui t'emporte. Tais-toi *in malhora*, & ne songe plus à l'aumelette.

Ces nuages donc qu'on remarque autour de la lune, s'appellent les crepuscules. Or voici comment j'argumente.

PIERROT.

Voyons.

LE DOCTEUR.

S'il y a des crepuscules dans la lune, *bisogna ch'a vi sia una generation, & una corrution: e s'al ghè una corrution, & una generation, bisogna ch'a ve nasca dei animali, è dei vegetabili; e s'al ghe nasce dei animali, & dei vegetabili, ergo la luna è un mondo abitabile com'al nostro.*

PIERROT.

Ergo tant qu'il vous plaira. Pour ce qui est de moi, *nego*; & voici comme je vous le prouve. Vous dites qu'il y a dans la lune les tres... cus.. tres... pus, les trois pousseculs.

LE DOCTEUR.

Crepuscoli, & non pas pousseculs, bête.

PIERROT.

PIERROT.

Enfin les trois . . . vous m'entendez bien ; & que s'il y a les trois puſcuſcules, il faut qu'il y ait une generation & une corruption.

LE DOCTEUR.

Certiſſimo.

PIERROT.

Ho, voici ce que dit Pierrot.

LE DOCTEUR.

Vedemo.

PIERROT.

S'il y a une generation & une corruption dans la lune, il faut qu'il y naiſſe des vers : or ſeroit-il que la lune ſeroit vereuſe ? Hé ! en tenez-vous ? Il n'y a mordi point de replique à cela ?

LE DOCTEUR *en riant.*

Ho, non, aſſurément. Et dis-moi, Pierrot : *In queſto noſtro mondo*, y nait-il des vers ?

PIERROT.

Oui, monſieur.

LE DOCTEUR.

S'enſuit-il pour cela *c'hil noſtro mondo ſia verroſo ?*

PIERROT.

Après avoir tant ſoit peu revé. Il y a quelque raiſon à cela.

LE DOCTEUR.

Al credo ben. Orſu, Pierrot, laſſem andar la luna, & parlem d'altre coſe.

PIERROT.

C'eſt fort bien fait, car avec votre diable de lune, j'apprehende que quelque jour vous n'alliez tout comme elle, par quartiers.

LE DOCTEUR.

Quietati, inſolente. Ma fille, ma niece, & mes ſervantes m'embaraſſent beaucoup. Iſabelle ne s'attache qu'à la poeſie, & ma maiſon eſt toujours remplie de poetes. Eularia ma niece a toujours quelque jeune muguet à ſes trouſſes, & les ſervantes pour ſe conformer à l'humeur de leurs maitreſſes, ſont devenues auſſi folles qu'elles: Mais je les marierai bientôt toutes les quatre, & j'aurai le plaiſir de faire maiſon nette. J'ai pluſieurs partis ſortables qui ſe preſentent pour ma fille & ma niece, & pour mes ſervantes auſſi. Un charcuitier me demande Olivette; & Colombine.....

ARLEQUIN *paroit dans le fond du theâtre, qui entendant nommer Colombine, dit:*

Colombina, la mia metreſſa?

PIERROT *au Docteur, croyant que c'eſt toujours lui qui parle.*

Vous vous trompez, monſieur: Colombine votre ſervante, & non pas votre maitreſſe. LE DOCTEUR.

Et oui, Colombine ma ſervante.

ARLEQUIN *toujours derriere.*

Et bien Colombine votre ſervante, qu'a-t-elle fait?

LE DOCTEUR *à Pierrot.*

Elle n'a rien fait, donnes-toi patience. Elle m'eſt demandée en mariage par un apoticaire, un.....

ARLEQUIN *toujours derriere.*

Haime !

PIERROT *regardant le Docteur.*

Qu'eſt-ce, monſieur, avez-vous la colique ?

LE DOCTEUR.

Pierrot, in cocienza mia ti baſtonarò, laſſami parlar.

PIERROT.

Et c'eſt vous, monſieur, qui parlez tout comme un éco.

LE DOCTEUR.

Colombine m'eſt donc demandée par un apoticaire, un fermier & un boulanger.....

ARLEQUIN *toujours derriere.*

Et un regiment de cavalerie.

LE DOCTEUR *donnant un ſoufflet à Pierrot, & le faiſant tomber par terre.*

E un cancher, che ti magni, diavol in malhora, che ſias tu maladet.

PIERROT *après s'être relevé.*

Operation de la lune ! operation de la lune ! *& s'en va.*

LE DOCTEUR *faiſant ſemblant de courir après lui.*

Attends, attends... A-t-on jamais vu un plus inſolent coquin ? Je ne puis pas dire

vingt paroles de ſuite avec lui. Il a une demangeaiſon de parler qui ne ſe comprend pas, & ſi il n'a pas une once de ſens commun..... Mais revenons un peu à Colombine. Je ne ſais auquel des trois partis qui ſe preſentent, je la dois donner. L'apoticaire, dit-on.....

ARLEQUIN *derriere.*

Eſt un vilain.

LE DOCTEUR *regarde autour de lui, & Arlequin d'abord ſe retire.*

L'apoticaire eſt aſſés à ſon aiſe, mais le boulanger.....

ARLEQUIN *toujours derriere.*

Le boulanger eſt un fripon, & vous auſſi.

LE DOCTEUR.

Ouais! qu'eſt-ce donc que ceci? *Il regarde de tous cotez.* Le boulanger, dis-je, eſt plus riche. Cependant j'ai plus d'inclination pour le fermier, & c'eſt à lui que je la donnerai.

ARLEQUIN.

Ah! je ſuis mort.

LE DOCTEUR *las d'entendre parler, & de ne voir perſonne, ſecoue ſa robbe, ſon manteau & ſon chapeau, & puis dit:*

Ha, je comprends ce que c'eſt, c'eſt la parole de Pierrot qui eſt demeurée à ſa place, *& s'en va.*

SCENE DU DESESPOIR.

ARLEQUIN seul.

AH malheureux que je suis ! Le Docteur veut marier Colombine à un fermier, & je vivrai sans Colombine ? Non je veux mourir. Ah Docteur ignorant ! Ah Colombine fort peu constante ! Ah fermier beaucoup fripon ! Ah Arlequin extrêmement misérable ! Courons à la mort. On écrira dans l'histoire ancienne & moderne : Arlequin est mort pour Colombine. Je m'en irai dans ma chambre : j'attacherai une corde au plancher : je monterai sur une chaise je me mettrai la corde au cou, je donnerai un coup de pied à la chaise, & me voila pendu : *Il fait la posture d'un pendu.* C'en est fait, rien ne peut m'arrêter, courons à la potence. .... A la potence ? Et fi donc, monsieur, vous n'y pensez pas. Vous tuer pour une fille, ce seroit une grande sottise : oui, monsieur : mais une fille trahir un honnête homme, c'est une grande friponerie..... D'accord : mais quand vous vous serez pendu, en serez-vous plus gras ? Non, j'en serai plus maigre, je veux être de la belle taille, moi, qu'avez-vous à dire à cela ? Si vous voulez être de la partie, vous n'avez qu'à-

venir.... Ho pour cela, non ; mais vous ne vous en irez pas..... Ho je m'en irai....Ho vous ne vous en irez pas..... Je m'en irai, vous dis-je. *Il tire son coutelas & s'en frappe, puis dit :* Ah ! me voila délivré de cet importun ; à present qu'il n'y a personne, courons nous pendre. *Il fait semblant de s'en aller, & s'arrête tout court.* Mais, non: Se pendre, c'est une mort ordinaire, une mort qu'on voit tous les jours, cela ne me feroit point d'honneur. Cherchons quelque mort extraordinaire, quelque mort heroique, quelque mort arliquinique. *Il songe.* Je l'ai trouvée. Je me boucherai la bouche & le nez, le vent ne pourra pas sortir, & comme cela je mourrai. Voila qui est fait. *Il se bouche le nez & la bouche avec les deux mains, & après avoir demeuré quelque temps dans cette posture, il dit:* Non, le vent sort par le bas, cela ne vaut pas le diable. Helas ! que de peine pour mourir. *Vers le parterre.* Messieurs, si quelqu'un vouloit mourir pour me servir de modele, je lui serois bien obligé..... Ah, par ma foi j'y suis. Nous lisons dans les histoires, qu'il y a eu du monde qui est mort à force de rire. Si je pouvois mourir en riant, ce seroit une mort fort drole. Je suis fort sensible au chatouillement : si on me chatouilloit long-tems, on me feroit mourir de rire. Je m'en vais me chatouiller, & comme cela je mourrai. *Il se chatouille, rit,*

& tombe par terre. Pasquariel arrive, qui le trouvant ainsi, le croit yvre, l'appelle, le fait revenir, le console & l'emmene.

Nota. *Que dans cette scene, par tout où la phrase est suivie de petits points, cela est mis pour avertir qu'en ces endroits Arlequin change de voix & de geste; tantôt se tirant d'un côté, & tantôt se tirant de l'autre. Le sens des paroles le fait assés connoitre, c'est pourquoi cela ne se trouve pas marqué en son lieu. Ceux qui ont vû cette scene, conviendront que c'est une des plus plaisantes qu'on ait jamais joué sur le theâtre Italien.*

SCENE
DE LA FILLE DE CHAMBRE.

PIERROT en femme du Docteur.

ARLEQUIN en fille de chambre.

PIERROT.

BOn jour, ma mie.

ARLEQUIN.

On m'a dit, madame, que vous aviez besoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes services, & savoir si je vous serois agréable.

PIERROT.

D'où sortez-vous, ma mie?

ARLEQUIN.

Pour le present, madame, je sors de chés la femme d'un partisan, qui est la maitresse du monde la plus difficile à servir. Je ne pense pas qu'en trois ans que j'ai été avec elle, je l'aye vû aller une seule fois à la garde-robbe.

PIERROT.

Ne pas aller à la garde-robe! Tu te mocques, ma mie.

ARLEQUIN.

Il n'est rien de si vrai, madame. Elle faisoit dans sa chambre. C'est-elle qui en a amené la mode.

PIERROT.

Qui en a amené la mode!

ARLEQUIN.

Oh, oh, je vous étonnerois bien davantage si je vous disois qu'elle alloit toutes les semaines une fois aux étuves, & que son mari n'a jamais eu le credit de lui faire ôter ses gans, quand elle se couche. C'est une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas souffert pour un empire, que son mari, au retour d'un voyage d'un an, l'eut baisé à la joue, de peur de défleurir son tein. Je vous dis que c'est une femme merveilleusement propre.

PIERROT.

Et tu appelles cela propreté, ma mie?

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment, que c'eſt propreté.

PIERROT.

Comment donc as-tu pu te réſoudre à quitter une femme ſi propre.

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, j'en ai bien eu du regret. Mais comme on vouloit m'aſſujettir à blanchir trois grands gars de commis qui étoient chez nous, & qui ſous pretexte de me demander leur linge, venoient toujours batifoler autour de moi. Vous ſavez, madame, qu'on n'a rien de ſi cher que l'honneur. A cette heure, ces friponiers-là me tenoient de certains propos; enfin tant y a pour bien des raiſons j'en ai voulu ſortir.

PIERROT.

N'eſt-ce point auſſi que les commis t'ont voulu mettre dans leurs interêts?

ARLEQUIN.

Des commis, madame, des commis! Vous direz tout ce qu'il vous plaira: mais une jeune fille comme moi n'eſt pas un gibier à commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux ſornettes, il hantoit peut-être chez nous d'auſſi beau monde qu'en aucune maiſon de Paris. Mais graces au ciel, les hommes ne m'ont jamais tenté.

PIERROT.

Mais, dis-moi, ma bonne, n'as-tu jamais ſervi de gens de qualité?

ARLEQUIN.

Eſt-il des gens de plus grande qualité que les partiſans.

PIERROT.

Je ne te dis pas que non. Mais je te demande ſi tu n'as point ſervi des gens de la cour.

ARLEQUIN.

Qu'entendez-vous, madame, par des gens de la cour?

PIERROT.

J'entends des comteſſes, des marquiſes, des ducheſſes.

ARLEQUIN.

Oh, ſi ce n'eſt que cela, je n'ai jamais fait d'autre métier en toute ma vie. J'ai ſervi auſſi un commandeur dont j'étois femme de chambre. C'étoit une bonne condition, celà, ſi elle eut duré.

PIERROT.

Femme de chambre d'un commandeur! voici bien autre choſe.

ARLEQUIN.

Et pourquoi non, madame? Les dames ont bien des valets de chambre.

PIERROT.

Elle a raiſon, cette fille-là me plait fort. Dis-moi, ma mie, ne ſais-tu pas blanchir?

ARLEQUIN.

Oui, madame. Je coeffe, je blanchis, je brode un peu, je fais de la pâte pour les

mains, je sai faire des jupes, je donne le bon air aux manteaux : je donne aussi fort bien les remedes ; enfin je puis me vanter de savoir faire aussi adroitement qu'un autre tout ce qu'il y aura à faire auprès d'une jolie femme comme vous, madame.

PIERROT.

Mais ne sais-tu point aussi..... là..... faire un peu de pommade pour le visage.

ARLEQUIN.

Bon, c'est où je triomphe : & la comtesse que j'ai servi vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois après que je l'eus quittée, elle étoit vieillie de vingt-quatre ans. Je lui ai usé plus de deux cens pots de pommades sur son corps, & à la fin je lui ai rendu le cuir aussi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous panser seulement quinze jours, votre mari ne vous reconnoitroit plus. Vraiment, vraiment, j'ai remis sur pied des teints bien plus endiablés que le vôtre. Pour faire quelque chose de bien, il faudra recrépir ce visage-là d'un bout à l'autre. Aprés cela vous charmerez tout Paris.

PIERROT.

La folle : Allez, vous demeurerez à mon service. ARLEQUIN.

A l'égard des gages, madame, je vous croi raisonnable.

PIERROT.

Allez, allez, vous ne vous plaindrez pas de moi.

ARLEQUIN.

Vous donnez du vin, apparemment ?

PIERROT.

Du vin : mais les filles n'en boivent point.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, madame. C'eſt que je ſuis fort delicate. Je mange fort peu : mais je boi beaucoup.

PIERROT *en criant.*

Et bien, je vous contenterai.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, madame ? Quels vilains bras ſont-ce-là ? ils ſont tous velus : il faut arracher ce vilain poil-la.

PIERROT.

Ah, ah.

LE DOCTEUR *arrive, qui voyant ſa femme, dit :*

Bon jour, ma femme.

PIERROT.

Bon jour, mon petit homme.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Qui eſt cet homme-là ? *Il montre le Docteur.*

PIERROT.

C'eſt mon mari.

ARLEQUIN.

Il eſt bien joli vraiment. *Il ſe rengorge, ſe mort la levre, fait des mines, & s'évente.*

LE DOCTEUR *qui a obſervé les contorſions d'Arlequin, dit à Pierrot.*

Ma femme, qui eſt cette fille-là qui eſt avec vous?

PIERROT *au Docteur.*

C'eſt une fille de chambre que je prends à mon ſervice.

LE DOCTEUR.

Cette fille-là à votre ſervice? Vous n'y penſez pas. C'eſt une coureuſe qui ſe promene tous les jours avec trente ſoldats devant le cheval de bronze.

PIERROT *à Arlequin d'un ton de colere.*

Comment, coquine? vous oſez me demander d'entrer à mon ſervice? Une coureuſe qui ſe promene tous les jours avec des ſoldats ſur le pont-neuf? Sortez de chez moi tout à l'heure.

ARLEQUIN *mettant ſes deux mains ſur ſes hanches.*

Qui vous a dit cela, madame?

PIERROT.

C'eſt mon mari.

ARLEQUIN.

Votre mari eſt un ſot.

PIERROT.

C'eſt toi qui es un infâme.

ARLEQUIN.

Je vous prie d'être perſuadée que vous en avez menti.

PIERROT.

Un dementi à une femme comme moi!

Il donne un soufflet à Arlequin, qui saute d'abord à sa coeffure, & la lui arrache. Ils se prennent aux cheveux, tombent par terre, se battent & finissent la scene.

SCENE

D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

Est-il sous le ciel une plus malheureuse personne? Je tiens mes tablettes. Je les mets sur ma table: & dans le temps que je dispose mon imagination à quelques bouts-rimés, un diable, oui, Colombine, un diable invisible écrit sur mes tablettes des vers sur les mêmes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, surprend mes tablettes, & veut absolument que ces vers m'ayent été donnés par un rival: plus je tâche à le desabuser, plus il s'obstine à le croire. Que maudit soit la visite que je rendis hier à Angelique, & plus maudit encore celui qui m'a mis en tête de faire des bouts-rimez.

COLOMBINE.

Quoi, vous vous repentez de frequenter les beaux esprits? Et depuis quand donc ce chagrin? Oh pour cela, vous vous en aviſez

un peu tard. Il y a ſix mois que vous perdez le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peſte de maiſon-là faire vos proviſions de mots à la mode. Ma foi, je croi que vous êtes enſorcelée de fadaiſes, & que quelqu'un vous a brouillée avec le bon ſens. Si votre oncle ſavoit ce petit train-là, il vous deffendroit aſſurément de voir....

ISABELLE.

Oh doucement, Colombine : la conduite d'Angelique n'eſt point frelatée, & ſans rien riſquer, on peut dire que c'eſt une fort honnête fille.

COLOMBINE.

La grande merveille, laide comme elle eſt, qu'à quarante-ſix ans elle ſoit honnête fille. Ce n'eſt pas là-deſſus que je le prends. C'eſt ſur ce bureau d'impertinences qu'on tient ſoir & matin chez elle, où deux ou trois petits freluquets d'abbez ſont les chefs d'academie, & débitent aux precieuſes de notre quartier tous les méchans vers qu'ils ont ramaſſé dans la ville.

ISABELLE.

Que tu as l'eſprit ſervante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des dieux.

COLOMBINE.

Dites plutôt le langage des gueux : car les caroſſes des poetes ne font aujourd'hui gueres d'embaras dans les rues. Par exemple,

c'eſt un homme bien chanceux que le fils de cet huiſſier qui vole dans les livres imprimez, les enigmes, les ſonnets, les élegies, & mille autres drogues dont vous me faites tous les ſoirs la receleuſe ! J'ai bien affaire moi d'emplir mon coffre de vos ſornettes ! Et où ſerois-je, ſi l'on alloit faire le procès aux faux poetes comme aux faux monnoyeurs.

ISABELLE.

Que ta ſimplicité eſt fade ! Tu ne ſais donc pas, Colombine, que la proſe eſt l'excrement de l'eſprit, & qu'un madrigal voiture plus de tendreſſe au cœur, que trente periodes des mieux arrangées. Il faut être du dernier peuple pour ne pas aimer les poetes à la folie.

COLOMBINE.

Hé, vous n'en prenez point mal le chemin.

ISABELLE.

Pour moi, je ſuis tellement engouée des vers, qu'un poete me meneroit ſans peine juſqu'aux frontieres de la tendreſſe.

COLOMBINE.

Ma foi vous perdez l'eſprit.

ISABELLE.

Ah, Colombine, qu'un homme eſt charmant, quand il offre des vœux paſſez par le tamis des muſes ! Quel moyen de tenir contre une declaration qui frappe l'oreille par ſa cadence, & dont l'expreſſion figurée jette

jette la sensibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche! quel plaisir, Colombine, de regaler son cœur de ces nouveautez ingenieuses, qui renferment beaucoup de passion dans fort peu de vers! Ah, l'heureux talent de pouvoir assujettir ses mouvemens & ses pensées aux pieds & aux mesures prescrites par la poesie!

COLOMBINE.

Savez-vous, mademoiselle, que ces pieds-là pourroient bien vous mener droit aux petites maisons? Hé, mort de ma vie, faut-il qu'une fille de votre âge employe tout son tems à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la fainéantise érige en poetes, & qui n'oseroient vous avoir regardé en prose?

ISABELLE.

Mais que t'ont fait ces gens-là pour leur vouloir tant de mal.

COLOMBINE.

A moi? rien. C'est que j'enrage de vous voir la dupe d'un tas de petits poetereaux, qui croyent qu'il n'y a qu'à se baisser & en prendre, & que vous êtes fille à épouser un rondeau ou une élegie. Tout franc ce ne sont point là des cotteries pour la niece d'un medecin.

ISABELLE.

Ne suis-je pas assez mortifiée d'être la niece d'un medecin, sans que tu me le fasse sentir mal-à-propos dans tes remontrances? Ne vois-tu pas que je tâche à rectifier l'obs-

cur de la caſſe & du ſené par l'uſage du grand monde, & que je me décraſſe autant que je puis parmi les gens du premier mérite ? La niece d'un medecin ! Ah que tes expreſſions ſont brutales !

COLOMBINE.

Brutales, à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne débonde mon cœur, & que je ne vous reproche la hantiſe de ces bagnodiers qui vous infectent l'eſprit de leurs peſtes de phraſes inventées en dépit du bon ſens. Ma foi, depuis que Moliere a celebré les précieuſes, nous les voyons monter en graine, & demeurer là pour la priſée. Voyez la grande preſſe d'épouſeux qu'il y a autour de votre Angelique ! Cependant, à vous entendre dire, c'eſt le plus bel eſprit de Paris. Mademoiſelle, il eſt bon d'avoir de l'eſprit : mais il faut encore autre choſe en mariage. Toute ſervante que je ſuis, je ne voudrois d'un poete ni pour mari ni pour amant : Quelle reſſource y a-t-il à être la femme d'un rimailleur ? Meuble-t-on une chambre d'épigrammes ? Couvre-t-on une table de madrigaux ? & paye-t-on un boucher avec des ſonnets ? Ma foi ſi j'étois à votre place, je butterois à quelque bon gros financier qui feroit rouler mon merite en caroſſe, & qui.....

ISABELLE.

Un financier, ah l'horreur !

COLOMBINE.

Ho, ne faites pas tant la sucrée. Cela n'est pas tout-à-fait à votre choix, non.

ISABELLE.

Mais, Colombine, crois-tu que je pourrois me tranquiliser avec un homme qui n'auroit aucun relai de conservation, & qui compteroit de l'argent depuis le matin jusqu'au soir.

COLOMBINE.

Oh, point du tout; bon, vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queue avec quelque cancre de poete, qui gagne sa vie quatrain à quatrain.

ISABELLE.

Et comment se resoudre à aimer un homme insupportable?

COLOMBINE.

Que vous êtes bonne! Est-ce qu'on épouse un homme riche pour l'aimer? On se marie simplement pour se mettre à son aise; & quand la cuisine est une fois sur le bon pied, on trouve aisément à se consoler de tout le reste. ISABELLE.

Mais, Colombine, comment vivre avec un homme de cette nature?

COLOMBINE.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premieres années, vous ferez bonne chere & grand feu; & puis quand vous aurez mangé la meil-

leure partie du bien de votre mari en meubles, en habits, en équipages, en pierreries, vous vous ferez separer de corps & de biens; on vous rendra votre mariage; & vous vivrez après cela en grosse madame. Ce que je vous dis là, c'est le grand chemin des vaches. Bon, il n'y a plus que les duppes qui en usent autrement.

ISABELLE.

Mais, Colombine, donne-t-on comme cela une entorse au mariage? & crois-tu que la separation en soit si facile?

COLOMBINE.

Et, mais dame, pour cela, on prend ses mesures un peu de loin; & quand on en veut venir là, il faut tâcher premierement d'avoir quelque homme de robe dans ses interêts: & puis petit à petit on chagrine son mari; on le mépriſe, on l'insulte. A la fin la patience lui échappe. Il donne quelques soufflets, quelques coups de pied au cul. On rend sa plainte. L'homme de robe fait son devoir. Et voilà comme on se donne du repos à coup sûr pour tout le temps de sa vie.

ISABELLE.

Vraiment, Colombine, tu me parois une fille précoce, & je te trouve plus d'entendement qu'on n'en a d'ordinaire à ton âge.

COLOMBINE.

C'est que je ne m'amuse pas comme vous à la moutarde. Je songe de bonne heu-

re au moyen de m'établir, & toute jeune que je suis, je dévisagerois un homme qui auroit la hardiesse de m'écrire, à moins que ce ne fut pour le mariage. Oh, ma foi, il n'y a rien à faire avec moi pour autrement. J'aime bien à rire, mais .. *Le Docteur appelle en dedans.* ISABELLE.

C'est mon oncle qui nous appelle. Nous sommes perdues, s'il nous a écoutées.

COLOMBINE.

Que vous êtes folle ! Est-ce qu'un medecin entend le françois ?

SCENE
DU FERMIER DE DONFRONT.

ARLEQUIN, UN COMMIS.

ARLEQUIN *dans un souflet.*

Dia, ho.

LE COMMIS *à part.*

Voici un homme avec un souflet. Sachons s'il a payé les droits au bureau. *Vers Arlequin.* D'où vient ce souflet ?

ARLEQUIN.

Un souflet ! Je ne vous ai pas touché.

LE COMMIS.

Je vous demande en vertu de quoi vous avez un souflet ?

ARLEQUIN *d'un ton fâché.*

Je n'en ai jamais reçu, monsieur, & prenez garde comme vous parlez.

LE COMMIS.

C'est un carosse, qui.....

ARLEQUIN.

Rosse vous-même. Je vous trouve bien insolent de me traiter de la sorte.

LE COMMIS.

Ha, ha, vous faites le raisonneur! Nous allons vous apprendre à raisonner tout à l'heure. Voici un commissaire qui vient fort à propos.

LE COMMISSAIRE.

Voila bien du tintamarre ici. Qu'y a-t-il?

LE COMMIS.

Pas grand'chose, monsieur, c'est un soufflet.....

LE COMMISSAIRE.

Qu'on vous a donné? Verbalisons.

LE COMMIS.

Hé non, monsieur. C'est un homme qui a une voiture qu'on appelle un soufflet. Il n'a pas payé les droits au bureau, je demande, monsieur, que la voiture soit saisie.

Arlequin pendant ce temps change de juste-au-corps & de chapeau, & paroit en boulanger, avec une chemisette rouge & un bonnet blanc de laine; & son soufflet se trouve changé en charette.

LE COMMISSAIRE.

Voyons, où est-elle? *Il se retourne, &*

Voyant une charette au lieu d'un ſouflet, il ſe met à rire.

ARLEQUIN *au commiſſaire.*

Monſieur le commiſſaire, cet homme-là eſt fou, au moins.

LE COMMISSAIRE.

Prendre la charette d'un boulanger pour un ſouflet! Ha, ha ha! *Il rit.*

LE COMMIS *tout étonné.*

Monſieur le commiſſaire, je vous demande pardon, je me ſuis mépris.

LE COMMISSAIRE.

Ce n'eſt pas aſſez, il me faut payer.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi da.

LE COMMIS *au commiſſaire.*

Cela eſt trop juſte, monſieur, combien vous faut-il?

LE COMMISSAIRE.

Un louis d'or.

ARLEQUIN.

Et moi quinze francs.

LE COMMIS.

Tenez, monſieur, voilà un louis d'or: mais je vous prie de conſiderer que voila un homme qui me demande quinze francs pour un moment qu'il s'eſt arrêté ici.

ARLEQUIN.

Il y a plus de cinquante momens.

LE COMMISSAIRE *à Arlequin.*

Tais-toi. Pourquoi demande-tu quinze francs?

ARLEQUIN.

Pour avoir perdu mon temps, & mon pain, qui ſera brulé dans le four à Goneſſe.

LE COMMISSAIRE.

Voyez le maraut! demander qui ze francs pour un inſtant qu'il y a qu'il eſt là.

ARLEQUIN *au commiſſaire.*

En verité, monſieur, c'eſt ſon prix ordinaire. Voyez ailleurs, je vous demande la préférence.

LE COMMISSAIRE.

Tais-toi, te dis-je, tu es un fripon; il ne faut pas tirannifer les gens. *Au commis.* Monſieur, donnez-lui ſix écus. *& s'en va.*

ARLEQUIN *au commiſſaire.*

St, ſt, monſieur le commiſſaire: *Le commiſſaire ſe retourne.* Allez, allez, il y aura du pain pour vous.

LE COMMISSAIRE *portant ſon doigt à ſa bouche:*

Motus!

LE COMMIS *à Arlequin.*

Tiens, voila ſix écus, mais tu me la paieras.

ARLEQUIN *en prenant l'argent.*

Apprenez une autrefois à ſcandaliſer le pain de Goneſſe.

LE COMMIS *à part.*

Je ſuis tout hors de moi. Je voi un homme dans un ſouflet, je ne l'abandonne pas de la vue, je viens dans cette place, & je

trouve qu'au lieu d'un soufflet c'est une charette de boulanger ! Non il faut que tu sois un diable, pour..... *Il se tourne vers la charette, & revoit Arlequin en fermier dans le soufflet, où il l'avoit vu d'abord.* Je le savois bien que je ne me trompois pas. Monsieur le commissaire, monsieur le commissaire. *Il court aprés le commissaire ; & aussitôt Arlequin se remet en boulanger, & son soufflet se change en charette.*

LE COMMISSAIRE *revenant.*

Qu'est-ce, qu'y a-t-il de nouveau.

LE COMMIS *au commissaire.*

Je vous avois bien dit, monsieur, que j'avois vu un homme dans un soufflet.

LE COMMISSAIRE.

Où est-il ?

LE COMMIS.

Le voilà, voyez. *Ils se tournent vers Arlequin ; & appercevant encore la charette & le boulanger, ils s'en vont, le commissaire éclatant de rire, & le commis rempli de confusion. Aprés quoi Arlequin se remet en fermier, & le Docteur arrive.*

LE DOCTEUR *à part.*

Je n'ai point de nouvelles du fermier de Donfront. Cependant il devroit déja être arrivé. Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. *Appercevant Arlequin dans le soufflet.* Quel équipage est-ce-ci ?

ARLEQUIN *regardant le Docteur.*

Bon jour, mon ami.

LE DOCTEUR.

Voila qui eſt bien familier.

ARLEQUIN.

Parlez, êtes-vous de cette ville, où la ville eſt-elle de vous.

LE DOCTEUR *à part.*

C'eſt quelque fou. *A Arlequin.* Non, monſieur, je ne ſuis pas de cette ville, & la ville n'eſt pas à moi.

ARLEQUIN.

Jurez-en.

LE DOCTEUR.

Voila qui eſt bien drole! je ne jure jamais, monſieur, je ſuis étranger, & il y a fort long-tems que je demeure dans cette ville.

ARLEQUIN.

Pourriez-vous m'enſeigner ce que je cherche.

LE DOCTEUR.

Et qui cherchez-vous?

ARLEQUIN.

Vous êtes bien curieux!

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien plaiſant vous! Il faut bien que je ſache qui vous cherchez, ſi vous voulez que je vous en donne des nouvelles.

ARLEQUIN.

Il a raiſon. Puiſque cela eſt, monſieur, ſachez que je cherche un certain bro....

brodeur. .... do. .... reur. .... trai..... traiteur, traiteur en lard, juſtement. Ne connoitriez-vous point, monſieur, un traiteur en lard?

LE DOCTEUR.

Non: J'en connois pluſieurs, des traiteurs, mais ce ne ſont pas des traiteurs en lard.

ARLEQUIN.

C'eſt un homme qui a étudié, un homme ſavant, qui ſait lire & écrire.

LE DOCTEUR.

Un traiteur ſavant! N'eſt-ce pas plutôt un docteur que vous demandez.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit, c'eſt un docteur en lard, que je cherche. N'en connoiſſez-vous point quelqu'un, monſieur.

LE DOCTEUR.

Je connois tous les docteurs de la ville, mais je n'en connois point de ce nom-là.

ARLEQUIN.

Il faut pourtant bien qu'il y en ait un.

LE DOCTEUR.

Docteur en lard, vous voulez peut-être dire docteur Balouard.

ARLEQUIN.

Vous y êtes, docteur Balouard; oui ma foi, c'eſt tout droit celui que je demande, je ſavois bien qu'il y avoit du lard.

LE DOCTEUR.

Balouard, du lard! Et que lui voulez-

vous, monsieur ? c'est moi.

ARLEQUIN.

C'est vous, monsieur, le docteur Balouard ?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur, pour vous rendre service.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous ne me connoissez pas ? Je suis le fils du fermier de Donfront, celui qui vient pour vous épouser.

LE DOCTEUR.

Ah, ah ! Vous êtes le fils de Colin, fermier de Donfront, qui vient pour conclure le mariage de Colombine.

ARLEQUIN.

Oui, vraiment, je suis le fils de Colintampon, & je viens pour épouser le mariage de Colombine.

LE DOCTEUR.

Je suis ravi de vous voir. Il y a long-tems que je vous attendois. D'où vient que vous avez tant tardé à venir ?

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est que je n'ai pas pu avancer, parce que j'ai eu le vent contraire.

LE DOCTEUR.

Le vent contraire dans une chaise. *Il rit.* Colombine sera bien aise de vous voir. Descendez, & entrez chez moi.

Un payſan de Donfront arrive ſur ces entrefaites, dit qu'il cherche le docteur Balouard. Le docteur ſe fait connoitre, le payſan lui rend une

lettre de la part de Colin fermier de Donfront. Arlequin qui voit cela dit : Monſieur le docteur, depêchez-moi, le mariage s'en va. *Le docteur lit la lettre, apprend que le fils de Colin eſt malade, & qu'il ne peut ſe mettre ſi-tôt en chemin. Il jette en même tems les yeux ſur Arlequin, qui lui ſoutient effrontément qu'il eſt le fils du fermier de Donfront, & qu'il ſe porte bien. Le docteur demande au paiſan s'il le connoit. Le payſan répond que non, & que ce n'eſt pas là le fils de ſon maitre. Arlequin ſurpris ſe tourne vers le docteur, & dit :* monſieur, je vous demande excuſe, je croiois de l'être. *Le docteur & le payſan le menacent, & s'en vont. Arlequin déſeſperé, reſte. Paſquariel arrive qui le conſole, & qui le concerte en ambaſſadeur de l'empereur du monde de la lune, & ils s'en vont voyant arriver le docteur.*

SCENE DE L'AMBASSADE, ET DU VOYAGE D'ARLEQUIN DANS L'EMPIRE DE LA LUNE.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *feignant d'être eſſoufflé, & courant d'un côté du theâtre à l'autre.*

EH, quelqu'un par charité, ne pourroit-il point m'apprendre où demeure le docteur Grazian Balouard ? *Il porte ſa main à ſa*

bouche, & contrefait la trompette. Pu, pu, pu. A quinze sols le docteur Grazian Balouard.

LE DOCTEUR.

Que veut dire ceci ? *Vers Arlequin.* Le docteur Grazian Balouard. Le voici, monsieur, Que lui voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Ah, monsieur, soyez le bien trouvé. Faites-moi bien des complimens, & bien des reverences. Je suis ambassadeur extraordinaire, envoyé par l'empereur du monde de la lune, pour vous demander Isabelle en mariage.

LE DOCTEUR.

A d'autres, à d'autres, mon ami : Je ne donne pas si aisément dans le panneau. Dans la lune un empereur !

ARLEQUIN.

Oui, ma foi un empereur, & un empereur de qualité ; il est noble comme le roi.

LE DOCTEUR *à part.*

Cela pourroit bien être : puisque la lune est un monde comme le nôtre, apparemment qu'il y a quelqu'un pour la gouverner. *Vers Arlequin.* Mais mon ami êtes-vous de ce pays-là, vous ?

ARLEQUIN.

Non, monsieur, je ne suis ni de ce pays-là, ni de ce pays-ci. Je suis Italien d'Italie, pour vous rendre mes services, né natif de la ville de Prato, l'une des plus charmantes de toute la Toscane.

LE DOCTEUR.

Mais comment avez-vous donc fait pour monter à l'empire de la lune ?

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Nous avions fait une partie trois de mes amis & moi, pour aller manger une oye à Vaugirard. Je fus député par la compagnie pour aller acheter l'oye. Je me transportai à la vallée de misere. J'y fis mon achat, & je m'acheminai vers le lieu du rendez-vous. Lorsque je fus arrivé dans la plaine de Vaugirard, voilà six vautours affamés qui se ruent sur mon oye, & qui l'enlevent. Moi qui craignois de la perdre, je la tenois ferme par le col, de maniere qu'à mesure que les vautours enlevoient l'oye, ils m'enlevoient avec elle. Quand nous fumes bien haut, un nouveau regiment de vautours venant au secours des premiers, se jette aussi à corps perdu sur mon oye, & dans le moment nous fait perdre à elle & à moi la vûe de toutes les plus hautes montagnes, & de tous les plus hauts clochers. Moi cependant toujours obstiné comme un diable à ne point lâcher prise; jusqu'à ce que le col de mon oye manque, & je tombe dans un lac. Des pescheurs y avoient heureusement tendu des filets, j'y tombai dedans. Les pescheurs me tirerent hors de l'eau, & me prenant pour un poisson de conséquence, me chargerent sur

leurs épaules, & m'apporterent pour present à monsieur l'empereur. On me met d'abord par terre, & monsieur l'empereur avec toute sa cour m'environne. On dit : Quel poisson est-ce là ? monsieur l'empereur répond : Je crois que c'est un enchois. Pardonnez-moi, monseigneur, reprend un gros seigneur, qui faisoit l'homme d'esprit, c'est plutôt un crapeau. Enfin, dit monsieur l'empereur, qu'on m'aille frire ce poisson-là tel qu'il soit. Quand j'entendis qu'on m'alloit frire, je commence à crier : mais, monseigneur..... Comment, dit-il, est-ce que les poissons parlent ? Toutes les fois qu'on veut nous frire, nous avons le privilege de nous plaindre, monseigneur. Je lui dis comme je n'étois pas un poisson, & de quelle maniere j'étois arrivé à l'empire de la lune. Il me demanda aussi-tôt : Connois-tu le docteur Grazian Balouard ; Oui, monseigneur, Connois-tu Isabelle sa fille ? Oui, monseigneur. Et bien je veux que tu me serves d'ambassadeur, & que tu ailles la lui demander en mariage de ma part. Je lui repondis. mais, monseigneur, je ne pourrai jamais trouver le chemin de m'en retourner, car je ne sais par où je suis venu. Que cela ne t'embaraſſe point, ajouta-t-il, je t'envoyerai à Paris dans une influence que j'y envoye, chargée de rhumatismes, de catharres, de fluxions sur la poitrine, & d'autres

petites bagatelles de cette nature-là. Mais, monſeigneur, lui dis-je alors, que ferez-vous du docteur Grazian Balouard; car c'eſt un homme de merite, un homme qui a étudié, qui ſait la réthorique, la philoſophie, l'ortographe. Ho, ho! me repondit-il, le docteur! Je lui garde une des meilleures places de mon empire.

LE DOCTEUR.

Eſt-il bien poſſible? Vous a-t-il dit ce que c'eſt?

ARLEQUIN.

Vraiment, oui: il dit qu'il y a environ quinze jours que dans les douze ſignes du Zodiaque le ſcorpion eſt mort; il veut vous mettre en ſa place, monſieur.

LE DOCTEUR.

Moi, à la place du ſcorpion! monſieur l'empereur ſe mocque.

ARLEQUIN.

Non, la peſte m'étouffe. Comment diable! Vous ſerez un des douze premiers de ce pays-là.

LE DOCTEUR.

Je ne me ſoucie pas de tant d'honneur. Mais, dites-moi, la ville où demeure l'empereur eſt-elle belle?

ARLEQUIN.

C'eſt une des plus belles villes du monde, belle, bien faite, d'une belle taille, d'un beau teint. . . . .

LE DOCTEUR.

La ville d'un beau tein ! Et les maisons, monsieur, comment sont-elles baties ? Sont-elles comme les nôtres ?

ARLEQUIN.

Non ; car les maisons de ce pays-là sont meublées par dehors, & par dedans il n'y a rien. Les toits de chaque maison sont faits de regliſſe ; & quand il pleut, il pleut de la ptisanne par toute la ville.

LE DOCTEUR.

Voila qui est bien commode pour les malades. ARLEQUIN.

Le palais de l'empereur est fait de cristal mineral : les colonnes du portail de tabac en corde, le toit d'un fort bon bourracan de Flandres, & les fenêtres d'un des plus fins points de France qu'on ait jamais vû.

LE DOCTEUR.

Cela est bien particulier. Et comment vit-on en ce pays-la ? Y mange-t-on de même qu'ici ?

ARLEQUIN.

Oui, & non.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce à dire, oui & non ?

ARLEQUIN.

Oui pour les vivres, on y mange de tout ce que l'on mange ici, & non pour la maniere de manger, qui est toute differente de la nôtre.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Vous allez voir. Monsieur l'empereur, par exemple, quand il veut manger, se met à une table vuide, sur laquelle on ne sert jamais rien pendant que le repas dure.

LE DOCTEUR *en riant.*

C'est le moyen de faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Aussi la fait-il.

LE DOCTEUR.

Hors de table donc ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi à table.

LE DOCTEUR.

Et vous venez de me dire que sa table est vuide quand il s'y met, & qu'on n'y sert rien dessus pendant qu'il y demeure.

ARLEQUIN.

Cela est vrai; mais cela n'empêche pas qu'il n'y fasse grande chere, & qu'il n'y mange tout ce qu'il y a de plus succulent en chair & en poisson. LE DOCTEUR.

Je n'y comprends rien.

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous y faire comprendre. Pendant que monsieur l'empereur est à table, il a à sa droite vingt personnes qui tiennent chacun un albalêtre d'or massif, chargée d'un beccafig, d'une andouillette, d'un

petit pâté, & autres. Et à ſa gauche ſont vingt autres perſonnes, avec des ſeringues d'argent auſſi maſſif, dont l'une eſt pleine de vin d'Eſpagne, l'autre de vin de Canarie, de vin muſcat, vin de Champagne, *& ſic de cæteris.* Quand monſieur l'empereur veut manger, il ſe tourne à droite, ouvre la bouche, & l'arbalêtrier d'abord, crac, lui décoche un petit pâté, une andouillette, un bœuf.... Et quand il veut boire, il ſe tourne à gauche, & celui qui tient la ſeringue, vts, lui ſeringue du vin de ſaint Laurent, du vin de Canarie, du vin de Normandie, ou autre, ſelon ce qu'il veut boire.

LE DOCTEUR.

Je comprens cela à preſent à merveilles, & je trouve cette maniere de manger la plus jolie du monde; pourvû que meſſieurs les arbalêtriers viſent droit.

ARLEQUIN.

Malpeſte! on n'en reçoit point qui ne ſoient fort experimentez, depuis le malheur qui arriva une fois.

LE DOCTEUR.

Et quel malheur, je vous prie.

ARLEQUIN.

Monſieur l'empereur avoit envie de manger des œufs fricaſſez au beurre noir. Un arbalêtrier mal-adroit, lui en décocha un; mais au lieu de le viſer à la bouhe, il le viſa à l'œil, dont il fut très long-tems incom-

modé. Ses medecins crurent qu'il en deviendroit borgne ; mais par bonheur ce ne fut rien, & il en fut quitte pour porter quelque jours une emplâtre sur l'œil. Ce qui a été cause que depuis on a toujours appellé ces œufs-là, des œufs pochez.

LE DOCTEUR.

Voila un trait d'histoire que je ne savois pas, & je ne me serois jamais imaginé que le nom d'œufs pochez, fut venu d'un accident arrivé à l'empereur du monde de la lune.

ARLEQUIN.

Cela est comme je vous le dis.

LE DOCTEUR.

Mais, dites-moi un peu, monsieur l'empereur n'a-t-il point de simphonie à sa table?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi vraiment, la meilleure symphonie du monde : Son orquestre vaut beaucoup mieux que celui de l'opera.

LE DOCTEUR.

Ho, pour cela, monsieur, vous voulez bien que je n'en croye rien ; il n'y a point d'orquestre dans le monde qui vaille celui de l'opera de Paris, & ce au dire de tous les connoïsseurs. Mais quels instrumens y a-t-il ? Des violons ? des flutes ? des basses de de violes ? des theorbes ? des clavecins ? des bassons ? des haut-bois ? des trompettes ? des timbales ? des tambours ? des fifres ? des

harpes ? des timpanons ? des psalterions ? des consonnantes ? des guittares. . . . . *Arlequin à chaque instrument que le Docteur nomme, répond toujours*, Non.

LE DOCTEUR.

Et de quel diable d'instrument y jouet-on donc ?

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Les gens de ce pays-là ont le nez extrêmement long, ils attachent une corde à boyau d'un bout du nez à l'autre, posent la main gauche sur le petit bout du nez, & avec un archet qu'ils tiennent de la main droite, ils vous jouent du nez tout comme nous autres jouons du violon.

LE DOCTEUR.

Cela doit faire une drôle d'harmonie.

ARLEQUIN.

Je le crois ma foi ! Cela fait un nazonnement enchanté. Ovide en jouoit en perfection. C'est de là qu'on l'a appellé Ovide Nazon.

LE DOCTEUR.

Mais dites-moi, quel langage parle monsieur l'empereur ? Comment avez-vous fait pour l'entendre ?

ARLEQUIN.

Monsieur l'empereur parle françois comme vous & moi, & mieux même.

LE DOCTEUR.

Ha, pour le coup, vous vous mocquez

de moi ! monsieur l'empereur parler françois ! Et comment l'auroit-il appris ?

ARLEQUIN.

Il l'a appris par le moyen d'une trompette parlante, & d'un maitre de langue, qui tous les jours à minuit lui donnoit leçon sur le pont-neuf.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'avec une trompette parlante, on peut se faire entendre de si haut ?

ARLEQUIN.

Qui en doute ! Cela se fait par la répercussion de l'air, qui frappant à plomb la concavité de la colonne qui pése sur l'orifice de la base, & qui venant à être poussé par l'impulsion de la voix, forme ce son aigu, qui pénétrant les nues, se fait entendre par..... Voila ce qui s'appelle de la plus fine phisique. Vous allez en convenir tout-à-l'heure. Je m'en vais prendre une de ces trompettes-là, dont monsieur l'empereur m'a fait present, & lui parler tout devant vous.

LE DOCTEUR.

Si vous faites cela, je n'ai plus rien à dire, & je me rends à tout ce que vous voulez.

ARLEQUIN.

Attendez-moi là. Dans un petit moment je suis à vous. *Il s'en va.*

LE DOCTEUR.

Si ce que cet homme-là dit eſt vrai, quel bonheur pour ma fille! & quelle confuſion pour ces ignorans qui ne veulent pas que la lune ſoit un monde habitable comme le nôtre.

ARLEQUIN *revient avec une trompette.*

çà, monſieur, vous allez être témoin de la verité; Otez, ôtez votre chapeau.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi ôter mon chapeau?

ARLEQUIN.

Pour faire la réverence à monſieur l'empereur. Pour un docteur, vous êtes bien ignorant. *Le Docteur ôte ſon chapeau & fait la reverence. Arlequin qui eſt devant lui, & qui fait auſſi la réverence, ſe retourne, & dit au Docteur :* Plus bas, monſieur, plus bas. *Le Docteur ſe baiſſe encore davantage, & dans le même temps Arlequin leve le derriere, de maniere que le Docteur y donne du nez dedans. Aprés ce lazzi Italien, Arlequin leve ſa trompette en l'air, & feignant d'y parler dedans, dit :* monſieur l'empereur, j'ai parlé au Docteur du mariage. Il en eſt ravi, monſeigneur : Mais ſi vous vouliez ordonner qu'il me donnât ſix louis d'or pour mes peines, je vous ſerois bien obligé, monſeigneur. *Une voix ſe fait entendre, qui dit :*

Docteur, donne ſix louis d'or à Arlequin; c'eſt l'empereur de la lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR.

Eſt-ce là monſieur l'empereur?

ARLEQUIN.

Oui, monſieur, c'eſt lui-même, je le reconnois à ſa voix.

LE DOCTEUR.

Il m'a ordonné de vous donner ſix louis d'or, & je le veux bien faire. Vous m'avez annoncé une trop bonne nouvelle, pour ne vous pas recompenſer comme il faut. Tenez. *Il tire une bourſe, en prend ſix louis, & les donne à Arlequin; Arlequin les prend, les met dans ſa poche; & aprés avoir obſervé un diamant que le Docteur a à ſon doigt, il lui prend la main, & lui demande ce que c'eſt que cela. Le Docteur répond que c'eſt un diamant qui étoit à ſa défunte femme, & qui vaut bien ſoixante louis. Arlequin penſe un peu, & puis levant ſa trompette en l'air, dit:* Monſieur l'empereur, le Docteur m'a donné ſix louis d'or, je vous rends graces très-humbles. Mais ſi vous vouliez avoir la bonté de lui ordonner qu'il me donnât un diamant de ſoixante louis qu'il a au doigt annulaire de la main gauche, je vous aurois double obligation, monſeigneur. LA VOIX *répond.*

Docteur, donne ton diamant à Arlequin; c'eſt l'empereur de la lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR.

Hé, il a plus d'ordonnance que tous les medecins de Paris.

ARLEQUIN.

Ho, monsieur, c'est un prince bien genereux.

LE DOCTEUR.

Genereux du bien d'autrui. Ecoutez, je vous ai donné avec plaisir les six louis qu'il m'a ordonné : mais pour la bague je ne vous la donnerai pas, elle étoit à ma défunte, & je la veux garder pour l'amour d'elle.

ARLEQUIN *d'un ton de colere.*

Vous ne voulez pas me la donner; Hé bien, monsieur, gardez-là, je m'en vais le dire à monsieur l'empereur, & le mariage sera rompu. *Il veut parler dans sa trompette.*

LE DOCTEUR.

Quoi! Si je ne vous donne pas la bague, l'empereur se fâchera, & il n'épousera plus ma fille?

ARLEQUIN.

Belle demande! Assurément, & vous perdrez la place du scorpion dans le Zodiaque.

LE DOCTEUR *à part.*

Faire perdre la fortune à ma fille pour une bague de soixante pistoles! Non, ma chere femme le trouveroit mauvais. *Vers Arlequin.* Tenez, monsieur, voila ma bague, je vous la donne.

ARLEQUIN.

Vous me la donnez, & je la prends. *Aprés qu'il l'a mise à son doigt, il regarde at-*

tentivement quelque choſe qui ſort de la poche du Docteur, & dit : Qu'eſt-ce que je vois là ?

LE DOCTEUR.

Ce ſont les cordons de ma bourſe.

ARLEQUIN.

Et qu'eſt-ce qu'il y a dans votre bourſe ?

LE DOCTEUR.

Il y avoit cinquante louis, je vous en ai donné ſix, reſte quarante-quatre.

ARLEQUIN.

Quarante-quatre louis d'or ! *Aprés avoir un peu revé.* Je m'en vais dire encore un petit mot à l'empereur.

LE DOCTEUR *l'en empêchant.*

Ho, non pas, s'il vous plait. *Il le pouſſe pour le faire en aller, & Arlequin ſe retire en riant.*

LE DOCTEUR *ſeul.*

Et où eſt donc Pierrot à preſent. Je voudrois bien qu'il eût été preſent à la converſation que je viens d'avoir avec monſieur l'ambaſſadeur. Il ne ſeroit plus ſi incredule ſur le chapitre de la lune. Mais allons donner cette bonne nouvelle à ma fille.

SCENE DE L'APOTICAIRE.

ARLEQUIN en Apoticaire. LE DOCTEUR.

ARLEQUIN *ſortant d'une chaiſe à porteur, qui en s'ouvrant repreſente la boutique d'un apoticaire.*

JE ſuis perſuadé, monſieur, qu'une chaiſe percée dénoteroit mieux un apoticaire, qu'une chaiſe à porteur. Mais comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprès d'une maitreſſe, & que l'équipage eſt un avantageux début pour la nôce, je me fais apporter chez vous, monſieur, d'une maniere élegante, pour vous preſenter des reſpects accompagnés de toutes les ſoumiſſions que la pharmacie doit à la medecine. Je ne viendrois pas vous conſulter, monſieur, s'il ne s'agiſſoit que d'une maladie ordinaire: mais je vous améne un ſujet deſeſperé, ſur lequel tous les ſimples ne peuvent rien, & dont la cure ſeule mettra votre faculté en credit. C'eſt moi, monſieur, qui ſuis le malade & la maladie; c'eſt moi qui ſuis gâté juſqu'au fond des moelles, de ce mal affreux qu'on ne guérit qu'avec ceremonie, & dont l'emplâtre eſt bien ſou-

vent plus dangereux que le mal : c'eſt moi qui ſuis gangrené des perfections de Colombine : c'eſt moi qui veut l'épouſer ; & c'eſt moi enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un apoſème ſavoureux, que je prendrai avec délice. Le medecin en aura tout l'honneur, & l'apoticaire tout le plaiſir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point, vous êtes apoticaire, volontiers.

ARLEQUIN.

Oui, monſieur, graces au ciel, en gros & en détail ; & à tel jour qu'il y a, on fait chez moi à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'eſt moi, monſieur, qui purge tous les ans les treize Cantons le premier jour de Mai ; & je puis dire ſans vanité, qu'il n'eſt point de pays étranger qui ne connoiſſe monſieur Cuſiffle. C'eſt le nom de votre petit ſerviteur.

LE DOCTEUR.

Monſieur Cuſiffle !

ARLEQUIN.

Helas, monſieur, ſans le procès que nous avons avec les parfumeurs, nous ne ſerions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'eſt une choſe déplorable, monſieur, de voir la décadence de nos profeſſions ; &

j'oſe bien vous aſſurer, que l'entrepriſe des parfumeurs regarde autant les medecins que les apoticaires.

LE DOCTEUR.

Vous vous mocquez, monſieur Cuſiffle & en quoi les medecins?

ARLEQUIN.

Et en quoi les medecins? Et la pharmacie ne fait-elle pas corps avec la medecine? Sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on vous reſerve ſi ſoigneuſement chez les malades, à quoi aboutiroit l'emploi d'un medecin? Car pour tâter le poux, vous ſavez qu'il n'eſt point aujourd'hui de ſervantes ni de gardes d'accouchées, qui ne s'en mêlent tout à votre barbe dans toutes les maiſons de Paris. Croyez-moi, monſieur, l'affaire eſt de conſequence & pour vous & pour nous; & ſi nous la perdions, nous n'aurions qu'à pendre notre ſeringue au croc.

LE DOCTEUR.

Mais ces parfumeurs, monſieur Cuſiffle.

ARLEQUIN.

Comme c'eſt une regle certaine dans la grammaire, que la conſtruction eſt en déroute, lorſque l'adjectif diſcorde d'avec le ſubſtantif, de même auſſi la medecine court riſque d'aller à l'hôpital, quand les apoticaires ne font plus rien.

LE DOCTEUR.

Hé, venons aux parfumeurs, monsieur Cusiffle, sans préambule.

ARLEQUIN.

J'y viens, monsieur, j'y viens. La conservation de la beauté ayant été de tout tems le principal emploi des femmes, vous avez fort ingenieusement imaginé que les qualités benefiques de quelques simples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur de leur tein. La question étoit d'appliquer ce remede; & par un temperament adroit, dont elles nous sont redevables, nous trouvâmes le moyen de les embellir sans les toucher, de les rafraîchir sans qu'elles en vissent rien, & de leur seringuer de la beauté par derriere. Cependant malgré une profession si bien établie, les parfumeurs veulent nous empêcher de donner des lavemens aux femmes qui se portent bien, prétendant que les agrémens de la beauté doivent sortir de leur boutique, & que ce n'est point à nous à nous mêler des visages.

LE DOCTEUR.

A qui en ont ces marouffles-là? Ils prétendent donc anéantir le clistere?

ARLEQUIN.

Vraiment, monsieur, ils buttent-là tout droit; & si on les laisse faire, ils vont culbuter & les medecins & les apoticaires par une peste de pomade composée de co-

quilles d'œufs, & de pieds de moutons, & d'autres ingrediens, qu'ils débitent aux femmes sous prétexte de les embellir. Vous savez, monsieur, qu'une femme ne peut pas toujours être à quatorze ans; & il n'est rien de si vrai que rien ne lui coute quand elle s'imagine d'acheter de la jeunesse & de la beauté. Ces marouffles-là les prennent par leur foible, & leur font accroire qu'un pot de leur pommade est un masque contre les années, & qu'un peu de blanc & de rouge étendu sur le visage, dément à coup sur tous les extraits baptistaires. Croiriez-vous bien, monsieur, qu'il y en a eu un qui a eu l'insolence de promettre à une femme âgée de soixante & quinze ans, de la faire redevenir fille, avec une once de sa pommade?

LE DOCTEUR.

Ah, vous en aurez menti, messieurs les parfumeurs. Nous y donnerons bon ordre. La faculté deffendra le lavement jusqu'à la derniere goutte. Comment diable, une femme donneroit plutôt quatre pistoles d'un pot de pommade, que deux sols d'un lavement!

ARLEQUIN.

Que je suis ravi, monsieur, de vous voir entrer si chaudement dans les interêts de la seringue! Entre nous, c'est la plus belle rose de notre bonnet; & si nous la perdions, nous ferions très-mal nos affaires. Car plus

de

de lavemens, plus de baſſins, plus d'apoticaires, plus de medecins.

COLOMBINE *arrivant.*

Monſieur, c'eſt une femme de quatre-vingt treize ans qui pleure la mort de ſon mari, & qui ſe plaint de vapeurs.

LE DOCTEUR.

Une femme de quatre-vingt treize ans ſe plaint des vapeurs !

COLOMBINE.

Dame, monſieur, elle crie miſericorde, & demande votre baume.

LE DOCTEUR.

Colombine, dis-lui que je deſcends.

ARLEQUIN *appercevant Colombine.*

Quoi, monſieur, c'eſt donc là Colombine, celle que j'aime, & que je cherche en mariage ? Ah ſouffrez que je la complimente dans cette vûe-là.

LE DOCTEUR.

Colombine, faites la reverence à monſieur Cuſiffle.

COLOMBINE.

Comment dites-vous, monſieur ?

LE DOCTEUR.

Je vous dis de faire la reverence à monſieur Cuſiffle.

COLOMBINE.

A monſieur Cuſiffle ! Ah, ah, le drole de nom. LE DOCTEUR.

Taiſez-vous impertinente. Savez-vous

que c'eſt le premier homme du monde pour mettre un lavement en place ? Approchez, monſieur.

ARLEQUIN *après avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame, mon eſprit eſt tellement conſtipé dans le bas ventre de mon ignorance, qu'il me faudroit un ſyrop de vos lumieres, pour liquefier la matiere de vos penſées.

COLOMBINE.

Ah! liquefier des penſées! que l'expreſſion eſt galante! le joli homme d'apoticaire que monſieur Cuſiffle ?

ARLEQUIN.

Ah, madame, vous me ſeringuez des louanges qui ne ſont dues qu'à vous. Votre bouche eſt un alambic, d'où les conceptions les plus ſubtiles ſont quint-eſſentielles. Tout le ſené & la rubarbe de ma boutique, purgent moins mes malades, que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflammé, dont vous ſerez la pillule purgative, puiſque votre humeur enjouée eſt un orvietan ſouverain contre les accès mélancoliques d'un cœur opilé de vos rares vertus, & de vos éminentes qualités.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, monſieur Cuſiffle, être un remede ſi ſouverain contre la folie : de ce train-là vous m'allez faire paſſer pour un emplâtre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le bleſſé à qui une pareille emplâtre ſera appliquée. Adieu, catholicon de mon ame. Adieu, belle fleur de pêché. Je vais faire infuſer dans la terrine de mon ſouvenir les gracieux attraits dont la nature vous a pourvue.

COLOMBINE.

Adieu, monſieur Cuſiffle.

ARLEQUIN.

Adieu, doux antimoine de mes inquiétudes. Adieu cher lenitif de mes penſées. *Il ſe tourne vers le Docteur.* Que je vous ſuis obligé, monſieur, du plaiſir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine! Je voudrois, pour me revancher de ce bienfait, que vous euſſiez les hemorroides; je vous les guérirois en vingt-quatre heures.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN en Empereur de la Lune, LE DOCTEUR, EULARIA, ISABELLE, COLOMBINE, & SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

COmme ainſi ſoit, Docteur, que la lune & l'amour ont été de tout tems les reſſorts principaux qui meuvent la tête des femmes, & quelquefois auſſi celle des hom-

mes, d'où il arrive que l'amour produit souvent le mariage, & le mariage produit presque toujours le croissant, c'est ce qui m'a fait descendre de mon empire ici-bas, pour vous demander Isabelle en mariage; esperant sous votre bon plaisir d'en faire bientôt une pleine lune, & ne doutant pas que par la suite de ce mariage il n'en sorte une couvée de petits croissans. Quel bonheur pour un medecin d'avoir engendré la sultane de mon empire!

LE DOCTEUR.

Seigneur, votre hautesse a bien de la bonté de venir de si loin faire infuser des empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieillesse ne me permet pas de suivre ma fille dans l'empire de la lune, oserai-je demander à votre hautesse de quelle humeur sont ses sujets?

ARLEQUIN.

Mes sujets? Ils sont quasi sans défaut, parce qu'il n'y a que l'interêt & l'ambition qui les gouverne.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autrui; & la plus grande vertu dans mon empire, c'est d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme ici.

ARLEQUIN.

Croiriez-vous que dans mes états il n'y a point de bourreaux ?

COLOMBINE.

Comment, ſeigneur, vous ne faites point punir les coupables ?

ARLEQUIN.

Malpeſte, fort ſeverement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart-d'heure dans une place publique, je les baille à tuer aux medecins, qui les font mourir auſſi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoi, ſeigneur, là-haut les medecins tuent auſſi le monde. Monſieur, c'eſt tout comme ici.

ISABELLE.

Et dans votre empire, ſeigneur, y a-t-il de beaux eſprits ?

ARLEQUIN.

C'en eſt la ſource. Il y a plus de ſoixante & dix ans que l'on travaille après un dictionnaire, qui ne ſera pas achevé de deux ſiécles.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme ici. Et dans votre empire, ſeigneur, fait-on bonne juſtice ?

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISABELLE.

Et les juges, seigneur, ne s'y laissent-ils pas un peu corrompre?

ARLEQUIN.

Les femmes, comme ailleurs les sollicitent. On leur fait par fois quelque present. Mais à cela près, tout s'y passe dans l'ordre.

LE DOCTEUR.

C'est tout comme ici. Seigneur, dans votre empire, les maris sont-ils commodes?

ARLEQUIN.

La mode nous en est venue presque aussitôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y accommoder; mais presentement tout le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici. Et les usuriers, seigneur, y font-ils bien leurs affaires?

ARLEQUIN.

Fy, au diable, je ne souffre point de ces canailles-là. Ce sont des pestes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes villes il y a d'honnêtes gens fort accommodez, qui prêtent sur de la vaisselle d'argent aux enfans de famille au denier quatre, quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'est tout comme ici. Et les femmes font-

elles heureuſes, ſeigneur, dans votre empire?

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas comprendre. Ce ſont elles qui manient tout l'argent, & qui font toute la dépenſe. Les maris n'ont d'autre ſoin que de faire payer les revenus, & réparer les maiſons.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme ici.

ARLEQUIN.

Jamais nos femmes ne ſe levent qu'aprés midi. Elles ſont régulierement trois heures à leur toilette; enſuite elles montent en caroſſe, & ſe font mener à la comedie, à l'opera, où à la promenade. De-là elles vont ſouper chez quelque ami choiſi. Aprés le ſouper on joue, ou l'on court le bal, ſelon les ſaiſons; & puis ſur les quatre ou cinq heures aprés minuit, les femmes ſe viennent coucher dans un appartement ſeparé de celui du mari; en telle ſorte qu'un pauvre diable d'homme eſt quelque fois ſix ſemaines ſans rencontrer ſa femme dans ſa maiſon; & vous le voyez courir les rues à pied, pendant que madame ſe ſert du caroſſe pour ſes plaiſirs.

TOUS *enſemble.*

C'eſt tout comme ici.

LE DOCTEUR *voyant entrer un homme qui vient droit à Arlequin, dit:*

Seigneur, à qui en veut cet homme-là?

ARLEQUIN *se retourne, considere l'homme qui est grotesquement habillé, & dit au Docteur :*

Monsieur le Docteur : n'est-ce pas là le volet de carreau ?

LE DOCTEUR.

Il est habillé comme lui. *L'homme donne un papier à Arlequin sans lui rien dire, & s'en va.*

ARLEQUIN *déploye le papier, le regarde, le tourne de tous les côtés, & puis dit au Docteur :*

Monsieur le Docteur, savez-vous lire ?

LE DOCTEUR.

Oui, monseigneur.

ARLEQUIN *donnant le papier au Docteur.*

Lisez donc cela, car nous autres empereurs, nous ne nous amusons point à lire, cela est trop bourgeois pour nous.

LE DOCTEUR *après avoir lû tout bas, dit :*

Seigneur, c'est un défi qu'on vous fait.

ARLEQUIN.

Un défi ! Un défi, à moi qui suis le prince des brouillards, le roi des crepuscules, & l'*Imperativo modo, tempore præsenti !* Et qui sont ces temeraires qui osent me défier ?

LE DOCTEUR.

Les trois chevaliers du soleil.

ARLEQUIN.

Qu'ils paroissent donc.

Les trois chevaliers du soleil entrent au so

des trompettes & des tambours ; & après qu'ils ont fait le tour du theâtre, un deux s'avance vers Arlequin, & lui dit :

Sciccio, ed immaginario imperator della luna, i tre cavalieri del sole, armati di giutissimo sdegno, ti fanno intendere, che è mera follia il pretendere in Eularia, Isabella, e Colombina. La scia d'amarle, o accingeti alla difesa.

ARLEQUIN *d'un ton fier & résolu.*

Messieurs, vous venez faire ici les Gascons, à cause que vous êtes trois, & que je suis tout seul : mais voila le Docteur & Scaramouche, qui vont me seconder ; & après cela si vous voulez, nous trois contre vous trois.....

UN CHEVALIER.

Che farai ?

ARLEQUIN.

Nous jouerons une partie à la boule.

UN CHEVALIER.

Lascia le buffonerie, e vediamo se hai tanta forza nel braccio, quanta temerità nella lingua. *Les tambours & les trompettes recommencent à jouer, Arlequin, le Docteur, & Scaramouche s'arment, se battent & sont vaincus.*

UN CHEVALIER *à Arlequin qui est à terre.*

Arrenditi, o sei morto.

ARLEQUIN.

Ah, discourtois chevalier ! tu m'as occis.

LE CHEVALIER.

Rinudzia agli amori d'Eularia, Iſabella, e Colombina.

ARLEQUIN.

Rinunzio Eularia, Iſabelle, Colombine, le chien, le chat, les puces, les punaiſes, & toute la famille.

UN autre CHEVALIER *s'avance, & dit à Arlequin.*

Cavalier Codardo, prendi pur Colombina, ch'a me baſta ſol l'averti vinto. *Et la Comedie finit.*

JASON.

ARLEQUIN JASON, OU LA TOISON D'OR COMIQUE.

COMEDIE EN TROIS ACTES

Mise au theâtre par Monsieur D**** & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 9 jour de Septembre 1684.

SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN JASON, OU DE LA TOISON D'OR COMIQUE.

SCENE DE L'ENCHANTEMENT.

MEDE'E seule.

QUoi donc? l'orgueilleuſe Ipſiphile,
Juſques ſur mon paillié, juſques dans ma maiſon,
Viendra me dérober Jaſon,
Et je demeurerai tranquille?
Moi, maitreſſe paſſée en tout enchantement,
Qui ſais magie & noire & blanche,
Qui tiens les diables dans ma manche;
Je ne pourrai retenir un amant:

Moi? Ne suis-je donc plus Medée?
L'amour dont je suis obsedée,
M'a-t-il fait oublier ce que j'ai de pouvoir?
Non, non, trop cruelle rivale,
Il est tems de te faire voir
Si j'ai quelque pouvoir sur la rive infernale.
Rendons pour quelque tems Jason si contrefait,
D'esprit si lourd, & de corps si malfait,
Que ma rivale le haisse.
Servons-nous de cet artifice:
Elle quittera ce séjour.
Je n'aurai plus d'obstacle à soulager ma peine.
L'amitié des lutins n'est pas tout-à-fait vaine.
Si je ne puis par eux inspirer de l'amour,
Je puis inspirer de la haine.
Sus donc, que tout l'enfer soit soumis à mes vœux,
Que la nuit, le cahos, l'Acheron, le Tenare,
Que ces sombres manoirs, ces fleuves tenebreux,
Dont le non seulement est terrible & barbare,
Le Stix, le Phlegeton, le Leté, le Tartare,
Que tout sente l'effort de mes charmes affreux.
Toi, divinité scelerate,
Qui te mêles de cent mêtiers,
O Iune, que chez les sorciers
On appelle la triple Hecate:
Vous esprits puissans & malins,
Démons, Lares, Follets, Lemures & Lutins,
Ramassez en ce jour, pour servir ma furie,
Votre plus fine diablerie.
Et vous diables nouveaux, sergens, clercs, procureurs,
Commissaires, greffiers, alterez picoreurs,
Vous de qui la malice énorme,
Par une adroite trahison
Rend l'équité même difforme,
Faites-en autant de Jason.
Il est vrai que Medée a sur vous peu d'empire,
Vous êtes des esprits retifs
Mais pourtant par certains motifs

Elle fait comme si elle comptoit de l'argent.

Je me flatte de vous réduire.
Je possede un riche tresor.
Que la taille à Jason soit bien défigurée ;
Comme vous faites tout pour l'or,
C'est pour vous la toison dorée.

Ici la statue heroique de Jason, qui est au milieu de la scene, se change en celle d'Arlequin, dont Jason conserve la forme durant toute la piece.

MEDE'E *après l'avoir considéré sous cette figure :*
Le voila tel que je desire.
Mais Ipsiphile vient. Adieu, je me retire.
(Ipsiphile arrive.)

SCENE SUR LES OFFICIERS.

IPSIPHILE, MEDE'E.

IPSIPHILE.

AH, madame, arrêtez, & pour me consoler,
Voyez au moins les pleurs que vous faites couler.
Quoi ! de tant de heros dont brillent la Colchide,
N'aurez-vous fait un choix que pour faire un perfide ?
Car ce nouvel amant, dont vous briguez la foi,
Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à moi.
Chagrine, sans repos, pleine d'impatience,
Lasse, vaincue enfin des tourmens de l'absence,
J'ai tout abandonné pour revoir un amant :
Et quand prête à jouir d'un bonheur si charmant,
Déja je m'aplaudis du succés de mes peines,
J'apprens que cet amant est chargé d'autres chaines.
Je le trouve inconstant, je le voi dans vos bras.
Ah, madame, ces fers ne vous honorent pas !
Plaignez l'égarement d'une jeune princesse,
Qui se forme un bonheur de toute sa tendresse :
Pardonnez la chaleur de ses transports jaloux,
Et quittez un penchant trop indigne de vous.

MEDE'E.

Ouf! cela fend le cœur. Bon Dieu, que de tendresse!
Helas, vous me faites pitié!
Mais pour être d'un cœur fort longtems la maitresse,
Vous en avez trop de moitié.
Vous m'avez toute l'encolure,
De venir en ces lieux chercher quelque avanture.
Mais ce n'en est plus la saison;
Et dans le pays où nous sommes,
Il n'est rien de si froid que les hommes.
On n'en peut arracher ni plume ni toison.
On n'y fait des frais qu'en fleurettes.
Des beaux discours, des complimens,
Des reverences fort bien faites,
De petits vers, des chansonnettes,
Voila de quoi tous les amans
Payent les faveurs des coquettes.
Et même à present à la cour,
On a tant d'ardeur pour la gloire,
Qu'on ne songe qu'à la victoire:
On a presque oublié l'amour.
Déja même l'on voit telle dame forcée
A descendre du rang où le sort l'a placée,
Pour avoir des soupirs d'un étage plus bas.
Telle en gueuse, telle en achette:
Et si grande en est la disette,
Qu'au mépris de tous nos appas,
Sans argent l'on n'en aura pas.
Cherchez fortune ailleurs, si vous me voulez croire.

IPSIPHILE.

Ah! jugez autrement de l'objet de mes feux,
Et cessez d'insulter à mon sort malheureux.
Non, madame, mon cœur qui n'aime que la gloire
Ne cherche point ici de honteuse victoire.
Je laisse votre cour en butte à ses deffauts:
Je la plains: mais j'aspire à des desseins plus hauts.
Oui, je cherche un guerrier. . . . .

MEDE'E.

Un guerrier? Ah! madame,
Vous tombez de fiévre en chaud mal.

Hé, ne vous flattez point d'un espoir trop fatal :
Un guerrier vous prendroit pour femme ?
Vous vous attendez à sa foi ?
La foi de nos guerriers pése moins que leurs plumes ;
Et l'on perd chez eux les coutûmes
De prendre des femmes à soi.
Mars n'épousa jamais la reine de Cythere.
Ils suivent son exemple, & vivent comme lui ;
Et leur mariage ordinaire
Se fait avec celle d'autrui.
Hé, comment un homme de guerre,
Qui court tous les coins de la terre,
Errant tantôt ci, tantôt là,
Pourroit-il se borner à son petit menage,
Il ne faut pas croire cela.
Voulez-vous qu'une épouse en tous lieux l'accompagne?
Non, leur methode vaut bien mieux.
Selon le changement des lieux,
Ils ont femme de ville, & femme de campagne.
Mais si votre ardeur est si forte,
Que vous vouliez passer par dessus ces égards,
Que de chagrins de toutes parts !
Vous craignez que la gloire un peu trop ne l'emporte :
Vous courez, quoique loin, tous les mêmes hazards ;
Vous tremblez aux faux bruits que sans cesse on rapporte ?
Et puis un vilain coup, que l'on ne prevoit pas,
Viendra lui sequestrer ou la cuisse ou le bras.
Et dans ce terrible équipage,
Quand on n'est plus propre aux combats
On ne l'est guere au mariage.
En voulez-vous faire un galant ;
C'est encore pis vingt fois. Pour tarir une bourse,
Un guerrier a toujours un merveilleux talent,
Et des pertes qu'il fait la belle est la ressource.
Aprés l'effet des petits soins,
Le cavalier aura l'ame chagrine.
La dame du chagrin veut savoir l'origine.
Il voudra le cacher, ou le feindre du moins.

L'amant

L'amante s'en plaint & s'obſtine;
Alors on fait ſavoir tous ſes petits beſoins.
On aura perdu ſon bagage;
Il faut refaire un équipage;
Peut-on voir un amant chagrin?
Il a beſoin d'argent, on en offre à la fin.
L'amant s'en fâche, & le refuſe:
On le fléchit tout doucement.
Il l'accepte en faiſant une fort tendre excuſe,
Et voila tout le payement.
Je vous parle peut-être un peu trop franchement:
Mais j'ai peur qu'on ne vous abuſe.

IPSIPHILE.

Hé, madame, quittez le ſoin de mon repos,
Et me laiſſez Jaſon, cedez-moi ce heros.
Lui ſeul me rend heureuſe, & je vous le demande.

MEDE'E.

Quoi, vous me demandez Jaſon?
Voyez un peu le bel oiſon!
Oh, la fortune n'eſt pas grande.
Vous vous coeffez d'un tel magot?
Laid, ventru, mal-bâti, petit comme un nabot.
Je vous aurois cru plus friande.
Pourtant ſi vous l'aimez, tant mieux.
Vous allez voir paſſer ſon triomphe en ces lieux.
S'il ſuffit pour guerir l'ardeur qui vous poſſede.
De tout mon cœur je vous le cede.

SCENE DU TRIOMPHE ET DU RECIT DU COMBAT.

LA REINE, IPSIPHILE, LICURGUE, & pluſieurs Dames au balcon, regardant Jaſon qui vient, ſuivi de pluſieurs Argonautes à cheval.

JASON *à la Reine.*

MAdame.... madame..... Cela préſuppoſé, je vous aime. Ce crocheteur de gloire, ce Jaſon triomphant, eſt tellement chargé d'exploits, qu'il en fourniroit en un beſoin à tous les ſergens de la ville. Comme les harangues & les folies ne ſauroient jamais être trop courtes, cela étant, je finis la mienne, vous priant de deſcendre ici-bas le plutôt que vous pourrez, parceque les Jaſons ne ſont pas accoutumez de parler du bas en haut. *Pendant que la Reine deſcend du balcon, Arlequin deſcend de ſon char, & tombe. Les Argonautes, qui ſont Scaramouche & Paſquariel, font faire des courbettes à leurs chevaux, dont Arlequin a peur. Il leur ordonne de ſe retirer, & d'aller à l'écurie faire manger de l'avoine à leurs chevaux, & de ſe reſſouvenir de ne la pas manger eux-mêmes. Les Argonautes ſe retirent, & on voit arriver la Reine.*

LA REINE.

Invito Giaſone, è grande la fama delle voſtre prodezze; ma per grande che ſia, è molto meno del vero. Sarei alquanto voglioſa, ſe non le foſſe d'incommodo, di ſapere dalla propria bocca di Giaſone, il raconto dell' ultimo ſuo combatto navale:

Onde ferimmi già l'orrechie il grido:
Ma al racconto d'altrui pocco mi fido.

JASON.

Madama, giache la voſtra reginitudine è curioſa de ſaver el raconto del combatto naval, ghe faró e'l recit *della vittoria che hò remportà.* Une tempête horrible ayant fait danſer toute la nuit mes vaiſſeaux, ce bal finit *alla punta dell giornò.* La pointe du jour, madame, c'eſt comme qui diroit, lorſque le ſoleil *mette la teſta alla feneſtra dell' Oriente*, pour voir s'il fait jour, afin de ſe lever. Mon grand talent c'eſt de me rendre intelligible. Le ſoleil donc étant levé, le roſſignol avec ſon doux ramage, nous invite tous à fumer une pipe de tabac. Deux heures aprés, je découvris la flotte des ennemis, qui étoit compoſée de trois cens voiles, ſans les chariots & les fourgons. D'abord qu'ils me virent, ils ſe rangerent en bataille en forme de croiſſant; & moi je me rangeai en pleine lune. Mais comme le vent m'avoit pouſſé près de la terre, & qu'un fort des ennemis qui étoit ſur une montagne, m'incommo-

doit beaucoup avec ſon canon, je détachai quatre fregates qui monterent tête baiſſée dans le fort, & s'en rendirent les maitres. Le ſignal de la bataille étant donné, la cavalerie commença à eſcarmoucher.

LA REINE.

Come la Cavalleria ſopra il mare ?

JASON.

Oui, madame, c'étoit des chevaux marins que j'avois mis ſur les aîles. Les deux flottes ſe mêlerent ; & ce fut pour lors, madame, qu'il y eut beaucoup de coups de poing donnés. Le combat fut ſi horrible, que la mer rouge en pâlit. Je coulai à fond dans cette occaſion, ſoixante gros vaiſſeaux, quarante fregates, trente-deux flûtes, & vingt-cinq flageolets. On vint à l'abordage. Le premier homme qui entra dans mon vaiſſeau, je lui tire un coup de piſtolet à travers le viſage, qui vous lui jette les deux meilleurs yeux hors de la tête. Tous les autres, effarouchés de ce premier coup, degringolerent ſans tambour, apprehendant que je ne fiſſe des quinze-vingt de tout le reſte de l'armée. Le grand amiral tint bon : mais par bonheur un bœuf de ma ſuite, qui étoit ſur mon vaiſſeau pour ma proviſion, effarouché du bruit du canon, donna un coup de corne dans le ventre du grand amiral, qui lui fit ſortir les trippes. Ma cuiſiniere, habile, ſans perdre de tems, les

prit & en fit un boudin que je vous apporte, madame, *per marca della mia vittoria.*

Un page preſente un baſſin à Jaſon, où ſont pluſieurs rouleaux de papier blanc en guiſe de boudin. Jaſon prend le baſſin, & le preſente à la reine.

LA REINE.

Rendo infinite grazie e del preſente, e della memoria conſervata di me. Ma atteſo che tal cibo non è di mio guſto. Potrà Giaſone diſporne in favor d'altro ſogetto. Solo d'una coſa mi dolgo, che in heroe così famoſo, in ſemideo così degno, ſi ritrovi macchia d'infedeltà, neod'ingratitudine. Hiſifile amòvvi, o Giaſone, e fu da voi corriſpoſta. Come dunque ora la ſdegnate?

Non convienſi ad heroe gangiar di dama.
Tropo l'infedelta macchia la fama.

JASON.

Que voulez-vous, madame, que je faſſe d'Ipſiphile? Eſt-elle capable de venir avec moi à l'armée, de graiſſer mes bottes, d'étriller mon cheval, d'aller au fourage, de planter le piquet, de faire bouillir la timbale? *Vers Ipſiphile.* Madame Ipſiphile, ſeurement vous me ſcandaliſez; *e poſſo dirve, quel che Seneca diſſe à Lucrezia Romana*, en pareille occaſion: mon cœur n'eſt pas fait pour toi, mon cœur n'eſt pas fait pour toi. C'eſt dans l'hiſtoire Romaine au moins.

IPSIPHILE *en s'en allant*

Ha, ingrato!

JASON.

Vraiment, vraiment, j'en ai bien fait ſoupirer d'autres.

LICURGUE *qui eſt amoureux d'Ipſiphile.*

In verità ſignor Giaſone, ſiete poco corteſe verſo le dame che vi amano, ed io non comprendo come ſe ne trovi che vi ſeguino ancora. Veramente un bel visò per far innamorare.

JASON.

Qu'appellez-vous, monſieur? Mon viſage eſt plus beau que le vôtre; *e quando un core foſſe di marmo, o di rocca, biſogna* qu'il ſe rende à mes attraits. J'ai un ſecret pour faire courir après moi toutes les belles.

LICURGUE.

E dunque per incanto?

JASON.

Naturellement.

LICURGUE.

E come?

JASON.

In queſta maniera. Je n'ai qu'à faire une viſite à une belle, & lui plier ſa toilette, vous la voyez d'abord qui court aprés moi comme tous les diables. *Licurgue en riant s'en va d'un côté, & Arlequin entre de l'autre.*

SCENE
DE JASON ET DE MEDE'E.

MEDE'E.

INgrat, il eſt donc vrai que certaine inconnue,
De ton digne minois ferue,
Vient ici tout exprès s'aſſurer de ta foi,
Et prétend triompher de moi,
Sans craindre les tranſports dont mon ame eſt émue?
Là: ne reſſens-tu pas quelque ſecrette horreur?
Oſe-tu commettre un tel crime?
Sais-tu bien ce que peut une femme en fureur,
Et ſorciere ſorcieriſſime?
Quoi? tu n'as pas un brin ni d'amour ni de peur?
Tu ne me répons rien. Veux tu parler?

JASON.

Madame,
Pour être redoutable, il ſuffit d'être femme.
Je crains plus ce nom ſeul que tout votre pouvoir.
Mais encor faut-il bien ſe faire un peu valoir.
Les mouvemens jaloux qu'une rivale excite,
Font en quelque façon une fauſſe au merite;
Et le cœur d'un heros, ſi beau, ſi gros, ſi gras,
Devoit bien vous couter quelque peu d'embaras.

MEDE'E.

Ah, ah, j'en ſuis d'avis! J'aime cet artifice.
Il faut que tes rigueurs me cauſent la jauniſſe?
Prends plutôt le parti d'appaiſer mon courroux,
Si tu ne veux bientôt. .....

JASON.

Ah, madame, tout doux.
Pardonnez à Jaſon ce petit ſtratagême,
Approchez ſeulement pour connoitre que j'aime.
Vous ſentirez l'effet de toutes vos beautez.
Mille ſoupirs pour vous ſortent de tous côtez.

Daignez vous adoucir, moderez votre haine.

MEDE'E *portant la main à ſon nez.*

Toi même, en ſoupirant, modere ton haleine,
Fais un peu des ſoupirs d'une meilleure odeur.

JASON.

Helas! c'eſt un effet & d'amour & de peur.
Tous deux les font ſortir par un chemin contraire;
Mon amour par devant, & ma peur par derriere.

MEDE'E.

Quoi? tu pretens par cet amour venteux
Eteindre ma colere, ou r'allumer mes feux?
Non, je veux des preuves plus claires.
Je te veux voir pleurer auparavant.

JASON.

Mes larmes pourront donc rétablir mes affaires?
Et bien, répandons-en, elles ſont neceſſaires.
Ah que ſavoir pleurer eſt un heureux talent!
Ca, cruelle, pleurons. Ta rigueur ſans ſeconde
Vaut, pour faire pleurer, tous les oignons du monde.
Pleurons donc. Mais cherchons quelque agréable ton.

Il pleure de differentes manieres.

Fi, cela ne vaut rien..... encor moins..... paſſe..... bon.
Et bien, tigreſſe, as-tu quelque choſe à me dire?

MEDE'E.

Oui! tu ne pleure que pour rire.
Tiens. Pour me bien prouver que ce n'eſt pas un jeu;
Il faudroit te tuer un peu.

JASON.

Ne faut-il que cela? Ce n'eſt pas une affaire.
Ca donc, tuons-nous pour te plaire.
Que le bruit de ma mort étonne l'Univers.
Pourtant ce n'eſt gueres la mode.
Les amans d'apreſent ont certaine methode
De ne ſe plus tuer qu'en vers.

MEDE'E.

Non, non, c'eſt tout de bon, & je veux que tu meure.
Helas! meurs ſeulement pour un petit quart-d'heure,
Et ſoit ſeur aprés d'être aimé.

JASON *prenant ſon épée, & ſe l'appuyant au cœur du côté du pommeau.*

Tiens, c'en eſt fait : Allons, Jaſon : ferme, courage.

Medée veut l'arrêter, pour lui faire prendre l'épée du côté de la pointe.

Non, laiſſez-moi, pendant que je ſuis animé.

MEDE'E *lui ôtant ſon épée, & la lui redonnant par la pointe.*

Attens, tiens, c'eſt par là. Tu n'en ſais pas l'uſage.

JASON.

Excuſez mon apprentiſſage.
Je n'y ſuis pas accoutumé.

MEDE'E.

Vite, dépêche-toi.

JASON.

Oh, ne vous en déplaiſe
Laiſſez les gens ſe tuer à leur aiſe.

MEDE'E *en riant.*

Ha, ha, ha ha !

JASON.

Tu ris ? Tais-toi donc, ſi tu veux.
Il faut, pour ſe tuer, un peu de ſerieux.
Allons, la choſe eſt réſolue.
Sans barguigner, c'en eſt fait, je me tue.
Là, fort, zeſte.

Il fait gliſſer la pointe de l'épée entre ſes jambes, & tombe deſſus, comme s'il s'étoit percé.

MEDE'E.

Vraiment, je crois qu'il a raiſon.
Etes-vous mort, monſieur Jaſon ?
Dieux ! qu'ai-je fait ? quelle diſgrace ?
Cher Jaſon, es-tu mort ?

JASON.

Mort, s'il en fut jamais

MEDE'E.

Helas ! reviens que je t'embraſſe
Pardonne-moi. Reviens, je t'en prie.

JASON.

Oh de grace,
Laiſſez vivre les morts en paix.

MEDE'E.

Ciel! quelle fatale avanture!
Oui, je confeſſe que j'ai tort.
Je t'aime.

JASON.

Aſſurément?

MEDE'E.

Revien. Je te le jure.

JASON.

Hé bien, ceſſons donc d'être mort.
Or ſus, je veux que l'on me flatte.

MEDE'E.

Oui, je t'aime, mon cœur.

JASON.

Bien fort?

MEDE'E.

Bien fort.

JASON.

Qu'on me donne la patte.
Amans qui vous plaignez, j'ai trouvé votre fait.
Tuez vous. Rien n'eſt tel pour fléchir une ingrate:
Mais tuez-vous comme j'ai fait.

SCENE
DE JASON DE MEDE'E,
& d'IPSIPHILE qui ſurvient.

MEDE'E.

SI bien donc qu'à la fin, indomptable Jaſon;
Vous croirez, à ma barbe, emporter la toiſon?
Et déja votre bras, en dépit de mes charmes,
Croit vaincre les taureaux, les dragons, les gendarmes?

Mais c'eſt à mon avis être bien effronté.
Tu ne t'es pas encore aſſés bien conſulté.
Non, mon cher, défais-toi de tant de confiance,
Jaſon ſe trouvera plus poltron qu'il ne penſe.

JASON.

Madame, je l'aurai malgré vous & vos dents.
Ce ſera mon bijou. J'en ai fait des ſermens.
Quoique votre rigueur me gourmande & m'accable,
Je n'en démordrai pas, ventre bleu, pour un diable,
Allons, j'en veux découdre.

MEDE'E.

Ah Jaſon, mon mignon!

JASON.

Laiſſez-moi.

MEDEE.

Je t'en prie.

JASON.

Oh non, vous dis-je, non,

IPSIPHILE *ſurvenant & arrêtant Jaſon par le bras.*

Doux objet de mes vœux.

JASON *ſurpris de ſe voir entre Ipſiphile & Medée.*

Qu'entens-je? ah je m'engage?
Ca, mon cœur; tenons bon: allons, prenons courage.
Evitons de ces yeux la cruelle douceur.
Au meurtre, on m'aſſaſſine, au voleur, au voleur,
Plus fendant qu'un gaſcon, & plus vaillant qu'un ſuiſſe;
Je ferai des taureaux, & boudin & ſauciſſe.
Quel dégat! quelle horreur, lorſque mon coutelas,
Va fendre ces coquins comme des échalas!
Lors que boulverſant barrieres, paliſſades,
Je vais faire aux dragons cornes & petarades?
Lors que pulveriſant les plus vaillans heros,
Je ferai du tabac des cendres de leurs os!
Lors qu'on ne verra plus que côtes enfoncées,
Que gigaus décharnés; qu'échines fracaſſées!
Quel haricot morbleu de jambes & de bras!
Et que mes coups de poing vont cauſer de trépas!
Ma colere animant mes deux bras homicides,

Va faire de Colcos un hotel d'invalides.
Par la mort, par le ſang, j'y perdrai mon latin;
Où j'aurai la toiſon. C'eſt l'ordre du deſtin.
Je me mocque des rats.

MEDE'E.

Tu ne crains point mes charmes?

IPSIPHILE.

Ah Jaſon, arrêtez, voyez couler mes larmes!
Rendez-moi votre cœur, ou je meurs de ſouci.
J'en eſpere une part.

MEDE'E.

J'en eſpere une auſſi.
Explique-toi, Jaſon, regle notre fortune.

JASON.

Comment? vous en voulez une part à chacune?
Vous prenez donc mon cœur pour le gâteau des rois?
Oh non pas, s'il vous plait: C'eſt pour une autrefois.

IPSIPHILE.

Dans quel funeſte état ma fortune eſt réduite?
Je ſuis un inconſtant, qui me fuit, qui m'évite.
Laiſſe aller la toiſon, & me rends ton amour,
Jaſon, ou ton départ me va priver du jour.

JASON.

Hé bien ſoit, archiſoit: quelque choſe qu'on faſſe;
La toiſon, malgré vous, appartient à ma race.

MEDE'E *à part.*

Pour rallumer ſa flamme, & ſoulager mon cœur,
Tachons de ramener l'ingrat par la douceur.
Haut Jaſon change d'avis, aime-moi, je t'en prie.
Je ſuis jeune, paſſable, & peut-être jolie.
Je veux être à tes vœux plus douce qu'un mouton,
Et tu peux me gagner, ſans combattre un dragon.
Songe bien qu'un dragon a peu de complaiſance:
Qu'étant ſi gros, ſi gras, de ſi tendre apparence,
Tu te verras croqué de quatre coups de dents.
Aime-moi. Tu le peux, ſans craindre d'accidens.
Qu'en dis-tu, mon amour?

JASON.

Je frémis; je friſſonne.

A droite, à gauche, helas! l'amitié me talonne.
Je ſens remplir d'amour le creux de mon cerveau.
Mon jabot eſt gonflé, je creve dans ma peau.
On m'a deſarçonné: le grand diable s'en mêle,
Et mon cœur contre lui ne bat plus que d'une aile.
Ouf! ah, je n'en puis plus. La toiſon, ſes beaux yeux,
Mes exploits, mon honneur, mes plaiſirs: ah, grands Dieux!
De mes perplexités la machine flottante,
Cà, là, du nord au ſud la victoire éclatante,
Parmi tant de lauriers, la gloire, ſes appas,
Car..... d'autant..... oui..... d'ailleurs..... je puis.... je ne puis pas.
De mes affreux malheurs la tragicomedie.....
Vous voyez bien par là que j'aime à la folie.
Je renguaine mon fier, & quitte mon courroux.
Coupez, taillez, rognez, me voilà tout à vous.
Je ſuis à vos deſirs entierement conforme.

MEDE'E.

Je triomphe.

IPSIPHILE.

Ah l'ingrate!

JASON.

Attendez-moi ſous l'orme.

SCENE DES *ITEMS.*

MEDE'E, JASON.

MEDE'E *tenant la Toiſon d'or, & fuyant devant Jaſon.*

NOn, tu ne l'aura pas; non te dis-je, tu ne l'auras pas.

JASON.

Ah, Medée, ſans rancune!

MEDE'E.

A moins que tu ne m'épouſes, point de toiſon.

JASON.

Quoi, tu te rebelles contre mon bras dragonicide, taureaunicide, gendarmicide, & autres choſes en *ide*? Ne ſuffit-il pas que j'aye gagné la toiſon, pour.....

MEDE'E.

Point de quartier ſans la nôce. Il faut paſſer par là ou par la fenêtre. Ce n'eſt pas ici le tems de barguigner: Me veux-tu, ne me veux-tu pas.

JASON.

Puiſque tu en es logée là, il vaut autant ſauter le bâton. Mais comme le marché eſt un peu longuet, il eſt bon de ſavoir à peu près tes allures, & de quel bois tu prétens te chauffer: ça, marchandons ric à ric. Chacun y eſt pour ſon compte, une fois.

MEDE'E.

Oh, de bon cœur. Explique ta chance.

JASON.

Item, il ne faut pas te mettre ſur le pied des femmes d'aujourd'hui; & tu comptes ſans ton hôte, ſi tu me prends pour un ſurtout de galanterie. *Item*, point de brocard: de brocard d'or, s'entend. *Item*, jamais de crêtes. Tous ces tas de rubans qui parent la tête des femmes, gâtent ſouvent celle des maris.

MEDE'E.

Ce n'eſt pas mal débuter. Et bien, aprés?

JASON.

Item, point de grands laquais. Car tous les grands laquais de madame, ſont d'une dangereuſe ſuite pour monſieur.

MEDE'E.

Courage.

JASON.

Item, point de matelotte au moulin de javelle.... Tu ris: Tais-toi donc. Diable, ce n'eſt pastoujours le poiſſon qui mêne les gens en ce pays-là. *Item*, point de promenade ſans moi: point de repas clandeſtins; point de fricaſſées à Boulogne, aux Pelerins, au grand Turc, & à mille autres endroits où les amis du mari tâchent à devenir les amis de la femme. Franchement les femmes qui vont au cabaret, n'y vont pas pour des prunes.

MEDE'E.

Eſt-ce qu'on n'oſeroit manger un morceau avec ſes amis?

JASON.

Mon dieu! ces ſortes de morceaux-là ſont toujours indigeſtes; & le plus sûr, c'eſt de revenir manger chez ſoi aux heures bourgeoiſes. *Item*, point d'accointance avec les gens de robe.

MEDE'E.

Comment, les gens de robe t'effarouchent? Je te l'aurois pardonné quand on les

prenoit pour des mestres de camp, & qu'ils portoient des épées, des cravattes, & des ringraves. Mais presentement qu'on les a fixez au rabat & au manteau; ma foi des gens dans cet équipage-là n'appétissent gueres les femmes.

JASON.

Item.....

MEDE'E.

Encore?

JASON.

Diable, c'est un grand *Item*, celui-ci. Point de cotterie, point de commerce, point de frequentation avec les gens d'affaires.

MEDE'E.

Tu ne veux donc voir que des gueux?

JASON.

Je ne veux point connoitre des gens qui amorcent les femmes avec l'argent, & qui offrent à point nommé tout ce que les maris refusent. Malpeste, de quelque âge que soit un financier, il est plus dangereux que quinze hommes d'épée.

MEDE'E.

Quoi? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaires? Tu ne sais donc pas que ce sont des duppes bannales, que les femmes amusent avec des cartes, & qui ne se font de merite & de réputation auprés d'elles, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu?

JASON.

JASON.

Tant pis.

MEDE'E.

Tant mieux.

JASON.

Tant pis, vous dis-je. Diable, rien n'eſt plus pernicieux pour le repos du menage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre. On commence d'abord par être de moitié avec une jeune femme. Si elle perd, on paye pour elle : quand elle gagne elle empoche tout ; & ce ſeroit un grand miracle, ſi ces meſſieurs étoient longtems de moitié avec la femme, ſans être auſſi de moitié avec le mari.

MEDE'E.

Or ſus, je m'en vais faire des *Items* à mon tour.

JASON.

A ton aiſe.

MEDE'E.

Item, point de défiance. Car de l'air dont je te vois, tu ſerois jaloux comme un Italien.

JASON.

Ma foi, c'eſt un mal bien univerſel.

MEDE'E.

Item, point de jolies ſervantes. Cela tire à conſequence, &. . . .

JASON.

Mais. . . . .

MEDE'E.

Point de mais là-deſſus. *Item*, jamais

d'yvrognerie, jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ni de Bons-enfans.

JASON.

Il faut donc crever de ſoif pour t'épouſer?

MEDE'E.

Point du tout. Amenes tes connoiſſances chez nous. L'ordinaire ſera bien petit, s'il n'y a de quoi regaler deux ou trois de tes amis. Tu ſonges? prends ton parti. Tu as fait les conditions : voilà les miennes. A ce prix, je ſuis à toi avec la toiſon.

JASON.

Marché fait. Touches là; je te veux apprendre une nouvelle. La reine a marié Ipſiphile à Licurgue. Ainſi nous allons être tous contens. Or ſus, quand partirons-nous pour aller en Grece?

MEDE'E.

Doucement. On ne ſe met pas en chemin le jour de ſes nôces. Avant que de partir, je te veux donner un plat de mon mêtier. *Ici Medée frappe la terre de ſa baguette. Le theâtre s'ouvre & repreſente un jardin avec des caſcades magnifiques, & quantité de figures ſur des piedeſtaux.*

JASON.

Diable! voila une belle magie, celle-là!

MEDEE.

Tu vois, Jaſon, que je mets tout en uſage pour te plaire, & que je n'ai pas toujours des diables à ma queue. Quoique magi-

tienne, j'entens raiſon, oui, quand il le faut.

JASON.

Malepeſte, le beau début ! Sans vous offenſer, prenez un peu votre baguette, & nous montrez toutes vos raretez piéce à piéce.

MEDE'E.

Il n'eſt rien que je ne faſſe pour te divertir ; à condition que tu me traiteras en honnéte femme, au moins.

JASON.

Oh, cela s'en va ſans dire.

MEDEE.

Tout ce que tu vois là de ſtatues, ce ſont des gens que j'ai changé en pierre, pour m'avoir fâchée.

JASON.

Ouf ! ſur ce pied-là je n'ai qu'à charier droit.

MEDE'E.

Vois-tu ce viſage couleur de pain d'épice ? C'eſt un medecin qui ſaignoit dans le pourpre, & qui m'ordonnoit l'émetique pour un mal de dents.

JASON.

Fi, au diable ! il falloit donc que ce fut quelque ignorant ?

MEDE'E.

Bon ! eſt-ce qu'il y en a d'autres ?

JASON.

Et ce haut de chauſſe à la candale ?

MEDE'E.

C'eſt un homme à la mode.

JASON.

Comment un homme à la mode? Un bon mari?

MEDE'E.

Non, un banqueroutier, qui m'a emporté cinquante mille francs.

JASON.

Hé, pourquoi tourmenter une ſi louable profeſſion? Il n'y a plus que ce mêtier-là de sûr pour faire fortune. Tout franc, vous n'avés point de conſcience. Et ce grand chapeau, ma mie, quel mal vous a-t-il fait?

MEDE'E.

Le mal que peut faire un comedien Italien. Il m'a rendue malade, à force de me faire rire.

JASON.

Comment appellez-vous ce maroufle-là?

MEDE'E.

C'eſt le docteur Balouard.

JASON.

Quoi, c'eſt là le docteur des Italiens? Le plaiſant bouffon! N'eſt-ce point auſſi que vous le châtiez pour s'être mêlé de parler françois? Hou, hou, j'ai oui ramager quelque choſe là-deſſus. Et ce vertugadin, par où vous a-t-il fâchée?

MEDE'E.

Par où? Il en eſt quitte à bon marché.

JASON.

Comment donc?

MEDE'E.

C'eſt un comedien de campagne, qui m'a ennuyée avec ſes grands rolles.

JASON.

Oh pour celui-là, mon cœur, je vous demande quartier. Comment diable! un comedien de campagne. Je m'en ſuis mêlé autrefois. Hé, ce ſont de ſi bonnes gens, qui jouent de ſi belles choſes. Ma foi, vous lui ferez grace en faveur de notre mariage. Petrifier de grands acteurs! Encore pour ces farceurs d'Italiens, patience: Mais un comedien de campagne! ho, cela eſt contre les bonnes mœurs.

MEDE'E.

D'où vient que tu t'intereſſes tant pour eux?

JASON.

Et mais, c'eſt que ce ſont d'habiles gens qui charment tout le monde, & qu'on ne ſauroit entendre ſans admiration.

MEDE'E.

Puiſque tu les aimes, à ta priere je lui fais grace, & à l'autre auſſi.

JASON.

Pour ce tabarin-là, au moins, je n'y prens point de part.

MEDE'E.

Oh, il faut que l'amniſtie ſoit generale.

JASON.

Et fi! vous mocquez-vous de faire grace à des Italiens? ce ſont des miſerables qui amuſent toute une ville, montez ſur deux

treteaux & trois planches, & qui ont l'effronterie de copier le carrouſel avec un cheval d'oſier, & quatre bougies allumées au bout d'une baguette.

SCENE DES COMEDIENS.

Ici les deux comediens François & Italiens, qui étoient petrifiez, deſcendent de leurs piédeſtaux.

LE COMEDIEN FRANÇOIS, *faiſant pluſieurs reverences à Jaſon.*

SEigneur. . . . .

JASON.

Ah, treve de ſeigneur! je ſuis l'antipode de la ceremonie.

L'ITALIEN.

Signor, la voſtra bonta. . . . .

JASON.

Quoi? les Italiens ſe mêlent auſſi de complimenter?

LE FRANÇOIS.

Magnanime ſeigneur, à qui je dois la vie. . . . .

JASON.

Ne vous ai-je pas dit que la ceremonie.... Tenez. Pour tout remerciement, donnez-moi cinq ou ſix de ces vers pompeux délayez dans le bon ſens, & que l'ame ſavou-

re comme un précis de raiſon. Et.... là.... de ces vers..... enfin de ces beaux vers qui vous mettent en réputation.

L'ITALIEN.

Signore, ſe voſignoria vole, ancora io le diro de' gran verſi.

JASON.

Vous, de grands vers! vous êtes de plaiſans fallots: C'eſt bien, à vous, ma foi, à débiter de bonnes choſes; à moins que ce ne ſoit pour les eſtropier, ou les rendre ridicules! Je ne ſai ſi ma memoire me trompe; mais je penſe avoir lu quelque part dans une gazette de Hollande, qu'un certain mauvais plaiſant de votre troupe, nommé Artir..... Arpir..... Arquir....

L'ITALIEN.

Arlicchino.

JASON.

Juſtement, Arlequin. On dit que cet animal-là s'eſt mêlé dans je ne ſai quelle farce, de tourner en ridicule un empereur romain nommé Titus. C'eſt bien à lui, ma foi, de berner un homme de cette qualité-là. Voyez, je vous prie, le bel emploi, de railler Berenice, qui a fait pleurer toute la France, & qui fera rire dorenavant les halles & la friperie. Voila de ces ſortes de choſes qui font ſaigner le cœur. *Au comedien François.* Monſieur, revenons à ces beaux vers françois, je vous prie.

LE FRANC, OIS *déclamant.*

Du grand flambeau des cieux la clarté vagabonde. . . .

JASON.

Ah, que cela débute bien! Du grand flambeau des cieux. Aprés, monſieur, aprés.

LE FRANC, OIS.

Du grand flambeau des cieux la clarté vagabonde,
De ſes rayons dorés perçoit l'émail de l'onde. . . .

JASON.

Il n'y a point là de verbiage. Ce ſont des choſes & des meilleures.

LE FRANC, OIS.

Du convexe azuré, lançant ſes premiers traits,
Peignoit les flots errans de ſes brillans attraits.

JASON.

Ah, jernie, voila ce qu'on appelle des vers. *Vers l'Italien.* Que dites-vous à cela, vous autres bâteleurs?

LE FRANCOIS.

Lorſque la foudroyante & terrible Hypolite,
Reine du Thermedon, redoutable au Cocyte,

JASON.

Il y a bien du beau là dedans.

LE FRANC, OIS.

Faiſoit trembler l'Affrique, & le pole des Cieux,
En jettant la frayeur juſqu'au trône des dieux,

JASON.

Cette moelle de vers!

LE FRANCOIS.

Sa frenetique ardeur, malgré tous les obſtacles,
Enfantoit par ſes coups l'horiſon des miracles.

JASON.

Ah, morbleu, il n'y a pas moien de tenir là contre:

Enfantoit par ſes coups l'horiſon des miracles !

Avec ces grands vers-là, on creve de monde chés vous ?

LE FRANÇOIS.

Nous n'avons pas une ame, & il ſemble...

JASON.

Quoi, le ſerieux ne vous amene pas toute la France ?

LE FRANCOIS.

Oh que non, monſeigneur ; on fuit tous les endroits où l'on parle raiſon.

JASON.

Hé bien, ſi le ſerieux ennuye le monde, que ne jouez-vous des piéces comiques ? Il y a aſſés de gens qui ne cherchent qu'à rire.

LE FRANÇOIS.

Helas, nous ne repreſentons autre choſe.

JASON.

Oui, mais, ce ſont peut-être des vieilles piéces ?

LE FRANÇOIS.

Pardonnez-moi, ſeigneur, nous ne mettons que des nouveautés ſur le theâtre.

JASON.

Et avec cela ?

LE FRANÇOIS.

Et avec tout cela, nous ne gagnons rien.

JASON.

Vous ne jouez donc que pour l'honneur ?

LE FRANÇOIS.

Nous ne jouons que pour nous tenir en haleine.

JASON.

Quel dommage ?

LE FRANÇOIS.

Nous ne faiſons plus rien depuis que les Italiens ont donné Prothée, le Banqueroutier, l'Empereur dans la lune.....

JASON.

Et fi, ce ne ſont que des farces & des enfilades de quolibets.

LE FRANÇOIS.

Et avec ces farces & ces enfilades de quolibets, ils attirent tout le monde chez eux; & ils n'ont point de place pour les femmes.....

JASON.

Quoi les femmes vont voir les Italiens ? Oh, il faut que je prie Medée de petrifier ces canailles-là.

LE FRANÇOIS.

Hélas, ſeigneur, quand ils ſeroient de pierre, je crois qu'ils feroient encore rire.

JASON.

Les femmes les vont voir. *O tempora, ô mores !*

MEDE'E.

Vraiment, vraiment, c'eſt bien dans un jour de nôce qu'il faut parler latin. Ça, ça, ſongeons à terminer la fête par un divertiſſement de ma façon. Or ſus, aprés avoir animé des ſtatues, je vais animer des caſcades.

Ici Medée frape de ſa baguette, & les caſcades jouent, & toutes les autres ſtatues deſcendent de leurs piedeſtaux, & forment une entrée de ballet. On y parodie la chaconne d'Amanis. Arlequin y danſe, & contrefait M. Pecour.

C'eſt celui qui compoſe les ballets à l'opera. Il a été le plus leger danſeur de ſon temps, & perſonne ne lui a jamais diſputé le bon air, la viteſſe de la jambe, la diverſité des pas, & la juſteſſe de l'oreille. Il eſt d'une imagination prodigieuſe pour l'invention, & il n'y a point de caractere qu'il ne rende ſenſible.

Tout ce qui ſuit ſe chante ſur l'air de la chaconne.

MEDE'E.

Le burleſque Jaſon
A conquis la toiſon!
Il eſt tout fier de cette victoire;
Tout retentit du bruit de ſa gloire:
Mais le plus grand de ſes exploits,
C'eſt de parler françois.

LE CHOEUR *repete.*

Mais le plus grand de ſes exploits, *&c.*

Ce qui donna lieu à ces deux derniers vers, ce fut que les comediens François s'étoient plaints au Roi il n'y avoit pas long-tems, de ce que les comediens Italiens parloient françois dans leur pieces, & que le Roi leur avoit répondu: Parlez Italien, vous autres.

JASON.

Brave, & charmant.

J'étois sûr de vaincre & plaire :
Guerrier, amant,
J'ai de quoi me satisfaire.
Et Medée à son tour
Me va faire la cour.

MEDE'E.

Lorsque pour toi je fais voir ma puissance,
Ton traître cœur est sans reconnoissance :
Mais souviens-toi
Que c'est de moi
Que tu dois attendre la loi.

On danse.

MEDE'E *aprés qu'on a dansé.*

S'il songeoit un moment à me plaire,
Je n'aurois plus pour lui de colere.
Je veux à mes genoux l'entendre soupirer,
Ou le diable à la fin pourra bien s'en mêler.

JASON.

Afin de l'appaiſe
Il faudra l'épouser.

On danse.

MEDE'E.

Si l'on prend tant de plaisir
A voir ce mariage,
Jason & Medée en auront tout l'avantage ;
Et suivant leur desir,
S'ils font rire aujourd'hui,
Ils pourront à leur tour rire aux dépens d'autrui.

LE CHEVALIER DU SOLEIL.

ARLEQUIN CHEVALIER DU SOLEIL.

COMEDIE EN TROIS ACTES

Mise au theâtre par Monsieur D**** & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 26 jour de Février 1685.

SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN CHEVALIER DU SOLEIL.

SCENE D'ARLEQUIN ET DE PASQUARIEL.

Cette scene n'auroit point été imprimée, si d'autres que moi ne l'avoient déja donnée au public toute tronquée. C'est une de ces scénes Italiennes, dont le merite est inseparable de l'action. Vous en allez juger vous-même.

PASQUARIEL *voyant Arlequin embaraſſé de trouver une bonne profeſſion pour vivre, lui dit :*

Fais-toi medecin. Si la fortune te rit, tu

ſeras bientôt riche. C'eſt un métier des plus lucratifs. Vois le docteur, combien il gagne depuis qu'il eſt en vogue pour la goute. Il a amaſſé plus de deux cent mille francs, & ſi il n'en ſait pas plus que toi.

ARLEQUIN.

Il faut donc qu'il en ſache bien peu, car je ne ſai rien.

PASQUARIEL.

Cela ne t'empêchera pas d'être habile medecin.

ARLEQUIN.

Parbleu, tu te mocques! Je ne ſai ni lire ni écrire.

PASQUARIEL.

N'importe, te dis-je. Ce n'eſt pas la ſcience qui fait le medecin heureux. C'eſt l'effronterie & le jargon.

ARLEQUIN.

Si cela eſt, j'aurai bientôt caroſſe. Je ſuis effronté comme un diable; & pour le jargon, le plus ſouvent je ne m'entens pas moi-même. Mais encore faudroit-il ſavoir les manieres dont les medecins en uſent, & comment eſt-ce qu'ils font avec leurs malades.

PASQUARIEL.

Je m'en va te montrer tout cela dans le moment. On commence par avoir une mule, & on ſe promene deſſus par tout Paris. D'abord un homme vient, qui dit: Monſieur le medecin, je vous prie de venir juſques chés

mon parent qui eſt malade..... Volontiers monſieur. L'homme marche devant, & le medecin le ſuit ſur ſa mule. *Ici Paſquariel contrefait l'homme qui marche, & dit à Arlequin qui le ſuit en trottant :* Que faites-vous là?

ARLEQUIN.

Je fais la mule.

PASQUARIEL.

On arrive au logis du malade. L'homme frappe; on vient ouvrir; le medecin deſcend de deſſus ſa mule, & ils montent tous deux l'eſcalier.

ARLEQUIN.

Et la mule, monte-t-elle l'eſcalier?

PASQUARIEL.

Hé non, la mule reſte à la porte. C'eſt l'homme & le medécin qui montent à l'eſcalier. Les voilà dans l'anti-chambre du malade. L'homme dit au medecin : Suivez-moi monſieur, je vais voir ſi mon parent dort. *Ici Paſquariel fait ſemblant de marcher fort doucement, allonge un bras, & fait comme s'il ouvroit le rideau du lit.*

ARLEQUIN.

D'où vient que vous marchez ſi doucement? PASQUARIEL.

C'eſt à cauſe du malade. Nous voilà dans ſa chambre, & tout auprès de ſon lit.

ARLEQUIN.

Auprès de ſon lit? Prenez donc garde de renverſer le pot de chambre.

PASQUARIEL.

PASQUARIEL.

Monsieur, le malade ne dort point; vous pouvez vous aprocher. *Aussi-tôt le medecin se met sur le fauteuil auprès du lit, & dit au malade*: Montrez-moi votre langue. *Pasquariel tire la langue contrefaisant le malade, & dit*: Ah, monsieur, je suis bien mal.

ARLEQUIN *voyant cela.*

Ah, la vilaine maladie!

PASQUARIEL.

Voilà une langue bien sèche, & bien échauffée. ARLEQUIN.

Il faut la faire mettre à la glace.

PASQUARIEL.

Voyons le poux: *Il fait comme s'il tâtoit le poux au malade.* Voilà un poux qui va diablement vîte. ARLEQUIN.

Cela me surprend, car d'ordinaire les poux vont bien doucement.

PASQUARIEL.

Tâtons le ventre. *Il fait semblant de tâter le ventre.* Voilà un ventre bien dur.

ARLEQUIN.

Il a peut-être avalé du fer.

PASQUARIEL.

Vîte, qu'on m'aporte les matieres.

ARLEQUIN.

Et quelles matieres, monsieur?

PASQUARIEL.

Les matieres du malade; ne savez-vous pas?

ARLEQUIN.

Ah, oui, oui. *Arlequin s'éloigne, & puis revient, tenant son petit chapeau sur une main, en guise d'un bassin, & ayant son autre main devant le nez.* Tenez, monsieur, voilà les matieres.

PASQUARIEL *feignant de regarder dans le bassin.* Les matieres sont louables.

ARLEQUIN.

Voilà de belles matieres à louer, vraiment! PASQUARIEL.

Qu'on me donne du papier, une plume & de l'encre. *Il fait comme s'il écrivoit.* Recipe ce soir un lavement, demain matin une saignée, & demain au soir une medecine. *Tout ceci se figure par Pasquariel, comme si on donnoit veritablement un lavement, si on faisoit une saignée, & qu'on avalât une medecine.* Après on prend congé du malade, & on s'en va en disant : Monsieur, demain je viendrai vous voir à pareille heure, & j'espere dans peu vous tirer tout-à-fait d'affaire. Aussi-tôt l'homme qui vous a introduit vous reconduit, & vous met dans la main un demi louis d'or. Vous remontez sur votre mule & vous vous en allez.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort aisé. Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse.

PASQUARIEL.

Et quoi?

ARLEQUIN.

C'eſt de connoitre le poux. Je ne ſuis point ſtilé à cela : je ne pourrai jamais deviner quand il y aura de la fiévre.

PASQUARIEL.

Je m'en vais te l'apprendre. Quand le poux eſt égal, c'eſt-à-dire, qu'il fait, tac, tac, tac, il n'y a point de fiévre. Mais quand il eſt interrompu & qu'il va vîte, en faiſant ti, ta, ta; ti, ta, ta; ti, ta, ta, il y a de la fiévre.

ARLEQUIN.

Voilà qui eſt joli, tac, tac, tac, point de fiévre; ti, ta, ta; ti, ta, ta; ti, ta, ta, de la fiévre : La fiévre fait comme un cheval quand il galoppe, ti, ta, ta....

PASQUARIEL.

Te voilà auſſi ſavant que les maitres, allons nous-en.

ARLEQUIN *en s'en allant.*

Ti, ta, ta; ti, ta, ta. Je ſuis pour le ti, ta, ta.

SCENE
SUR
LES GARCONS MARCHANDS.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AVez-vous vu les habits que vous aportoit la revendeuse? Il y en a un que vous aurez à bon compte.

ISABELLE.

Moi, prendre le reste d'un autre!

COLOMBINE.

Cela est fâcheux; mais vous dépendez d'un pere qui aime l'argent plus qu'il ne vous aime, & qui a la goute aux mains toutes les fois qu'il en faut donner.

ISABELLE.

A mon âge, n'avoir point d'étoffe à la mode! J'en suis si honteuse quelquefois, que je n'oserois me montrer.

COLOMBINE.

Ah! ce chagrin-là est juste; & si vous en sentiez moins, je ne croirois pas que vous fussiez fille.

ISABELLE.

Je la suis toute entiere de ce côté-là, &

je croi que l'on ne me regarde, pas quand je ne suis pas faite comme une autre.

COLOMBINE.

Vous n'êtes pourtant pas trop mal tournée.

ISABELLE.

Je me défirois moins de moi, si quand je viens le matin à ma toilette, je trouvois un habit neuf.

COLOMBINE.

Un habit neuf? Attendez, je pourrai bien....

ISABELLE.

Hé quoi, Colombine?

COLOMBINE.

J'ai pitié de vous. Laissez-moi faire. Votre pere n'est pas homme à se mettre en peine des habits que vous aurez, pourvu qu'ils ne lui coutent rien.

ISABELLE.

Il est vrai: mais si pour en avoir il falloit exposer ma gloire....

COLOMBINE.

Le pas pourroit être un peu glissant, si l'affaire se conduisoit par un autre: mais, dieu merci, je ne passe pas pour bête, & je prétens ménager les choses de maniere que la médisance même ne pourra y trouver à mordre. A dire le vrai, je ne comprens pas certains maris, qui permettent à leurs femmes des superfluités d'ajustemens magnifiques, qu'ils n'ont point payés. Elles

les ont gagnés au jeu, ou bien le marchand leur a fait crédit. Bagatelle. En argent, ou autrement, c'eſt toujours aux dépens du mari.

ISABELLE.

Comment prétens-tu?...

COLOMBINE.

Mon dieu! vous payerez quand vous pourrez. Je ne vous demande préſentement que trois ou quatre coups d'œil. Là-deſſus je vous fais prêter tout ce que vous voudrez d'étoffe, & par des gens ſans conſequence, quoique ce ſoit gens à bonne fortune; leſquels ſe plaiſent dans leurs intrigues galantes, & ſi on ne les ſoupçonne pas.

ISABELLE.

Hé qui ſont donc ces meſſieurs?

COLOMBINE.

Ces meſſieurs ſont des marquis de boutique, des heros de magaſin, & les favoris de ces fieres coquettes, qui voulant changer tous les jours d'habit, ont à tous momens affaire à eux. Enfin, ces meſſieurs ſont les beaux garçons marchands de la rue aux Fers, de la rue S. Honoré, & d'autres lieux de Paris, où les boutiques ſont remplies de gens de qualité.

ISABELLE.

J'aurois eu de la peine à le deviner.

COLOMBINE.

Comme ils ont un continuel commerce avec tout ce qu'il y a de plus poli, de plus

galant, & de plus spirituel à la cour & à la ville, ce qu'ils font a le bon gout, & on peut les regarder comme des copies des meilleurs originaux. Ils ne respirent que l'air musqué; ils n'entendent que les paroles qui ont le beau tour, & ne voyent que les manieres du plus pur usage du monde choisi. Ce n'est pas que quelquefois il n'entre beaucoup de ridicule dans tout cela: mais ce ridicule plait, pourvu qu'il soit à la mode; & le plus habile, sans cet air là, passeroit pour un pédant en galanterie. De plus, ces amans à petit bruit, sont les miroirs à la mode. Vous les voyez d'une propreté qui n'a point d'égale, & les injures de l'air ne causent aucun desordre à leurs perruques. Ils sont dans leurs magasins comme dans des trônes de brocard d'or. Ils déploient leurs étoffes avec des mains blanches, des airs gracieux, des yeux languissans; & regardent la dame bien plus que les étoffes.

ISABELLE.

J'en ai vu qui me sembloient fort contens de leurs personnes.

COLOMBINE.

Il y en a dont l'esprit n'est pas moins agréable que la personne, & qui étant doux & insinuans, viennent à bout de persuader tout ce qu'ils veulent. Chaque dame s'accoûtume à quelqu'un d'eux, & le demande

toujours en entrant chez le marchand. S'il eſt en ville, elle s'en retourne ſans vouloir rien acheter. Elle croit qu'il n'y a que lui qui lui puiſſe apprendre les modes nouvelles ; celles qui doivent durer ou paſſer vîte, & celles qui n'ont point encore paru, & où l'on travaille.

ISABELLE.

Mais pour tirer de lui ce grand ſecret de l'état marchand, il faut qu'elle lui faſſe beaucoup de careſſes.

COLOMBINE.

Bon ! Et qu'eſt-ce que cela coûte ? Une femme entêtée des modes nouvelles feroit encore plus. Pour empêcher qu'on n'en parle, elle eſt la premiere à dire qu'elle eſt des amies de monſieur Morinaux, ou tel nom qu'il vous plaira ; & tournant cela d'un air plaiſant & ſpirituel, elle l'embraſſeroit devant tout le monde, qu'on n'en diroit rien. Cependant comme quelques-uns de ces meſſieurs ſont aſſés bien faits, il eſt de certaines femmes d'un grand goût qui s'enflame tout de bon, & qu'un ſemblable commerce accommode d'autant plus, qu'on eſt fort longtems à découvrir les intrigues qu'on fait rouler ſur ces ſortes de gens.

ISABELLE.

Laiſſons cela. Tu en ſais beaucoup ſur cette matiere. COLOMBINE.

J'ai demeuré chez des dames qui ſe trou-

voient bien de cette sorte d'amour ; & même chez un gros marchand, où j'ai vu tout le manege de ces beaux pilliers de magasin. Si quelque jolie personne vient pour acheter, ils trouvent moyen de faire durer la conversation, en évitant de vendre d'abord. Ils disent que dans peu de jours il leur doit arriver quelque chose de plus beau, & qu'on lui portera au logis : & allant chez elle pour la voir plus à loisir, ils lui font bon marché, ou credit, & vont même jusqu'à lui offrir gratis ce qu'elle souhaite, selon qu'ils remarquent qu'elle a de penchant à être reconnoissante. Ils savent enfin tâter le terrein, & s'y accommoder.

ISABELLE.

S'ils étoient tous comme tu dis, magasin d'étoffe & magasin donnant, ce seroit-là une bonne chose ; & cela feroit grand plaisir aux coquettes mal-aisées.

COLOMBINE.

Il faut bien qu'il y en ait quelqu'un de plus rustique, pour donner du relief à la galanterie des autres. Ces beaux mignons de comptoir ont encore un avantage à quoi l'on ne pense pas. C'est qu'ils ont la clef de la plûpart des intrigues de Paris. L'amant vient avec la dame, & ils les voyent acheter des étoffes. L'amant n'attend point que la dame ouvre sa bourse. Il a de l'argent tout prêt, qu'elle lui rendra chez elle : & on de-

vine aisément ce que cela signifie. S'il faut porter des étoffes au logis, & que les galans aient leurs raisons pour ne s'y pas rencontrer, les industrieuses amantes n'ont pas les mêmes pour cacher leur passion, & elles déferent inconsiderément à une suivante, ou à quelque amie qui se trouve chez elle : Voilà qui plaira à monsieur un tel, voilà les couleurs qu'il aime, voilà qui est de son goût. Ces manieres font deviner le commerce. Et si l'amant est present, & qu'il réchigne de voir quelquefois la dame qui veut prendre une étoffe trop chere, le beau marchand profite de ce chagrin, qui met les amans en brouillerie : offre tel crédit que l'on veut dans un autre occasion, & surtout quand la dame est belle, & qu'il connoit que l'amant a de la peine à fournir. Enfin il découvre jusqu'aux grisettes mêmes qui viennent acheter chez eux avec leurs amans : l'amour ne peut se cacher : il fait que l'on est liberal. Il n'y a pas jusqu'aux mousquetaires & gardes du corps qui ne donnent, quand ils aiment.

ISABELLE.

Il faut que tu ayes quelque amant de magasin, pour savoir tout cela, & en avoir tant appris.

COLOMBINE.

Vous dites peut-être plus vrai que vous ne croyez. Il y a huit ou dix jours, qu'ayant

besoin d'une bagatelle, j'entrai dans une boutique, où un certain monsieur Galonnier m'échut en partage. C'est un grand garçon assez bien tourné, qui dit de fort jolis mots, & que je croi fort content de sa personne. La maniere dont il commença à me regarder, m'ayant fait connoitre qu'il me trouvoit à son gré, je pris pour lui de certains airs flateurs, qui l'obligerent à se radoucir pour moi. Outre le bon marché qu'il me fit, ce fut presque malgré lui que je payai. Tout étoit à mon service, je n'avois qu'à prendre. Je prétends vous l'amener ici : & deux ou trois mots gracieux que vous mêlerez à ce que je dirai, feront votre affaire.

ISABELLE.

Mais prens bien garde.

COLOMBINE.

J'ai dans ma tête le tour qu'il faut donner à la chose. Comptez sur moi, & les étoffes sont à vous.

SCENE DE LA TIRADE.

LE DOCTEUR, UN JEUNE MEDECIN.

LE DOCTEUR.

QU'y a-t-il, monsieur ?

LE MEDECIN.

Si les arbres ne semblent élever leurs branches vers le soleil, que pour lui rendre hommage des bienfaits qu'ils ont reçus de sa chaleur, ne vous étonnez pas, monsieur, si je vous offre les prémices de mon esprit, en reconnoissance du fruit que j'ai tiré de la lecture de vos ouvrages. La faculté, & tout ce que nous avons de gens savans en l'art de la medecine, avouent qu'il y a sur la terre un grand nombre de plantes capables de guerir les maux les plus inveterés, lesquelles néanmoins n'ont point de rang parmi nos simples, parceque nous en ignorons la vertu. J'en suis une, monsieur, de ces plantes inutiles, qui n'a point encore de rang considérable. Mais si j'ai passé jusqu'à present pour une herbe inutile, parceque l'on n'a de foi qu'aux vieux medecins, ce n'est pas à moi qu'il s'en faut prendre ; c'est à l'i-

gnorance du public, qui croit que les medecins ne ſont bons que lorſque les autres hommes ne valent plus rien, & qu'on ne fait d'état d'une conſultation, que lorſque meſſieurs les conſultans compoſent un trio de ſiécles : & un malade n'aura point de foi pour ſa gueriſon, qu'il ne voie au chevet de ſon lit, deux fois par jour, une de ces vieilles emplâtres, collées ſur ſon fauteuil. Cependant quel ſecours peut-on tirer de ces cervelles, que l'âge deſſèche, à qui la memoire & le bon ſens défaillent? de ces vieux gouteux, qui ſont plus malades que les malades qu'ils traitent : & qui d'une main tremblante écrivent leur ordonnance ? Mais comment diable lire l'écriture d'un tel caractere ? & c'eſt ce qui fait qu'on ne doit pas s'étonner ſi les apoticaires font ſi ſouvent des *qui pro quo*.

LE DOCTEUR.

Vous exercez donc la medecine, monſieur ?

LE MEDECIN.

Oui, monſieur, je l'exerce, & de pur amour : je ſaigne, je purge, je ſonde, je biſtouriſe, je ſcie, je ventouſe, je rogne, je déchique, je romps, je fends, je briſe, j'arrache, je déchire, je coupe, je diſloque, j'écarte, je taille, je tranche, & je ſuis ſans quartier.

LE DOCTEUR.

Vous êtes la foudre de la medecine.

LE MEDECIN.

Je ſuis la foudre & la terreur des maladies. J'extermine les fiévres, les friſſons, la galle, la gratelle, la rougeole, la peſte, la teigne, la goute, l'apoplexie, l'éreſipele, le rhumatiſme, la pleureſie, les cathares, les coliques venteuſes & non venteuſes; ſans épargner cette groſſe & petite maladie, qui portent le même nom. Enfin je fais une ſi cruelle guerre aux infirmités des hommes, que quand je vois des maux qui s'inveterent, & qui s'obſtinent à reſter dans un corps, je tue juſqu'au malade pour en arracher la maladie.

LE DOCTEUR.

La cure eſt admirable.

LE MEDECIN.

Je n'en ſai point d'autres.

LE DOCTEUR.

Or ça, je vous ai donné tout le tems qu'il a fallu pour bien diſcourir, & à la fin je pourrai donc vous entretenir?

LE MEDECIN.

J'y conſens.

LE DOCTEUR.

Il faut commencer par la medecine.

LE MEDECIN.

Très-volontiers.

LE DOCTEUR.

C'eſt. . .

LE MEDECIN.

J'écoute.

LE DOCTEUR.

C'eſt, vous dis-je. . .

LE MEDECIN.

Je ne ſuis point fâché d'apprendre ce que j'ignore. LE DOCTEUR.

Hé, donnez-moi le tems de parler un moment.

LE MEDECIN.

Plutôt quatre.

LE DOCTEUR.

Je vous diſois donc que. . . .

LE MEDECIN.

Apprêtons-nous à bien retenir.

LE DOCTEUR.

Encore?

LE MEDECIN.

Oh, je ne parle plus.

LE DOCTEUR.

Il faut de l'application; & vous ne pouvez pas écouter en murmurant.

LE MEDECIN.

Oh, de l'application, la medecine en demande beaucoup.

LE DOCTEUR.

Hé de grace!

LE MEDECIN.

Je n'y ſongeois pas, je vous demande pardon.

LE DOCTEUR.

Dans la medecine il faut s'appliquer à connoitre les ſignes des maladies.

LE MEDECIN.

Les signes des maladies ?

LE DOCTEUR.

Oui, & fort bien.

LE MEDECIN.

Les signes des maladies ! qui est l'homme qui les connoit mieux que moi ?

LE DOCTEUR.

Je sai que.....

LE MEDECIN.

Les lassitudes & les pesanteurs du corps, signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé de grace !

LE MEDECIN.

La jaunisse, signe de maladie. Les demangeaisons de la peau, signe de maladie. La gratelle, signe de maladie. Les clous, signe de maladie. L'amaigrissement de tout le corps, signe de maladie. Les petits frissons sans regle, signe de maladie. Les frequentes envies de vomir, signe de maladie. Les sueurs nocturnes, signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé souffrez.....

LE MEDECIN.

L'humeur triste, signe de maladie. Les fréquentes douleurs de tête, signe de maladie. Les éblouissemens, les vertiges, signes de maladie. Les teintures de jaune & de noir, signes de maladie. Les saignemens

de

de nez, ſignes de maladie. La rougeur des joues, ſigne de maladie. Leur ſechereſſe, ſigne de maladie. Les bâillemens involontaires, ſignes de maladie.

LE DOCTEUR.

Quoi, je ne pourrai pas dire un mot, & vous me tiendrez toujours en haleine?

LE MEDECIN.

Puanteur d'haleine, ſigne de maladie. La langue pâteuſe, ſigne de maladie. Secchereſſe à la gorge, ſigne de maladie. Soulevement d'eſtomach, ſigne de maladie. Enflure des veines, ſigne de maladie. La perte d'appetit, ſigne de maladie. Les hemorroides, ſigne de maladie. Avoir le goût amer, ſigne de maladie. Les glandes autour des oreilles, ſigne de maladie. La difficulté de reſpirer, ſigne de maladie. Le flux de ventre, ſigne de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé que ne t'en prend-il un, morbleu, qui t'emmene hors d'ici?

LE MEDECIN *perdant haleine.*

Les..... les..... les.....

LE DOCTEUR.

Il va crever. LE MEDECIN.

Les..... les..... les.....

LE DOCTEUR.

Je parlerai aprés cela tout mon ſaoul.

LE MEDECIN.

Les.... les..... les.....

LE DOCTEUR.

Sa rate s'enfle, à ce qu'il me ſemble : monſieur.....

LE MEDECIN.

La ratte ? Ho ! ceci demande une figure anatomique. La ratte eſt ſituée dans l'hipocondre gauche, ſous le diaphragme, entre les côtes & le ventricule, près des reins. De ce côté elle tient au ventricule, au periſtoine, & à l'omentum.

LE DOCTEUR.

Je voudrois que tu fuſſes crevé de bon cœur.

LE MEDECIN.

Le cœur, eſt un muſcle compoſé de membranes, de chair, de tendons, de fibres, de veines, d'arteres & de nerfs. Il a un mouvement comme les autres muſcles, mais involontaire : ſa baſe eſt ſituée au milieu du thorax, entre les poumons.

LE DOCTEUR.

Il m'étourdit les oreilles.

LE MEDECIN.

L'oreille ? La peau qui la couvre eſt adherante au cartillage, par le moyen d'une membrane nerveuſe qui la rend très-ſenſible.

LE DOCTEUR.

Il me prend envie de lui caſſer le nez.

LE MEDECIN.

Le nez eſt diviſé en deux narines par un cartilage, & communique avec le cerveau par l'os cribleux.

LE DOCTEUR.

Je lui sauterois volontiers aux cheveux.

LE MEDECIN.

Les cheveux viennent de l'excrément du sang.

LE DOCTEUR.

Si je prends un bâton, je te romprai les côtes.

LE MEDECIN.

Les côtes, sont recourbées, elles ressemblent à des segmens de cercles, & sont situées aux deux côtez de l'épine; elles sont plattes & larges, quand elles approchent du sternum. Mais....

LE DOCTEUR *le chasse.*

Va-t-en au diable, j'ai la tête rompue.

LE MEDECIN *en s'en allant.*

Apprenez, ignorant, que le derriere de la tête se nomme l'*occiput*, & c'est où est l'os occipital, la suture l'amboîte, le sommet ou le haut de la tête sous lequel est la suture, s'appelle sagittal, & une partie des deux os parietaux.

SCENE

D'UN GARCON MARCHAND.

ISABELLE, COLOMBINE, M. GALONNIER.

COLOMBINE.

MOnsieur Galonnier : madame, est une bonne pratique.

M. GALONNIER.

Je vous suis fort obligé, madame.

ISABELLE.

Tu te mocques, Colombine ! Monsieur n'est point fait pour demeurer dans une boutique. Il a un air de bon goût, & des qualités qui sautent aux yeux, quand on le voit.

M. GALONNIER.

On ne reçoit des civilités que des gens comme vous.

COLOMBINE.

Monsieur Galonnier est fort honnête.

ISABELLE.

Il a un air de naissance, qui m'a frappé, si tôt que j'ai eu les yeux sur lui. Cela ne s'efface point, en quelque état que l'on se trouve.

M. GALONNIER.

Ah, madame!

COLOMBINE.

Il a l'air de cour.

ISABELLE.

Assurément.

M. GALONNIER.

Madame.....

COLOMBINE.

C'est le plus bel esprit du monde.

ISABELLE.

Il est aisé de connoitre que monsieur a l'esprit fort agréable.

M. GALONNIER.

Madame.....

ISABELLE.

Qu'il ne dise qu'un seul mot, ce mot est dit avec une grace merveilleuse.

M. GALONNIER.

Ah, point du tout, madame!

ISABELLE.

Le joli homme que monsieur Galonnier! Il a des manieres tout engageantes.

M. GALONNIER.

Madame....

ISABELLE.

J'ai remarqué dans la plûpart de vos magasins, qu'il y a parmi vous autres, beaucoup de gens fort bien faits.

COLOMBINE.

Bien des dames les vont voir, & elles n'en disent rien.

M. GALONNIER.

Nous allons bien auſſi chez elles.

COLOMBINE.

Et de la belle maniere vous vous faites payer ? ISABELLE.

Laiſſons cela, Colombine.

COLOMBINE.

Eſt-ce qu'il ne faut pas payer ce que l'on doit ?

M. GALONNIER.

Voulez-vous voir ce que j'ai fait aporter ?

ISABELLE.

Voyons. Qu'il eſt bien mis, Colombine ! Il a une propreté ragoutante.

M. GALONNIER *montrant dans ſon coffre...*

En voilà une belle par avanture.

ISABELLE.

Mais c'eſt une étoffe qui n'eſt propre qu'à une femme ; & méme je ſuis trompée, ſi madame de Bellemontre n'en a un habit.

M. GALONNIER.

C'eſt le marquis de Bonneavanture qui le lui a donné. Il eſt de ſes amis.

ISABELLE.

Ho, ho, monſieur le marquis eſt donc ſon amant ? Je ne ſavois pas qu'elle eut une affaire.

M. GALONNIER.

Nous ſavons quelquefois bien des choſes.

COLOMBINE.

C'eſt dans leurs magaſins qu'on fait de belles découvertes.

M. GALONNIER.

Nous sommes là dessus fort reguliers & fort discrets.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que cela sert d'être si modeste ?

ISABELLE.

Qu'y trouve-tu à redire ? Monsieur Galonnier fait fort bien d'être modeste.

M. GALONNIER.

Ah, madame....

ISABELLE.

Voions, voions ce brocard.

M. GALONNIER.

Celui-là vous plaît-il ?

ISABELLE.

Non, je trouve quelque chose dans le dessein, qui n'est pas selon mon goût.

M. GALONNIER.

En voilà un qui est fort beau, & je l'aimerois assez. ISABELLE.

Qu'il est brillant !

M. GALONNIER.

Apparemment vous l'aimez, madame ?

ISABELLE.

Voilà des nuances qui me charment.

M. GALONNIER.

Puisque cette étoffe vous plaît, il faut vous en accommoder.

ISABELLE.

Laissez-la moi regarder tout à mon aise. Qu'elle est riche, & que l'ouvrage en est

bien conduit! Pardon : c'eſt aſſez ; reploiez-la.

M. GALONNIER.

Aprés cela, je ne ſaurois vous montrer plus rien.

ISABELLE.

Auſſi aprés l'avoir vûe, je n'en veux voir aucune autre.

COLOMBINE.

Vous avez de l'amitié pour elle ?

ISABELLE.

Tu l'as deviné.

M. GALONNIER.

Pour l'amour de cela, je vous la donnerai au prix qu'elle coûte.

ISABELLE.

C'eſt quelque choſe, mais.....

COLOMBINE.

Hé quoi ! vous voilà bien embaraſſée ? Faites marché comme avec votre maitre à danſer, que vous payerez quand vous ſerez mariée, religieuſe, ou morte.

ISABELLE.

Tu me fais rougir en parlant ainſi. Ces étoffes ſont plus réelles que des coups d'archet.

M. GALONNIER.

Sur ce pied-là, madame, elle eſt à votre ſervice.

ISABELLE.

Je vous remercie, monſieur Galonnier : Colombine, voilà ce que tu m'as attiré.

COLOMBINE.

Ho ! c'eſt que monſieur eſt de mes amis.

ISABELLE.

Quoiqu'il ne me vende rien, je prétens auſſi qu'il ſoit des miens. Il eſt civil, & a une ſi belle phiſionomie.....

M. GALONNIER.

Rien n'eſt plus honnête que vous.

COLOMBINE.

Elle voudroit bien votre étoffe : mais franchement.....

M. GALONNIER.

Madame n'a qu'à la prendre ; elle la paiera à ſa volonté

ISABELLE.

Je voudrois pourtant bien n'avoir de ces ſortes d'obligations à perſonne.

M. GALONNIER.

Madame, prenez-vous la piéce toute entiere ? COLOMBINE.

Oui ; & madame vous la paiera quand elle aura de l'argent.

M. GALONNIER.

Madame la paiera quand il lui plaira.

ISABELLE.

Adieu, monſieur Galonnier. J'ai tant de confuſion, que je ne ſaurois plus me laiſſer voir.

M. GALONNIER *s'en va.*

COLOMBINE.

Ne ſavois-je pas bien que nous aurions les étoffes à bon marché ? Allons, madame, les faire acommoder par quelque tailleur qui ne prenne pas plus que le marchand.

ISABELLE MEDECIN.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Mise au theâtre par Monsieur D***. & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne le 10 jour de Septembre 1685.

ISABELLE MEDECIN

SCENES FRANCOISES
D'ISABELLE
MEDECIN.

SCENE
DE CINTHIO ET D'ISABELLE

Tantôt Medecin, & tantôt Fille.

CINTHIO *seul.*

QUe je trouve ma valiſe prête pour partir dans deux heures au plûtard. Maudit ſoit l'interêt, de m'avoir fait quitter la douceur de Turin pour venir eſſuier les rebuffades d'une bourgeoiſe entêtée de ſon medecin! Après tout, où eſt l'avantage d'épouſer une fille avec vingt mille écus? Il en faudra du moins dépenſer la moitié en frais de nôce; car devant qu'une fille

de Paris soit équipée de meubles, d'habits, de carosse & de pierreries, trente mille écus ne vont pas bien loin. Hé, morbleu, faut-il qu'un galant homme se rende esclave toute sa vie pour un peu de bien ? Si on balançoit les chagrins que donnent les femmes riches, avec l'argent qu'on en reçoit, ma foi, un homme bien sage se marieroit plutôt par inclination que par interêt. Et quoi qu'en puisse dire mon pere, je me vangerai de Colombine avec la premiere qui aura de la considération pour moi.

ISABELLE *à part.*

Ah, ciel ! s'il en veut croire mon cœur, sa vengeance sera bien prochaine.

CINTHIO.

Mais d'où vient qu'une fille m'observe ? Voyons ce qui peut donner lieu à sa curiosité. .... Mademoiselle, aimable comme vous êtes, il n'est pas possible de remarquer votre inquiétude, sans prendre soin de la soulager.

ISABELLE.

Ah, monsieur ! mes chagrins sont de nature à pouvoir être difficilement secourus.

CINTHIO.

Un mal est bien grand, quand il est sans remede. ISABELLE.

Le remede n'est pas impossible ; mais les obstacles pour y parvenir sont presque insurmontables.

CINTHIO.

L'aimable perſonne ! Si mes ſervices vous ſont agréables, diſpoſez de moi, mademoiſelle, en toutes rencontres ; je ſacrifie ma fortune & ma vie au ſeul plaiſir de vous obliger.

ISABELLE. *à part.*

S'il diſoit vrai, que je ſerois heureuſe ! *Haut.* Vous vous offrez, monſieur, de ſi bonne grace, qu'il eſt malaiſé de ne vous pas faire au moins la confidence de mes chagrins. La mort prématurée de mon pere & de ma mere m'ayant laiſſée à la diſcretion d'un frere ; au lieu de trouver en lui la douceur que la liaiſon du ſang me faiſoit eſperer, j'éprouve un tiran qui me maltraite, & qui tâche de profiter de ma fortune, en me pouſſant dans un cloître, par les dégoûts & les ennuis que ſa dureté me donne à tous les momens du jour. Croiriez-vous bien, monſieur, que voilà la premiere fois de ma vie que je me ſuis vue en liberté d'ouvrir mon cœur à perſonne ? Encore eſt-ce un grand hazard de ce que ſes malades le retiennent aſſez long-temps à la ville pour me donner occaſion de vous parler.

CINTHIO.

Comment ſes malades ? Il eſt donc medecin ?

ISABELLE.

Oui, monſieur, & ſans vanité des plus fameux, quoique fort jeune.

CINTHIO.

Je gage que c'eſt le medecin qui traite la fille du docteur Balouard ?

ISABELLE.

Comment jugez-vous cela ?

CINTHIO.

C'eſt qu'il vous reſſemble ſi fort, qu'on ne peut rien voir de plus ſemblable.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas une merveille, puiſque nous ſommes jumeaux ; mais grace au ciel, d'humeur fort oppoſée.

CINTHIO *à part.*

Ah ! la jolie fille ! *Haut.* Mademoiſelle, il eſt aiſé de finir vos maux. Vous êtes belle, ſage & judicieuſe. En prenant un mari honnête, riche & complaiſant, je ſuis perſuadé que vous terminerez une captivité ſi rigoureuſe.

ISABELLE.

Quelque envie que j'aie d'en ſortir, je ne puis m'y réſoudre qu'avec l'agrément de mon frere.

CINTHIO.

Qu'à cela ne tienne. Je lui en ferai volontiers la propoſition, puiſque ma perſonne vous eſt agréable ; & ſi vous me donnez votre parole.....

ISABELLE.

En peut-on manquer à un liberateur ſi genereux.

CINTHIO.

Repoſez-vous de tout ſur moi. Je l'attens ici de pied ferme, & je vous rendrai bon compte de notre entrevûe.

ISABELLE.

Voilà l'heure à peu près qu'il ſe retire. Vous ne ſerez pas long-temps ſans le rencontrer. *Elle s'en va.*

CINTHIO *ſeul.*

Quel bonheur eſt le mien, de voir ſuccéder tant de bonne foi aux mépris de Colombine ! Qu'on diſe ce qu'on voudra : il eſt pourtant des femmes ſinceres ; & quand le deſtin nous en offre, il faut ma foi, les preferer à de l'argent. Ah, le charmant plaiſir d'entamer le cœur d'une jeune fille, & d'être l'objet de ſes premiers feux ! Je ne penſe pas qu'un medecin refuſe un homme de ma qualité pour ſon beau-frere.

ISABELLE *en habit de Medecin.*

Demandez-vous quelque choſe ?

CINTHIO.

Je cherche, monſieur, l'occaſion de vous pouvoir dire deux mots en liberté.

ISABELLE.

Apparemment vous avez quelque maladie ſecrette ?

CINTHIO.

Toute des plus ſecrettes, & que je ne puis confier qu'à vous-même.

ISABELLE.

Vous m'auriez fait plaisir de venir à une autre heure, & je suis si las & si accablé de malades, que je ne cherche qu'à me reposer.

CINTHIO.

Mon mal n'est pas inveteré. Comme il me vient de prendre sur le champ, sur le champ vous me pouvez guerir.

ISABELLE.

Voyons ce que c'est : mais en peu de paroles, je vous prie.

CINTHIO.

Oh, je ne vous ennuierai point. Je passe dans une rue ; j'apperçois une jeune & aimable personne ; j'en suis charmé ; je l'accoste....

ISABELLE.

Et il vous en cuit peut-être ?

CINTHIO.

Non, monsieur. Si quelque chose m'afflige & me tourmente, c'est l'apprehension que vous ne fassiez obstacle à mon bonheur.

ISABELLE.

Tout au contraire, nous ne cherchons que playes & bosses.

CINTHIO.

Votre seul agrément peut m'assurer la vie. Mais je me sens, monsieur, si peu de mérite, & mademoiselle votre sœur a tant de bonnes qualités.....

ISABELLE.

Vraiment, j'en suis bien aise! C'est donc ma sœur qui vous rend malade?

CINTHIO.

C'est elle qui fera toute la felicité de ma vie, si je puis parvenir à l'honneur de l'épouser.

ISABELLE.

Vous, l'épouser? Oh, ne me croyez pas assez ennemi de ma sœur, pour souffrir qu'elle épouse un homme sans foi & sans probité.

CINTHIO.

Dans le dessein que j'ai, vous pouvez m'outrager à coup sûr. Mon silence répondra aux injures que vous me faites.

ISABELLE.

Est-ce vous faire injure, de dire que vous avez manqué de parole à une fille de Lyon, nommée Isabelle, parcequ'on vous a flatté d'épouser la fille du docteur Balouard avec vingt mille écus? Seroit-ce point offenser votre suffisance, de vous faire remarquer que Colombine a eu pour vous tous les mépris que mérite votre lacheté?

CINTHIO *à part.*

Il en fait trop.

ISABELLE.

Allez, perfide: ma sœur ne sera la proye ni d'un coquet bannal, ni d'un fourbe interessé; on sait bien les moyens d'écarter un aventurier comme vous.

CINTHIO.

Mais du moins. . . . .

ISABELLE.

L'explication ne ſert à rien : ma ſœur n'eſt point pour vous, & je vous prie de ne plus paroître autour de ma maiſon.

CINTHIO.

Si ma preſence vous fait peine, je ſaurai m'éloigner de peur de vous déplaire.

ISABELLE.

Me le promettez-vous ? *Elle s'en va.*

CINTHIO.

Je vous en donne ma parole. *Seul.* Quel démon prend ſoin de me perſecuter, & de rendre un compte fidéle des méchans endroits de ma vie ? Quoi ! la ſœur m'adore, & le frere à point nommé me reproche des verités qui ne ſont que trop certaines, & trop honteuſes ? Ciel ! tu te vanges ſur moi de l'avarice de mon pere, & tu me châties trop cruellement d'un mal que je n'ai point fait.

ISABELLE *en habit de fille.*

Hé bien, ſerons-nous heureux ? Avez-vous fléchi la mauvaiſe humeur de mon frere.

CINTHIO *à part.*

Cachons lui ma diſgrace le plus adroitement que faire ſe pourra. *Haut.* A vous dire le vrai, je l'ai bien ébranlé ; mais on ne peut pas vaincre l'emportement d'un homme en

une seule entrevûe. Je me flatte pourtant d'en venir à bout.

ISABELLE *à part.*

Il n'aura pas grand'peine. *Haut.* Mais encore, que vous a-t-il répondu ?

CINTHIO *à part.*

Ah, le mortel embarras ! *Haut.* Il m'a demandé quelque temps pour s'instruire de ma fortune, & pour savoir qui je suis.

ISABELLE *à part.*

Traître, il ne le sait que trop !

CINTHIO.

Ces sortes de perquisitions ne peuvent pas être longues. Pourvû que vous soiez convaincue de mon ardeur, je n'ai rien à craindre d'ailleurs.

ISABELLE.

Ah, j'entens mon frere. Je suis perdue, s'il me voit avec vous. *Elle s'en va.*

CINTHIO *seul.*

Quoi ! le destin s'acharne toujours sur moi, & je ne puis jouir un moment du bonheur qu'il m'offre ! Gardons, si faire se peut, autant de moderation qu'il en faut pour ménager un esprit bizarre, que ma patience & ma retenue pourront réduire à la fin.

ISABELLE *revenant en medecin.*

Quel moyen d'ajouter foi à votre parole, si vous ne la pouvez tenir pendant un quart d'heure ? Quoi ! vous me venez de promettre solemnellement de ne plus approcher de

ma maiſon ; & je vous trouve encore, furetant & cherchant les occaſions de parler à ma ſœur ?

CINTHIO.

Que la foudre du ciel me puiſſe écraſer, ſi....

ISABELLE.

A d'autres. Les ſermens n'abuſent que les duppes. Ecoutez, monſieur le fanfaron, après vous avoir expliqué mes ſentimens avec douceur, je vois bien qu'il en faudra venir à des extremités facheuſes, & que très-aſſurément.....

CINTHIO.

J'oſe vous dire, monſieur, que jamais medecin n'a traité un homme de ma condition avec.....

ISABELLE.

Oh, ne le prenez pas là. Pour être medecin, je n'en ai pas le cœur moins bien placé. Sachez qu'il y a plus de piſtolets que de livres dans mon cabinet, & que ſur le chapitre de ma ſœur, il n'y a ventrebleu point d'homme qui l'oſe regarder, ſans que je lui faſſe ſauter la cervelle.

CINTHIO.

Mais, monſieur, ce n'eſt qu'à bon deſſein; & pour peu que vous vouluſſiez m'écouter....

ISABELLE.

Je ne veux rien entendre de votre part, & s'il vous arrive jamais d'avoir aucun com-

merce avec elle, comptez que de vous ou de moi, il en demeurera un sur le carreau. *Elle s'en va.*

CINTHIO *seul.*

Sa sœur me l'avoit bien dit, qu'il n'étoit pas traitable. Il faut pourtant que mes soins & ma patience me fasse arriver au but de mes désirs. Il ne sera pas dit qu'une fille bien née consente de m'épouser, sans que je mette tout en usage pour profiter d'un bien si précieux. Il n'y a point à marchander, il faut défaire les paquets & la valise, & voir à quoi tout ceci aboutira.

SCENE
DE LA
DECLARATION D'AMOUR.

ISABELLE en Medecin, COLOMBINE contrefaisant la malade.

ISABELLE.

QUelle surprise, mademoiselle! On vient de me dire en entrant, que vous êtes empirée depuis ce matin.

COLOMBINE *dans un grand fauteuil.*

Ha.... ha.....

ISABELLE.

Voilà un changement bien subit. Selon toutes nos regles, ces maladies n'ont point d'accès si violent. Sur ce qui me paroit, je suis le plus trompé du monde, si elle n'a quelque partie noble attaquée.

COLOMBINE *à part.*

Il dit mieux qu'il ne pense. *Haut.* Ah, monsieur Poupardin, vous m'abandonnez bien cruellement.

ISABELLE.

Ne m'offensez point, mademoiselle: je vous traite plus soigneusement que tout le reste de mes malades. Vous mocquez-vous? j'en laisserai mourir trente, pour avoir le loisir de vous secourir.

COLOMBINE.

Bon dieu! Comment pourriez-vous me secourir? vous ne venez céans que trois fois par jour, & vous ne m'ordonnez que des drogues dont je ne tire aucun soulagement. Ha.....

ISABELLE.

Jusqu'à present je n'ai travaillé qu'à corriger par des potions anodines, certaines humeurs bilieuses, concentrées dans la capacité du mezentere, dont l'activité piquante & maligne, opile la ratte sans relâche, & produit les symptômes modernes, que nous appellons vapeurs.

COLOMBINE.

Ah, monsieur! j'en serois quitte à bon marché, si je n'avois que la râte offensée. *A part.* Est-ce qu'il ne m'entend point?

ISABELLE.

Vous ne comptez donc la ratte pour rien?

COLOMBINE.

A l'égard de ce que je sens, ce n'est qu'une bagatelle.

ISABELLE.

Pour vous tirer d'affaires, il ne faut rien nous cacher. Un malade guérit à coup sûr, quand on travaille sur les veritables principes du mal. Mais du moment que le medecin tâtonne ou chancelle, ma foi, ses ordonnances aboutissent toujours au cimetiere.

COLOMBINE.

Cela est tellement vrai, que je serois entrée à l'heure que je vous parle, si j'avois continué le régime d'un âne de medecin, qui gouverne mon pere, & qui n'a pour toutes études que son effronterie & son caprice.

ISABELLE.

Vous ne ménagez gueres notre profession, mademoiselle?

COLOMBINE.

Doit-on ménager un homme qui se mêle d'un métier qu'il ne sait pas? Depuis deux ans qu'il me traite, croiriez-vous qu'il ne m'a encore ordonné aucun des remedes qui me peuvent soulager?

ISABELLE.

Vous ne me ferez pas ce reproche, si je puis connoître votre mal à fond.

COLOMBINE.

Il lui creve les yeux, & il ne s'en apperçoit pas.

ISABELLE.

Commençons, je vous prie, par le témoignage du poux. C'est le calendrier de toutes les maladies.

COLOMBINE.

Mes yeux vous en apprennent bien autant que mon bras.

ISABELLE.

Vous les avez un peu bouffis: mais la moindre intemperie peut causer ce desordre.

COLOMBINE *à part.*

L'ame d'un medecin est quelque chose de bien revêche! Ces gens-là ne s'entendent qu'au commerce de la casse & du sené. Je suis au desespoir. *Haut.* Si mes yeux ne vous apprennent rien, du moins la langueur de ma voix devroit.... ha.... ha.....

ISABELLE.

Ces sortes de cris aigus dénottent une cause violente. Ne seroit-ce point quelque abcès? Est-ce là où vous sentez la douleur?

COLOMBINE.

Ha.....

ISABELLE.

Voilà des redoublemens bien bizarres. Est-ce au défaut des côtes.

COLOMBINE.

Non. Plus haut.

ISABELLE.

Quoi là.

COLOMBINE.

Non. ISABELLE.

Ne seroit-ce point quelque palpitation de cœur? Voyons.

COLOMBINE.

Ah, monsieur, vous y êtes; je puis dire que vous me rendez la vie. Votre main a fait cesser mes douleurs tout-à-coup.

ISABELLE.

Ce n'est pas sans raison. Nous lisons dans Hypocrate, que la chaleur temperée de la main est salutaire en bien des rencontres.

COLOMBINE.

Si votre main produit de si bons effets, souffrez, monsieur, que je vous la demande avec empressement.

ISABELLE.

La main la premiere venue en feroit tout autant.

COLOMBINE. *à part.*

Est-ce que je ne parle pas bon françois?

ISABELLE.

Le benefice de la friction est déterminé par la simple application de la main, & non par la difference de la personne.

COLOMBINE.

Pour celui-là, monsieur, je vous le nie. Il

n'y a pas de filles au logis qui ne m'aient rendu plus de cent fois ce bon office, sans que j'en aie éprouvé aucun soulagement.

ISABELLE.

Il faut convenir que la main de l'homme a de grandes vertus. *A part.* Quand ils sont faits comme moi, les femmes en sont les duppes.

COLOMBINE.

Je vous dirai davantage. Quand je ne vous vois point, mon cœur est dans une agitation violente & insupportable : mais du moment que vous paroissez, tous ces mouvemens se rallentissent, & il semble qu'il vous regarde comme l'auteur de son repos. J'en dis trop pour une fille.

ISABELLE *à part.*

Si le repos de son cœur dépend de moi, je la tiens mal à son aise. Flattons du moins sa manie.... *Haut.* Je suis trop heureux, mademoiselle, si ma presence interrompt votre..... COLOMBINE.

Hé voila ce que je demande. Tous mes maux seroient finis, si j'étois sûre de vous avoir toûjours auprès de moi. A ma voix & à mes discours, vous jugez bien que..... que..... ah le penible aveu ! que ma passion est honnête & sincere, & que tous mes vœux ne tendent qu'à vous épouser.

ISABELLE *à part.*

Moi ? m'épouser ! la pauvre fille, que je

la plains ! *Haut.* L'honneur que vous me propoſez, mademoiſelle, eſt au deſſus de ce que je pourrois prétendre : mais de grace, ſongez que votre fortune vous offre un meilleur ſort : Que notre profeſſion nous applique à toute heure au ſoin des malades : que très-ſouvent nous portons chez nous des airs de fiévre : qu'enfin vous n'êtes point faite pour délaſſer un medecin des courſes qu'il a faites le long d'une journée.

COLOMBINE.

Il vaut donc mieux que j'obéiſſe à mon pere, & que je me marie avec Cinthio ?

ISABELLE.

Ce ne ſeroit pas là mon compte. A Dieu ne plaiſe, mademoiſelle, que je vouluſſe contraindre votre inclination ! Ce que je vous repreſente n'eſt que pour prevenir les plaintes que vous me pourriez faire dans la ſuite.

COLOMBINE.

Je ne me plaindrai de rien, ſi je puis parvenir au bonheur que je me propoſe.

ISABELLE.

Que vous êtes genereuſe !

COLOMBINE.

Qu'il eſt doux de ſuivre le penchant de ſon cœur.

ISABELLE.

Que ma ſurpriſe eſt agréable !

COLOMBINE.

Ma joye ſera parfaite.

ISABELLE *à part.*

Il y aura pourtant quelque choſe à dire.

COLOMBINE.

M'aimerez-vous toujours ?

ISABELLE.

Toujours.

COLOMBINE.

Quoi, ſerieuſement, toujours ?

ISABELLE.

Oui, ma fille, toujours, toujours, toujours.

COLOMBINE.

Ne ſongeons préſentement qu'au moyen de rompre le mariage avec Cinthio.

ISABELLE.

J'ai bien autant d'interêt que vous à l'empêcher. Pour cela, vous n'avez qu'à vous plaindre à votre ordinaire ; l'on ne vous mariera pas tant qu'on vous croira malade.

COLOMBINE.

Laiſſez-moi faire. C'eſt le talent des femmes, d'être malades à point nommé.

ISABELLE.

Si vous jouez bien votre rolle, il ſera facile d'écarter Cinthio. Je lui ferai entendre par bonnes & vives raiſons, que cette affaire ne vous eſt point avantageuſe. Prenez ſeulement vos airs ſoupirans & douloureux & vous repoſez ſur moi de tout le reſte.

COLOMBINE.

Il eſt donc vrai que vous m'aimez de

bonne foi, & que je puis compter sur vous & sur votre cœur ?

ISABELLE.

Quelque chose qui arrive, ce ne sera pas par là que vous vous plaindrez de moi. *Elle s'en va.*

COLOMBINE.

Ah ! la grande affaire, qu'une déclaration amoureuse ! Je ne m'en suis pourtant pas tirée en novice. *Elle rentre.*

SCENE

D'ISABELLE ET D'ARLEQUIN

ISABELLE.

AH, fortune ennemie, pourquoi m'avoir introduite avec tant de facilité chez le Docteur pour en être congediée avec tant de chagrin ? Juste ciel, falloit-il venir de si loin, pour voir mon amant entre les bras d'un autre ? Amour, tu me sacrifie à la veille de mon bonheur ! Ah traitre ! pourquoi me laisser charmer de Cinthio, si tu l'arrache de mon cœur pour le porter à Colombine qui le mépriſe ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là de raillerie.

ISABELLE.

Non: il ne sera pas dit qu'Isabelle survi-

ve à ſon malheur. Puiſque mes premiers feux ſont trompez, deſeſpoir, rage, fureur, déchirez mon ame à votre tour, & me rendez la victime....

ARLEQUIN.

Mademoiſelle, ſans vous interrompre, en avez-vous pour long-temps?

ISABELLE.

Pour toute ma vie, & mes déplaiſirs ne finiront.....

ARLEQUIN.

Cela étant, j'aurai bien le loiſir de dîner devant que vous ayez fini.

ISABELLE.

Quoi, tu m'abandonnes à ma douleur? Ah, coquin, ſi je prends un bâton.....

ARLEQUIN.

Pourquoi faire un bâton? Eſt-ce qu'on n'oſeroit avoir faim à votre ſervice?

ISABELLE.

Ne m'échauffe point les oreilles.

ARLEQUIN.

Vous êtes bienheureuſe de vivre de ſoupirs. Pour moi, tout franc, il faut que je mange. De pere en fils nous avons toujours mangé dans notre famille.

ISABELLE.

Ne te fâches point: tu mangeras tout ton ſaoul, quand je ſerai mariée.

ARLEQUIN.

Du train que vous y allez, je ferois le ca-

rême bien long. Le beau progrès que vous avez fait, depuis que cette quinte-là vous tient ! ISABELLE.

Tu te mêles donc de raisonner ?

ARLEQUIN.

Je me mêle de me conserver, & de ne point mourir étique. Depuis trois mois que nous sommes arrivés, me voila transparent comme un chassis ; & avec cela vous êtes méchante comme la grêle : vous ne parlez que de bâton, que d'étrivieres, que de casser les bras, que de fendre la tête. Qui diable croiroit qu'un petit corps pût loger tant de malice ? il n'y a qu'un mot qui serve, donnez-moi mon congé.

ISABELLE.

Quoi, tu me voudrois quitter hors de mon pays, & dans le temps où mon mariage ne peut réussir sans toi ?

ARLEQUIN.

Avez-vous le diable au corps, avec votre mariage ? il n'y a que vous au monde qui prétendiez épouser un homme malgré lui. Ma foi, si Cinthio faisoit le papillon, je ferois la chevre, & en fille d'esprit, je prendrois parti ailleurs.

ISABELLE.

Ah ! plutôt mourir un million de fois !

ARLEQUIN.

Apparemment, vous n'êtes encore jamais morte ?

ISABELLE.

Non : mais j'en ſuis bien près.

ARLEQUIN.

Vous êtes encore plus près des petites maiſons. Hé, ventrebleu, faut-il qu'une fille comme vous ſe jette à la tête d'un homme ? il y a tant de gens bien bâtis, qui ſe mettroient en quatre pour vous épouſer.

ISABELLE.

Tu te mocques, Arlequin.

ARLEQUIN.

Non, la peſte m'étouffe. J'en connois qui vous feroient bravement une paſſe au colet, ſi vous étiez dépaîtrée de Cinthio.

ISABELLE.

Ont-ils auſſi bonne mine que lui ?

ARLEQUIN.

Ce ſont bien d'autres compagnons, ma foi. J'en connois un, entr'autres, que vous adoreriez.

ISABELLE.

A-til de la taille ?

ARLEQUIN.

Il n'eſt ni grand ni petit. Au ſurplus, c'eſt une encolure d'homme auſſi fine. ....

ISABELLE.

Et l'eſprit ?

ARLEQUIN.

Diable ! tout du plus fin. C'eſt l'étrille des impertinences du temps.

ISABELLE.

ISABELLE.

A-t-il un emploi ?

ARLEQUIN.

Il en a plus de trente.

ISABELLE.

Paroit-il à la cour ?

ARLEQUIN.

C'eſt où il triomphe.

ISABELLE.

Eſt-ce un bel homme ?

ARLEQUIN.

Comme vous ſavez, ce n'eſt pas toujours le viſage qui charme les femmes. Cependant à tout prendre, ce ſont des traits ſinguliers. Il n'eſt pas blanc, il n'eſt pas auſſi tout à fait noir. C'eſt une eſpece de brun enfoncé, qui vous reviendra, ou je ſuis fort trompé.

ISABELLE.

Il ne faut pas demander s'il eſt brave ?

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas de ces fanfarons qui donnent de la pratique au chirurgien. Mais c'eſt un homme judicieux, qui fait bien ſes parties, & qui ne ſe bat que quand il eſt le plus fort.

ISABELLE.

Arlequin, ſelon tout ce que tu me dis-là, il pourroit bien être mon fait.

ARLEQUIN.

Hé, monſieur Cinthio, mademoiſelle ?

ISABELLE.

Que tu es bête ! Cinthio n'eſt pas le ſeul homme de merite qui ſoit ſur la terre.

ARLEQUIN.

Je le croi.

ISABELLE.

Es-tu familier avec ce monſieur dont tu me parle ?

ARLEQUIN.

Comme avec moi-même.

ISABELLE.

Et où pourroit-on le voir ?

ARLEQUIN.

A l'heure que je vous parle, il vous obſerve à deux pas d'ici. Pour vous faire plaiſir, je m'en vais adroitement le faire venir.

ISABELLE.

Ne me vas pas commettre, au moins ?

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire, je vous choierai comme ma fille.

ISABELLE *ſeule.*

Ce ſeroit quelque choſe de bien bizarre, pour me dépiquer de Cinthio, j'en allois épouſer un autre !

ARLEQUIN *faiſant ſemblant d'introduire un homme.*

Hé, venez, monſieur, venez, nous cauſerons ici plus agréablement.... Je vous incommoderai peut-être.... Non, vous ne ſauriez..... mademoiſelle.....

ISABELLE.

Arlequin reprend sa belle humeur.

ARLEQUIN.

Encore un coup, mademoiselle, je ne suis pas le premier faquin, que l'amour a rendu supportable. Je vous presente mon cœur lardé de vos talens, garotté par vos charmes, & embourbé dans vos attraits. La vue ne vous en coutera rien; mais il m'en cuira toute ma vie, si vous ne réciproquez une œillade amoureuse à un pauvre diable gourmandé de votre jeunesse, & qui ne laisse pas au travers de sa livrée, de sentir tout ce que vous vallez.

ISABELLE.

A ce que je vois, tu te divertis à mes dépens.

ARLEQUIN.

Helas! si vous saviez combien je suis penetré..... Dieu me le pardonne, si vous vous y preniez bien, je crois que je ferois la sottise de vous épouser.

ISABELLE.

Pour le coup, cela passe la raillerie.

ARLEQUIN *faisant semblant de chasser quelqu'un.*

Hé fi, monsieur! de quoi vous avisez-vous de chagriner mademoiselle? Croyez-moi, retirez-vous, de peur d'accident..... Ah que de bruit! Vous cherchez noise..... Ho par la jernie, vous vous ferez rosser....

Revenant vers Isabelle. Que voulez-vous, mademoiselle, on ne connoît pas le monde à la mine. De la maniere que cet homme-là m'avoit parlé, je pensois, ma foi, que ce fut votre fait.

ISABELLE.

Allons, n'en parlons plus.

ARLEQUIN.

Voyez un peu ce visage ! On t'en garde, ma foi, des filles de cet âge-là !

ISABELLE.

Il faut malgré qu'on en ait, rire de tes sottises.

ARLEQUIN.

Si tu n'avois gagné au pied, nous allions voir un beau carnage.

ISABELLE.

Trop est trop ; tiens voila un écu d'or, va manger à ton aise ; mais ne manque pas dans un heure au plus tard, de me rendre des nouvelles certaines du mariage de Cinthio.

ARLEQUIN.

Pour un écu d'or, vous ne pourrez pas savoir grand'chose.

ISABELLE.

Veux-tu te dépêcher ? Qu'on a de peine avec les vieux valets. Malgré qu'on en ait, il en faut tout souffrir.

SCENE
DE LA CONSULTATION.

LE DOCTEUR, ISABELLE & ARLEQUIN en Medecins. COLOMBINE dans une chaise de commodité.

ARLEQUIN.

Est-ce là la patiente ?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN

Voilà une demoiselle d'un assez bon rencontre ; interrogeons d'abord le pous..... Il y a là un grand combat entre le sistole & le diastole.... Le cœur assurément est intrigué.... Je vois là des mouvemens compliqués qui me déplaisent.... Malepeste, que son temperament a de rapport à sa constitution ! Diable ! voici tout plein de choses, qui dénotent qu'elle auroit besoin de certaines choses, qui produiroient autre chose, qui ne seroit pas une méchante chose. Mais la plûpart des peres ne s'accordent pas toujours avec nos ordonnances. Tant y a, voyons un peu sa langue.... Oh, oh, j'observe là une blancheur noirâtre, qui me

fait préſumer, que le brouillement des humeurs vient de la corruption de la maſſe qui circule dans les parties fibreuſes; en ſorte que les hypocondres frappés, lancent par repréſailles ces picotemens aigus qui font les contorſions que nous appellons apoplectiques. Diable! voilà ce qu'on appelle parler medecine; & ſi vous ne me croyez, votre fille eſt flambée.

ISABELLE.

Ne ferions-nous pas mieux d'entrer dans le détail du mal, & de conſiderer, ſi vous le trouvez à propos....

ARLEQUIN.

Moi? Non. Je ne trouve jamais à propos ce qui répugne à nos principes.

ISABELLE.

Hé, monſieur, je n'ai encore rien dit.

ARLEQUIN.

Hé bien, c'eſt ſur ce que vous direz.

ISABELLE.

Il me ſemble donc, que mademoiſelle étant extraordinairement mélancolique, cette mélancolie ne peut être cauſée que par un ſuc atrabilaire, qui fait ſa reſidence dans la region de la ratte.

ARLEQUIN.

Hé fi! vous mocquez-vous? Il n'y a pas de medecin de Montpellier, qui ne raiſonne mieux que cela.

ISABELLE.

Cette humeur grossiere & recuite, acquiert par son séjour, des degrés de malignité, qui augmentent le chagrin de la femme; & cela par une efervescence qui se fait dans la partie affectée.

ARLEQUIN.

Quel jargon?

ISABELLE.

En avez-vous de meilleur?

ARLEQUIN.

Tout beau, jeune homme, tout beau. Apprenez le respect que vous devez à votre ancien; il vous fait beau voir, ma foi, raisonner sur la medecine gothique, & tenir toujours le Galien & l'Hypocrate aux cheveux? C'est bien à vous d'entrer en lice avec un moderne comme moi! Aprenez, mon ami, que l'aphorisme des aphorismes, est d'aller tête baissée aux principes: *Principiis obsta.* Diable! voilà le grand mot. *Principiis.* Malepeste! c'est-là où il faut s'appliquer.

ISABELLE.

Personne n'en disconvient.

ARLEQUIN.

Cela étant, sachez que vous êtes trop jeune, pour aller fouiller dans la ratte des femmes, comme dans une carriere de chagrin.

ISABELLE.

Mais pourtant, la région de la melancolie.....

ARLEQUIN.

Vous êtes un impertinent, avec votre mélancolie. Quand une femme a du chagrin, est-ce sa ratte qui en est cause?

ISABELLE.

Qui en doute?

ARLEQUIN.

Les ignorans comme vous. Ça, parlons un peu raison; car ce n'est que par là qu'on se fait entendre. Quand une jeune mariée n'a qu'une bergame dans sa chambre, & qu'elle est chagrine d'une verdure, ou d'une haute-lice qui lui manque: Est-ce dans sa ratte qu'on la va chercher?

ISABELLE.

Il n'y a pas de réplique à cela.

ARLEQUIN.

Quand un jaloux tient sa femme sous la clef, & qu'il lui défend de voir le monde: Est-ce dans la ratte qu'elle trouvera compagnie?

ISABELLE.

Non assurément.

ARLEQUIN.

Quand un avare refuse à sa femme un carosse, des bijoux, & les autres ajustemens indispensables: Est-ce la ratte ou son mari qu'elle donne au diable?

ISABELLE.

Ho, c'eſt le mari ſurement.

ARLEQUIN.

Cependant, ſelon vous, le principe du chagrin eſt dans la ratte.

ISABELLE.

Je n'en démords point.

ARLEQUIN.

Venez ça, monſieur le medecin. Quand vous allez deux fois par jour chez un gros ſeigneur, & qu'aprés l'avoir tiré d'une longue & dangereuſe maladie, il ne vous donne pour tout payement que des reverences; vous en prenez-vous à votre ratte du chagrin de ne point toucher d'argent?

ISABELLE.

Nenni, monſieur.

ARLEQUIN.

Concluons donc, que pour guerir le chagrin, il faut remedier aux veritables cauſes du chagrin; non pas avec de la caſſe & de la rhubarbe, comme vous autres ignorans.

ISABELLE.

Et avec quoi donc?

ARLEQUIN.

Avec choſes proportionnées aux maladies. Si une femme eſt mélancolique pour être mal meublée, un medecin qui ſait ſon métier prend la plume, & auſſitôt: Recipe un lit de damas, & une tapiſſerie à perſon-

nages ; & l'on ploye l'ordonnance en quatre, & on la donne en main propre au mari.

ISABELLE

Et si le mari ne suit point l'ordonnance ?

ARLEQUIN.

En ce cas-là, une femme se pourvoit d'ailleurs. Quand les maris font les bêtes, tant pis pour eux.

LE DOCTEUR.

Mais quand la jalousie d'un vieillard chagrine une jeune femme, de quel baume vous servez-vous pour la guerir ?

ARLEQUIN.

Tout du plus souverain. Recipe un financier, & un homme d'épée. Un financier pour donner de l'argent, & un homme d'épée pour le dépenser.

ISABELLE.

Sur ce pied-là les apoticaires ne gagnent rien avec vous ?

ARLEQUIN.

Depuis trente ans que je fais la medecine, je n'ai pas ordonné le poids de quatre écus de sené, & j'en ai fait dépenser plus de cent mille en bals, en collations & en serenades.

LE DOCTEUR.

Si vous gueriſſez si joyeusement, vous devez avoir bien des pratiques ?

ARLEQUIN.

Ma maison ne desemplit point de filles

qui viennent m'apprendre leurs petits besoins. Au sortir de chez moi, elles vont se mettre au lit. Les peres aussi-tôt m'envoient querir : & selon l'exigence des cas, j'ordonne les drogues necessaires. A une mélancolique : Recipe des violons. A celle qu'on tient trop de court, Recipe des promenades & de frequentes visites. A celle qu'un pere chagrine, Recipe un mari tout des plus jolis. A celle qui aime le jeu : Recipe trois prises d'ombre, ou de lansquenets. . . . .

LE DOCTEUR.

Mais revenons à ma fille, monsieur, avec quoi la guerirez-vous ?

ARLEQUIN.

Ho, pour les filles de docteur, c'est ce qui nous embarasse.

ISABELLE.

Sont-elles plus difficiles à guerir que d'autres ?

ARLEQUIN.

Vraiment, c'est bien autre chose. Quand la fille d'un docteur veut être mariée, si le pere repugne à son choix, il se fait une revolution violente des esprits obéissans, qui à force d'être gourmandés, causent une. . . gourmandise dans le cœur de la fille. Comme je parle à un docteur, je me rends le plus intelligible que je puis.

LE DOCTEUR.

Ne vous contraignez point, je vous entends de reſte.

ARLEQUIN.

Il n'y a que moi au monde qui rende la medecine palpable. Je vous diſois donc que, quand une fois il ſe fait un dépôt du mérite d'un garçon, dans l'imagination d'une fille, pour lors il y a de certaines membranes affectueuſes, qui reſſentent les picotemens de l'amour. Diable, je n'apprends pas cela à tout le monde. L'amour eſt une eſpéce d'alambic, qui dégoutte perpetuellement dans l'ame : *Gutta cavat*, & le reſte. Quand l'amour a une fois gangrené l'ame, la raiſon s'enfuit comme ſi elle avoit le feu au cul. Pour lors l'eſprit éveillé de la fille, ne ſonge qu'à prendre le parti que ſon pere lui refuſe. C'eſt pourquoi dès aujourd'hui, ſi faire ſe peut, *Recipe matrimoniorum multorum, tantorum ;* autrement ma foi, la caſſe & le ſené ne la tireront point d'intrigue. Il ne faut point vous flater. Le vrai ſené de la femme, c'eſt l'homme.

LE DOCTEUR.

Monſieur Poupardin m'a pourtant promis qu'une petite ptiſanne laxative. ...

ARLEQUIN.

Monſieur Poupardin n'eſt qu'un âne, & vous un ignorant.

COLOMBINE.

Hé quoi, messieurs, venez-vous faire ici une consultation d'injures?

ARLEQUIN.

Voilà un plaisant morveux, pour se mêler de guerir une fille!

ISABELLE *à Colombine.*

Vous voyez comme on m'insulte chez vous?

ARLEQUIN.

Ici, & ailleurs, quand il vous plaira, morbleu, je suis medecin au poil & à la plume. ISABELLE.

Vous êtes un extravagué.

ARLEQUIN.

A moi, medecin de Beux, à moi, faculté, à moi. *Le Docteur les separe.*

SCENE DU DE'NOUEMENT.

ISABELLE en Medecin. COLOMBINE, ARLEQUIN, CASCARET. Le DOCTEUR, OCTAVE & CINTHIO qui survviennent.

ISABELLE.

MA chere, est-il possible que je vous revoye, après les emportemens de monsieur votre pere, qui m'a congedié comme un assassin?

COLOMBINE.

Ah, monsieur, que je me sais bon gré de ma langueur concertée, puisqu'elle vous raproche de moi! Vous ne savez donc pas que pendant votre absence je me suis plainte de trente maladies, où les autres medecins n'ont pû rien connoître; & que mon pere desesperé de voir tant de bourreaux dans sa maison, s'est à la fin resolu d'envoyer toutes les facultés au diable, & de recourir à vous, comme à celui qui m'a le plus soulagée? A vous dire vrai, je suis fort contente de moi: il n'y a presque point de jours où je ne me sois mise deux ou trois fois à l'agonie. A moins que de mourir tout à fait, il n'est pas possible de mieux contrefaire la malade.

ISABELLE.

Puisque je dois mon retour à votre adresse, tâchons de profiter du temps, & de terminer nos ennuis par un mariage qui nous rende. ....

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Monsieur, mademoiselle votre sœur est là bas dans un carosse, qui s'impatiente.

ISABELLE.

Ah, ma chere demoiselle, souffrez qu'elle ait le bien de vous saluer. Elle m'a entendu dire tant de bien de vous, qu'elle meurt d'envie de vous connoitre.

COLOMBINE.

Vous me faites une vraie joie, monsieur, de me procurer cet honneur-là.

ISABELLE.

Vous voulez bien que je l'aille assurer des bontés que vous avez pour elle ? *Elle s'en va.*

ARLEQUIN.

Voilà toujours une petite fafée de complimens, sur & tant moins.

COLOMBINE *à Arlequin.*

A ce que je vois, la sœur de ton maitre s'interresse fort à ce qui le regarde ?

ARLEQUIN.

Bon ! ce sont deux têtes dans un bonnet.

COLOMBINE.

A-t-elle autant de merite que lui ?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas tout à fait composé de même. Ils ne laissent pourtant pas de valoir chacun leur prix.

COLOMBINE.

L'humeur en est-elle douce comme celle de son frere ?

ARLEQUIN.

C'est un mouton, elle sera par fois une heure toute entiere sans crier.

COLOMBINE.

Le grand excès !

ARLEQUIN.

Croyez-moi, il faut être bien maitre de ses passions pour se tenir si long-temps en repos.

COLOMBINE.

Ne la marie-t-on point?

ARLEQUIN.

Si on l'en vouloit croire, ce seroit une affaire bien-tôt toisée: mais il n'y a encore rien qui se gâte..... Tenez la voilà.

ISABELLE *en habit de fille.*

Quel bonheur pour moi, mademoiselle, de vous pouvoir marquer combien je vous honore!

COLOMBINE.

Oh pour cela, mademoiselle, j'ai bien de la confusion que vous m'ayez prevenue; mais depuis fort long-temps ma maladie me fait malgré moi garder la chambre; & sans les soins obligeans de monsieur votre frere, je crois que de mes jours je n'aurois rendu visite à personne. Cascaret un fauteuil.

ARLEQUIN.

Voyons un peu comme la fusée se démelera.

ISABELLE.

Mais ne vous incommode-je point?

COLOMBINE.

Une fille de votre air, & de vos manieres, fait toujours un honneur sensible.

ARLEQUIN.

Quand ce seroit la fille d'un docteur, elle ne parleroit pas mieux.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Oserois-je vous dire que je remarque une grande ressemblance entre monsieur votre frere & vous ?

ISABELLE.

Jamais jumeaux ne furent si semblables.

ARLEQUIN.

Sans leurs habits, j'en serois quelquefois la duppe.

COLOMBINE.

D'où vient qu'il n'est pas rentré avec vous ?

ISABELLE.

Dans le temps que je suis descendue de carosse, son tailleur l'a retenu là-bas pour lui faire voir ses habits de noces, & pour...

COLOMBINE.

Comment ses habits de noces ?

ISABELLE.

Vous ne savez pas que mon frere épouse mademoiselle Leonore ?

COLOMBINE.

Quoi, il épouse ma cousine ?

ISABELLE.

Il n'y a rien de plus certain ; il l'a rencontrée céans, il lui en a conté, & finalement je crois que demain à pareille heure il pourra bien être votre cousin.

COLOMBINE.

Seroit-il bien assez lâche ....

ISABELLE.

Vous mocquez-vous, mademoiselle? c'est une fille fort belle, & fort riche.

COLOMBINE.

Ah, le traître! Epouser ma cousine, après m'avoir juré si solemnellement.... Non.... sa perfidie..... Mais..... d'où vient... pourtant mon trouble & ma douleur.... Ah, mademoiselle, je n'en puis plus..... Je voi bien que mon mal me reprend..... Ah! grands dieux!

ISABELLE.

Elle se trouve mal. Je cours vîtement appeller mon frere. Arlequin tiens-toi auprès d'elle, jusqu'à ce qu'il soit venu.

ARLEQUIN.

Une bonne commission, vraiement, de faire sentinelle auprès d'une fille pâmée! S'il ne vient bien-tôt, je me donne au diable si je ne quitte la malade, l'infirmerie, & tout ce qui s'ensuit..... La pauvre fille!

COLOMBINE *en se levant avec fureur.*

Me quitter pour une autre, après les sermens qu'il m'a faits!

ARLEQUIN.

Fi! cela n'est pas bien. Laissez-moi faire, je lui laverai tantôt la tête d'un diable d'air.

COLOMBINE.

Dans ma maison engager ma cousine, pendant que mon cœur s'explique pour lui avec tant de passion & de sincerité!

ARLEQUIN.

Il a tort, vous dis-je ? Mais c'eſt que la frequentation des femmes rend les hommes ſi coquets, que c'eſt pitié. Si dieu n'y met la main, ce ſera encore bien pis.

ISABELLE *en habit de medecin.*

Hé bien, mademoiſelle, que vous ſemble de ma ſœur ? Vous a-t-elle marqué avec combien d'empreſſement elle s'interreſſe à ma joie ? COLOMBINE.

Traître ! elle m'a appris avec combien de perfidie tu me donnois ta foi, pendant que tu deſtinois toute ta tendreſſe à Leonore.

ARLEQUIN.

Ne lui en faites point de façon. Votre ſœur lui a tout dit.

COLOMBINE.

Ame de boue ! le bien de ma couſine l'a emporté ſur la ſincerité de mes feux.

ARLEQUIN.

Avouez-lui de bonne grace, elle vous pardonnera.

ISABELLE.

Ne condamnez point, ma chere demoiſelle, le ſtratagême d'un cœur veritablement amoureux, qui a voulu éprouver le vôtre, par la confidence concertée que ma ſœur vous a faite.

COLOMBINE.

Lâche, veux-tu me pouſſer à bout par des retours ſi groſſiers, & ſi indigne d'un..

ISABELLE.

Non, ma belle, j'atteſte le ciel, & veux que pour jamais il me confonde, ſi tout ce ce que ma ſœur vous a dit, n'eſt un jeu prémedité pour découvrir le fond de votre ame, & pour ſavoir ſi vous m'aimez autant que je vous aime.

COLOMBINE.

Quoi? le tailleur & les habits de noces..

ARLEQUIN.

Vous êtes bien aiſée à effaroucher. Et que diable, eſt-ce que vous ne voyez pas qu'il tâche d'eſſayer votre bonne foi? Dame, ſi vous croyez que mon maitre ſe marie comme les autres, nenni au moins. Il eſt bien aiſe de ſonder le guai, & de ſavoir ſi la femme qu'il épouſe ſera pour lui, ou pour ſes voiſins. Malepeſte! on ne ſauroit trop prendre de précaution là-deſſus.

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Pourquoi en prendre avec moi, après toutes les avances que j'ai faites? Mon cœur iroit-il au devant du vôtre, s'il ne ſe ſentoit pas autant de perſeverance qu'il en faut pour ſoutenir une paſſion forte & raiſonnable? Quand j'ai pris le parti de vous aimer, je n'ai conſulté que ma tendreſſe; & je n'écouterai que mon devoir, quand il faudra vous perſuader que je vous aime uniquement.

ARLEQUIN *parlant à son Maître.*

Qui l'a forcé à dire cela ? Tout franc, je lui croi l'ame bonne. Tenez, monsieur, à votre place je n'en ferois point à deux fois. On a beau dire, les bons mariages se font sur le champ.

ISABELLE.

Pour moi, je ne differerai jamais un bien si cher. COLOMBINE.

Je n'arriverai jamais assez tôt au bonheur que je me propose.

ARLEQUIN.

Allons, embrassez-vous.

ISABELLE, COLOMBINE *ensemble.*

Ah, de bon cœur.

ARLEQUIN.

Là donc, voilà ce que j'appelle entrer en matiere.

LE DOCTEUR *arrivant.*

Comment, monsieur le medecin, deshonorer ma maison, & suborner ma fille ? Allons, qu'on me jette cet homme-là par les fenêtres.

ISABELLE.

Ah ! monsieur, épargnez la vie d'une fille, que l'amour a deguisée, & qui n'est devenue medecin que pour empêcher Cinthio d'épouser mademoiselle Colombine.

COLOMBINE.

Quoi, serieusement : vous n'êtes point medecin ?

ISABELLE.

Non, mademoiſelle, je n'en ſais pas aſſez pour vous guerir.

LE DOCTEUR.

Et qui épouſera donc ma fille ?

OCTAVE.

Moi, ſi vous me faites l'honneur de me la donner.

ARLEQUIN.

Le grand miracle ! j'en ferois bien autant.

CINTHIO.

Monſieur le docteur, puiſque mademoiſelle ſe declare en ma faveur, ſi vous m'en voulez croire, nous ferons deux noces à la fois.

ARLEQUIN.

Ma foi, plus on eſt de foux, plus on rit.

LE DOCTEUR.

Je voi bien que les plus courtes folies ſont les meilleures. Allons, ſortons d'affaire avec honneur.

ARLEQUIN.

Vous l'avois-je pas bien dit : *Principiis obſta.* Meſſieurs, quand vos filles ſeront malades, *Recipe matrimoniorum multorum.* Diable ! c'eſt le grand ſecret pour ſe mettre en ſûreté.

COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

COMEDIE EN TROIS ACTES

Mise au theâtre par Monsieur D * * * & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 8 jour de Juin 1685.

ACTEURS.

LE DOCTEUR.
ISABELLE, fille du Docteur.
CINTHIO, Amant d'Isabelle.
COLOMBINE, Amante d'Arlequin.
PASQUARIEL, Parent de Colombine.
ARLEQUIN, faux Marquis, Amant d'Isabelle.
SCARAMOUCHE, Valet d'Arlequin.
PIERROT, Garçon Cabaretier.
Un Perruquier.
Un Chapelier.
Un Tailleur.
Deux Mores.
Plusieurs Archers.
Un Geolier.

La scene est à Paris, tantôt chez le Docteur, & tantôt dans un Cabaret.

COLOMBINE
AVOCAT POUR
ET CONTRE

COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

ACTE I.

SCENE I.

Le Theâtre repreſente la Chambre d'Iſabelle.

CINTHIO, ISABELLE.

CINTHIO.

TOi ſpoſerete quel moſtro ?

ISABELLE.

Si, ſpoſerò quel demone.

CINTHIO

E chi vi obliga a queſto ?

ISABELLE.

Il debito di figlia obediente.

CINTHIO.

Siete dunque risoluta? e l'amor mio? la vostra fede?

ISABELLE.

Doletevi delle stelle; è decreto del Cielo, che fa forza al mio volere.

CINTHIO.

Il saggio domina gli astri.

ISABELLE.

L'astro predominante al mio arbitrio vien secondato da un padre, che comanda.

CINTHIO.

Un vero amore non riceve leggi da chi che sia.

ISABELLE.

Si, ed anco, chi che sia, non puol fare ch'io non vi ami; sarà sempre vostro il core ma sarà del marchese Sbrufadelli la mano, cosi mi sforza il fato.

CINTHIO.

Mentirà il pronostico. Vado di questo passo a ritrouar il marchese, e con questo mio ferro saprò far le mie vendette. *Il met la main sur son épée.* O cesserà di palpistarmi il core, o vittima ei cadrà del mio furore. *Il s'en va.*

ISABELLE.

Arresta, Cinthio ascolta. Ah fatalità della mia stella. *Elle le suit.*

SCENE II.

On ouvre la ferme, & le Theâtre repreſente la chambre d'Arlequin.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN en robe de chambre.

SCARAMOUCHE.

MA, caro ſignor marcheſe, è poſſibile che vi ſiete ſcordato la voſtra naſcità, i voſtri parenti, e la voſtra Innamorata? Quoi? parce que votre oncle le cabaretier eſt mort, & qu'il vous a laiſſé cent mille écus, vous oubliez que vous êtes le fils d'un cordonnier? Que votre pere eſt encore en vie, & que vous avez promis foi de mariage à Colombine, que vous avez laiſſée à Veniſe, pour épouſer la fille du Docteur, à cauſe qu'elle eſt fort riche? Ma foi, j'apprehende qu'à la fin tout ne ſe découvre, & que vous ne ſoyez la victime de vos airs fanfarons

ARLEQUIN.

Ouais! Voilà un maraut qui fait bien le precepteur! Ecoutez, mon ami, je vous ai dit cent fois, que je ne trouvois pas bon que vous vous mêlaſſiez de faire des remontrances. Si je n'ai point de naiſſance, j'ai du bien; & à preſent, qui eſt riche eſt noble,

& qui eſt noble n'eſt pas obligé d'exécuter ſes promeſſes : les marquis ne ſont point eſclaves de leur parole, cela ſeroit trop bourgeois.

SCARAMOUCHE.

Oui ; mais la promeſſe de mariage que vous avez faite à Colombine, vous ſavez qu'elle eſt toute écrite de votre main.

ARLEQUIN.

Là-deſſus j'ai conſulté un procureur de mes amis, homme de conſcience, qui m'a fort aſſuré que je n'étois pas en âge de faire des promeſſes. Ainſi j'ai l'eſprit en repos de ce côté-là.

SCARAMOUCHE.

Vous épouſerez donc Iſabelle ?

ARLEQUIN.

Oui, morbleu, malgré toute la cabale, je l'épouſerai, ou. . . . elle m'épouſera ; elle a trente mille écus en mariage.

SCARAMOUCHE.

Enfin, monſieur, ce que je vous en dis, n'eſt que par amitié, & par crainte qu'il ne vous arrive quelque fâcheux accident. Mais à propos d'Iſabelle, elle a envoyé ici un de ſes laquais pour vous dire que vous ſongeaſſiez à lui envoyer votre portrait, & la moreſſe que vous lui avez promis.

ARLEQUIN.

En ſortant, je donnerai ordre à tout. Qu'on m'habille vîtement.

SCARAMOUCHE.

Votre tailleur, votre perruquier, & votre chapelier ſont là-dedans. Vous plaît-il qu'on les faſſe entrer.

ARLEQUIN.

Oui, faites les entrer, & que mon tailleur me vienne tailler.

SCENE III.

LE TAILLEUR, LE CORDONNIER, LE CHAPELIER, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

LE TAILLEUR.

JE vous apporte, monſieur, l'habit que vous m'avez commandé. *Il tire de ſa toilette un habit fait de cuir doré, avec des manches rondes d'une grandeur extraordinaire.*

ARLEQUIN *regardant l'habit.*

N'eſt-ce pas là du brocard de la rue ſaint Antoine?

LE TAILLEUR.

Oui, monſieur. Eſſayons-le, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Voyons auparavant la manche. *Aprés l'avoir regardée.* Hé, fi, monſieur le tailleur, voilà une manche eſtropiée.

LE TAILLEUR.

Et d'où vient, monsieur ?

ARLEQUIN.

Elle est trop petite de moitié.

LE TAILLEUR.

Petite, monsieur ? Vous n'y pensez pas. Il est entré trois aunes d'étoffe aux deux manches. Mettez-le sur vous. *Arlequin ôte sa robe de chambre, & paroît en chemise & en caleçon. Le tailleur veut l'habiller, mais il en est empêché par Scaramouche.*

SCARAMOUCHE.

Attendez, s'il vous plaît, c'est à moi à habiller monsieur ; je suis son valet de chambre.

LE TAILLEUR.

Si vous êtes son valet de chambre, je suis son tailleur, & pour à present ce sera moi qui l'habillerai.

SCARAMOUCHE.

Monsieur le piquepoux, vous vous ferez rosser.

LE TAILLEUR.

Monsieur le pot de chambre, vous vous ferez battre.

SCARAMOUCHE.

Ah, par la sangbleu, nous verrons. *Ils s'achamaillent.*

ARLEQUIN *ayant peur, & courant d'un côté & d'autre.*

Hé, hé, hé, marauts ?

LE TAILLEUR *à Arlequin.*

Monſieur, ſi vous n'y donnez ordre, à la fin votre valet de chambre deviendra auſſi impertinent que vous.

ARLEQUIN.

Taiſez-vous inſolent. *Il leve le bras pour le battre. Dans ce tems-là le tailleur veut l'habiller: Arlequin ne le veut pas, & s'en va. Le tailleur court aprés. Arlequin s'aſſied ſur un fauteuil, leve les bras & les jambes pour empêcher qu'on ne l'approche, & dans le moment on lui met le juſte-au corps, la culotte, la perruque & le chapeau, & il s'enfuit tout habillé. Scaramouche & les autres le ſuivent.*

SCENE IV.

Le Theâtre change, & repreſente une place publique.

COLOMBINE, PASQUARIEL, tous deux habillés à l'Eſpagnole.

COLOMBINE.

NOn ti dolere, Paſquarello, poiche le fatiche ceſſeranno, e non mancherà la ricompenſa. Laſcia ch'io ſola mi dolga d'una fortuna ribelle, che mi perſeguita, e mi diſpera; tu vedi che ho abandonata la patria, e i parenti, per quell' infame d'Ar-

licchino, che sotto fede di sposo, mi tradisce, e mi abandona. Ma non sono Colombina, se con le mie persecuzioni, non mi fo mantener la parola. Hò appresso di me la scrittura che mi fece questo scelerato; a suo tempo saprò valermene: Voglio esser l'ombra indivisibile del suo corpo, il tormento degli occhi suoi, l'inquietudine del suo riposo, in fine Colombina sarà il flagello d'Arlicchino.

PASQUARIEL.

Mi dispiace, cara Colombina, della tua disgrazia, e t'assicuro che tantarò l'impossibile per renderti consolata. Una sol cosa vorrei sapere, come, e in qual maniera, ti sei innamorata d'un animale simile ad Arlicchino, che non hà ne spirito, ne belleza, ne statura, ne ciera di galantuomo.

COLOMBINE.

Te lo dirò. Un giorno che andavo a spasso, m'incontrai in Arlicchino, che era a sedere appresso d'una fruitiera, che aveva un ciodron di castagne. Il gormando ne mangiè una quantità grande, io m'arrestai nell'ato dell'ammirazione, vedendo con che grazia divorava quelle castagne: m'accostai, e finsi voler comprar dell' insalata, per meglio vederlo; a pena fui à lui vicina, che le castagne fecero il loro effetto, facendogli esalare una grandissima ventosità. Allora dissi: Se è così grande in voi il vento

delle

delle caſtagne e che ſarà quello dei voſtri ſoſpiri ſe mai ſarete innamorato ? E nel medeſimo tempo, quel vento acceſe il mio foco. L'amai, mi corriſpoſe ; mi promiſe d'eſſermi marito, e me ne fece una ſcrittura. Mori un ſuo zio, che gli laſciò il valſente di cento mila ſcudi ; queſto animale è venuto qui, ſi fà credere un marcheſe, e vuol ſpoſar Iſabella figlia del dottor Baluardo. Si è ſcordato di me ; ma io diſperata l'hò ſeguito, mi ſono introdotta in caſa del Dottore, che ſi è innamorato di me ; ho ſcoperto il tutto ad Iſabella, che mi hà promeſſo aiuto ; hò trovato il modo d'introdurmi per una ſtrada ſotteranea che paſſa dalla cava del Dottore a quella d'Arlicchino, e facilmente da quella potrò èntrare in camera ſua, ſenſa ch'egli ſe ne accorga, e con il tuo ſoccorſo venir à capo d'ogni mio diſegno.

PASQUARIEL.

Mi piace il racconto, e godo della buona entratura che hai col Dottore. Penſo a qualche furberia che forſi ti vendicherà dell' infedeltà d'Arlicchino. Dimmi, non ſai tu parlar qualche linguaggio ſtraniero ?

COLOMBINE.

Si, sò parlar, franceſe, ſpagnolo, provenzale, franco.

PASQUARIEL.

Baſta così ; vedo venir gente : rititati, e laſciami la cura del reſto.

SCENE V.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN *à la Cantonnade*

Dites à mon maréchal qu'il me vienne faire le poil. Eſt-il ſous le ciel un homme plus heureux que moi ! J'herite cent mille écus, & je ſuis à la veille d'épouſer une fille jeune, belle, bienfaite, & qui en a trente mille en mariage ! Mais quel homme eſt-ce là ?

PASQUARIEL.

Por vida mia, eſta ciudad es muy linda.

Arlequin le contrefait.

PASQUARIEL *continuant.*

Me conoſce uſted ? digame uſted, ſenor.

ARLEQUIN.

Si je vous connois.

PASQUARIEL.

Si, ſenor.

ARLEQUIN.

Oui, monſieur, je vous connois, je vous ai vu dans un jeu de cartes. Vous êtes le valet de trefles.

PASQUARIEL.

Uſted no me conoſce, io ſoy el Senor capitano don Cuerno de Cornazan, hombre d'honor, por vida mia.

ARLEQUIN.

Vous êtes le capitaine don Corne ? Oh, allez, allez, votre famille eſt connue par toute la terre.

PASQUARIEL.

Uſted no ha giammi ſentido parlar della Morea.

ARLEQUIN.

Oh, que pardonnez-moi ! J'ai entendu parler de la Morée plus de cent fois. J'y ai même été.

PASQUARIEL.

Hé bien ſenor, io ſoy . . . . .

ARLEQUIN.

Vous êtes la Morée ?

PASQUARIEL.

Io ſoy que ſiendo al ſervizio de los ſenores Venezianos. Y he oy prendido la Morea. *Ah ! que ſi vous me voyez. Il tire l'épée.* Conqueſta mia ſpada en mano, e tic, & tac. *Il fait comme s'il vouloit couper le viſage à Arlequin.* Y e con las moſquetadas e pif, & paf. *Il fait comme s'il tiroit des coups de fuſil.* Y e la pique à la mano, & ziſte & zeſte. *Il fait comme s'il lui donnoit un coup de pique dans le ventre.*

ARLEQUIN, *qui à chaque fois a tremblé, croyant avoir reçu ce dernier coup, dit :*

Ah, je ſuis mort, Ah, coquin, vous m'avez percé le gezier de part en part. *Che il Diavol ti porta, ti e tutti i to' pif, & paf, & tic & tac.*

PASQUARIEL.

Esto no es nada, senor; ma mi pare che vosignoria parla Italiano, la non sarebbe gia Italiana?

ARLEQUIN.

Perdoneme, signor, son Italian d'Italia.

PASQUARIEL.

E di che paese d'Italia?

ARLEQUIN.

Du pays de la tapisserie, de Bergame.

PASQUARIEL.

Oh! Io sono stato molto tempo à Bergamo. Bella citta! Sono stato ancora à Roma.

ARLEQUIN.

Il y a bien des Romains à Rome n'est-ce pas?

PASQUARIEL.

Oui assurément. *Sono stato à Fiorenza, Fiorenza la Bella.*

ARLEQUIN.

Comment se portent les saucissons de Florence? y en a-t-il toujours beaucoup?

PASQUARIEL.

Toutes les boutiques *dei Pizzicaroli* en sont pleines. *Di Fiorenza, son passato à Bologna.*

ARLEQUIN.

Ah! la belle ville que Boulogne!

PASQUARIEL.

Certo Bologna la Grassa.

ARLEQUIN.

Et avez-vous bien mangé des savonnetes à Boulogne ?

PASQUARIEL.

Mangé des savonettes ? On ne les mange pas, monsieur, elles ne servent qu'à faire la barbe, & à dégraisser les mains.

ARLEQUIN.

Ho, quand j'y étois, je les mangeois moi, & cela me servoit pour me dégraisser les boyaux.

PASQUARIEL.

Di Bologna poi sono stato à Venezia.

ARLEQUIN.

Venezia Bella, ch' è fondata in mare. Et y a-t-il toujours beaucoup de carosses à Venise ?

PASQUARIEL.

Des carosses ? Il n'y en jamais eu. Vous voulez dire des gondoles ?

ARLEQUIN.

Et oui des gondoles. Vous m'avouerez que c'est quelque chose de beau à voir, qu'une gondole dans un carosse ?

PASQUARIEL.

Oui assurément : mais ordinairement les gondoles ne vont point en carosse, elles servent de carosse.

ARLEQUIN.

N'est-ce pas ce que je vous dis ; Les gondoles servent aux carosses ; oh diable ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sai. J'y ai été à

Veniſe, & longtemps même. Dites-moi, n'y parloit-t-on de rien quand vous en êtes ſorti ?

PASQUARIEL.

Pardonnez-moi. On y parloit d'un certain accident arrivé à une nommée Colombine.

ARLEQUIN.

Hoime ! *Vers Paſquariel.* Et qu'eſt-ce que cet accident ?

PASQUARIEL.

C'eſt que queſta Colombina eſſendoſi innamorata d'un certo Arlicchino, che ſotto fede di ſpoſo l'ha ingannata, e ſe n'è fuggitto via, hà fatto la piu heroica azzione del mondo.

ARLEQUIN.

Et qu'a-t-elle fait ?

PASQUARIEL.

L'è ſortita fuori delle porte della città, è alla prima riviera ch'ella hà incontrato, la s'e ſpogliata, e gettando le ſue veſti a terra, hà cominciato ad eſclamare in queſta maniera : Come, ingrato Arlicchino, tu mi abandoni, tu mi laſci, tu corri in braccio ad altro oggetto ? Queſta è dunque la fede promeſſa ? i giuramenti oſſervati ? Ed io ſopraviverò à tanta ſciagura ? Nò, che non ſarà vero ; queſta riviera ſarà teſtimonio della mia diſperazione.

ARLEQUIN.

Elle disoit donc tout cela à la riviere ?

PASQUARIEL.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Et la riviere, que répondoit-elle ?

PASQUARIEL.

Scriverò a caratteri di morte su queste rive la mia fede, e la tua incostanza. Et dans le même temps....

ARLEQUIN.

Elle s'est jettée dans la riviere, & elle s'est noyée ?

PASQUARIEL.

Je ne sai pas bien le reste de l'histoire. Mais si vous en êtes curieux, *mia muxer Donna Anna vela dirà*

ARLEQUIN.

Dona Agna votre femme la sait donc ? Et est-elle loin d'ici ?

PASQUARIEL.

Non signor, adesso la faccio venire. Donna Anna venga. Il y a un gentilhomme qui voudroit bien parler à vous.

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN, PASQUARIEL.

COLOMBINE.

QUiere hablar con migo eſte Cavallero ? Guarde dios à uſted ſenor mio, valgame el cielo que es eſto ? Tiene cara demono ; venga, venga.

ARLEQUIN *à Paſquariel.*

Monſieur, quel langage parle-t-elle ?

PASQUARIEL.

Elle parle Eſpagnol.

ARLEQUIN.

Et que diable ne me l'avez-vous dit d'abord, je lui aurois répondu. J'entens l'Eſpagnol à merveilles.

PASQUARIEL.

Hé bien, ſi vous l'entendez, parlez lui ; il en eſt encore temps.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Las chocolatas ...

PASQUARIEL.

Qu'eſt-ce à dire, monſieur, le chocolate ?

ARLEQUIN.

Oui, monſieur : cela vient d'Eſpagne.

COLOMBINE.

Puedo yo attreverme en tocarlo ; muerdes, pequeno diablito ; muerdes ; muerdes.

ARLEQUIN.

No, non mordo no, *je ne mords point.*

COLOMBINE.

Gracioſo es, por vida mia ; nunca ay viſto Hidalgo mas buffon. *Elle rit.*

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous bouffon ? Je vous donnerai ma foi ſur les oreilles. Quelle impertinente eſt-ce là ?

COLOMBINE.

No os alborotes, amigo, ſi no tuviera cara de mono.....

ARLEQUIN.

Je ne cherche point l'aumône, je ſuis un gentilhomme riche & de qualité.

COLOMBINE.

Soys coſada hombre ?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point un ombre, je ſuis un corps palpable & maniable.

COLOMBINE.

Pues no me entiende, ſoys tonto ; ſoys necio ?

ARLEQUIN.

Je ne connois ni la tante, ni la niéce, ni toute la parenté.

COLOMBINE *lui faiſant ſigne d'approcher.*

Venga aca, venga aca, aca.

ARLEQUIN.

Hé fi, madame, vous n'y ſongez pas.

Faloit-il venir de ſi loin pour cela ? Voilà qui eſt de la derniere vilenie. On m'a dit, madame, que vous me donneriez des nouvelles d'une nommée Colombine avec un certain Arlequin.

COLOMBINE.

Deſpues que aquel vellaco de Arlechin rebelde al amor, menoſpreciò las finezas de Colombina, y pagò ſu amor con el olvido, ſupo que el ingrato paſsò en Francia, para caſarſe con otra : al momento deſeſperandoſe la pobre mozuela diò gritos al cielo, llorò ſus deſdichas, y aranſcandoſe la cara, y cayendo en tragico deſmayo la noche, y el dia dixo ſoſpirando, y moriendo, dixo..... dixo.....

ARLEQUIN.

Et que dit-elle ?

COLOMBINE *ſe faiſant connoître.*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, ſe non m'hai nel core. *Et s'en va.*

ARLEQUIN *épouvanté.*

Miſericorde, *aiuto, ſpiriti, diavoli, demoni, fantaſme.*

SCARAMOUCHE *arrivant.*

Qu'eſt-ce ? qu'avez-vous, monſieur ?

ARLEQUIN.

Ah, mon pauvre Scaramouche ! Colombine eſt ici ; je la viens de voir en Eſpagnole, elle m'a parlé, *Perfido, traditore.....* Je vais la ſuivre de loin pour voir où elle va, viens avec moi. *Il s'en va.*

SCENE VII.

SCARAMOUCHE, CINTHIO.

SCARAMOUCHE.

Colombina à Pariggi! Mon maitre a chopiné. Colombine eſt à Veniſe. Mais que me veut ce gentilhomme-là? Il y a un quart d'heure qu'il m'examine.

CINTHIO *s'approchant de Scaramouche.*

Come vi chiamate?

SCARAMOUCHE.

Comment je m'appelle.

CINTHIO.

Si. Il voſtro qualè.

SCARAMOUCHE.

Il mio nome, ſignor, è Scaramuzza Memeo Squaquara, Tammera Catammera, e figlio di Cocumaro & de madonna Papara trent'ova, e ionze, e dunze, e tiracarunze, & tacchete, ſtacchete, minoffa ſcatoffa, ſolfana befana caiorca, per ſervire à voſignoria.

CINTHIO.

O che bel nome! In verità non ſi puol far di piu. *Il tire ſa bourſe.* Tenez, voilà pour Scaramouche. Voici pour Memeo Squaquara, Ecco per Tambera e Catambe-

ra. *A chaque nom il lui donne un écu.* Et le surplus de la bourse pour le restant de votre nom. *Il lui donne toute la bourse.*

SCARAMOUCHE *à part.*

C'est quelqu'un qui va à la chasse aux noms. *Vers Cinthio.* Monsieur, j'ai encore d'autres noms dans ma famille aussi beaux & aussi longs que le mien. Si vous en avez à faire vous n'avez qu'à parler.

CINTHIO.

Nò, mi basta solo del vostro. Io mi diletto un poco di normanzia, & dal vostro nome conosco che voi siete un uomo piacevole, e che fate servizio volontieri. Non è così.

SCARAMOUCHE.

Vous l'avez deviné. Il n'y a pas d'homme plus serviable que moi. Si la nature m'avoit fait femme, j'aurois été la plus complaisante creature du monde.

CINTHIO.

Vedete quella porta? Là sta il dottor Baluardo. Questa è una lettera; a voi la dono, per rimetterla in mano propria d'Isabella sua figlia.

SCARAMOUCHE *aprés avoir un peu revê.*

Come si chiama vosignoria?

CINTHIO.

Io? mi chiamo Cinthio del sole.

SCARAMOUCHE.

Cinthio del sole? ah le beau nom! le

charmant nom ! Voilà pour Cinthio del ſole. *Il lui rend ſa bourſe.*

CINTHIO.

Come.

SCARAMOUCHE.

Et voici votre lettre. *Il lui rend ſa lettre.* Il y a long-temps, monſieur, que j'ai quitté ce métier-là. *Et s'en va.*

CINTHIO.

Ma ſentite, vi donarò. *Il le ſuit.*

SCENE VIII.

La Ferme s'ouvre, & le Theâtre repreſente la chambre d'Iſabelle.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE DOCTEUR.

CO s'at Iſabella, a te ved tutta malinconica. *Parle-moi librement, dis-moi ouvertement ta penſée.*

ISABELLE.

Signor padre, non è dato a figlia ben nata, il contradire ai voleri d'un padre affettuoſo. Ma ſe mi date licenza di parlare, vi dirò chelti marhceſe Sbrufadelli non mi par uomo di naſcita. Le ſue maniere non ſon punto di perſona nobile ; e s'io non m'in-

minganno, ſono plebei i ſuoi natali; perciò ſtimerei prudenza il non precipitar le noſtre nozze.

LE DOCTEUR.

Senti, Iſabella; a non biſogna giudicar d'un uomo dalle apparenze. Il marcheſe Sbrufadelli è ricco; *& ſi ſes manieres te paroiſſent poliſſonnes, c'eſt que tu ne frequentes pas le grand monde. Tous les jeunes gens de qualité n'en ont point d'autres.* Ma queſto non impedirà ch'a non m'informi a pieno della ſua qualità, avanti di conchiuder affatto il matrimonio.

ISABELEE.

Se voleſte dar fede a Colombina, ella vi raggua gliarebbe del tutto.

LE DOCTEUR.

Colombina lo ama, e al ghe và del ſo intereſſe, ch'al to matrimoni ſe rompa. Ma laſſàmi far a mi, che avanti la fin del giorno, ſaprò beniſſimo ogni coſa. A vad' in piazza. S'al vegniſſe per azardo, *fais lui toujours bonne mine* Adio. *Il ſort.*

ISABELLE *ſeule.*

Miſera condizione, che ſoggiace una povera figlia a maritarſi contro il ſuo guſto, ſolo per ſodisfare all' intereſſe, o alla vanità! Poteva ben la natura..... Ma parmi ſentir gente.

SCENE IX.

ARLEQUIN en Marquis. ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant.*

DOve è la ſignora Iſabella ? *Eſt-elle dans ſa chambre ?*

ISABELLE.

Egli è il marcheſe.

ARLEQUIN *appercevant Iſabelle fait pluſieurs reverences ridicules.*

ISABELLE.

Ah marquis ! quel relâchement de viſite ! Ha, pour cela on aime bien peu, quand on deſerte pendant trois jours.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte ſi je ſais comme cela s'eſt fait ! Ce qui eſt de vrai, c'eſt qu'on m'a trouvé à redire à la cour. Vous jugez bien que ſur ce pied-là, on prend d'abord le parti de faire atteler ſix barbes à une chaiſe ; & on ſe rend au petit couché à toutes jambes.

ISABELLE.

Mais, marquis, que penſez-vous de la Cour ?

ARLEQUIN.

C'eſt un étrange terrain. Un fat en ce pays-là avale bien des couleuvres.

ISABELLE.

Et à quoi vous divertiſſez-vous à ce charmant Verſailles ?

ARLEQUIN.

Ma foi, depuis que les duels ſont défendus, j'ai bien des heures de reſte.

ISABELLE.

N'y dit-on rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi. On y parle d'y faire bâtir une ſale de deux cens toiſes de large, pour faire le carouzel à l'abri du ſoleil & de la pluye.

ISABELLE.

Deux cens toiſes de large !

ARLEQUIN.

Bon ! l'embarras n'eſt qu'à trouver des poutres de cette longueur-là. A propos, vous ſavez qu'on a créé une charge en ma faveur ; & une charge d'épée, comme vous pouvez croire ; entre nous, j'ai toujours cru que la cour feroit quelque choſe pour moi. Ce n'eſt mardi point avec un peigne ni avec une tabatiere qu'on parvient en ce pays-là : il y faut de cela. *Il ſe touche le front.*

ISABELLE.

Ah, quelle cruauté, marquis, de ne pas mander à vos amis la juſtice qu'on vous rend !

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A moins que d'être fanfaron, on ne s'avise gueres d'écrire à ses amis, ce que la gazette apprend à tout le monde.

ISABELLE.

Et bien, marquis, quelle est cette charge?

ARLEQUIN.

Ho, pour le coup, vous ne serez pas une simple marquise; & sur ce pied-là vous irez de pair avec. ....

ISABELLE.

Hé, ne me faites point languir.

ARLEQUIN.

Puisque vous le voulez savoir; on me donne la charge de colonel general du regiment de Limoges.

ISABELLE.

Mais, marquis, il me semble que la paix barre un peu les fonctions d'un colonel.

ARLEQUIN.

Bon! la paix fait le beau de ma charge. C'est moi qui pique tous les Limousins qui travaillent aux murailles du grand parc de Versailles.

ISABELLE.

Ah, marquis, la jolie charge! Avec cela on donne dans le page à bon titre.

ARLEQUIN

Cela mene à tout.

UN LAQUAIS *entrant.*

Mademoiselle, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Ho, pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ai dit des fois sans nombre, que je ne reçois point de visites quand monsieur le marquis est céans.

ARLEQUIN.

Ah, mademoiselle, vous me gonflez d'honneur; quelle preference!

LE LAQUAIS.

Ce n'est pas une visite, mademoiselle: c'est une fille de chambre qui demande à vous servir.

ISABELLE.

Vous verrez que ce sera cette jeune enfant que la comtesse de Megret veut mettre à mon service; qu'on la fasse entrer.

ARLEQUIN.

Adieu. Je vais vous laisser faire votre marché en repos. *Il veut s'en aller.*

ISABELLE *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plaît. Vous me feriez un vrai chagrin de vous en aller; & je prétens bien que vous m'aiderez à sortir d'intrigue.

SCENE X.

ISABELLE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *regardant Colombine.*

VOilà un fort bon petit air.

COLOMBINE.

Si quelque chose me peut consoler de ma mauvaise fortune, c'est l'espoir d'entrer auprès d'une damoiselle aussi sage & aussi raisonnable que vous.

ARLEQUIN *à part.*

Elle n'est mardi point sotte.

COLOMBINE.

Madame la comtesse de Megret vous aura pû dire, mademoiselle, que j'ai combattu long-temps contre la honte d'entrer en condition, & que ma repugnance a cedé à l'honneur de vous rendre mes services.

ISABELLE.

Le joli tour d'esprit!

ARLEQUIN.

Celui du visage n'est pas moins drole.

ISABELLE.

Mon enfant, jeune & delicate comme vous êtes, j'apprehende qu'il n'y ait ici trop

d'ouvrage pour vous. Il faut me coeffer, m'habiller, raccomoder mes points, & par dessus tout cela, nous avons quantité de linge à blanchir.

ARLEQUIN *bas à Colombine.*

Viens-t'en chez moi : je n'ai que trois chemises.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Mon âge & mon temperamment ne em dispenseront jamais de faire tout ce que vous me commanderez, mademoiselle.

ISABELLE.

Cette fille-là me charme. Qu'en dites-vous, monsieur le colonel ?

ARLEQUIN.

Hé, elle paroît avoir assez bonne volonté. *Bas à Isabelle.* Voulez-vous que je vous parle franchement ? Ce n'est point là votre fait : ce n'est qu'un enfant. Voilà justement une amusette pour mon valet de chambre, ou pour mon maitre d'hôtel. Quand ces gueux-là sont une fois amoureux, dieu sait le train.

COLOMBINE *à part.*

Lâche coquin !

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Prenez-moi une bonne grosse fille, laide & forte : Vous en serez mille fois mieux servie. *Se tournant vers Colombine.* Je lui parle en votre faveur.

COLOMBINE.

Les gens de qualité ſont toujours obligeans. *A part.* Le maraut !

ISABELLE.

Vous avez beau dire : cette fille-là eſt tout à fait à mon gré, & je vais prier mon pere de trouver bon que je la prenne. *Elle s'en va ; & quand elle eſt à la cantonnade, elle ſe retourne du côté du marquis qu'elle a laiſſé ſeul avec Colombine, & dit :* Marquis, pendant mon abſence, au moins, n'allez pas faire le folâtre, ni vous émanciper.

ARLEQUIN.

Quel outrage, ma princeſſe ! mon cœur peut-il être ſenſible à la joye, du moment qu'il vous perd de vûe ? *A Colombine, Iſabelle étant ſortie.* Ecoute, ma fille, veux-tu me croire ? ne te fourre pas dans cette peſte de maiſon-ci ; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah, monſieur, on ne choiſit point dans l'extrêmité où je me trouve. Puiſqu'on m'a adreſſée céans, il faut que j'y demeure.

ARLEQUIN.

Que tu es folle ! Viens-t-en demeurer chez moi : tu y ſeras adorée.

COLOMBINE.

Voila-t-il pas de mes adorateurs ? Une fille ſeroit bien chanceuſe de prêter l'oreille à un homme qui ſe va marier !

ARLEQUIN.

C'eſt quand il y fait bon, ma mie. Auſſitôt que j'aurai touché mon mariage, je te meuble une chambre d'un bout à l'autre: Je te donne un petit laquais, & je t'habille il faut ſavoir. Va, va, ne refuſe point ta fortune. De tout ce qu'il y a de marquis en France, ſans vanité, je ſuis un des plus donnans.

COLOMBINE.

Folle qui s'y fie. Depuis l'hiſtoire arrivée à une nommée Colombine, il pleuveroit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramaſſé un.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

COLOMBINE.

On m'a raconté que cette pauvre créature s'étant priſe d'amitié pour un nommé Ar. .... Ar.... Arlequin.

ARLEQUIN.

Quelle bête eſt-ce que cet Arlequin ?

COLOMBINE.

On dit que c'eſt un maroufle, un cancre, un miſerable qui devroit baiſer les pas par où elle a paſſé.

ARLEQUIN.

Tu te mocques.

COLOMBINE.

Nenni, nenni, monſieur : il n'y a point là de plaiſanterie. Ce coquin-là malgré ſes

ſermens & ſes promeſſes, a quitté Colombine, & depuis peu de jours s'eſt mis ſur le pied d'un marquis du bel air.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf!

COLOMBINE.

On dit qu'il eſt à la veille d'épouſer la fille d'un bourgeois qui a plus de trente mille écus.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible?

COLOMBINE.

Il eſt ſi bien poſſible, que la pauvre Colombine en eſt morte de douleur. Voyez aprés cela ſi on peut ſe fier à la parole des hommes!

ARLEQUIN.

Franchement, il y a des grands ſcelerats dans le monde. Mais eſt-elle bien morte auſſi?

COLOMBINE.

Il n'eſt que trop vrai.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux. *A Colombine.* Ecoutez. Dans cette hiſtoire-là, il y a du pour & du contre, oui. Tout ce que je puis vous dire moi, c'eſt qu'un homme eſt un fat, quand il ne préfere pas ſon bien à ſon plaiſir. Puiſqu'il n'aimoit plus Colombine, n'a-t-il pas bien fait de ſe pourvoir ailleurs? En amour comme en autre choſe, les volontés ſont libres.

COLOMBINE *se faisant connoître.*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi se non m'hai nel core. *Et s'en va.*

ARLEQUIN.

Hoime ! aiuto ! spiriti, demoni, larve.

Dans ce temps Scaramouche arrive ; Arlequin lui dit qu'il vient de voir Colombine. Scaramouche dit qu'il perd l'esprit, & que cela est impossible. Au moment arrive Pasquariel dans un sac, & il se roule jusques sur les pieds d'Arlequin, qui le voyant, dit : C'est un sac de charbon qui va au marché. *Scaramouche dit que c'est un balot qui va à la douanne. Arlequin veut regarder par l'embouchure du sac, ce qu'il y a dedans ; Pasquariel aussitôt en sort avec trois têtes, contrefaisant le diable, & épouvante Arlequin & Scaramouche qui tombent à la renverse de peur, & le premier acte finit.*

ACTE II.

SCENE I.

PASQUARIEL *seul avec une enseigne de cabaret à la main.*

JE ferai tant de fourberie à ce coquin d'Arlequin, qu'il en mourra de peur, ou qu'il sortira de cette ville. J'ai sû qu'il cherchoit à acheter une moresle, pour en faire present à Isabelle. J'ai averti Colombine de ce qu'elle devoit faire. Mais le voici justement qui vient. Mettons vîtement cette enseigne à cette porte. *Il pend au dessus d'une porte l'enseigne qu'il avoit à la main.*

SCENE II.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

UN homme avec trois têtes, je l'ai vû. Cela n'est pas naturel, & il faut qu'il y ait quelque diable qui m'en veuille.

PASQUARIEL *faisant semblant de sortir de la porte où il a pendu l'enseigne.*

Servitor, signor alfiere, signor luogotenente, signor capitano, e tutta la compagna. *Ah! les braves gens! point façonniers vivant familierement avec tout le monde, faisant bonne chere, & bûvant de bon vin! Il est vrai aussi qu'il n'y a point une meilleure auberge dans tout Paris.* Il n'y en a pas non plus de si frequentée; c'est un monde: on y voit de toutes sortes de nations, des Italiens, des Espagnols, des Allemans, des Turcs, des ...

ARLEQUIN *qui a écouté attentivement.*

Monsieur, je suis votre serviteur. Je vous entens parler de beaucoup de gens qui vont loger dans ce cabaret-là, & entre autre des Turcs?

PASQUARIEL.

Oui, monsieur, des Turcs; il y en a plusieurs.

ARLEQUIN.

Et n'y a-t-il point parmi eux quelques Turquoises?

PASQUARIEL.

Qu'appellez-vous, monsieur, des Turquoises?

ARLEQUIN.

C'est-à-dire, des Turcs femmes.

PASQUARIEL.

Oh oui, monsieur, il y en a. Chaque Turc a plusieurs esclaves qui le servent.

ARLEQUIN.

Et n'a-t-elle point quelque eſclaveſſe ?

PASQUARIEL.

Oui, monſieur, de toutes ſortes ; des hommes, des femmes, des gens qui ne ſont ni hommes ni femmes.

ARLEQUIN.

Des gens qui ne ſont ni hommes ni femmes ! Ce ſont donc des monſtres ?

PASQUARIEL.

Vous l'avez dit. Ce ſont certaines gens qui ne ſont ni mâles, ni femelles, & qu'on appelle des eunuques. Ils ont auſſi quantité de mores, rouges, noirs, bleus....

ARLEQUIN.

Gridelins, jaunes. Tu te moques de moi ? Des mores rouges !

PASQUARIEL.

Et oui, monſieur, habillés de rouge.

ARLEQUIN.

Ah, parlez donc. Et parmi tout cela n'ont-ils point de moreſſes ?

PASQUARIEL.

Oui, monſieur, ils ont deux moreſſes blanches, les plus jolies du monde.

ARLEQUIN

Voila ce qu'il me faut ; mais je les voudrois noires.

PASQUARIEL.

Elles le ſont, monſieur. Eſt-ce que vous vous voudriez en acheter quelqu'une ?

ARLEQUIN.

Oui, monſieur. Mais comme je ne me connois pas en cette marchandiſe-là; pour n'y être pas trompé, ne pourriez-vous point me dire combien cela ſe vend l'aune ?

PASQUARIEL *en riant.*

Allez, allez, ce ſont d'honnêtes gens qui ne vous ſurferont point. Vous pouvez leur aller parler en toute confiance. *Il s'en va.*

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE en Gaſconne.

ARLEQUIN *ſeul.*

JE ſuis ravi d'avoir trouvé l'occaſion d'acheter la moreſſe qu'Iſabelle me demande. J'en veux avoir une à quelque prix que ce ſoit. Frappons au cabaret. Hola, hé ? *Il frappe.*

COLOMBINE *en dedans.*

Cau picquo aqui ? *Elle ſort.* Parlats, moun boun monſur, diurias beni louja à mon lougis, que ſarés ſen comparaſou miliou per lou lieyt, & per la taulo, qu'aqui onte fias loujat, que n'es qu'uno peſoulièro, ou un honeſte home come bous nou pot intra ſen dire : Quabaliſquo.

ARLEQUIN *la contrefaisant.*

Quabalisquo ! Ie bous assure que ie boudrés bien benir loger chez bous : mais n'entendant pas le françois de boſtre pays, j'aurois peur de faire quelque qui pro quo en parlant à bous autres.

COLOMBINE.

Hay pauro ! Lou parla del noſtro pays d'adieusias es tant à la modo al jourdieu, que n'y a pas un home de qualitat, que nou lou parle, ou de mens que nous l'entendo.

ARLEQUIN.

Non l'entendo, en verité, je ne l'entens pas. Mais, dites-moi, avez-vous dans votre auberge des gens de qualité ?

COLOMBINE.

Toutis mous hoſtes ſoun des gens de la miliono condiſiu del royaume. Jugas ſi mouſſu lou marquis de Mournic, & mouſſurs lous barous de Launiac & Rauniac, toutis couſis, ne ſoun pas gens de qualitat?

ARLEQUIN.

Ho, je vous crois fort bien en *gnic*, & en *gnac*. Mais n'avez-vous point chez vous quelque coeffe, quelque.....

COLOMBINE.

Per lou preſent n'ai pas din mon houſtau d'autro fenno loujado, qu'une joube fillo, qu'es tant poulido, que s'appello Colombino.

ARLEQUIN *à part.*

Hoime ! *A Colombine.* Et qu'eſt-ce que cette Colombine ? la connoiſſez-vous ?

COLOMBINE.

Pequaïre ! A quello pauro goujatto es uno fillo, qu'es eſtado vilenomen abuſado per un bauch noummat Arlequin, que le avié proumes publiquament de l'eſpouſa ; & toutis mous hoſtes l'aimon tant, que lian proumes de la ſervi de tout lour cor din ſoun gran deſaſtre, a cauſo qu'es pla doucetto, & pla complaſanto.

ARLEQUIN.

Je vous entens. C'eſt-à-dire, que ſi vous teniez cet Arlequin-là, vous lui donneriez d'un plat de votre pays, en le regalant d'une ſalade de gaſcon.

COLOMBINE.

A quo ly ſario pla ſegur d'eſtre pres, & penjat coumo un lairou.

ARLEQUIN.

Lairi, lairou..... Je l'avertirai cet Arlequin-là, car c'eſt un de mes amis, & je ſerois fâché qu'il lui arrivât malheur.

COLOMBINE *ſe faiſant connoitre.*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, ſe non m'hai nel core. *Elle s'en va d'un côté, Arlequin s'en va de l'autre, en criant.* A moi, à l'aide !

SCENE IV.

CINTHIO, LE DOCTEUR.

CINTHIO.

MA, signor dottor, tre parole, e non piu.

LE DOCTEUR.

Guardè bien a quel ch'a disi.

CINTHIO.

Vi giuro di non dirvi che tre parole, o quattro al piu.

LE DOCTEUR.

A vel permet, parle.

CINTHIO.

Isabella per mia moglie; queste non son che quattro parole.

LE DOCTEUR.

Benissim; a ve'voi risponder anca mi con quattro parole: A non voi darvela. Serviteur Patron. *Il s'en va.*

CINTHIO.

Ma, signor dottor, ascoltate. . . . .

LE DOCTEUR.

Non ghe piu da far ben.

CINTHIO.

Patienza, o anima inamorata. *Il le suit.*

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE & PASQUARIEL en Mores, ſuivis de deux autres Mores jouant de la flûte.

ARLEQUIN *ſeul.*

COlombine, l'hôteſſe du cabaret! Ha poveretto mi! Elle me ſuit par tout : elle a été cauſe que je n'ai pas parlé à ces marchands Turcs, pour avoir une moreſſe..... Mais je croi que les voici.

PASQUARIEL *avec une guitarre, aprés avoir danſé autour d'Arlequin, au ſon de ſa guitarre, & des flûtes des deux Mores qui l'accompagnent, chante :*

E mi ſtare mercanta turca,
Che bolire vendere ſclava.

ARLEQUIN *aprés avoir danſé avec eux, répond auſſi en chantant :*

E mi ſtare marcheſa ricca,
Che volere comprare ſchiava.

Paſquariel, Colombine, & les autres Mores danſent encore autour d'Arlequin ; puis ſe laiſſent tomber ſur leurs jambes, & s'aſſeyent par terre. Arlequin les voyant ainſi, les regarde, & dit : Je m'en vas prendre une chaiſe auſſi. *Il s'aſſied par terre au milieu d'eux, & auprés de Colombine.*

COLOMBINE.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Bon giorno, Paparuta, bon giorno, ſignora. Ti ſtar cocciolet?

ARLEQUIN.

Je ſuis un cochon de lait? Vous en avez menti, ſon gentiluomo, & non ſon pas cochon de lait.

COLOMBINE.

Mi non dir queſta. Cocciolet in Moriſco vol dir gentilomina.

ARLEQUIN.

Cocciolet vol dira gentilomina? Oh ſi cela eſt, vous avez raiſon, je ſuis un cochon de lait. Mais dis-moi, di che paeſa, ſtar ti?

COLOMBINE.

Mi ſtar del paeſa di Monomotapa.

ARLEQUIN *en riant.*

Pa ta pa ta pa! tu es donc du pays des tambours?

COLOMBINE.

Ha, ha, ha! Pa ta pa ta pa! Ti ſtar gentilomina buffona. Ti far rider mi. Monomotapa ſtar paeſa in Affrica. Ti non eſſer ſtato in Affrica?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, j'ai été en Affrique quatre ans, & je n'en ſuis revenu que parcequ'il y faiſoit un froid de diable. Mais que ſais-tu faire? Che ſaper far ti?

COLOMBINE.

Che ſabir far mi? Mi ſabir danzar, mi ſabir mangiar, mi ſabir cucir, mi ſabir dormir, mi ſabir blanchir, ſabir blanchir.

ARLEQUIN.

Tu ſais blanchir? Hé fi, tu te moques. Si tu ſavois blanchir, tu te blanchirois toi-même, te voilà noire comme un charbon. Mais parles donc? Qui eſt cet homme-là? Chi ſtar quel omina? *Il montre Paſquariel.*

COLOMBINE.

Quel omina ſtar mi patrona.

ARLEQUIN.

Oui, comment s'appelle-t-il? Come Chiamar tua padrona?

COLOMBINE.

Mi patrona chiamara hallimoroid.

ARLEQUIN.

Il a les hemorroïdes? méchant mal! Et n'as tu point quelque frere? je l'acheterois volontiers pour me ſervir.

COLOMBINE.

Si ſignora, mi abir dua a tuo ſervizio, a tuo ſervizio. *Elle lui fait les cornes.*

ARLEQUIN.

Gardez-les pour un autre, je n'en ai que faire? Ton âge? Quel âge aver ti?

COLOMBINE.

Mi dir a ti. Mi non ſabir contar alla maniera moriſca. Bolir che mi contar in moriſca?

ARLEQUIN.

Oui, je le veux bien, compte en morisque.

COLOMBINE *arrachant les poils de la barbe d'Arlequin.*

Sturta, burgia, curgia; mi abir quindici anna, quindici anna.

ARLEQUIN *se levant.*

Va compter au diable. Si elle avoit quarante ans, je n'aurois plus de barbe.

COLOMBINE *se levant.*

Se ti bolir, mi contar anna de mi fratella.

ARLEQUIN.

Non, non, en voilà assez, ne comptez jamais de votre vie devant moi.

PASQUARIEL *se leve & dit à Arlequin.*

Parlar signora, abir trovata sclava de tu gusta? Bolir comprarla? mi far bon mercata.

ARLEQUIN.

Oh ça, combien en voulez-vous, sans me surfaire?

PASQUARIEL.

Sans vous surfaire? Ti mi donar ducento scuta, ducento scuta.

ARLEQUIN.

Deux cens écus, vous vous moquez. Cette marchandise-là n'est pas si rare; on en trouve autant qu'on en veut sur le pont-neuf & par-tout.

PASQUARIEL.

Hé bien, combien bolir donar?

ARLEQUIN.

Je vous en donnerai trente sols.

PASQUARIEL.

Allez acheter des tripes ; vous n'auriez pas une poupée pour cela.

SCENE VI.

CINTHIO & les mêmes.

CINTHIO *passe devant Arlequin, le regarde sous le nez, & après l'avoir examiné de la tête aux pieds, le prend par une manche de son juste au corps, en disant :*

Est-ce là la mode ?

ARLEQUIN *faisant le brave.*

Oui, monsieur, la mode ; qu'en avez-vous à faire ? voilà qui est bien plaisant, ma foi ! Oui monsieur, la mode.

CINTHIO *d'un sang froid.*

Ne vous appellez-vous pas le marquis de Sbrufadelli ?

ARLEQUIN.

Oui monsieur, le marquis de Sbrufadelli c'est mon nom ; qu'en voulez-vous dire ?

CINTHIO *toujours d'un sang froid.*

Et vous devez épouser Isabelle fille du Docteur ?

ARLEQUIN *élevant toujours la voix.*

Assurément ; & qui que ce soit ne m'en empêchera. Je suis de qualité, & j'ai du cœur, morbleu.

CINTHIO *d'un air négligeant, se mettant à rire, & lui jettant la manche de son juste au corps au nez.*

Ha, ha, ha ! la belle figure !

ARLEQUIN *enfonçant son chapeau d'une main, & mettant l'autre sur la garde de son épée.*

Comment jernie ? à un homme comme moi ? Par la mort, par ....

CINTHIO *d'un ton ferme.*

Que voulez-vous faire de cette épée-là ?

ARLEQUIN *d'un ton radouci.*

Je la veux vendre, monsieur. La voulez-vous acheter ?

CINTHIO *mettant l'épée à la main.*

Il y a long-temps que je te cherche. Allons, morbleu, l'épée à la main, ou je te tue.

COLOMBINE *saute sur l'épée d'Arlequin, la lui arrache, & se bat contre Cinthio, qui s'en va en disant :*

Je n'aurois point d'honneur de me battre contre une femme.

ARLEQUIN *tout joyeux de l'action que la Moresse vient de faire, court à Pasquariel.*

Ah, monsieur, la brave Moresse que vous avez-là ! elle vient de me sauver la vie

Il n'y a rien au monde que je ne donne pour l'avoir. Tenez..... je vous en baillerai quarante sols.

COLOMBINE *se dévoilant prend Arlequin par le bras, & lui presentant la pointe de l'épée dans le ventre, dit :*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. *Et s'en va avec Pasquariel & les deux Mores, qui s'en retournant, passent devant Arlequin en jouant de leurs flûtes.*

ARLEQUIN.

Hé, allez vous-en au diable avec vos fanfares. *Et s'en va.*

SCENE VII.

Le Theâtre represente la chambre d'Arlequin.

SCARAMOUCHE, PASQUARIEL.

On y voit Scaramouche, qui aprés avoir racommodé ce qu'il y a dans la chambre, prend sa guitarre, s'assied sur un fauteuil, & en joue en attendant que son maître arrive. Pasquariel vient tout doucement derriere lui, & pardessus ses épaules bat la mesure; ce qui épouvante terriblement Scaramouche. En un mot, c'est ici où cet incomparable Scaramouche, qui a été l'ornement du theâtre, & le modele des plus illustres comediens de son temps, qui avoient appris de lui cet art si difficile, & si necessaire aux personnes de leur caractere, de remuer les passions, &

de les savoir bien peindre sur le visage ; c'est ici, dis-je, où il faisoit pâmer de rire pendant un gros quart d'heure, dans une scene d'épouvantes, où il ne proferoit pas un seul mot. Il faut convenir aussi que cet excellent acteur possedoit à un si haut degré de perfection ce merveilleux talent, qu'il touchoit plus les cœurs par les seules simplicités d'une pure nature, que n'en touchent d'ordinaire les orateurs les plus habiles par les charmes de la rétorique la plus persuasive. Ce qui fit dire un jour à un grand Prince qui le voyoit jouer à Rome, Scaramucchia non parla, e dice gran cose : *Scaramouche ne parle point, & il dit les plus belles choses du monde. Et pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de lui, la comedie étant finie il le manda, & lui fit present du carosse à six chevaux dans lequel il l'avoit envoyé querir. Il a toujours été les delices de tous les Princes qui l'ont connu; & notre invincible Monarque ne s'est jamais lassé de lui faire quelque grace. J'ose même me persuader que s'il n'étoit pas mort, la troupe Italienne seroit encore sur pied. Que ceux donc qui ont parlé si indignement de lui, & qui se sont servi de son nom, pour donner du débit à une infinité de fades quolibets & de mauvaises plaisanteries, rougissent, & viennent, la torche au poing, faire réparation aux mânes d'un si grand homme, s'ils veulent éviter le châtiment que leurs impostures méritent, & devant Dieu & devant les hommes. Il n'est rien de plus impie, que de déterrer un homme pour le couvrir de calomnie.*

SCENE VIII.

SCARAMOUCHE, PIERROT, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE *après la scene des épouvantes, crie :*

Misericorde ! à l'aide ! au secours ! à moi, quelqu'un : Mon maître ! signor marchese !

ARLEQUIN *entrant.*

Qu'est-ce ? qu'y a-til ? es-tu fou ? parle.

SCARAMOUCHE.

Ah, monsieur ? je viens de voir le diable, il battoit la mesure sur mes épaules, il marchoit les pieds en l'air, le ventre par terre, le ....

ARLEQUIN.

Le vin de Bourgogne, le cabaret, la debauche qui te brouillent la vûe., & qui te font voir toutes ces choses ! Est-il possible que tu t'enyvreras toujours ?

SCARAMOUCHE.

Ah, signor ! haime ! *Il saute de peur.*

ARLEQUIN *en tremblant.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

SCARAMOUCHE.

Ah rien, rien, monsieur. Je croyois voir le diable à côté de vous, & ce n'est que la manche de votre juste-au-corps.

ARLEQUIN *toujours tremblant.*

Ne parlons donc plus de diables. Je n'ai pas peur pour moi, mais c'eſt que je n'aime point d'en entendre parler. Apporte-moi mon miroir, je veux voir comme je ſuis fait. J'attens le peintre qui doit venir finir mon portrait.

Scaramouche donne un miroir à Arlequin.

ARLEQUIN *ſe mirant voit Colombine dans le miroir.*

Scaramuzza? Scaramuzza? Ah, ah, ah, Colombina nel miroir!

SCARAMOUCHE.

Voyons. *Scaramouche ſe mire, & apperçoit dans le miroir un maſque de demon que Paſquariel qui eſt derriere lui preſente.* Ah, monſieur, c'eſt le diable qui eſt dans le miroir, & non pas Colombine.

ARLEQUIN.

Et Colombine, & le diable, n'eſt-ce pas la même choſe? Remporte le miroir, & appelle Pierrot. *Scaramouche s'en va, Arlequin appelle:* Pierrot? Pierrot?

Pierrot vient ſans rien dire, & ſe campe à côté d'Arlequin, qui ne le voyant pas, rappelle encore de toute ſa force: Pierrot? *à quoi Pierrot répond d'un grand ſens froid:* Me voilà.

ARLEQUIN.

Vîte, le peintre?

PIERROT *va & revient.*

Lequel, monſieur?

ARLEQUIN.

Lequel ? Le même.

PIERROT *va & revient.*

Faut-il le mettre à la glace ?

ARLEQUIN.

Le peintre à la glace ?

PIERROT *en riant.*

Ah, c'eſt le peintre que vous demandez? Je croyois que vous demandiez pinte. Il eſt là dedans, monſieur. Il dit qu'il y a quelque choſe à barbouiller; n'eſt-ce point vous?

ARLEQUIN.

Barbouiller ! quel animal ! Ce n'eſt pas cela. C'eſt qu'il m'a débauché, & qu'il faut qu'il m'acheve. Fais-le entrer.

PIERROT.

Le voilà.

Paſquariel entre. Il a une ſubreveſte toute pleine de couleurs. Il marche tout de travers avec des bequilles, & les yeux preſque fermés.

ARLEQUIN *le voyant.*

C'eſt le peintre des invalides ! Il eſt paralitique, il me va peindre tout de travers.

Paſquariel veut ôter ſon chapeau pour ſaluer Arlequin ; & comme il tremble, & qu'il ne peut ſe ſoutenir, il tombe ſur Arlequin, en diſant : Serviteur à voſignorie.

ARLEQUIN.

Ah ! je ſuis eſtropié. Pierrot, aide-moi à le relever. *Au peintre, aprés l'avoir relevé.* Sans complimens, monſieur, allez vous-en

auparavant mourir, & vous reviendrez aprés achever mon portrait.

Pasquariel s'assied sur une chaise, met de grandissimes lunettes sur son nez, & aprés avoir melé quelques couleurs sur sa palette avec un fort grand pinceau, il barbouille tout le visage de Pierrot, qui le regardoit faire.

PIERROT *en pleurant, le visage tout noirci de couleurs.*

Hé morbleu prenez donc garde, monsieur; je ne suis pas le tableau, moi. *Il s'en va.*

ARLEQUIN *en colere.*

Il a raison. Prenez un peu mieux garde à ce que vous faites. Je vous trouve bien plaisant, de barbouiller comme cela mon secretaire!

Pasquariel regarde attentivement Arlequin sans lui rien répondre, & puis se laissant tomber sur ses deux genoux, il marche en cette posture vers Arlequin avec le pinceau à la main. Arlequin qui le voit venir vers lui, lui demande : Qu'allez-vous faire? *Pasquariel répond :* Je vais peindre vosignorie.

ARLEQUIN.

Tournez-vous donc du côté de mon tableau.

Pasquariel se voulant tourner du côté du tableau qui est à sa droite, tombe étendu par terre.

ARLEQUIN

Ah, voilà un peintre cassé! Il me faudra

payer un peintre. Pierrot avoit bien raiſon de dire que c'eſt un peintre à la glace.

Paſquariel ſe releve, & voulant prendre congé pour s'en aller, aprés avoir bien balancé ſur ſes jambes, ſe laiſſe cheoir ſur Arlequin, qui tombe par terre, & Paſquariel tombe ſur lui.

ARLEQUIN *ſe relevant.*

Ah, maudit peintre ! en voulant faire une copie, vous avez eſtropié l'original.

Paſquariel ſe releve & s'en va.

ARLEQUIN.

Allez, allez, mon ami. Tout droit à l'hôpital general, à l'hôpital general. A-t-on jamais vû un peintre de la ſorte ! Je m'en vais envoyer à Iſabelle mon portrait tel qu'il eſt ; il ne me paroit pas trop mal. *Il ſe tourne vers le portrait, & voit la tête de Colombine à la place de la ſienne.* Ah ! povretto mi ! La tête de Colombine dans le portrait ! haime ! ah, ! *Il ſe tourne vers le portrait, & le revoyant dans ſon premier état, il dit :* Ouais ! eſt-ce que j'ai la berlue ? Il me ſembloit de voir Colombine dans le portrait. L'imagination ! *Il regarde encore le portrait, & y revoit la tête de Colombine.*

COLOMBINE *dans le portrait.*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi ſe non m'hai nel core. *Et s'en va.*

ARLEQUIN *en s'enfuyant.*

Miſericorde ! à l'aide ! au ſecours ! le diable, le diable.

Ceux qui n'ont point vû repreſenter cette comedie, ſeront en peine de ſavoir comment Colombine ſe trouve dans le portrait; je vais le leur apprendre. Le portrait d'Arlequin eſt un portrait en pied, au naturel, la tête duquel eſt coupée, de maniere qu'en la pouſſant par derriere, elle ſe leve. Ainſi Colombine, qui par le moyen de la cave du Docteur, comme j'ai déja dit dans une autre ſcene où l'on explique le ſujet, peut entrer à toute heure chez Arlequin ſans qu'il s'en apperçoive, vient doucement par derriere le tableau & paſſe ſa tête à la place de celle du portrait.

SCENE IX & X.

ISABELLE, LE DOCTEUR, CINTHIO, & PASQUARIEL.

Isabelle fait voir au Docteur la promeſſe de mariage qu'Arlequin a fait à Colombine. Le Docteur jure qu'il s'en vengera, & qu'il le fera pendre. Dans le moment Cinthio arrive; on lui raconte la choſe; il dit que le Juge eſt ſon oncle, & que ſi on veut lui donner Iſabelle en mariage, il ſollicitera contre Arlequin. Le Docteur y conſent, & ils ſortent pour aller chez le Juge. Paſquariel qui a tout écouté derriere, ſe deſeſpere, diſant que ſi Arlequin eſt pendu, il ne pourra jamais épouſer Colombine ſa parente. Dans le moment arrive Arlequin.

SCENE XI.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

COlombine dans le tableau! Il n'en faut point douter, Colombine eſt un diable. Je gagerois qu'elle étoit auſſi le peintre. Mais que me veut cet homme-là ?

Paſquariel paſſe devant Arlequin, & l'examine de tous côtés.

ARLEQUIN.

Voyons un peu où tout ceci aboutira.

PASQUARIEL *s'approche d'Arlequin, & dit :*

Savez-vous danſer ?

ARLEQUIN.

Non, monſieur.

PASQUARIEL.

Je connois un homme qui vous montrera bien vîte, & vous fera faire des cabrioles de cette hauteur. *Il leve la main au-deſſus de ſa tête.*

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas curieux : & quand je danſe je danſe toujours à rets de chauſſée.

PASQUARIEL *regardant Arlequin d'un air piteux.*

Le pauvre homme! le pauvre homme !

Vous vous appellez le marquis de Sbrufadelli ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, pourquoi ? Que signifient toutes les contorsions que vous faites ?

PASQUARIEL.

Je viens d'entendre le Docteur, Isabelle, & Cinthio, qui ont conjuré votre mort. Ils avoient entre les mains un certain papier ; ils disoient que c'est une promesse que vous avez faite à une certaine Co.... Coulourine.... Co..... Colombine, qui est de Venise, & qui loge à present chez le Docteur. Ils disoient aussi que vous n'êtes point marquis, & que vous êtes un marouffle, fils d'un cordonnier, & neveu d'un cabaretier, dont vous avez herité cent mille écus ; & ils sont allés déclarer tout cela à la justice, pour faire decreter contre vous, & vous faire pendre. Ah, messieurs, arrêtez. *Il fait comme s'il voyoit venir quelqu'un, & pousse rudement Arlequin.*

ARLEQUIN.

Est-ce la charette qui vient ?

PASQUARIEL.

Non, non, ce n'est rien, monsieur, remettez-vous. Quel dommage de pendre un gentilhomme si bien fait !

ARLEQUIN.

Mais, monsieur, puisque vous avez la bonté de vous interresser dans ce qui me re-

garde, ne pourriez vous point m'enſeigner quelque moyen pour me tirer de ce bourbier-là? Je ſuis riche & genereux, & ſi vous me rendez ſervice, vous pouvez compter ſur..... une piéce de trente ſols.

PASQUARIEL.

Je ne ſuis pas interreſſé, monſieur, & jamais l'argent ne m'a gouverné. Mais je connois un docteur qui vous mettroit hors d'embarras à coup sûr. La queſtion eſt de ſavoir s'il voudroit bien ſe charger de votre affaire.

ARLEQUIN.

Il faut l'en prier, monſieur, menez-moi chez lui. Demeure-t-il loin?

PASQUARIEL.

Tenez, monſieur, voilà ſa chambre. *Il lui montre un côté du theâtre.*

ARLEQUIN.

Voilà une fenêtre ſans vitres: c'eſt-là ſans doute la nichoire d'un homme de lettre.

PASQUARIEL.

Ah, que vous êtes heureux, monſieur! Le voici lui-même qui vient.

SCENE

SCENE XII.

ARLEQUIN, PASQUARIEL, COLOMBINE en Docteur.

Arlequin fait plusieurs reverences à Colombine.

COLOMBINE *à Arlequin.*

A Qui en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je cherche un certain. . . . .

COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler, parlez congruement, ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher est un verbe inquiet, & certain est un mot reposé. Ainsi par une diction barbare, vous confondez l'activité & le repos. Cela s'appelle en bonne école, *Contrarium in objecto.*

ARLEQUIN.

Diable ! voici un habile homme, un bel esprit, tout-à-fait. Ne sauriez-vous me dire?

COLOMBINE.

En deux mots deux sottises. De toutes les constructions la plus vicieuse est celle qui commence par un temps supposé, ou par une interrogation douteuse : Premiere sotti-

ſe. La ſeconde, plus ſottiſe encore que la premiere, eſt l'irréverence contre ma capacité. *Ne ſauriez-vous me dire ?* Quel ſoufflet à un homme de lettre ! Comme s'il m'étoit permis, à moi, d'ignorer quelque choſe ! à moi qui ſuis le mignon des muſes, le favori de la grammaire, le rival d'Ariſtote ! à moi l'épitome ! à moi l'enciclopedie ! à moi enfin le microcoſme de toutes les ſciences!

ARLEQUIN.

N'eſt-ce point là quelque porc-epic de l'Univerſité ? Faites-moi la grace de me dire ſi vous êtes docteur ?

COLOMBINE.

Si je n'étois que docteur, je ne ſerois pas grand'choſe.

ARLEQUIN.

Vous reſſembleriez à bien d'autres.

COLOMBINE.

Docteur, à proprement parler, n'eſt qu'un mot de parade, ou une belle enſeigne à un méchant cabaret. Ce n'eſt point le nom de docteur, qui rend les gens doctes : mais il marque ſeulement qu'on le devroit être. Quand Averroes s'en explique, il dit qu'un docteur, pour l'ordinaire, eſt une eſpéce de macreuſe, qui paroit chair, & qui n'eſt que poiſſon.

ARLEQUIN.

Comment donc faire pour n'y être point trompé ?

COLOMBINE.

Il en faut juger comme des lapins.

ARLEQUIN.

A cauſe de leur fourure peut-être ? quelle chienne de comparaiſon !

COLOMBINE.

Je la tiens d'Anaxagore, que nous appellons le gouffre de l'eſprit, & le magaſin du bon ſens. Ce grand homme prétend que pour juger ſainement d'un lapin, il faut que le nez en décide : quand il ſent le geneſt & le ſerpolet, il eſt de vraye garenne : quand il ne ſent que le chou, c'eſt un clapié. *A pari :* quand on porte un docteur au nez de la raiſon, s'il a le fumet des belles lettres, c'eſt un vrai docteur : mais quand il ne ſent que l'école & l'argument, il ne paſſe parmi nous que pour un clapié. Voyons ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Monſieur, comme vous êtes un docteur de vraye garenne, je vous prie de me donner votre avis ſur mon affaire.

COLOMBINE.

De quelle nature eſt votre affaire ? Eſt-elle de fait ? eſt-elle de droit ?

ARLEQUIN.

Il s'agit de deux mariages.

COLOMBINE.

De deux mariages ! L'épouventable affaire !

ARLEQUIN.

Je n'ai pourtant jamais été marié.

COLOMBINE.

Le ciel vous a regardé d'un bon œil. L'homme qui se marie, est appellé par Demosthene l'ennemi de son repos, l'artisan de son malheur, & le bourreau de sa liberté : *jugulator libertatis.*

ARLEQUIN.

Mais.....

COLOMBINE.

On regarde un fiancé comme un aveugle qui touche le precipice du bout de son bâton, sans en être effrayé. De quelque côté qu'il se tourne, sa perte est infaillible : *undique angustiæ.* S'il prend une vieille, elle est avare, laide, & insupportable. S'il prend une jeune, elle est étourdie, prodigue & coquette. S'il épouse une belle, il épouse une folle. S'il se marie pour du bien, sa fortune fait son supplice, & une riche laide a toujours lieu de croire qu'on l'a épousée, *non propter opus, sed propter opes.*

ARLEQUIN.

On m'accuse d'avoir deux femmes.

COLOMBINE.

Quel aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son interêt!

ARLEQUIN.

Et où diable me suis-je fouré ?

COLOMBINE.

Comment s'assurer dans un naufrage perpetuel ? *Juxta serpentem nemo somnos securus capit.* Quel antidote contre la fureur des femmes ? Quel remede contre leur vengeance, qui s'instale sans misericorde sur la tête des pauvres maris ? Si on s'en plaint, on est bizarre : si on le souffre, on est deshonnoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y seroient, monsieur, il faut que je me marie.

COLOMBINE.

Non auditur perire volens. Quoique vous vouliez absolument faire une sottise, c'est à moi à châtier par mes conseils une resolution si temeraire, & à en éloigner le danger en vous le faisant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun risque, monsieur. La fille que je recherche est une jeune enfant qui n'est jamais sortie de dessous l'aîle du pere & de la mere, & qui n'a jamais vû un homme en face.

COLOMBINE.

Tant pis, diable, tant pis. Une fille sans experience, est de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere, à force d'y surveiller, vous la livrent sage : mais elle n'est pas plutôt mariée, qu'elle se dédommage de la severité de sa famille : & pour

peu qu'elle hante le monde, & qu'elle ait de pente à la galanterie, *vires acquirit eundo.* C'eſt un filet à ſa ſource, & un torrent dans ſon progrès.

ARLEQUIN.

Il s'agit d'une nommée Colombine, qui me perſecute, & qui.....

COLOMBINE.

Oh, s'il ne s'agit plus de mariage, parlez.

ARLEQUIN.

Il s'en agit, monſieur, & il ne s'en agit pas.

COLOMBINE.

S'il ne s'en agit point, parlez: mais s'il s'en agit, ne parlez pas.

ARLEQUIN.

A l'égard d'Iſabelle que j'aime & que je veux épouſer, il s'agit tout-à-fait de mariage.

COLOMBINE.

C'eſt de cela que je vous défens de me parler. ARLEQUIN.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime, & que je n'épouſerai jamais. ....

COLOMBINE.

Oh là-deſſus parlez tout à votre aiſe.

ARLEQUIN.

Graces au ciel, à la fin on nous écoutera.

COLOMBINE.

Dites-moi, je vous prie, cette Colombine, eſt-ce une des deux femmes que vous avez épouſées?

ARLEQUIN.

Le ciel m'en preſerve. C'eſt une créature que j'ai aimé à la verité : mais dès qu'on m'a parlé d'Iſabelle avec trente mille écus....

COLOMBINE.

Dès ce moment-là, vous n'en avez plus voulu ?

ARLEQUIN.

En ma place, monſieur le docteur, en auriez-vous fait moins ? Les docteurs ſont auſſi âpres à l'argent que d'autres. Colombine eſt jolie ; Iſabelle eſt riche. Mais à preſent un homme de qualité entre l'utile & le plaiſant ne balance guere.

COLOMBINE.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour être votre femme ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Entre nous le grand reſſort du mariage, c'eſt l'argent ; & une riche laide en efface toujours une belle.

COLOMBINE.

Il eſt vrai : *Auri ſacra fames.* Cependant nous tenons parmi nous comme une maxime certaine, que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua voles nubere, nube pari.* Or ſi vous me demandez mon conſeil, il eſt bon de ſavoir les choſes à fond. Aviez-vous engagé votre parole à Colombine ? vous étiez-vous promis une foi mutuelle ?

ARLEQUIN.

Vraiment oui, monsieur, un million de fois : mais il n'est point d'amitié que l'argent n'assomme, & sans les trente mille écus qui sont venus à la traverse, je me donne aux cinq cent mille diables, si.....

COLOMBINE *se découvrant*

Perfido, traditore m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. *Elle s'en va.*

Arlequin épouvanté veut s'enfuir, rencontre Pasquariel, & ils tombent.

ACTE III.

SCENE I.

SCARAMOUCHE habillé en femme, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE *seul.*

ON m'a dit qu'on avoit decreté contre mon maitre, & qu'on le cherchoit pour le mettre en prison. J'ai peur qu'on ne m'ait compris dans le decret avec lui ; c'est pourquoi je me suis deguisé en femme, afin de me sauver.

ARLEQUIN.

C'en est fait, il n'y a plus à barguigner,

il faut partir. Je m'en vais chercher Scaramouche, lui ordonner de me faire tenir deux chevaux de poſte tout prêts, & décamper ſans trompette.

SCARAMOUCHE *contrefaiſant une voix de femme.*

Bon jour, monſieur.

ARLEQUIN *à part.*

Voici quelque damoiſelle du pont-neuf. *Haut.* Bonjour, madame, votre ſerviteur.

SCARAMOUCHE.

Monſieur, enſeignez-moi, s'il vous plaît, le chemin de la gréve.

ARLEQUIN *d'un ton railleur.*

Vous n'avez qu'à continuer comme vous avez commencé.

SCARAMOUCHE.

Qu'eſt-ce à dire, monſieur? Je ſuis femme d'honneur, entendez-vous?

ARLEQUIN.

Je n'en diſconviens pas. C'eſt que je vous ai vû venir par là, & aller vers là; ainſi vous n'avez qu'à continuer toujours le même chemin, vous y arriverez tout droit.

SCARAMOUCHE.

Je m'en vais donc vîtement, car j'apprehende de n'y pas trouver place.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que faire de vous tant preſſer, il y en aura toujours pour vous.

SCARAMOUCHE.

Dame, monsieur, C'est qu'on y va pendre le marquis de Sbrufadelli, qui est, dit-on, le plus drôle de corps du monde, & chacun s'empresse pour le voir.

ARLEQUIN.

Ceux qui vous ont dit cela sont des imposteurs & des mal-appris. Le marquis de Sbrufadelli est homme d'honneur, & il ne sera pas pendu, entendez-vous?

SCARAMOUCHE.

Je vous dis moi qu'il le sera, & qu'il faut absolument qu'il le soit; toutes les fenêtres sont déja retenues.

ARLEQUIN.

Belle necessité! Pendre un homme parce que les fenêtres sont retenues! Allez, allez, madame, vous ne savez ce que vous dites.

SCARAMOUCHE.

Que cela sera joli! Je meurs d'envie de le voir; il a épousé deux femmes, & on lui mettra deux quenouilles à ses côtés. La jolie chose à voir! Mon dieu, que cela sera drôle!

ARLEQUIN.

A la fin je perdrai patience; quelle insolente masque est-ce là? Je vous dis encore un coup que je connois le marquis de Sbrufadelli, & que.....

SCARAMOUCHE *se faisant connoître.*

Et moi aussi je le connois.

ARLEQUIN.

Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Oui, monsieur, je me suis déguisé de la sorte, parceque je sais que le Docteur vous cherche pour vous faire mettre en prison. Il est à la tête de vingt archers, & je serois fâché qu'on m'obligeât à vous tenir compagnie. Vous savez que je ne trempe point dans votre affaire, & que cela ne vous seroit point arrivé, si vous aviez suivi mes conseils.

ARLEQUIN.

Il n'est pas temps de moraliser. Va vîte à la poste, choisis deux des meilleurs chevaux, & attens-moi hors la porte saint Bernard, dans un moment je suis à toi.

SCARAMOUCHE.

Ah, monsieur ! Vous avez attendu trop tard, nous sommes perdus. Voici le Docteur qui vient.

SCENE II.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, plusieurs archers.

LE DOCTEUR *en dedans.*

CAporal Simon, attendez-moi là.

ARLEQUIN.

Haime! où me fourer, où m'enfuir, où me cacher? Attens, attens je m'en vais me cacher sous tes juppes. *Il se cache sous les juppes de Scaramouche.*

LE DOCTEUR *en sortant.*

On dit qu'on l'a vû venir de ce côté-ci. Je le guetterai tant, qu'à la fin je le trouverai. *A Scaramouche.* Bon jour, madame.

SCARAMOUCHE *en se plaignant.*

Ah, ah, monsieur, je n'en puis plus, je me meurs.

LE DOCTEUR *arrivant.*

Qu'est-ce? qu'avez-vous?

SCARAMOUCHE.

Je suis grosse, monsieur, fort éloignée de chez moi, & je sens des douleurs insupportables.

LE DOCTEUR.

Voilà qui est fâcheux. Il faudroit pourtant bien tâcher de vous retirer d'ici, par-

ce que je guette un certain homme que je veux faire arrêter prisonnier ; & s'il venoit à passer, les archers pourroient peut-être vous blesser. Dans le tumulte, on ne prend pas garde à ce qu'on fait.

SCARAMOUCHE.

Et comment l'appellez-vous, monsieur, celui que vous voulez faire prendre ?

LE DOCTEUR.

Il s'appelle le marquis de Sbrufadelli.

ARLEQUIN *sortant sa tête de dessous les juppes.*

Le marquis de Sbrufadelli, monsieur ? Le marquis de Sbrufadelli est parti.

LE DOCTEUR *entendant la voix, & ne voyant personne.*

Qui est-ce qui parle-là ?

SCARAMOUCHE.

C'est mon fils, monsieur, qui est dans mon ventre. *A Arlequin.* Tais-toi, animal, tu te feras découvrir.

LE DOCTEUR *soupçonnant quelque chose.*

C'est votre fils que vous avez dans le ventre ? Il est donc bien nourri, ce fils-là ?

SCARAMOUCHE.

Oh, monsieur, c'est qu'à mes enfans je n'ai jamais épargné l'étoffe.

LE DOCTEUR.

Je le vois bien, puisqu'ils parlent avant que d'être venu au monde. *Faisant semblant de parler au ventre de Scaramouche.* Monsieur

l'enfant, vous dites donc que le marquis de Sbrufadelli eſt parti ?

ARLEQUIN *mettant encore la tête dehors.*

Oui, monſieur, il eſt parti en poſte. Quand on a dit une choſe une fois, cela doit ſuffire.

SCARAMOUCHE *bas.*

Tout eſt perdu.

LE DOCTEUR.

Cela eſt vrai, monſieur. Je vous demande excuſe de mon importunité. *A part.* L'animal ! ha, ha, ha ! *Il rit.* Caporal Simon ?

LE CAPORAL *avançant avec ſes archers.*

Me voilà, monſieur.

LE DOCTEUR.

Prenez-moi cet enfant-là, & me l'emmenez en priſon tout à l'heure. C'eſt un petit débauché dès le ventre de la mere, il faut le mettre à la correction.

Les archers prennent Arlequin, & le houſpillent.

ARLEQUIN.

Marauts, prenez donc garde à ce que vous faites. Je vous donnerai de mon marquiſat par la tête.

SCARAMOUCHE *en ſe ſauvant.*

Salva, ſalva.

LE DOCTEUR.

Je ſuis ravi d'avoir fait prendre ce coquin-là. Allons trouver meſſieurs les juges.

SCENE III.

PASQUARIEL, COLOMBINE.

Pasquariel qui a observé tout ce qu'on vient de faire à Arlequin, veut s'en aller pour en avertir Colombine, qui dans le même temps arrive.

COLOMBINE.

AH, Pasquarello mio, son disperata: condu cono prigione il mio caro Arlicchino: Certo sarà impiccato il poverino. Haime! Mi par digia di vederlo far l'ultima grimassa. Ancor che mi habbia tradita, l'amo tanto, che non posso vedergli alcun male. Però ti prego, cerca in qualche maniera di farnelo uscire a piedi, perche dubito che non ne sorta in carretta.

PASQUARIEL.

J'aurai bien de la peine à le tirer d'affaire; car on dit que les Juges sont beaucoup prevenus contre lui. Je songe cependant à un moyen qui pourra peut-être réussir, sans que les Juges s'en mêlent. Adieu.

COLOMBINE.

Io mi riposo sopra di te; e in caso ch'el tuo mezzo non riesca, io ne penso un altro, che forsì mi riuscirà. Ecco gente, mi ritirò.

SCENE IV.

Scaramouche toujours dans son habit de femme, passe la scene, & rencontre Pierrot, qui le prenant pour une bonne fortune, lui fait les yeux doux. Scaramouche pour se moquer se radoucit, & dit qu'il est amoureux de Pierrot. Celui-ci fort content de son avanture, fait des complimens à sa maniere, pour obliger Scaramouche à se faire voir. Scaramouche se rend à la fin aux instances de Pierrot, leve ses coeffes, & fait une grimace horrible, qui épouvante tellement Pierrot, qui s'enfuit en criant : Le diable ! le diable ! *Scaramouche dit qu'à la faveur de la nuit, qui est déja fort avancée, il va quitter l'habit de femme, & reprendre ses habits naturels.*

SCENE V.

Pasquariel tenant une échelle, dit qu'il vient pour tâcher de parler à Arlequin par la fenêtre de la prison, afin de l'instruire de ce qu'il doit faire pour se sauver. Il fait plusieurs escalades, & à la derniere il appelle Arlequin à haute voix, afin de savoir en quel endroit de la prison il est logé. Arlequin qui l'a entendu, lui répond :

répond : Me voici, faites-moi ouvrir la porte, car je m'ennuye. *Le geolier qui a prêté l'oreille au bruit, crie en dedans* · Tue, tue, *& tire un coup de pistolet. Pasquariel qui est au haut de son échelle, tombe de peur, & s'en va.*

SCENE VI.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR *seul.*

A Cred che quell' infame d'Arlicchin farà impiccà. Lo scelerato ! preder il nome di marchese, e voler sposar mia fiola, essendo marità con un' altra ! Ah ghe brusarò i mie libri, o la forca farà le mie ; vendette.

PIERROT *tout desesperé.*

Le scelerat ! le coquin ! le fripon !

LE DOCTEUR.

A qui en as-tu, Pierrot ?

PIERROT.

Ah, monsieur le docteur, ayez pitié de moi. S'il est pendu, je suis ruiné.

LE DOCTEUR.

Et qui ? Parle que je t'entende. Explique-toi.

PIERROT.

Le marquis de Sbrufadel ; on dit, monsieur, qu'on va le pendre ?

LE DOCTEUR.

Je l'eſpere.

PIERROT.

Vit-on jamais une pareille friponnerie! Ah, monſieur, ſi vous y pouvez quelque choſe, empêchez qu'il ne ſoit pendu, je vous en ſupplie, vous me rendrez la vie.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi? Es-tu complice de quelque crime avec lui?

PIERROT.

Hé, nenni, monſieur. Mais c'eſt qu'il me doit une groſſe ſomme d'argent; & le fripon, monſieur, ſe fait pendre pour ne me pas payer.

LE DOCTEUR.

Il gagneroit beaucoup, vraiment. Va, va, Pierrot, conſole-toi. S'il te doit, je le ferai payer avant qu'il ſoit pendu.

PIERROT.

S'il me doit, monſieur? Tenez, voilà mon mémoire. Liſez, & vous verrez de quoi il s'agit.

LE DOCTEUR *lit.*

MEMOIRE

De ce que monſieur le marquis de Sbrufadel doit à Pierrot de compte arrêté enſemble.

Pour m'être enyvré pluſieurs fois avec lui. Pour ce, tout ce qu'il vous plaira.

PIERROT.

Vous voyez que je ſuis raiſonnable.

LE DOCTEUR.

On ne peut l'être davantage.

PIERROT *en pleurant.*

Et ſi, j'en ai penſé crever cinq ou ſix fois.

LE DOCTEUR.

Le pauvre homme! *Il continue de lire.* Pour avoir eu ſoin de nettoyer ſes habits & ſes ſouliers. Pour ce, rien.

LE DOCTEUR.

Pour ce, rien?

PIERROT.

Oui, monſieur. Vous voyez qu'il n'y a rien à rabattre.

LE DOCTEUR.

Non aſſurément. Voyons le reſte. Pour avoir porté un billet amoureux à mademoiſelle Iſabelle. Vous ſavez ce que cela vaut.

LE DOCTEUR *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, voilà ce que cela vaut. Coquin, porter des billets doux à ma fille?

PIERROT.

Mais, monſieur.....

LE DOCTEUR.

Si je prends un bâton..... *Ils s'en vont.*

SCENE VII.

Le Théâtre change, & on voit une Salle d'Audience.

LE JUGE & plusieurs Conseillers assis. COLOMBINE, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, & UN GEOLIER.

ARLEQUIN *au geolier qui l'a conduit au milieu du Theatre, & qui a posé un petite selette à ses pieds.*

QU'est-ce que cela ?

LE GEOLIER.

C'est une selette, pour vous asseoir.

ARLEQUIN *regardant la selette.*

La Justice est bien mal meublée. *Il s'assied.*

LE DOCTEUR *aux Juges.*

Messieurs, vous voyez devant vous cet infâme, qui ne s'est pas contenté d'abuser une fille à Venise, à laquelle il a fait une promesse de mariage, mais ....

COLOMBINE *arrivant.*

Doucement, monsieur le Docteur, n'enrumez point votre science, je deffendrai bien mes interêts.

ARLEQUIN *regardant Colombine.*

La voilà, la voilà, la voilà !

COLOMBINE *plaidant.*

Messieurs, l'artifice dont se servent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs

amitiés ſi ſuſpectes, qu'un homme ſemble courir à ſa perte, quand il ſonge à ſe marier. Autrefois on ſe laiſſoit charmer ſur l'eſpoir d'un amour ſincere : aujourd'hui on ſe contente d'un peu de grimaces intereſſées. L'union des cœurs faiſoit par le paſſé la douceur des ménages : preſentement l'opulence en fait tout le bonheur ; & s'il arrive, par miracle, qu'une femme aime ſon mari, c'eſt parce que ſon mari ne contredit ni à ſa dépenſe, ni à ſa conduite. Ce début, meſſieurs, paroîtra violent dans la bouche d'une fille, qui devroit excuſer les défauts de ſon ſexe : mais la mauvaiſe foi des femmes, en general, étouffe tellement la ſincerité de quelques-unes en particulier, que je dois convenir malgré moi qu'il y en a de ruſées & d'artificieuſes, pour faire valoir celles qui ſont ingenues & de bonne foi.

ARLEQUIN.

Voilà de méchante proſe.

COLOMBINE.

Je me trouve, meſſieurs, dans le petit nombre des filles qui ne fondent leur fortune que ſur la ſatisfaction du cœur. Je ſuis de ces malheureuſes qui ſe font une loi de leurs paroles, & un devoir de leurs paſſions : & de tous mes chagrins, le plus cuiſant, & ſi je l'oſe dire, le plus honteux, eſt d'aimer un perfide, que l'argent a rendu volage, au préjudice de ſes ſermens. Lâche, tu

me trouvois belle quand tu n'étois qu'un Arlequin. Colombine pouvoit être la femme d'un miſerable : mais Colombine fait l'horreur d'un marquis. Faquin de marquis, excrément de nobleſſe, fantôme de qualité; Colombine ſans biens & ſans fortune, n'a-t-elle pas des reſſources pour te mettre à ton aiſe? Tu ſais, maraut, que je ſuis bien voulue de tout ce qu'il y a de gros financiers. Un mari manque-t-il d'emplois, quand une jeune femme a d'auſſi bonnes connoiſſances? Si l'emploi te déplaît, ne pouvons-nous pas donner à jouer à la baſſette, & vivre honorablement dans Paris, comme une infinité de gens auſſi gueux que nous? Avec tant de moyens de parvenir, tu m'abandonnes, malheureux, malgré tes ſermens, malgré tes ſoupirs, & qui pis eſt, malgré toute la tendreſſe que je t'ai jurée. Tu me quittes, infâme, pour Iſabelle & pour ſon argent. Tu veux que mon deſeſpoir reclame contre ton infidelité, & que mon cœur outré demande aux juges l'execution d'une promeſſe que l'amour a dictée, & que l'avarice méconnoit. *Elle ſe met à genoux devant les juges.*

ARLEQUIN *ſe mettant auſſi à genoux, chante :*

Helas la pauvre fille, elle a le mal de toux.

COLOMBINE.

Ingrat, ſuis-je moins aimable, & faut-

il que je doive à la rigueur de la justice, un mariage que je voudrois tenir de ma constance & de ton amour? Ah, messieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foi! Mes larmes & ma douleur trahissent mon ressentiment, & vous disent assez que j'oublierois sa perfidie, s'il se repentoit de son changement. *Elle tombe évanouie dans les bras du Docteur qui l'emmene.*

LE JUGE.

Vîte qu'on secoure cette pauvre fille. Messieurs, interrogeons un peu cet homme-ci. *A Arlequin.* Avez-vous écrit cette promesse-là de votre main?

ARLEQUIN.

Apparemment que je ne l'ai pas écrite du pied.

LE JUGE.

Quand vous l'avez écrite, aviez-vous envie de l'épouser?

ARLEQUIN.

Quand le diable tente, sait-on ce qu'on fait? A cette heure, la volonté de l'homme est ambulatoire.

LE JUGE.

Cela étant, nous allons vous faire faire une petite promenade à la gréve. Messieurs, expedions cet homme-ci. *Ils vont aux opinions.*

ARLEQUIN.

J'ai pris medecine aujourd'hui, messieurs, je garde la chambre.

LE JUGE.

Pour remettre les hommes dans le train de la bonne foi, & leur apprendre à garder la parole qu'ils donnent aux filles, nous avons condamné le marquis de Sbrufadelli à être pendu & étranglé juſqu'à ce que mort s'en ſuive.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Mais, meſſieurs, vous n'y ſongez pas, moi pendu....

COLOMBINE *arrive en avocat.*

Meſſieurs, de quelque nature que ſoit un crime, on ne condamne jamais un coupable ſans l'entendre. *Quicumque judicat parte inauditâ alterâ, licet æquum ſtatuerit, haud æquum fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la défenſe de l'accuſé, & j'oſe me promettre qu'il ne m'échapera rien d'inutile.

ARLEQUIN.

Le ciel protege toujours les innocens.

LE JUGE.

Parlez.

COLOMBINE.

Meſſieurs, il eſt aſſés nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, ſecourue par des larmes obéiſſantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compaſſion, & qu'une ſimple ſervante, avec un chiffon de papier, ſe propoſe d'épouſer un homme du mérite & de la qualité du ſieur

marquis de Sbroufadel. Une ſervante épouſer un marquis, comblé des graces & des bontés de ſon prince!

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai: il me fait mille fois plus d'honneur que je n'en merite.

COLOMBINE.

Une ſervante épouſer un colonel, qui ſoutient par ſa dépenſe l'éclat & la dignité de ſon rang!

ARLEQUIN.

Il a raiſon. J'ai toujours aimé la dépenſe.

COLOMBINE.

Ah, meſſieurs, voudriez-vous avilir la nobleſſe en ordonnant une alliance ſi diſproportionnée?

ARLEQUIN.

Fi, c'eſt ſe mocquer.

COLOMBINE.

Si le merite & la qualité de celui pour qui je parle, n'avoient pas porté ſon nom par toute la terre habitable, je vous dirois, meſſieurs, qu'il eſt impoſſible de le voir ſans l'aimer. Que ſa preſence donne du plaiſir, que ſes manieres ſont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plaît quand il ne dit mot, & que la joie eſt tellement attachée à ſon humeur & à ſon caractere, qu'on ne le quitte qu'à regret. Jamais homme de ſa qualité n'a porté la magnificence ſi loin. Il change quelquefois de

dix habits en une apresdinée : tout le monde est bien venu chez lui , il vit sans façon , on l'aborde sans peine ; & on le verroit toujours pour rien , si son portier , à l'exemple des autres , ne tiroit pas un droit sur le nom & sur les grandes qualités de son maître.

ARLEQUIN.

Ah le bon peintre !

COLOMBINE.

Fera-t-on mourir un homme de cette consequence pour avoir badiné avec une dariolette , qu'un peu de jeunesse rend supportable ?

ARLEQUIN.

Fy , il y auroit de la conscience.

COLOMBINE.

Ne sait-on pas que ces sortes de créatures mettent tout en usage pour tromper ceux qu'elles se destinent ? On fait agir d'abord la blancheur du tein , le vermeil des levres , la vivacité des yeux. Pour peu qu'un homme se sente piqué , il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour lui faire agréer l'estime qu'on a pour elle. Ensuite on a de la complaisance , on rend des soins , on marque de l'empressement ; & puis quand les conversations sont un peu plus familieres , on glisse le mot d'amour. La maitresse s'en offense : l'amant répare

cela par des ſermens, par des ſoupirs & par des vœux. Une fille ruſée qui voit la duppe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appellier l'ingenuité & la douceur à ſon ſecours. Elle paroit tout apprehender de la mauvaiſe foi des hommes. Un novice là-deſſus ſe réchauffe, entaſſe ſermens ſur ſermens, trouve l'éternité trop courte pour meſurer ſes paſſions; & aprés un fatras de mots qui juſtifient plus d'égaremens que d'amour, il vomit des proteſtations de fidelité, de ſoumiſſion, de perſeverance, qui ne doivent finir qu'avec ſa vie.

ARLEQUIN.

Comment diable, il ſait tout ce tracas-là par cœur!

COLOMBINE.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur, plus ces ſortes de poulettes ſont les ſcrupuleuſes; ſe défiant toujours à ce qu'elles diſent, de leur naiſſance & de leur mérite, & ne pouvant croire qu'on ait pour elle toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

ARLEQUIN.

Voilà le fin grimoire.

COLOMBINE.

Cette modeſtie acheve de gâter un pauvre amoureux qui joint le témoignage de la main aux aſſurances de la voix. On écrit; on fait répenſe. On demande: marquis,

m'aimez-vous? Ah, de tout mon cœur, ma chere. Mais, mon dieu, vous me dites cela d'un ton si general, & je remarque dans vos lettres une sechereſſe qui cautionne mal toute votre ardeur. Pour lors le marquis picqué au jeu, marchande à quelque poete un billet rimé. Et pour peu que ces rimes parlent de fidelité ou de perſeverance, on produira en juſtice ces ſortes de bagatelles, comme des promeſſes ſerieuſes dont on demandera l'exécution. Il n'y a point d'homme en France qui n'eut plus de trente femmes, s'il étoit obligé d'épouſer toutes celles à qui il a donné des promeſſes.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas un beau ſujet pour envoyer un homme en gréve?

COLOMBINE.

Ah, meſſieurs, voudriez-vous que cette momerie coutât la vie à un marquis? Ne voyez-vous pas que ce procès eſt un ſtratagême dont ſe ſervent les filles qui veulent un mari ou de l'argent?

ARLEQUIN.

Le monde n'eſt rempli que de ces friponnes-là.

COLOMBINE.

Si les larmes de Colombine n'étoient pas contrefaites, ne ſeroit-elle pas reſtée à votre audience? Sa fuite vous marque aſſés ſon artifice; & je conſens de tout mon cœur

que monſieur le marquis ſoit pendu, ſi elle oſe reparoître devant vous.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît; que chacun réponde pour ſoi. S'il s'agiſſoit de me faire pendre, elle reviendroit de cent lieues.

LE JUGE.

Quoi, cette pleureuſe a pris la fuite? Il n'en faut pas davantage pour juſtifier ſon artifice.

COLOMBINE.

Ne ſavez-vous pas de quoi les femmes ſont capables quand il s'agit de ſe vanger?

JUGEMENT.

LE JUGE *aprés avoir été aux opinions.*

Trouvant le plaidoyer du jeune avocat beaucoup meilleur que celui de Colombine nous avons dépendu le marquis de Sbroufadelli, ſauf à le rependre quand le cas y échera.

ARLEQUIN.

Ah, le joli homme d'avocat! Je voudrois qu'il fut fille; je l'épouſerois pour m'avoir ſauvé la vie.

COLOMBINE.

Monſieur le marquis, vous vous en dediriez.

ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte. Ce ſeroit une affaire faite.

COLOMBINE.

Il ſeroit difficile qu'un avocat devint fil-

le. Mais si vous vouliez épouser ma sœur, je puis dire, sans trop de vanité, qu'elle est en fille ce que je suis en garçon. Monsieur le marquis, cela vous accommoderoit-il ?

ARLEQUIN.

Si cela m'accommodera ! Vous vous moquez. C'est trop d'honneur pour moi. Faites la venir.

COLOMBINE.

Elle est ici, monsieur.

ARLEQUIN.

Qu'elle se montre donc, & je l'épouse.

COLOMBINE.

Monsieur le marquis, songez-y bien.

ARLEQUIN.

J'y ai tout songé. Cela vaut fait, vous dis je.

COLOMBINE *qui pendant tout ce temps a ôté sa robe d'avocat, tire Arlequin par la manche :*

Voilà ma sœur, monsieur, que je vous presente.

ARLEQUIN.

Quoi, c'est là Colombine ? ma foi il n'y a plus moyen de s'en dédire, je vois bien que le ciel nous a fait l'un pour l'autre. Touche-là, tu seras ma colonelle. POST NUBILA PHOEBUS. *Il lui donne la main, & ils s'en vont.*

LE
BANQUEROUTIER

LE
BANQUEROUTIER.

COMEDIE EN TROIS ACTES

Miſe au theâtre par Monſieur D * * * & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le dix-neuviéme jour d'Avril 1687.

SCENES FRANCOISES DU BANQUEROUTIER.

SCENE qui sert de Prologue.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN.

D'Où viens-tu, mon ami ?

ARLEQUIN.

Je viens de la comedie Italienne. A la fin ces gueux-là ont donné leur Banqueroutier, aprés l'avoir prôné dix-huit mois durant.

MEZZETIN.

Et dis-moi, je t'en prie, est-ce une belle comedie ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je ne sai. L'envie que j'avois de critiquer tous les endroits, & de passer pour bel

bel esprit, m'a empêché de prendre garde à la piéce.

MEZZETIN.

Que vas-tu donc faire à la comedie ?

ARLEQUIN.

Ce que j'y vais faire ! J'y vais pour entrer sans payer, pour faire le bel esprit, pour bien boire & bien manger sans qu'il m'en coûte un double, & pour avoir de l'argent de reste.

MEZZETIN.

Enseigne-moi, je te prie, ce secret-là.

ARLEQUIN.

Voilà comme j'ai fait. J'ai trouvé ce matin un comedien Italien à qui je n'avois jamais parlé. Je l'ai abordé fort honnêtement. Je lui ai dit : Vous êtes, monsieur, un illustre comedien, le plus habile homme du siécle. J'aurois besoin de trois billets, pour mener avec moi à votre comedie deux dames de mes amies qui sont grosses de vous voir. Ah, volontiers, monsieur, m'a-t-il dit. Il m'a donné trois billets, & j'ai été à la comedie tout seul. Comme des gens s'empressoient à la porte du parterre pour prendre des billets, j'en ai tiré deux à l'écart, & je leur ai dit ; Messieurs, j'avois pris deux billets pour deux de mes amis qui ne sont pas venus. Ils sont de trente sols piéce pour l'amphiteâtre : si vous voulez, je vous donnerai les deux pour trente sols. Ils ont accepté

le parti, m'ont donné trente sols, que j'ai mis dans ma poche, & nous sommes entrés tous trois ensemble à la comedie. Je me suis placé au milieu du premier banc de l'amphiteâtre. D'abord qu'on a levé la toile, je me suis écrié : Fi ! quelle vilaine décoration ! Quel diable de barbouilleux a barbouillé cela ? J'en ay vû, sans contredit, de plus belles aux marionnettes. Il n'y a pas là le sens commun. Voyez, ces bruns-là ne sont pas assés clairs, & ces clairs-là ne sont pas assés bruns. Assurément, m'a dit un homme qui étoit auprés de moi ; remarquez méme que ce verd-là n'est pas d'un beau verd de pré. Apparemment, monsieur, lui ai-je répliqué, que vous êtes du mêtier. Ah ! point du tout, monsieur, m'a-t-il répondu ; je suis teinturier, & je me connois fort bien en couleurs. La comedie a commencé par un acteur & par une actrice ; & moi aussitôt : Quel méchant comedien ! qu'il a mauvaise grace à tout ce qu'il fait ! qu'il déclame mal ! A le voir, ne diriez-vous pas d'un crieur de vieux passemens d'argent ? Il me semble pourtant, m'a dit un homme, que cette comedienne joue assés naturellement. Oui-da, ai-je reparti aussi-tôt : mais elle est trop petite, cela ne remplit point le theâtre. Mais, monsieur, m'a-t-il repliqué, si elle est petite, ce n'est pas sa faute. Ce n'est pas la mienne non plus, ai-je ajouté : pour mon

argent je prétends avoir des actrices d'une belle taille, moi. Or vous saurez que ce jour-là les comediens Italiens ont joué la premiere scene tout en françois. Un bourgeois qui n'avoit jamais été à la comedie Italienne que ce jour-là, s'est tourné vers moi, & m'a dit d'un ton fort serieux : Je m'étonne qu'on dise que l'on n'entend point les comediens Italiens, voilà une scene dont je n'ai pas perdu un petit mot. Enfin, aprés avoir donné mon lardon aux acteurs, à la piéce, aux décorations & à tout, j'ai tiré un grand sifflet de ma poche, & je me suis mis à siffler comme tous les diables. Il y avoit une femme derriere moi qui me disoit : Hé, monsieur, je n'entens rien. Jen suis fâché, mademoiselle, ai-je répondu : je siffle pourtant assés fort pour me faire entendre. D'autres gens me disoient : D'où vient, monsieur, que vous sifflez ? Ne voyez-vous pas ai-je repliqué, que ces linottes-là ont besoin d'être sifflées ? Le premier acte a fini. Le limonadier est venu sur l'amphiteâtre, criant : De la limonade, messieurs, des biscuits, des macarons. Et moi d'abord : Hé maraut, est-ce que tu n'as pas une meilleure comedie à nous donner ? Je ne donne pas la comedie, m'a-t-il dit, je ne vend que de la limonade. Hé bien, voyons si ta limonade vaudra mieux que la comedie. J'en ai bû cinq ou six verres, mangé autant de

biſcuits & de macarons. Aprés je lui ai dit : Va me querir deux taſſes de chocolat ; ta limonade m'a refroidi tout l'eſtomach ; pendant ſon abſence, j'ai fait ſemblant de reconnoître un homme dans le parterre, quoique je n'y connuſſe perſonne. Je me ſuis écrié : Hé, chevalier, vraiment j'ai quelque choſe de conſéquence à te dire. J'ai ſauté de l'amphiteâtre dans le parterre, je me ſuis mêlé dans la preſſe ; & voilà comme j'ai entré à la comedie pour rien, comme j'ai fait le bel eſprit, comme j'ai bien bû & bien mangé ſans qu'il m'en ait coûté un double, & comme j'ai eu trente ſols de reſte.

MEZZETIN.

Parlons d'autre choſe. Dans le temps que tu étois dehors, on a apporté cette lettre pour monſieur Perſillet.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas un laquais jaune ?

MEZZETIN.

Oui.

ARLEQUIN *prenant la lettre avec empreſſement.*

Et donne, donne, c'eſt à moi à qui cette lettre s'adreſſe. C'eſt une veuve dont je ſuis amoureux à la folie. *Il ouvre la lettre, & lit* : Monſieur. .... Ah ! que cela eſt honnête ! beau début ! monſieur. .... Qu'il y a d'eſprit là dedans ! *Il continue de lire* : Je vous prie de

ne pas manquer de me venir trouver auſſi-tôt la preſente reçue. . . . Oui, madame, je m'en vais tout à l'heure. *Il s'enfuit, & Mezzetin court aprés.*

SCENE DE PERSILLET, ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

TOut franc, monſieur, ſi vous n'y prenez garde, avec vos millions, vous allez devenir la riſée de tout Paris. On ſait bien que dans la vie il n'eſt ſi petit ni ſi grand qui n'ait par fois quelque choſe en ſa tête : mais c'eſt une honte de vous voir ſans ſujet lamenter votre vie, & leſiner depuis le matin juſqu'au ſoir ſur le plus neceſſaire de la maiſon. Helas où eſt le temps que vous jettiez tout par les fenêtres, & qu'il n'étoit mention que de vos bombances, & de votre belle humeur ? Reveniez-vous de la ville ? vous cauſiez un moment avec moi; vous me paſſiez la main ſous le menton : Colombine par-ci, Colombine par-là, tantôt des rubans, tantôt une bague, tantôt un éventail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de votre ſouvenir. Preſentement vous rentreriez cent fois ſans dire, dieu te gard. Vous ne dégrondez

point ; vous êtes vilain comme lard jaune, bouru comme un diable. De cinquante valets, vous en avez congedié quinze. Il n'y a plus que trois caroſſes chés vous ; & je croi, dieu me pardonne, que vous retrancheriez juſqu'à votre femme, pour en épargner les habits.

PERSILLET *ſe laiſſant aller dans un fauteuil.*

Ouf ! COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, monſieur ? vous trouvez-vous mal ?

PERSILLET.

Juſte ciel !

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc ? ſont-ce des vapeurs ? eſt-ce la goutte ?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoi, la migraine ?

PERSILLET.

Encore pis.

COLOMBINE.

La colique peut-être ?

PERSILLET.

Pis, vous dis-je.

COLOMBINE.

La fiévre ?

PERSILLET.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La pierre donc ?

PERSILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé que diantre pouvez-vous donc tant avoir ?

PERSILLET.

Ce que j'ai..... ah ?

COLOMBINE.

Ma foi, monsieur, je perd patience.

PERSILLET.

J'ai.....

COLOMBINE.

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ai tous les maux ensemble, Colombine : j'ai une femme, & une femme qui me fait enrager.

COLOMBINE.

Ah, c'est donc là où le bât vous blesse ? Je ne m'étonne pas vraiment si vous avez le visage décousu, & le corps décharné comme un antomie. Allez, n'avez-vous point de honte de dire que madame vous fait enrager, parce qu'elle vit en femme de qualité ?

PERSILLET.

Dis plutôt, parce qu'elle vit en coquette.

COLOMBINE.

En coquette ! Hé, c'est ce que les gens déli-

cats recherchent préſentement. Il ne faut pas que les choſes aillent dans l'excès ; mais je vous aſſure qu'une petite pincée de coquetterie, répandue dans les manieres d'une femme, la rend cent fois plus aimable & plus appetiſſante.

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'eſt pas mal éveillée.

COLOMBINE.

Je vous la ſoutiens belle & bonne ; & ſi je ne parle qu'aprés ma mere, qui étoit une merveilleuſe femme ſur ces matieres-là. Dieu veuille avoir ſon ame ; je lui ai oui dire cent fois, qu'il en eſt de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une ſauce, elle eſt piquante & inſupportable ; quand il y en a trop peu, elle eſt ſi fade, qu'on n'en ſauroit tâter ; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit, on mangeroit ſes doigts.

PERSILLET.

La folle !

COLOMBINE.

Il en eſt de même d'une femme. Quand elle eſt coquette aux dépens de ſon honneur, ſi, cela ne vaut pas le diable : quand elle ne l'eſt point du tout, c'eſt encore pis ; ſa vertu ſemble confondue avec ſon temperament, & vous diriez d'une beauté en létargie. Mais quand une belle ſe ſent, & qu'elle n'a d'enjouement que ce qu'il en faut pour

plaire ; ma foi, monsieur, c'est quelque chose de bien drôle de se voir agacé par le mérite d'une jolie femme. Franchement si j'étois homme, j'en voudrois par-là.

PERSILLET.

Ne ferois-tu point de ces maris complaisans, qui payent avec du brocard ou d'autres nippes chaques caresses de leur femme, & qui se ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec votre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus menagere ? Je vais gager que madame cette année n'a pas dépensé vingt-cinq mille francs ; & si là-dedans j'y comprens le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verrai-je sans me plaindre, dissiper tout mon bien par une créature qui ne m'a pas apporté un seul quart d'écu en mariage ?

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux, ma foi, bâti comme vous êtes, qu'une femme eût fait votre fortune ! PERSILLET.

Plaît-il ?

COLOMBINE.

Hé, monsieur, faites-vous justice. Belle comme est madame, vous êtes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'eſt-ce à dire ?

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire que vous cherchez noiſe, & que ſi vous continuez à faire comme cela la tempête, à la fin je ne vous répondrois de rien, non. Une femme prend patience juſqu'à un certain point: mais quand on l'irrite, c'eſt un animal bien vindicatif.

PERSILLET.

Ce ne ſeroit pas morbleu à un homme comme moi qu'il ſe faudroit frotter. Malepeſte on verroit beau jeu.

COLOMBINE.

Ho, ne le prenez pas là. On a vû des aigrettes ſur des têtes encore plus fougueuſes que la vôtre ; mais heureuſement pour vous, madame eſt ſage.

PERSILLET.

Helas ! Dieu le veuille !

COLOMBINE.

Comment, Dieu le veuille ! eſt-ce que vous en doutez ?

PERSILLET.

Hé, hé, hé, on doute toujours le plus tard que l'on peut de ces ſortes de choſes-là. Mais ne t'apperçois-tu pas d'un certain jeune abbé qui vient frequemment au logis, & que. ....

COLOMBINE.

Qui ? l'abbé Goguette ? Ah, monſieur,

n'en prenez point d'ombrage. Il eſt ſans conſequence, je vous en réponds.

PERSILLET.

La bonne caution!

COLOMBINE.

Croyez-moi, je me connois un peu en gens. Premierement c'eſt un garçon de qualité qui a dix mille écus de rente en bons benefices, & qui eſt bien aiſe de manger ſon revenu avec quelque ſorte d'éclat. Il voit tout ce qu'il y a de jolies femmes à Paris. Il joue gros jeu, ſon train eſt leſte: il a une belle maiſon, des meubles magnifiques, & un cuiſinier qui dame le pion au vôtre. Ha, le joli homme d'abbé que c'eſt! Je voudrois que madame vous eût dit comme il fait bien les choſes.

PERSILLET.

Ouf.... eſt-ce que ma femme ſait cela?

COLOMBINE.

Bon, ils ne bougent d'enſemble.

PERSILLET.

Tant pis, garre les aigrettes.

COLOMBINE.

Que vous en meriteriez bien une bonne paire. Quand je vous dis qu'ils ne bougent d'enſemble, c'eſt avec une infinité d'autres femmes qui ſont de leurs parties.

PERSILLET.

Diable! que ne t'expliques-tu?

COLOMBINE.

Révez-vous de croire que cet abbé ſoit amoureux, parce qu'il fait de la dépenſe? rien moins que cela. C'eſt qu'il a de l'ambition : & comme dans le monde on ne parvient à rien ſans l'eſtime & l'approbation des femmes, il fait de ſon mieux pour les mettre de ſon parti. Il les promene, il les regale, aujourd'hui à l'opera, demain à la comedie. De l'air qu'il s'y prend, c'eſt un drôle qui s'avancera en fort peu de tems, & qui ſe va mettre dans une grande réputation.

PERSILLET.

Mais, Colombine, crois-tu qu'il ne ſe feroit pas autant de réputation en donnant une partie de ſon bien aux pauvres, qu'en le mangeant avec des femmes?

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, monſieur? Eſt-ce qu'on ſe fait abbé pour donner l'aumône? Je penſe que vous perdez l'eſprit ; n'eſt-ce pas une aſſés belle charité de faire vivre de pauvres diables de parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim ſans meſſieurs les abbés?

PERSILLET.

Tu m'aſſures donc que je n'ai rien à craindre de ce côté-là?

COLOMBINE.

Hé fi, vous dis-je?

PERSILLET.

Mais viens-ça, ... ne trouve t-on point à redire de ce qu'il hante chez moi des gens d'une si haute volée?

COLOMBINE.

Bon, c'est ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer madame de ce qu'elle ne voit que la crême de la cour. O ça, parlons par raison. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moi.

COLOMBINE.

Ah, monsieur, ne m'en parlez point. C'est un grand honneur à un bourgeois comme vous d'avoir tous les jours ce qu'il y a de plus grands seigneurs à sa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous êtes une sotte & une mal apprise de traiter de bourgeois un officier du roi de l'ancien college. Apprenez, ma mie, que notre corps est la pepiniere de la noblesse; que les enfans de mon fils Persillet seront gentilshommes comme le roi; & que mon épitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues prérogatives dont elle sera chargée. Moi bourgeois! voyez, je vous prie, la simplicité & l'impertinence.

COLOMBINE.

Oh, dame, monsieur, si vous êtes si pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ai vu si herisson : vous picquez de tous côtés. Tantôt jalousie, tantôt avarice, tantôt lamentation sur les malheurs du temps ; hé, merci de moi, le chagrin doit-il entrer dans une maison aussi opulente que la vôtre ?

PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'est pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je suis ruiné par la dépense de ma fille & de ma femme. Mon credit est usé, les bourses sont fermées, je n'ai plus que deux cent mille francs dans mes coffres ; & si Dieu ne m'assiste, faute d'argent, je donnerai bientôt du nez en terre.

COLOMBINE.

Comment faute d'argent ! ne vous ai-je pas dit cent fois, que j'ai un cousin notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

PERSILLET.

Et quand me feras-tu parler à ce cousin ?

COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette aprés-dinée. Vous savez bien comme on en use avec ces messieurs-là ?

PERSILLET.

Ho, je menerai cela de bel air.

COLOMBINE.

Adieu, monsieur. *Elle revient sur ses pas.* A propos, monsieur, n'allez pas dire à madame que je vous ai parlé de cet abbé. Il sembleroit que je m'amuserois.....

PERSILLET.

Va, ne crains rien.... Ecoute, Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à sa conduite. Tu sais qu'une femme.....

COLOMBINE.

Oh, pour ce coup je vois bien que vous ne me connoissez pas. Tenez, monsieur, regardez-moi bien, il faut assurément que j'aye été faite quelque part en secret, car j'en suis trop amie.

SCENE DU FINANCIER.

ARLEQUIN en Financier, sous le nom de Persillet, tout chargé de rubans rouges. COLOMBINE en veuve de qualité, LA VERDURE, UN SERGENT, & deux RECORS. MEZZETIN.

COLOMBINE.

AH quartier, monsieur Persillet, quartier. Hé le moyen de tenir contre tant de feu ? l'amour en personne ne seroit pas si redoutable.

ARLEQUIN.

Ah, madame, la ſotte choſe que d'avoir du bien !

COLOMBINE.

Le malheur eſt aſſés ſupportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir, pour me faire un payement de cinquante mille francs.

COLOMBINE.

A ce prix-là, je ſouhaiterois qu'ils vous euſſent retenu toute la journée

ARLEQUIN.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fuſſe échapé, un marchand m'alloit encore faire un rembourſement de dix mille écus.

COLOMBINE *à part.*

Voilà les fleurettes des gens d'affaires. *Haut.* Hé, bon dieu, monſieur, faut-il prendre comme cela les choſes à cœur ? Il n'eſt que de recevoir en toute ſaiſon.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'eſt rien en comparaiſon du plaiſir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moi trop de bonté, & je ne merite pas.....

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au diable s'il y a un homme

me au monde plus ennemi de la faribole. Voyez-vous, je prétens être de vos amis, & quand j'aime, rien ne me coute.

COLOMBINE *à part.*

Nous allons voir cela tout à l'heure. *Se tournant vers Perfillet.* Ah, monsieur Perfillet, que vous dites galamment les choses!

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis.

COLOMBINE.

Le joli tour d'esprit!

ARLEQUIN.

Il y a un tas de coquins qui laissent pourrir l'or dans leurs coffres, plutôt que d'en faire un plaisir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme!

ARLEQUIN.

Pour moi, j'aime à donner, & je croirois traiter une femme de qualité en grisette, si je ne lui offrois que mille louis d'or.

COLOMBINE.

Monsieur Perfillet, où prenez-vous tant d'esprit? car on voit peu de gens aujourd'hui s'expliquer en des termes aussi nobles & aussi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame, si un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour, pouvoit rendre un homme comme moi supportable.

COLOMBINE.

Ah, monsieur, ne vous retranchez pas sur les airs d'une modestie outrée. Un homme comme vous est un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire soupirer toute une ville. Mais de mon naturel, je serois un peu jalouse si je voyois votre merite partagé.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, ne craignez rien : plus je donne, plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voilà ce qu'on appelle un cœur fait au tour. Mais peut-on se fier à la tendresse d'un homme marié ? Cela est sujet à de cuisans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ai jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoi, belle comme elle est, vous ne l'adorez pas ?

ARLEQUIN.

Que vous êtes simple ? Est-ce la beauté qui attache ? A cela près, madame, vous pouvez m'aimer en toute sûreté.

COLOMBINE.

Je n'y ai déja que trop de penchant. Mais vous savez, monsieur, que ces sortes d'embarquemens sont beaucoup perilleux. Tout charme dans une passion naissante. Les assi-

duités & les soins preparent d'abord le cœur d'une jeune personne. On fait agir ensuite l'empressement & les services. La liberalité s'en mêle, & à force de presens on acheve de séduire une ame que la reflexion abandonne, & que la raison devroit retenir. Un homme n'a pas plutôt touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'essayer son mérite auprés d'une autre, se faisant toujours un plus grand plaisir de son changement que de ses conquêtes. Pour moi, je vous l'avoue, je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

ARLEQUIN.

Fi! cela est bon à des escrocs, qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres financiers, nous avons plus de conscience, & jamais nous ne quittons la partie, que quand les gens d'épée nous débusquent. Hors cela, nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter sur une perseverance éternelle?

ARLEQUIN.

Les gens de notre profession aiment toujours & donnent toujours. C'est la rétorique des financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractere!

ARLEQUIN.

Je le crois du moins le plus perſuaſif. Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ai, graces au ciel, dans mes coffres.

COLOMBINE *à part.*

J'y vais faire une bonne brêche. *Prenant un air ſerieux.* Vous me croyez, monſieur, l'ame bien intereſſée. Sachez une fois pour toutes, que vous ne ferez avec moi que des dépenſes de cœur, & que je vous ſerai plus redevable d'un ſentiment de tendreſſe, que de vingt bourſes pleines d'or. *A part.* Je mens pourtant bien ſerré.

ARLEQUIN *prenant la main de Colombine.*

Ah, madame, comment reconnoître des choſes qui vont ſi droit au cœur ?

LA VERDURE *laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au laquais.*

Il n'eſt pas poſſible ? Je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a t-il, madame ? Je remarque du trouble dans votre viſage.

COLOMBINE.

Mon trouble eſt l'interprête de mon cœur, & je ſerois plus tranquille, ſi j'étois moins ſenſible à l'amitié que vous avez pour moi.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, en dois-je croire mes oreilles ?

LA VERDURE *parlant encore bas à Colombine, mais d'un air plus effaré.*

Madame ils font un bruit de diable, & veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demi haut.*

Il faut les en empêcher.

ARLEQUIN.

Ah, pour le coup, vous êtes trop inquiéte. Parbleu je saurai ce que c'est.

COLOMBINE.

Cela ne merite pas votre attention. Ce sont des bagatelles du ménage, dont on me rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque chose de plus. Vous avez changé de couleur, &.....

LA VERDURE *revenant sur ses pas.*

Madame, au moins je n'en suis plus le maître, ils veulent entrer à toute force.

Le sergent & les deux recors entrent brusquement dans la chambre, en forçant la Verdure.

LE SERGENT.

Ah, pardi, madame, vous ne l'entendez pas mal, de nous faire croquer le marmot dans votre antichambre, tandis que vous babillez tête à tête avec un galant.

COLOMBINE.

Ah, quelle insulte à une femme de ma qualité! Coquins, si mon frere étoit ici, vous ne descendriez que par la fenêtre.

LE SERGENT.

Oh, c'eſt par la fenêtre que vous dites! *En ſe retournant vers les deux recors.* Meſſieurs, faiſons notre charge. *Il écrit & dicte.* De-là nous nous ſommes tranſportez dans une grande chambre dorée.

ARLEQUIN.

Meſſieurs, avant que de paſſer outre, encore faut-il ſavoir les cauſes de la ſaiſie.

COLOMBINE.

Ah, monſieur Perſillet, voir détendre ma chambre pour une ſomme que je ne dois point!

ARLEQUIN.

Diable! ce ſeroit pour faire pendre le ſergent.

LE SERGENT *écrivant & dictant.*

Plus, un grand miroir à bordure d'argent, & deux paires de chenets du même métail, du même métail.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la perſecution qu'on me fait. Le pere de feu monſieur Kerbadec mon mari, avoit prêté ſoixante mille francs à un de nos voiſins. ... Retenez bien ſoixante mille francs; car c'eſt ſur quoi tout roule.

ARLEQUIN.

Diable! la ſomme eſt forte.

COLOMBINE.

Oh, mon mari étoit furieuſement riche.

Il eſt arrivé depuis ce temps-là qu'un de ſes oncles, en mourant, lui a laiſſé beaucoup de bien, & raiſonnablement de dettes.

ARLEQUIN.

Il ſe ſeroit bien paſſé de cela.

COLOMBINE.

Depuis la mort de cet oncle, mon mari a toujours fait grande dépenſe, & pris à crédit par tout où il en a pû trouver : car vous ſavez, monſieur, qu'il faut ſoutenir ſa qualité.

ARLEQUIN.

Bon, à qui le dites-vous ?

COLOMBINE.

Il ſe trouve aujourd'hui que j'ai affaire à des brutaux de marchands, qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq mille livres, & ſi il n'y a gueres que quinze ans que leurs parties ſont arrêtées.

ARLEQUIN.

Hé ſi, monſieur l'huiſſier, voilà une ſurpriſe qui crie vengeance.

COLOMBINE.

Voyant que je ſuis tourmentée par des gens emportés, j'ai pris un arrêt de défenſe ; parceque le voiſin à qui l'on a prêté vingt mille écus de la ſucceſſion de cet oncle. .... Vous voyez bien que c'eſt quatre fois plus qu'il n'en faut pour me tirer d'intrigue.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

COLOMBINE.

Cependant comme mon arrêt ne sera signifié que demain, par malice on me fait aujourd'hui l'insulte dont vous êtes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va la chicane. *Se tournant vers l'huissier.* Monsieur l'huissier, ce ne sont donc que quinze mille écus qui vous amenent ?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & mises d'exécution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au sortir d'ici ?

LE SERGENT.

Pour la forme, monsieur, il nous faudroit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyez solvable. ....

LE SERGENT.

Ah, monsieur, vous en parlez trop honnêtement.

ARLEQUIN.

Tenez, monsieur l'huissier, voilà trois louis d'or sans conséquence. Prêtez-moi votre plume que je vous fasse mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*

Eſt-ce pour vous mocquer de moi, monſieur Perſillet, que vous me faites la confuſion de....

ARLEQUIN.

Voilà une belle bagatelle!

COLOMBINE.

Le lendemain de mon arrêt, au moins, je vous rends votre argent.

LE SERGENT *à Colombine.*

Vous voyez bien, madame, que j'ai ſupercedé à la conſideration de monſieur. *Se tournant vers Arlequin.* Au ſortir de céans, monſieur, irez-vous tout droit à votre logis?

ARLEQUIN.

L'argent eſt tout compté, allez vous-en toujours devant. *Se tournant vers Colombine d'un air tendre.* Je ſuis au deſeſpoir, ma belle dame, du chagrin qu'on vous a fait pour une vetille.

COLOMBINE.

Ah, monſieur Perſillet, ne m'en parlez point. Votre generoſité me donne mille fois plus d'ennui, que l'outrage qu'on vient de me faire.

ARLEQUIN.

Hé fi, madame, fi.... Cela ne vaut pas la peine d'y ſonger.

COLOMBINE.

Que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir agir que par reconnoiſſance ! Maudite ſaiſie ! Falloit-il m'ôter le plaiſir d'une tendreſſe deſintereſſée. Et pourquoi mon cœur n'a-t-il pas eu le loiſir de ſe faire connoître tel qu'il eſt ?

ARLEQUIN.

La belle fierté d'ame ! Vive les femmes de qualité pour les beaux ſentimens.

COLOMBINE.

Que direz-vous de moi, monſieur Perſillet, d'avoir accepté ſi volontiers l'offre que vous m'avez faite ? Je mourrois de douleur ſi je n'étois ſûre de vous rendre bientôt votre argent. *Le regardant d'un air languiſſant.* Encore pourvû que ma liberté ne diminue rien de l'eſtime que vous avez pour moi.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, madame, dites de l'amour. *Se jettant à ſes pieds.* Ne voyez-vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame, & que ſans un prompt ſecours. . . .

Mezzetin ſe diſant frere de Colombine, entre l'épée à la main.

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma ſœur ?

COLOMBINE *courant au devant de ſon frere pour l'arrêter.*

Mon frere, quel emportement ?

MEZZETIN.

Par la mort, je ne survivrai pas à un tel affront. Allons, l'épée à la main, ou je te tue.

ARLEQUIN

Monsieur, je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas, mon frere, que c'est un homme de qualité qui me recherche en mariage? *Se tournant vers Arlequin.* Il faut lui dire cela pour l'appaiser.

ARLEQUIN.

Oui, je vous en prie.

MEZZETIN.

Cela étant, qu'il vous épouse tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable, l'épouser! J'en ai déja trop d'une. Ah, ciel! je suis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix, je démelerai bien la fusée. *A son frere.* Mais encore, mon frere, faut-il bien donner le temps de dresser un contract.

MEZZETIN.

Qu'à cela ne tienne. Je vais envoyer querir le notaire. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Diable, que les Bretons ont la tête chaude!

COLOMBINE.

Oh, pour cela de notre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait quelque chose en téte. Vous verrez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant-hier.

ARLEQUIN.

Oh, qu'à cela ne tienne que nous ne soyons bons amis. Voilà heureusement une bague de deux mille écus, & une lettre de change de quatre cens pistoles, que vous me ferez le plaisir de lui offrir. Diable, il ne faut pas souffrir une esclandre pour une bagatelle. Ces étourdis-là ne savent gueres souvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la bague & la lettre.*

Ah, quelle augmentation de chagrin! Quoi, combler toute ma famille de bontés! *Faisant feinte de rendre le diamant & la lettre.* Non je ne saurois m'y résoudre.

MEZZETIN *revenant.*

Ma sœur, voici le notaire qui arrive. Convenez de vos faits avec monsieur: car le contract signé, il faut conclure le mariage.

ARLEQUIN

Cela passe la raillerie.

COLOMBINE.

Allez, mon frere, vous êtes un emporté. Est-ce un affront pour vous & pour moi, d'être considerée d'un homme de mérite!

ARLEQUIN.

Ah, madame !

COLOMBINE.

Ne ſuis-je pas maitreſſe de mes actions & de mon cœur ?

ARLEQUIN.

Bon.

MEZZETIN.

J'en conviens : mais monſieur étoit à vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne ſuis pas, ce me ſemble, encore ſi déchirée ; & un homme de qualité peut ſoupirer à mes genoux, ſans que vous y trouviez à redire.

ARLEQUIN *à part.*

Elle s'y prend mardi bien.

COLOMBINE.

Vous êtes un étourdi, mon frere, de ne pas mieux reconnoître l'honneur que monſieur nous fait.

ARLEQUIN.

Ah, madame !

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins & de l'embarras où vous êtes pour avoir perdu votre argent, monſieur, le plus obligeamment du monde, m'a mis, malgré moi, une bague & une lettre de change entre les mains, dont il vous prie de vous ſervir.

MEZZETIN.

Une bague, & une lettre de change!

ARLEQUIN.

Oui, monsieur. Je vous prie de recevoir toujours cela en attendant une fort bonne commission que je vous destine à cinquante lieues d'ici.

MEZZETIN.

Mais, ma sœur, si c'est une recherche legitime, vous ne trouverez aucune resistance de ma part?

ARLEQUIN.

Comme vous pouvez croire, monsieur, je ne m'y presenterois pas sur un autre pied. Allez, recevez ma lettre de change, & que j'aie l'honneur d'être de vos amis. Afin que vous l'entendiez, je ne prétens entrer dans votre famille que par la bonne porte.

COLOMBINE.

Mon frere, encore si vous marquiez un peu de chagrin de vous être emporté sans raison? MEZZETIN.

Ma pauvre sœur, prie monsieur de l'oublier. Pour moi, j'en ai une telle honte, que je n'y songerai de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop genereux, monsieur. *Mezzettin s'en va.*

COLOMBINE.

Ecoutez, franchement, il a une délicatesse sur ma conduite qui n'est pas concevable.

Si un homme m'avoit baisé le bout du doigt, & que cela vint à sa connoissance, il lui passeroit son épée au travers du corps sans misericorde. Vous êtiez un homme perdu, si je n'eusse tourné votre visite du côté du mariage.

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse! Ma belle, votre cœur ne m'accordera-t-il point quelque menu suffrage d'amitié? *Il veut l'embrasser.* Ah si mon ardeur se pouvoit flater. ....

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas, monsieur Persillet. Que deviendrions-nous, si mon frere alloit rentrer?

ARLEQUIN.

Adieu donc, veuve aimable.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Est-ce la peine de se dire adieu pour se revoir demain?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avouer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre; il n'en échape pourtant gueres à nous autres financiers.

SCENE DU NOTAIRE.

ARLEQUIN en Notaire, PERSILLET, COLOMBINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

C'Eſt un nommé monſieur de la Reſſource.

PERSILLET.

Monſieur ?

UN LAQUAIS.

Monſieur de la Reſſource, notaire, qui demande à vous parler.

PERSILLET.

Eſt-il là ?

LE LAQUAIS.

Le voici qui monte.

COLOMBINE.

Monſieur, voilà mon couſin le notaire, qui vient vous offrir ſes ſervices.

PERSILLET *en l'embraſſant.*

Ah, mon cher monſieur, ſoyez le bien venu. ARLEQUIN.

Ma couſine, monſieur, m'ayant fait dire que mon petit miniſtere vous pouvoit être utile, je viens vous en marquer ma joie, & vous prier de compter ſur moi, comme ſur un homme tout plein d'expediens & de facilité pour toutes ſortes d'affaires.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Monsieur, mon cousin n'est pas le plus vieux de tous les notaires : mais je puis dire que c'est celui qui gouverne les meilleures bourses ; & en fait de notaire, je pense que c'est le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon contract de mariage. *Elle lui passe la main sous le menton.*

ARLEQUIN

Que tu es follette, cousine. *Vers Persillet.* Monsieur, en êtes-vous bien content ?

COLOMBINE.

Voyez, je vous prie : est-ce que je suis fille à mécontenter quelqu'un ?

PERSILLET.

C'est une fort bonne enfant ; ma femme en est très-satisfaite. Elle a par fois ses petites humeurs : mais la jeunesse, comme vous savez....

COLOMBINE.

Hé non, c'est que la vieillesse n'a pas les siennes ! Mon dieu, monsieur, ne parlons point de nos humeurs, il en est encore de plus insupportables que la mienne. *Vers la Cantonnade.* Je m'en vais ! voilà madame qui m'appelle, Adieu mon cher cousin. *En s'en allant, bas à Arlequin.* Faites un peu là votre charge, au moins.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormirai pas, va.

PERSILLET.

C'eſt bien le meilleur cœur de fille qui ſoit au monde.

ARLEQUIN.

Ça, monſieur, que pouvons-nous faire pour vos interêts ?

PERSILLET.

Laquais, tirez des fauteuils..... Qui que ce ſoit qui me demande, que le portier diſe que je n'y ſuis point. *Il le rappelle.* Fermez la porte de mon cabinet ; & qu'on ne vienne ici que quand j'appellerai. *Le laquais ſort.* Monſieur, de la Reſſource, mettez-vous, s'il vous plaît, dans ce fauteuil auprés de moi.

ARLEQUIN.

Ha, monſieur !

PERSILLET.

Je ne vous ſouffrirai pas là, monſieur.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode, je vous obéis. *Il ſe met dans le fauteuil.*

PERSILLET.

Je ne ſai, monſieur, ſi j'ai l'honneur d'être connu de vous ?

ARLEQUIN.

Eſt-il quelqu'un dans le monde qui puiſſe ignorer le nom, la qualité, le mérite & la fortune de monſieur Perſillet ? Toute la terre convient que vous êtes en même temps le plus honnête & le plus liberal de tous les hommes.

PERSILLET.

Quand on eſt né quelque choſe, on ne ſe dément gueres.

ARLEQUIN.

Vos vertus, monſieur, vous font admirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part, parlons tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Très-volontiers. De quoi s'agit-il ?

PERSILLET.

Monſieur, la vie eſt courte ; & un homme qui a pluſieurs enfans à pourvoir, n'eſt pas sûr de les établir avant ſa mort. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Oui, monſieur.

PERSILLET.

Pour ſortir de ce monde avec quelque ſorte de ſatisfaction, je voudrois donner cent mille écus en mariage à ma fille. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Oui, monſieur.

PERSILLET.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Perſillet une petite charge de deux cens mille livres, ſeulement pour commencer. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Cela eſt tout clair.

PERSILLET.

Et comme on ne profite des bons marchés qu'avec de l'argent comptant, je ſerois bien aiſe d'avoir dans mes coffres cinq à ſix cens mille livres pour l'acquiſition d'un duché que je couche en joue. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Très-bien, monſieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reſte.

PERSILLET.

La queſtion eſt, ſi vous me les pouvez faire trouver ſur le champ, afin de ſortir tout d'un coup de ces trois affaires-là avec honneur. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Monſieur, voici l'endroit à peu prés où la choſe pourroit avoir beſoin de quelque petite explication. Quand vous dites que vous pretendez ſortir d'affaires avec honneur, eſt-ce à l'égard du notaire qui fera prêter l'argent ? car avec nous autres, on ne ſauroit parler trop préciſément.

PERSILLET *à part.*

Voici un maitre compagnon ! *Se tournant vers Arlequin.* Ce que vous dites eſt de bon

ſens. Auſſi prétends-je vous donner vingt-cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Non. Vous êtes encore obſcur.

PERSILLET.

Hé bien, cent mille francs ?

ARLEQUIN.

Vous ne faites que begayer.

PERSILLET.

Quoi, cinquante mille écus ?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de diſcours.

PERSILLET.

Je vois bien, mon compere, que vous êtes butté à deux cens mille francs.

ARLEQUIN.

Hé, monſieur, que diroit-on de moi dans le monde, ſi je me paſſois à deux cens mille francs pour faire trouver un million ? Hé fi, il faudroit que je fuſſe un fripon, un miſerable. Graces au ciel, juſqu'à preſent j'ai vêcu avec un peu d'honneur ; & depuis que je ſuis en charge, je ne crois pas qu'on me puiſſe reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoiſſance que le tiers des ſommes que j'ai fait prêter ; & ſi, quand ce ſont des enfans de famille, cela va bien quelquefois à la moitié, oui.

PERSILLET *à part.*

L'abominable homme !

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'eſt que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, ſi bon ne leur ſemble.

PERSILLET.

Malepeſte, c'eſt bien quelque choſe.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoîtrez, vous verrez que je ſuis d'un bon uſé & d'un bon commerce. Je puis me dire, ſans vanité, le medecin de toutes les fortunes délabrées du royaume; & dans ma profeſſion je ſuis, ſans contredit, le plus employé pour les affaires délicates.

PERSILLET.

Qu'appellez-vous, monſieur, les affaires délicates?

ARLEQUIN.

Diable, vous demandez-là le fin de notre métier. Les affaires délicates, monſieur, c'eſt de ſavoir à point nommé vieillir un hypotêque, corriger un teſtament, amaigrir une obligation, mettre ſur pied une contre-lettre; & par-deſſus cela avoir toujours de reſerve pluſieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'eſt ſi couru preſentement.

PERSILLET *à part.*

Voilà juſtement ce que je cherche. *Au Notaire.* De la maniere dont vous arrangez

vos talens, je vous croi ſans flatterie un des notaires de Paris le mieux aſſorti.

ARLEQUIN.

Un peu de réſolution & d'habitude m'ont mis dans la paſſe où je ſuis.

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puiſſe rétablir les mauvaiſes affaires d'un homme ? Ce ſeroit un beau ſecret.

ARLEQUIN.

Il eſt infaillible. C'eſt ce qu'on appelle l'émetique des gens ruinés. Par exemple, ſi vous étiez en cet état-là, le ciel vous en preſerve.

PERSILLET *à part.*

J'en ſuis plus près qu'on ne penſe.

ARLEQUIN.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier votre fille, acheter un duché, & établir votre fils. Dans le crédit où vous êtes, voilà trois hameçons capables de prendre toutes les duppes de Paris : car afin que vous l'entendiez, quand on veut faire ſon coup, il faut être dans cette odeur de fortune & d'opulence.

PERSILLET.

Il ne faut donc pas attendre à l'extrêmité.

ARLEQUIN

Nenni, diable, nenni. Dés que le crédit

chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit, & que le monde eſt bien infatué de vos richeſſes, il faut prendre à toutes mains l'argent qu'on vous offre, faire grande dépenſe à l'ordinaire; & puis un beau matin, áprés avoir mis tous vos meilleurs effets dans une caſſette, déloger à petit bruit, & donner ordre à votre portier de dire à tout le monde qu'on ne ſait où vous êtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'allarment, la frayeur les prend; d'abord ils propoſent de perdre le tiers de leur dû. A cela, mot, point de réponſe. Ils s'aſſemblent, ils vont, ils viennent, ils ſe tourmentent. A la fin, déſolés de votre abſence, & ne ſachant ſur quoi ſe vanger, ils vont dire ſous-main qu'ils perdront les deux tiers, ſi on veut aſſurer l'autre. Ho, quand ils ſe mettent comme cela à la raiſon, on entre en pour-parler; on écoute, on négocie; & enfin aprés un bon contrat bien & duement homologué, vous revenez ſur l'eau avec ſept ou huit cens mille livres d'argent comptant, & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une ſeule fois en ſa vie, n'eſt-il pas pour toujours au-deſſus de ſes affaires? Voilà comme je parlerois à mon frere, ſi j'en avois un.

PERSILLET.

Ah, monſieur de la Reſſource, que vous

êtes bien nommé, & que j'ai des graces à rendre au ciel de m'avoir adreſſé un homme de votre probité & de votre experience!

ARLEQUIN.

Comment, monſieur, mon diſcours vous auroit-il ému ?

PERSILLET.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement perſuadé, que je crois qu'un bon pere de famille eſt obligé en conſcience de faire banqueroute au moins une fois en ſa vie, pour l'avantage de ſes enfans. Il n'y a point à cela de milieu..... Allons, touchez-là. Il eſt trop juſte de vous donner le tiers des ſommes que vous me ferez prêter. *Ils ſe levent.*

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

PERSILLET.

Monſieur de la Reſſource, le ſecret au moins, je vous en prie.

ARLEQUIN.

Il ne nous faut pas recommander cela. Jouez ſeulement bien votre rôle; & quand je vous envoyerai quelqu'une de mes bonnes bourſes, ne marquez aucun beſoin d'argent; & ſur tout ne paroiſſez pas avoir aucune relation avec moi.

PERSILLET.

Laiſſez-moi faire.

ARLEQUIN.

Dans ſix ſemaines ou deux mois, vous conviendrez qu'une banqueroute & un coup d'épée dans l'eau, ne ſont quaſi que la même choſe.

PERSILLET.

Dieu vous en veuille ouir. Du commencement je croyois cet homme-là un fripon, mais ma foi il faut lui remettre l'honneur ſur la tête, & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres. Ah le bel eſprit! *Voyant que le notaire fait de grandes civilités à un laquais.* Hé fi, monſieur de la Reſſource: vous moquez-vous de faire des civilités à ce coquin-là? Ce n'eſt qu'un laquais.

ARLEQUIN.

C'eſt pour cela que je prens mes meſures de loin. On ne ſait pas ce que ces meſſieurs là peuvent devenir un jour.

SCENE DU PORTIER.

MAITRE AMBROISE Portier. ARLEQUIN en Notaire. LE DOCTEUR, PIERROT & SCARAMOUCHE en créanciers, ayant des manteaux noirs qui leur traînent juſqu'à terre, & de grands crêpes aux chapeaux.

LE PORTIER.

A Qui en voulez-vous, Meſſieurs ?

ARLEQUIN.

Nous voudrions ſaluer monſieur Perſillet.

LE PORTIER.

Il n'y eſt pas, meſſieurs, il vient de ſortir.

ARLEQUIN.

Tu te moques, mon ami, il n'y a qu'un moment que je l'ai quitté.

LE PORTIER.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit ſorti.

ARLEQUIN.

Ecoutez, maître Ambroiſe, je ſais bien que monſieur eſt ſorti. *En lui mettant un écu dans la main.* Je vous prie que nous lui puiſſions dire deux mots.

LE PORTIER *aprés avoir regardé l'écu qu'il a dans ſa main.*

Monſieur y eſt toujours pour les perſon-

nes de mérite ; je ne renvoye que des petites gens qui le viennent importuner.

LE DOCTEUR & PIERROT.

Oh, vous êtes trop honnête !

SCENE DU PREST.

ARLEQUIN en Notaire. LE DOCTEUR & les Creanciers, PERSILLET assis dans un fauteuil, devant son bureau.

ARLEQUIN.

VOus ne trouverez pas mauvais, monsieur, que je vous presente les trois meilleurs amis que j'aye au monde, & les trois plus riches hommes de Paris.

PERSILLET.

Que puis-je faire pour leur service ? Monsieur, ayez la bonté de vous asseoir. *Ils se font des civilités, & puis s'asseyent.*

LE DOCTEUR.

Monsieur, nous avons prié monsieur de la Ressource de vouloir nous introduire chés vous, pour vous demander une grace que nous vous prions de ne nous pas refuser.

PERSILLET.

Si c'est chose possible, monsieur, comptez sur moi à coup sûr.

ARLEQUIN.

Ces messieurs, ayant appris que vous

voulez marier mademoiſelle votre fille, donner une charge conſiderable à monſieur votre fils, & acheter deux grandes maiſons dans la place Royale. ....

PERSILLET.

C'eſt ma femme qui a la manie d'avoir beaucoup de plein pied; car pour moi je me trouve aſſez bien logé. Mais dans le ménage il faut avoir de certaines complaiſances: & cent mille écus plus ou moins à une maiſon, ne valent pas la peine de faire piailler une femme. *Le maître d'hôtel apporte de l'orgeade.*

ARLEQUIN.

Ces meſſieurs, comme je vous diſois, ayant appris que vous vouliez pourvoir à toutes ces petites choſes-là, viennent vous offrir un million ou douze cens mille livres, ſachant bien que leur argent ne peut être plus ſûrement.

PERSILLET.

Quant à la ſûreté, elle y eſt toute entiere. Mais je vous dirai en ami, que j'ai encore quelque argent dans mes coffres, & que...

LE DOCTEUR.

Oh, monſieur, nous n'en ſommes que trop perſuadés.

UN LAQUAIS *entre, & dit à Perſillet.*

Monſieur Rabajoye demande à vous parler.

PERSILLET.

Qui?

LE LAQUAIS.

Monſieur Rabajoye, le ſindic des Fripiers.

PERSILLET.

Je me doute bien de ce que c'eſt. Il me rapporte peut-être les quarante mille francs que j'ai prêté aux fripiers pour faire des habits de maſque. Dites-lui qu'il revienne une autre fois, & que je ſuis en compagnie.

LE DOCTEUR.

Mais, monſieur, que nous ne vous empêchions pas.

PERSILLET.

Voilà une plaiſante bagatelle! Laquais, ne vous aviſez jamais de me venir interrompre pour des gueuſeries de cette nature-là. Allez, qu'il revienne demain.

ARLEQUIN *ſe tournant vers le Docteur.*

Ne vous ai-je pas bien dit que cet homme-là n'a que faire d'argent? *Se tournant vers Perſillet.* Serois-je aſſez malheureux pour que vous refuſiez la propoſition que je vous fais?

PERSILLET.

Apparemment, meſſieurs, vous me croyez plus mal dans mes affaires que je ne ſuis.

LE DOCTEUR.

A dieu ne plaiſe que nous ayons cette penſée-là.

ARLEQUIN.

On ſait trop bien dans Paris que vous avez de l'argent par deſſus les yeux, & qu'au

lieu d'emprunter, vous prêtez à tout le monde : mais quelquefois pour obliger on ſe fait violence.

PERSILLET.

A la conſideration de ces meſſieurs, il n'y a rien que je ne fiſſe : mais.....

ARLEQUIN.

Ah, point de mais, monſieur, s'il vous plaît, faites-nous cette amitié-là.

COLOMBINE *entre.*

Monſieur, c'eſt votre receveur de Cotteronde, qui demande quittance des quatorze mille francs qu'il vous a apporté ce matin.

PERSILLET.

Quoi ? pas un pauvre moment de repos en toute une journée ?

COLOMBINE.

C'eſt qu'il ſe fait tard, & il a cinq grandes lieues à faire.

PERSILLET *en colere.*

Hé ventrebleu, ſerai-je toute ma vie aſſaſſiné d'argent ? A la fin il faudra que je m'enfuye pour éviter ces perſecutions. Voilà un plaiſant maraut, de me donner la peine de ſigner pour quatorze mille francs : Allez, ma mie, allez ; au premier payement qu'il me fera, je lui donnerai quittance. *Elle s'en va.*

PERSILLET.

Maugrébleu du fat !

LE DOCTEUR.

Quelle richeſſe d'homme !

PERSILLET.

Meſſieurs, je vous demande pardon de l'imprudence de mes gens.

ARLEQUIN *faiſant feinte de s'en aller.*

Nous reviendrons, monſieur à une heure plus commode.

PERSILLET.

Ça, meſſieurs, que voulez-vous de moi ? En peu de mots, je vous prie, car il faut que je me rende au bureau.

ARLEQUIN.

Ces meſſieurs vous conjurent de leur faire la charité de prendre leur argent, & de leur en faire l'interêt au denier vingt-cinq.

PERSILLET.

Mais ſont-ils ſolvables pour douze cens mille francs ?

ARLEQUIN *bas à Perſillet.*

Diable, monſieur, vous gâtez tout le myſtere. C'eſt à eux à demander ſi vous êtes ſolvable.

PERSILLET.

Vous avez raiſon.

ARLEQUIN *vers Scaramouche & le Docteur.*

Monſieur Perſillet ſe divertit. Il demande, meſſieurs, ſi vous le trouverez ſolvable pour douze cens mille francs.

LE DOCTEUR.

Faites-nous ſeulement la faveur de les prendre, & nous ſommes trop contens.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ma foi, monsieur, ils vous prient de trop bonne grace pour les refuser.

PERSILLET.

Me le conseillez-vous, monsieur de la Ressource ?

ARLEQUIN.

Si j'osois, je joindrois mes prieres à celle de ces messieurs.

PERSILLET *touchant dans la main de la Ressource.*

N'en parlons plus, c'est une affaire faite. *Se tournant vers Scaramouche & les autres.* Messieurs, portez votre argent chez monsieur de la Ressource; faites dresser votre contrat, & prenez vos sûretés.

ARLEQUIN.

Quel emploi souhaitez-vous que je donne à ces messieurs ?

LE DOCTEUR.

Point, si vous ne voulez : monsieur est trop solvable.

PERSILLET.

Je n'abuserai pas, messieurs, de votre honnêteté. *Vers la Ressource.* Mettez que c'est pour marier ma fille, donner une charge à mon fils, acheter deux maisons dans la place Royale, & le surplus pour l'acquisition du duché de Heurtebise.

LE DOCTEUR.

En voilà trop, monsieur, en voilà trop.

Le ciel vous comble pour jamais de prosperité & de joye.

PERSILLET.

Je ne ferois cela pour personne du monde. Mais puisque vous le souhaitez, & que monsieur de la Ressource m'en prie. . . . .

LE DOCTEUR.

Ah, monsieur ! vous ne sortirez point.

PERSILLET.

Je ne vous laisserai pas là, messieurs.

LE DOCTEUR.

Hé, monsieur, de grace !

PERSILLET.

C'est du tems perdu, je vous rendrai ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Retirons-nous vîtement, de peur d'être à charge.

PERSILLET *revenant sur ses pas.*

St, st, st, monsieur de la Ressource, dites-moi, je vous prie, d'où vient que ces messieurs-là sont en grand dueil ?

ARLEQUIN *bas.*

C'est qu'ils portent leur argent en terre.

SCENE DE LA TOILETTE.

ISABELLE à la toilette, COLOMBINE la coeffant.

ISABELLE.

HO, ne m'en parlez point, Colombine, c'eſt un très-grand malheur que notre naiſſance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça, avec vos peſtes de morales, vous voilà, dieu merci, coeffée tout de travers. Et de quoi diantre vous plaignez-vous? Votre pere eſt un créſus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept ou huit ſortes de maîtres vous ſifflent depuis le matin juſqu'au ſoir. Tel jour, tel habit. Trois bons laquais aprés votre queue. Ne voilà-t-il pas une fille bien malade pour ſe plaindre?

ISABELLE.

Il me ſemble que mon aſcendant me promet quelque choſe de plus.

COLOMBINE.

Que je vous en ſai bon gré avec vos montans & vos deſcendans! Vous êtes fille de votre pere, une fois; il faut vous en tenir là malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'eſt ce qui me déſole, Colombine.... Ah, ſi tu ſavois combien le nom de mon pere me mortifie! Je me ſens le cœur bien placé, j'ai l'ame d'une princeſſe; mon viſage ne dément point mes ſentimens, il n'y a que ce maudit nom de Perſillet qui défigure tout mon mérite.

COLOMBINE.

Hé bien, mariez-vous; c'eſt le moyen de changer de nom à coup sûr.

ISABELLE.

Oui, mais mon horoſcope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites-vous donc religieuſe.

ISABELLE.

Tu te mocques de moi, Colombine. Religieuſe avec le bien que j'ai! A te dire le vrai, ſi je trouvois un homme tel que je pourrois le ſouhaiter....

COLOMBINE.

Un empereur Romain, par exemple?

ISABELLE.

Je ne dis pas peut-être que je n'écoutaſſe une propoſition.

COLOMBINE.

On vous en devroit de reſte.

ISABELLE.

Je te jure que je n'ai aucune ſenſibilité pour l'homme, & que s'il en falloit venir

là, la ſeule bienſéance du monde m'y entraineroit.

COLOMBINE.

La pauvre petite! Et merci de moi, ne vous déferez-vous jamais de vos jargons de précieuſes? Quand vous en viendrez là, vous ferez comme les autres. Mademoiſelle, je ne ſuis pas devine : mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moi, & ſi je ne l'ai pas de bronze.

ISABELLE.

Tu crois cela, Colombine?

COLOMBINE.

Oh, je crois que vous avez plus d'envie d'être mariée que moi. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure.... More, apporte-moi un manteau, une écharpe, une perruque & un chapeau du frere de mademoiſelle. Pendant que nous ſommes en liberté, il faut que je faſſe la folle. Je veux faire un de ces ſoupirans du bel air.

ISABELLE.

Tu as des ſaillies impayables.

COLOMBINE.

Si j'avois le loiſir, je ſerois trop drolle : mais ma foi, il y a tant d'ouvrage pour moi au logis, que je n'ai pas le temps de rire.

ISABELLE.

Mais encore comment t'appellerai-je?

COLOMBINE.

Vous m'appellerez chevalier..... O ça,

tenez-vous bien sur vos gardes. Je vous vais ma foi pousser des fleurettes aussi franches...

Isabelle rit.

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, j'aurois été un dangereux pendart. Allons, allons morbleu, des airs de conquête. More, ferme la porte de l'antichambre, de peur qu'on ne me vienne interrompre dans mes plaisirs. *Elle sort un moment aprés, pour prendre une perruque d'homme.*

ISABELLE *seule.*

Je ne pense pas que dans le monde il y ait une aussi folâtre créature. Aprés tout, elle a raison de ne point prendre de chagrin. C'est un poison pour ceux qui s'y abandonnent.

COLOMBINE *en habit de cavalier.*

Ce n'est, ma foi, pas sans peine, mademoiselle, qu'on parvient à votre appartement.

ISABELLE.

Comment donc, chevalier?

COLOMBINE.

Si votre brutal de portier avoit des chausses froncées, on le prendroit pour un Suisse. Savez-vous qu'il y a deux heures au pied de la lettre, que je suis à votre porte, & que ce maroufle-là n'auroit point ouvert, si je ne m'étois avisé de dire que j'étois de vos parens?

ISABELLE.

C'eſt-à-dire, chevalier, que vous avez cocqueté toute l'aprésdiné, & que les deux heures à ma porte ſont de votre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moi pour un coquin, ſi je vous mens..... A propos, vous ai-je dit que je vous aime ?

ISABELLE.

Cela n'eſt pas encore parvenu juſqu'à moi.

COLOMBINE.

Nous autres gens de cour, nous ſommes tellement diſſipés, que très-ſouvent il faut qu'on nous devine..... Vous avez pourtant d'aſſés bons petits airs; & je vous trouve d'un fleuri..... qui touche.

ISABELLE.

Ah! fi, chevalier, ne me regardez point. Je ne ſuis point aujourd'hui une perſonne. Tous mes airs ſont déconcertés : voilà deux nuits que je ſuis malade comme une bête, ce qu'on appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'eſt pas jolie aprés une ſi grande déroute de ſanté, & que l'inſomnie n'a jamais accommodé un viſage.

COLOMBINE.

Ah, pour le coup, mademoiſelle, vous vous mocquez de moi. Vous avez, dieu me damne, plus de ſanté qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains, c'eſt que votre maladie ne ſoit au cœur. Aimable comme vous

êtes, il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez quelque paſſion dans l'ame.

ISABELLE.

Ah, chevalier, l'horrible mot! A moi de la paſſion!

COLOMBINE.

Ecoutez, ſi cela eſt, cachez-moi ſi bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cens diables m'entrainent ſi..

ISABELLE.

Quoi, chevalier, vous êtes jaloux?

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ai que cette bonne qualité-là..... Ma belle, me ferez-vous ſoupirer encore long-temps?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette viſite-ci pour rien? Prenez-vous du tabac quelquefois? J'en ai qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle groſſiereté! du tabac à des femmes!

COLOMBINE.

C'eſt pour vous montrer que je n'ai point de reſerve avec vous. Quand vous donnerai-je à ſouper chez Lami?

ISABELLE.

Vous perdez le reſpect, chevalier. Une fille de ma qualité au cabaret?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaît, Lami n'eſt point un

cabaret; c'eſt un traiteur de conſequence. J'en méne tous les jours chez lui d'auſſi ſcrupuleuſes que vous.

ISABELLE.

Quoi des femmes ſont aſſez ſottes pour aller manger au cabaret?

COLOMBINE.

Si c'eſt une ſottiſe, dites plutôt qu'il eſt des hommes aſſés ſots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nouvelle preſentement. On commence à accoquiner les maris, à les mettre dans les parties; comme ils ſe croyent de tout, ils ne ſe défient de rien: cependant il y a des endroits où on ne les méne pas.

ISABELLE.

Mais pourquoi tant faire la guerre à ces pauvres maris? COLOMBINE.

C'eſt que la plûpart ſont des goulus, qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire, on en croquera toujours quelqu'unes à leur barbe. Pour moi je n'ai jamais fait de ces friponneries-là. Je n'en veux qu'aux filles.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas le plus mauvais parti.

COLOMBINE *en lui baiſant la main.*

Ah, ma belle, qu'il me ſeroit doux d'émouvoir votre tendreſſe, & d'être l'objet de vos premiers feux!

ISABELLE.

Le ſentez-vous comme vous le dites?

COLOMBINE.

Le diable m'emporte, ſi je ne donnois ma vie pour être aimé de vous ?

ISABELLE.

Aime-t-on comme cela d'emblée, chevalier ?

COLOMBINE.

C'eſt la mode de la cour ; & aprés tout je la crois la meilleure.... Ne m'amuſez point.

ISABELLE.

Vous voulez donc ſavoir à quoi vous en tenir ?

COLOMBINE.

Je ne veux pas ſoupirer comme un courtaut de boutique : mais je prétens que ma bonne foi doit m'épargner des démarches populaires, qui retardent l'amour, & qui ne le perſuadent point. Ma chere, puiſque mon cœur eſt plein de tout ce que vous valez.....

ISABELLE.

Quelle flatterie ! Plus je calcule mon mérite, moins je trouve d'endroits pour plaire.

COLOMBINE *en lui baiſant la main.*

N'ayez pour tout talent que celui de m'aimer. C'eſt le lien des cœurs, c'eſt par là que mon ame s'expliquera toujours trop foiblement, & de ſa tendreſſe, & de ſa reconnoiſſance. *Iſabelle ſoupire.* Un ſoupir ! c'eſt déja quelque choſe. *Se jettant à ſes pieds.* Charmante belle, confirmez par un

aveu ſincere ce que vos regards languiſſans me diſent ſi tendrement : Joignez aux promeſſes des yeux l'aſſurance de la voix. *En ſe paſſionnant.* Un mot, ma chere, un ſeul mot de votre belle bouche. . . . .

ISABELLE *en ſe retournant amoureuſement.* Ah, ſi donc, Colombine : quel dommage que tu ne ſois pas garçon !

COLOMBINE *ſe relevant.*

Ne vous avois-je pas bien dit que vous n'étiez pas de bronze ? Vraiment ce ſeroit bien autre choſe ſi j'étois homme. *On frappe un peu rudement à la porte ; & Colombine dit, en jettant bruſquement ſon juſte-au-corps & ſon manteau :* Qui diantre oſe tabourer comme cela à notre porte ? On n'a jamais un pauvre quart-d'heure de plaiſir tout de ſuite. Qui eſt-ce qui frappe-là, Caſcaret ?

LE LAQUAIS.

C'eſt le maître à chanter de mademoiſelle.

COLOMBINE.

Que le diable l'emporte avec ſa muſique. *Au Laquais.* Va le faire monter. *A Iſabelle.* A propos, c'eſt votre pere qui envoye un maître à chanter, pour ſavoir ſi vous aimez Cinthio. Vous ſavez comme il faut le rembarrer.

SCENE
DU MAISTRE A CHANTER.

ARLEQUIN en maître à chanter, avec un juſte-au-corps galonné, une écharpe dorée, une épée à ſon côté, des gants à frange d'or, & ſuivi de ſon garçon, qui porte une theorbe.
ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

NE viens-je point, mademoiſelle, à une heure incommode ?

ISABELLE.

Les maîtres à chanter ſont ſans conſequence, & on peut les recevoir à la toilette.

ARLEQUIN.

C'eſt notre plus beau privilege.

COLOMBINE.

Vos trois louis d'or par mois valent encore mieux que cela. Prenez un ſiege, monſieur Fredonniere.

ARLEQUIN *tire un ſiege, & dit tout bas à Iſabelle.*

Monſieur Cinthio m'a prié de recevoir une lettre pour lui.

ISABELLE *feignant de n'avoir rien entendu.*

Chantons, je vous prie, quelque choſe

de gai; car je ſors d'une migraine qui m'a déſolée. Mais je vous trouve d'un grand propre monſieur Fredonniere.

ARLEQUIN.

Nous avons beau faire, nous ne ſerons jamais ſi bien mis que les maîtres à danſer.

COLOMBINE.

Joli comme vous êtes, il vous faut un caroſſe.

ARLEQUIN.

Ne penſez pas rire. Je marchande celui d'un comedien, qui eſt aſſurément le mieux étoffé de Paris. *A Iſabelle bas.* Cette lettre pour monſieur Cinthio.

ISABELLE.

Que machonnez-vous-là entre vos dents?

ARLEQUIN.

Je demande ſi vous ne voulez pas chanter cette belle ſabarande lutée?

ISABELLE.

Je n'irai jamais juſques-là, je ſuis trop enrhumée.

ARLEQUIN.

Oh, vous irez de reſte, c'eſt une octave douce. *Se tournant vers ſon valet.* Accordez votre theorbe.

ISABELLE.

C'eſt donc un vrai concert, puiſque vous amenez de vos amis?

ARLEQUIN.

Point du tout. Eſt-ce que nous ne ſommes

pas d'assés bonne maison pour faire jouer nos valets ? Il accompagne assés joliment. Touchez votre a mi la re. La, la, la..... Plus haut..... Bon, voilà qui est fort bien. Allons, mademoiselle. *Il bat la mesure.* La la, lou, la. *Il commence une notte ou deux en forme de basse-continue.* Allons, partez. Fo, fo, fo..... Diable, vous manquez la mesure, prenez garde à cela, s'il vous plaît. C'est tout l'agrément de la musique. Allons, à cette fois-ci. Hé lon lan la, la li, la lou. *Se retournant vers son valet.* Hé, ventrebleu, mon ami, vous n'entrez point dans le mode. Donnez-moi mon theorbe. Si vous continuez comme cela, je ne ferai jamais rien de vous. *Il prend son theorbe.* Ça, cette fois-ci tout de bon. *Il bat la mesure du manche de son theorbe.* Lon lan la la, lou la lou. Hé partez donc. *Tout bas.* La lettre pour monsieur Cinthio ?

ISABELLE.

Je ne chante point la lettre, je chante la note.

ARLEQUIN.

Fo fo fo.... folâtre amour, que tes plaisirs sont drôles !

ISABELLE.

Monsieur Fredonniere, remettons cela à une autre fois : je n'ai point aujourd'hui le cœur à la musique.

COLOMBINE.

Oh ma foi, la leçon ne sera pas perdue, Monsieur Fredonniere ; je m'en vais chanter pour mademoiselle.

ARLEQUIN.

Très-volontiers.

COLOMBINE.

Si vous montriez pour rien, je serois une de vos meilleures écolieres.

ARLEQUIN.

Nous ne prenons jamais d'argent des suivantes. COLOMBINE.

Ça voyons. Fo fo fo.....

ARLEQUIN.

Vous voilà fort bien dans le ton.

COLOMBINE.

Vous allez bien entendre autre chose. Chantons ensemble. *Ensemble.* Folâtre amour, que tes plaisirs sont drôles.....

ARLEQUIN.

De par tous les diables ! Voilà ma chanterelle rompue. *Se tournant vers Isabelle.* Mademoiselle, monsieur Cinthio m'a dit que vous me donneriez une lettre pour lui.

ISABELLE.

Une fille de ma qualité s'emporte rarement : mais vous meriteriez, monsieur le chanteur, que je vous fisse étriller par tablature. Qui vous a fait assés insolent pour me demander une lettre ? Ai-je jamais écrit à personne ?

ARLEQUIN.

Madame, je n'entre point là-dedans, je ne fais que l'office d'ami.

ISABELLE.

Colombine, faites un peu descendre mon pere.

ARLEQUIN.

Ouf!

ISABELLE.

Il est bon qu'on lui apprenne la maniere dont on regale ces sortes de messagers.

COLOMBINE.

N'avez-vous point de conscience, mademoiselle, de faire tant de vacarme pour rien? Pourquoi aller rompre la tête à monsieur votre pere de toutes ces drogues-là? Une fois, vous n'écrivez à personne.

ISABELLE.

Oh pour cela, non.

COLOMBINE.

Allez, monsieur Fredonniere, dites à l'homme qui vous envoye, qu'il est un fou, & que ma maitresse n'écrit point de lettres.

ISABELLE.

Laquais, prenez-moi ce coquin-là, & me l'étrillez d'importance.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, je vous demande pardon.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Ce sont de ces petits feux qui passent. Elle ne vous aura pas plutôt fait donner vingt coups de bâton, qu'elle n'y songera plus.

DEUX

DEUX LAQUAIS *qui ſont Paſquariel & Pierrot,*

Qu'eſt-ce qu'il y a ? Allons, allons, étrillons cet homme-ci.

Les laquais vont ſur Arlequin, chacun d'eux tenant un bâton à la main. Arlequin court d'un côté & d'autre pour tâcher de gagner la porte, & les laquais à meſure qu'ils le joignent, levent le bâton ſur lui, qui s'exquive ſi adroitement, que le coup retombe toujours ſur l'un des deux laquais. Aprés deux ou trois repetitions du même lazzi, les laquais ſe mettent en colere l'un contre l'autre, & ceſſant de pourſuivre Arlequin, ſe battent entr'eux à grands coups de bâton ; Arlequin ſe ſert de l'occaſion, gagne la porte, & en ſortant chante : Folâtre amour, que tes plaiſirs ſont drôles !

SCENE DE LA BANQUEROUTE.

PERSILLET, EULARIA.

PERSILLET.

ALlons, ma chere femme, voici le grand jour où il faut faire connoitre que vous avez autant de cœur que de naiſſance. O ça, ma mie, parlons à cœur ouvert. Vous ſentez-vous aſſés de courage

pour entreprendre une banqueroute en femme de qualité, & pour la soutenir jusqu'au bout avec honneur ? Diable, ne m'allez pas faire ici un affront. Ces grandes actions-là ne se font jamais à deux fois ; c'est la fermeté d'ame qui les couronne.

EULARIA.

Depuis que je suis mariée, j'ai fait ce me semble, avec assés de hauteur, tout ce que j'ai entrepris.

PERSILLET.

Il est vrai, m'amour, mais retâtez encore un peu votre resolution. Ne vous laisserez-vous point attendrir au vacarme de ces bonnes gens qui nous ont prêté leur argent ? Si vous êtes pitoyable, la banqueroute est flambée. A ce métier-ci il faut une ame plus dure que l'acier. C'est ce que monsieur de la Ressource m'a recommandé si charitablement dans notre derniere conference. Que nous sommes heureux, mon petit cœur, d'être tombés entre les mains d'un si honnête homme.

EULARIA.

Que ne profitez-vous vîtement des bonnes instructions qu'il vous a données ?

PERSILLET.

J'ai déja enlevé tous mes effets dans ma cassette.

EULARIA.

Et moi j'ai fait davantage, car toute la

maiſon eſt démeublée, & à la faveur de la nuit, je vais mettre nos balots en ſûreté. *Elle s'en va.*

PERSILLET.

Allez, ma mie, allez; je ſuis perſuadé que le ciel ſecondera nos intentions. Car en tout ceci nous ne ſongeons qu'à établir nos enfans, & à vivre doucement le reſte de nos jours, ſelon notre condition.

Colombine arrive.

PERSILLET *à Colombine.*

Souviens-toi de faire donner adroitement nos créanciers dans le paneau; ſur tout ne manque pas de leur dire que mes affaires ſont très-mauvaiſes, qu'on ne me reverra jamais à Paris; que ſi une fois....

COLOMBINE.

Hé que diantre, faut-il me rebattre toujours la même choſe? eſt-ce que je n'entens pas à demi mot? Faites auſſi bien votre devoir que je ferai le mien, tout le monde ſera content.

PERSILLET.

Oh, ſi la choſe réuſſit, compte ſur vingt mille francs, comme s'ils étoient dans ton coffre. Adieu, ma mie, joue ton rôle comme il faut.

SCENE DES CREANCIERS.

LE PORTIER, COLOMBINE, LE DOCTEUR & plusieurs Creanciers.

COLOMBINE

HE, à qui diable en voulez-vous, de martyriser comme cela ce pauvre portier ?

LE DOCTEUR.

Nous voulons savoir où est son maitre.

COLOMBINE.

Que vous êtes simple ! Il n'en sait pas plus que moi.

LE DOCTEUR.

Quoi, vous ne savez point où est monsieur Persillet ?

COLOMBINE.

De la viteſſe dont il eſt parti, il faut que le diable l'ait emporté. Je ne m'en soucierois gueres si j'étois payée de mes gages.

LE DOCTEUR.

Quoi, il emporte les gages à cette pauvre fille ?

COLOMBINE.

Lâche coquin ! Depuis trois ans que je suis à ton service..... Si je te tenois, je te mangerois le cœur.

LE DOCTEUR.

Doucement, ma mie, doucement; il nous fait encore plus de tort qu'à vous.

COLOMBINE.

Ah, vous en parlez bien à votre aise, messieurs; il ne vous en coute que de l'argent, mais moi je perds ma jeunesse..... Ah, si on avoit seulement pendu une trentaine de ces gueux-là pour servir d'exemple, je ne serois peut-être pas à la misere où je me vois: Oh, la Justice n'a point de sang aux ongles!

LE DOCTEUR.

Hé bien, faisons pendre celui-ci?

COLOMBINE.

C'est de la moutarde après dîné: il vaudroit bien mieux le poursuivre & l'arrêter: quand il se verroit pris, on en tireroit pied ou aîle.

ARLEQUIN *en Notaire, arrive tout effaré.*

Ah, messieurs, si ce qu'on dit est vrai, nous sommes perdus.

COLOMBINE *se jettant à son cou en pleurant.*

Ah, mon pauvre cousin, il n'est que trop vrai.

ARLEQUIN.

Quoi, il a fait banqueroute?

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de plus certain, il n'a pas laiſſé un clou dans ſa maiſon.

ARLEQUIN.

A moi ! m'avoir volé deux cens mille francs ! Cette affaire-là me ruine de fond en comble. Helas, c'eſt ce que j'ai amaſſé en toute ma vie avec bien de l'honneur & bien de la peine.

COLOMBINE.

Au lieu de toutes vos lamentations, il vaudroit mieux prendre des meſures pour ſauver quelque choſe devant que la Juſtice y fourre ſon nez.

LE DOCTEUR.

Et s'il a tout enlevé, comment faire ?

ARLEQUIN.

Si vous me voulez garder le ſecret, nous partagerons entre nous pour trois cens tant de mille livres d'effets que j'ai entre mes mains, & cela ira bien à quatre cens mille francs.

LE DOCTEUR.

Ce ſeroit toujours quelque choſe que de ſauver le tiers.

COLOMBINE.

Hélas, je voudrois tenir le quart de mes gages, ſans compter tout mon tems perdu. Mais, monſieur de la Reſſource, ce que vous avez entre vos mains eſt-il bon & ſolide ?

ARLEQUIN.

Cela fleure comme baume. Ce ſont des actes, les noms & la ſomme en blanc, que nous pouvons appliquer à notre profit.

LE DOCTEUR.

Il ne faut pas negliger cela.

COLOMBINE.

Meſſieurs, que j'y aye ma part, au moins.

ARLEQUIN.

Vous n'ignorez pas que pluſieurs perſonnes ont entrepris d'emmener à leurs dépens, la riviere d'Ourq à Paris, dans la vûe de vendre l'eau bien chere à ceux qui en ont beſoin. Monſieur Perſillet faiſoit état que cela lui vaudroit plus d'un million. Pour cela il a falu faire de grandes dépenſes pour ſa part, & il a avancé quatre cens mille livres, dont il ſe doit rembourſer ſur la premiere eau qui ſera vendue; & comme la preſſe y ſera grande, il m'a mis entre les mains des contrats de vente, le nom & la ſomme en blanc, pour les remplir quand il ſe preſentera des marchands, juſqu'à la concurrence des quatre cens mille francs. Vous voyez bien que c'eſt de l'or en barre, & qu'il faut vîtement nous en rendre les maîtres.

LE DOCTEUR.

Mais ſi Perſillet a d'autres dettes?

ARLEQUIN.

Comme je ſuis le maître des dettes, nous ſerons toujours les premiers créanciers.

COLOMBINE.

Dans les déroutes, il n'eſt que de ſauver quelque choſe.

LE DOCTEUR.

Qu'en dites-vous, monſieur de la Reſſource ?

ARLEQUIN.

Ma foi, tout bien conſideré, je ſerois d'avis de perdre les deux tiers pour ſauver l'autre ; c'eſt ma maxime en fait de banqueroute.

LE DOCTEUR.

C'eſt beaucoup perdre !

COLOMBINE.

C'eſt encore bien pis de ne rien avoir du tout.

ARLEQUIN.

Hé.... ſi l'eau ſe vend bien, comme je n'en doute pas, nous retirerons peut-être toute notre ſomme. Voyez, meſſieurs : les plus habiles ſont ceux qui ſavent perdre à propos.

LE DOCTEUR.

Faites donc comme pour vous, monſieur de la Reſſource, & dreſſez le contrat, nous allons le ſigner chez vous tout à l'heure.

COLOMBINE.

Cela eſt pourtant bien rude, de perdre ſon bien à la fleur de ſon âge. *En parlant à la Reſſource.* Couſin, nous n'avons point trop mal mené cela, ce me ſemble ?

ARLEQUIN.

Tu vois, ma pauvre cousine, combien il faut jouer de rôles pour amasser quelque chose dans la vie. Pendant que l'affaire est chaude, je m'en vais vîtement faire signer nos duppes, pour porter le contrat à monsieur Persillet.

COLOMBINE.

Tu n'as point perdu ta journée.

SCENE DE LA CASSETTE.

PASQUARIEL, PERSILLET.

PASQUARIEL *tout épouvanté.*

AH, monsieur! monsieur, tout est perdu, tout est perdu, tout est perdu.

PERSILLET.

Comment donc, les archers sont-ils en campagne? Me veut-on prendre prisonnier?

PASQUARIEL.

Mon pauvre maître, qu'allez-vous devenir?

ARLEQUIN.

Parle donc?

PASQUARIEL.

Pauvre homme!

PERSILLET.

Hé de par tous les diables, ne me dirastu point?...

PASQUARIEL.

Non, monsieur, devinez-le, je n'ai pas la force de le dire.

PERSILLET.

Est-ce que ma femme est morte?

PASQUARIEL.

Le ciel ne vous aime pas assés pour cela.

PERSILLET

C'est ma fille, peut-être?

PASQUARIEL.

Plût à Dieu! ce seroit un mariage d'épargné.

PERSILLET.

Vous verrez qu'on aura tué mon fils Persillet en duel; car depuis qu'il est gentilhomme, il a toujours l'épée à la main.

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux pour vous. . . .

PERSILLET.

Acheve donc.

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux que toute votre race fut perdue, que votre cassette.

PERSILLET.

Ma cassette est perdue!

PASQUARIEL.

Oui, le prevôt s'en est saisi, & a emmené le maître d'hôtel en prison.

PERSILLET *se tirant aux cheveux, crie comme un desesperé.*

Ma femme! ma femme! ma femme!

nous ſommes perdus ! Que deviendras-tu famille des Perſillets ? Ma caſſette entre les mains de la Juſtice !

EULARIA *toute étonnée arrive.*

Quel vacarme & quel bruit viens-je d'entendre ?

PERSILLET *allant au devant d'elle.*

M'amour ; nous ſommes ruinés !

EULARIA.

Nous ſommes ruinés ?

PERSILLET.

Oui, mon cœur, ſans reſſource. Ma caſſette eſt entre les mains d'un prevôt.

COLOMBINE *arrive.*

Voilà bien du tintamarre dans une maiſon où l'on ne devroit ſonger qu'à rire !

PERSILLET.

Ah, Colombine !

COLOMBINE.

Hé pourquoi diantre tant de pleurs ? Eſt-ce pour n'avoir gagné que neuf cens mille francs à votre banqueroute ? voilà bien de quoi ſe fâcher ! Une autre fois vous en ferez une meilleure ; il faut bien commencer par quelque choſe.

PERSILLET.

Ma caſſette perdue !

MEZZETIN *entre tout joyeux en danſant.*

Ah monſieur ! que de joye, que de plaiſirs, que d'allegreſſes !

PERSILLET.

A-t-on retrouvé ma caſſette ?

MEZZETIN.

Votre caſſette eſt trouvée, on l'a fait rendre au prevôt.

PERSILLET *à Eularia.*

Ma femme, la tête lui tourne.

MEZZETIN.

Monſieur, envoyez chez Pecour en diligence, & le priez de vous venir montrer une courante & un menuet.

EULARIA.

Il eſt yvre aſſurément.

MEZZETIN.

Vîte, monſieur, un tapiſſier, un traiteur, & des violons.

COLOMBINE *à part.*

Il ne joue point mal ſon rôle.

MEZZETIN.

Il n'y a point de tems à perdre, monſieur: Faites-vous raſer, & prenez du linge blanc, car vous êtes à la veille du plus grand honneur qui vous puiſſe arriver.

COLOMBINE *à Mezzetin.*

N'embaraſſe point comme cela, monſieur, dis tout d'un coup ce que c'eſt.

MEZZETIN *à Perſillet.*

Puiſque vous le voulez ſavoir, un prince avec tout ſon pays, n'eſt qu'à cent pas d'ici qui demande votre fille en mariage. Voilà deux de ſes courtiſans qu'il envoye pour ſavoir s'il ſera bien reçu.

COLOMBINE.

Oh, monsieur, il faut que cela soit vrai, car l'horoscope de votre fille l'a predit mot à mot.

PERSILLET *à Eularia.*

Vous voyez, ma femme, ce que c'est de donner de l'éducation aux filles. Tôt ou tard cela leur fait du bien. *Se tournant vers Mezzetin.* Et comment s'appelle ce prince-là ?

MEZZETIN.

J'ai bien eu de la peine à le découvrir, car tous les gens ne parlent que par signes. Ils m'ont pourtant dit, que c'est le prince de Chimere. Ah, monsieur, la belle noblesse qu'il a à sa suite. Ferai-je entrer ses deux envoyez? COLOMBINE.

Voilà une belle demande.

EULARIA.

Je m'en vais disposer ma fille à cette entrevue.

COLOMBINE *à Persillet.*

Oh ça, monsieur, une autrefois prendrez-vous de mes almanachs, & n'est-il pas vrai que vous êtes né coeffé ? car à vue d'œil le ciel se mêle de vos affaires. A peine gagnez-vous un million par une banqueroute, que voilà un prince qui demande votre fille en mariage.

PERSILLET.

J'avois pourtant résolu de la donner à un homme de robe.

COLOMBINE.

La belle emplette que vous auriez fait là ! Hé mort de ma vie, ſongez-vous au plaiſir que vous aurez quand on vous dira : Monſieur, c'eſt un page de ſon alteſſe votre fille qui vient ſavoir comme vous avez paſſé la nuit ? Ma foi, c'eſt quelque choſe de bien doux d'avoir de pareils meſſages à ſon réveil. Vous avez beau dire, jamais ſecretaire du Roi n'eſt parvenu là.

ISABELLE *entre, ſuivie de trois Laquais.*

PERSILLET.

Ma fille, à vos airs & à vos manieres, j'ai toujours remarqué que le ſang des Perſillets étoit deſtiné à quelque choſe de grand. Un prince vous veut avoir pour femme. Si j'y conſens, ma mie, vous ne m'en dédirez pas ?

ISABELLE *avec un air de modeſtie.*

Moi un Prince !

PERSILLET.

Mon dieu ! commençons toujours par là, dans la ſuite ſi vous devenez veuve, nous ferons quelque choſe de mieux.

SCENE DES AMBASSADEURS.

PERSILLET, EULARIA, COLOMBINE, ISABELLE. PASQUARIEL & MEZZETIN en Ambaſſadeurs montés ſur deux animaux extraordinaires. Ils deſcendent & font une ſcene de poſtures, & après pluſieurs grimaces, ils danſent autour de Perſillet.

COLOMBINE.

SI le prince reſſemble aux ambaſſadeurs, votre fille ſera trop heureuſe ; ces gens-là n'aiment que la joie. *Les ambaſſadeurs recommencent à chanter.*

PERSILLET.

Voilà des corps bien agiles.

COLOMBINE.

A votre place, je ne balancerois point, je marierois ma fille en ce pays-là.

PERSILLET.

Il eſt bon de ſavoir à quelles conditions.

COLOMBINE.

A leur phiſionomie je ne les crois pas intereſſés. Apparemment ils n'en veulent qu'au mérite d'Iſabelle.

PERSILLET.

Sur ce pied-là, ils ſont les trés-bien venus. *Se tournant vers Eularia.* Ma femme,

voilà un grand honneur pour notre famille. Mais comment ſavoir ce que ces meſſieurs-là veulent dire ?

COLOMBINE.

Il n'y a qu'à les regarder. Par leurs geſtes, ils parlent auſſi bon François que vous.

PERSILLET.

Eſt-il poſſible ?

ISABELLE.

Tu entens donc par ſigne tout ce qu'on veut dire ?

COLOMBINE.

C'eſt la plus mignonne de toutes les langues, & qui épargne plus des ſottiſes à l'oreille.

PERSILLET.

Que les hommes ſeroient heureux, ſi toutes les femmes parloient cette langue-là ! Ne ſauroit-on ſavoir par qui le pays de Chimere eſt habité ?

COLOMBINE.

Oh, ils vous le diront de reſte.

Les ambaſſadeurs font entendre par ſigne qu'il eſt habité par des Allemands, par des François, par des Italiens, & par des Eſpagnols.

PERSILLET.

Que diable cela veut-il dire ?

COLOMBINE.

Ah ! la jolie langue ! *Se tournant vers Perſillet.* Ils diſent, monſieur, que leurs états ne ſont peuplés que d'Allemands, de François,

çois, d'Italiens, d'Eſpagnols, & d'autres nations fantaſques & viſionnaires.

EULARIA.

Oh, tu te mocques.

COLOMBINE.

Nenni, ma foi, je ne me mocque point. Quand ils étendent comme cela leur bras, c'eſt pour montrer qu'il leur vient des gens de tout pays & de toutes profeſſions. Tenez, vous voyez bien qu'ils en conviennent. En faiſant comme cela de la main, ils figurent des Allemans qui ont des cheveux droits comme des chandelles. Quand ils badinent de leur peigne, & remettent bruſquement leur chapeau, ce ſont les François qu'ils copient; lès Italiens avec la guittare, & les Eſpagnols par cette brette qui menace le ciel. Bon! un enfant d'un an entendroit cela.

PERSILLET.

Je ſuis charmé de leur jargon.

COLOMBINE.

Vous en ſaurez autant que moi dans un quart d'heure.

PERSILLET.

Prens garde, Colombine, voilà ces meſſieurs qui reparlent.

COLOMBINE.

Pour cette fois-là, vous ne ſaurez point ce qu'ils diſent.

PERSILLET.

Sont-ce des ordures?

COLOMBINE.

Oh, que non.

ISABELLE.

Pourquoi donc ce myſtere ?

COLOMBINE.

C'eſt que ce gros joufflu me demande....

PERSILLET.

Quoi ?

COLOMBINE.

Il me demande, ſi....

PERSILLET.

Hé, bien.....

COLOMBINE.

Si je veux l'épouſer.

PERSILLET.

Allez, ſotte, ils vous font trop d'honneur. Il n'y a pas à barguigner là-deſſus, faites leur connoitre que vous en êtes ravie.

COLOMBINE.

Je penſe qu'il s'en doute bien. Mais, madame y conſentira-t-elle ?

EULARIA.

De tout mon cœur : on fera les deux nôces à la fois.

COLOMBINE.

Meſſieurs, vous n'avez qu'à faire entrer le prince, votre affaire eſt faite, autant vaut.

Les ambaſſadeurs ſortent en faiſant des grimaces.

COLOMBINE *à Iſabelle.*

C'eſt ma foi ce coup-ci, mademoiſelle,

que vous ſerez mariée à votre gré. Mais qu'avez-vous, vous me paroiſſez toute chagrine ?

ISABELLE.

Je ne ſuis point chagrine ; mais j'apprehende d'avoir de méchantes heures dans un pays où je ne connois perſonne. Chez mon pere j'ai le plaiſir d'aſſembler des gens d'eſprit deux fois la ſemaine.

COLOMBINE.

Qui vous empêchera d'en faire autant ? Voulez-vous ſavoir un ſecret infaillible pour attirer les habiles gens à coup sûr : vous n'avez qu'à diſtribuer des jettons d'argent à chaque aſſemblée.

ISABELLE.

Et tu crois avec des jettons. . . . .

COLOMBINE.

Je crois que cela les fera venir de cent lieues. Vous ne ſavez donc pas que c'eſt l'éperon des beaux eſprits ?

Le prince & les ambaſſadeurs entrent avec des inſtrumens ridicules.

ISABELLE *en regardant Eularia.*

Madame, le bel équipage !

Le char du prince avance. Mezzetin & Paſquariel font des civilités, aprés quoi Perſillet lui fait une grande reverence, & lui dit :

PERSILLET.

Apparemment, votre alteſſe fait plus de cas de la naiſſance que du bien, puiſqu'elle penſe à ma fille. Sa fortune eſt mediocre,

mais graces au ciel, elle eſt acquiſe par les bonnes voies. A cette heure que ma caſſette eſt retrouvée, elle ſera princeſſe à bons tîtres. *Le prince ſe met en colere.*

COLOMBINE.

Ah, monſieur, que dites-vous-là! vous offenſez le prince: Ne voyez-vous pas qu'il ſe met en colere quand on lui parle d'argent?

PERSILLET.

Il prendra donc ma fille pour rien?

COLOMBINE.

Tenez, n'entendez-vous pas ce que cela veut dire?

PERSILLET.

Non.

COLOMBINE.

Par toutes les marques qu'il fait ſur les coutures de ſon habit, il dit qu'il ſe contente de cent mille écus pour acheter des livrées à la françoiſe. Vous voyez bien que c'eſt prendre votre fille pour rien. *Se tournant vers Iſabelle.* Ah, ma princeſſe, que vous ſerez heureuſe!

ISABELLE.

Quel triſte bonheur de vivre avec un homme qui ne parle point!

COLOMBINE.

Vraiment! il ne ſe fera que trop entendre. Ne vous y trompez pas au moins, ces nations-là ſont plus aviſées que nous. En

France les hommes ne font que babiller jusqu'au jour de la nôce ; aussi quand ils sont mariés, ils n'ont plus rien à dire à leurs femmes ; ici c'est tout le contraire. On ne parle point pendant qu'on fait l'amour : mais le contrat n'est pas plutôt signé, que la tendresse joue son jeu sans discontinuation.

ISABELLE.

L'aimable coutume !

COLOMBINE.

Commençons par signer le contrat. *Vers Persillet.* Allons, monsieur, ne manquez pas cette affaire-ci ; on n'a pas toujours des princes sous sa couppe. Avec trois cens mille francs, votre fille n'étoit le fait que d'un homme de robe.

PERSILLET.

Il est vrai.

COLOMBINE.

Signez donc. *Persillet signe. Aurelio descend de son char, & rend la cassette à Persillet, qu'il dit avoir enlevée au prevôt qui s'en étoit emparé.*

PERSILLET.

Ma cassette ! Ah ! le digne gendre !

ARLEQUIN *embrassant Aurelio.*

Nicodeme mon cher fils, & l'unique heritier de mon vaste empire chimerique, enfin vous aurez une femme. Mais aprenez qu'il en est des femmes ainsi que des billets de lotterie, de mille à peine en trouve t-on

un bon. C'eſt ce qui a fait une telle impreſſion ſur mon eſprit, que je n'ai jamais voulu me marier, de peur que portant mes mains à ma tête, je ne fuſſe obligé de m'écrier avec le philoſophe de l'antiquité : *Omnia bona mea mecum porto.* Preſentement que vous avez franchi le pas, il ne me reſte plus qu'un avis à vous donner; c'eſt d'en uſer envers votre femme, comme on en uſe envers la tapiſſerie pour la garantir des vers & de la pouſſiere; c'eſt-à-dire que de temps en temps il la faut bien battre pour la mieux conſerver. *A Iſabelle.* Je vous felicite, mademoiſelle, de ce que vous allez épouſer le plus joli & le mieux fait de tous les hommes. Et j'oſe dire, ſans flatter mon fils Nicodeme, que s'il pouvoit gagner ſur lui de n'être point brutal, yvrogne & débauché, ce ſeroit un homme accompli. *A Perſillet.* Vous en ſerez content, monſieur Perſillet, & il ne me reſteroit rien à ſouhaiter pour l'accompliſſement de ma joie, ſi les loix de votre pays étoient conformes à celles de mon royaume, qui n'obligent pas les peres à nourir leurs enfans, parce que dans l'incertitude des choſes du monde, on pourroit le plus ſouvent y être trompé. *Vers Aurelio.* Adieu, mon cher fils Nicodeme, embraſſez ma chancelante paternité. Je vous laiſſe à regret dans ces lieux : vous regnerez toujours dans ma mémoire; & vous ſe-

rez aprés la gloire ce que j'aimerai le mieux. *Il s'en va.*

Le Docteur suivi de plusieurs archers arrive, veut faire emprisonner Persillet pour le million qu'il lui a prêté. Aurelio se fait connoître, & dit au Docteur son pere, qu'il vient d'épouser la fille de monsieur Persillet, & qu'ainsi leurs interêts sont communs. Le Docteur renvoye les archers, & tout le monde se retire fort content. Mezzetin chante les paroles suivantes, sur l'air de l'entrée des pastres de l'opera de Roland.

Pour vivre heureux, *bis.*
N'ayez pour objet de vos vœux
Que les ris & les jeux.
Suivez ce train, *bis.*
Quand on devient vieux & mal sain,
On le voudroit en vain.
Aimez, contentez vos desirs:
Mais si l'on rit de vos soupirs,
Cherchez d'autres plaisirs.
Prenez du vin, *bis.*
C'est un contrepoison divin
Pour chasser le chagrin.
C'est ainsi que soir & matin
En use Mezzetin.

C'est la douceur,
Qui gagne un cœur,
Et qui tient sans peine en vigueur
Une amoureuse ardeur.

Mais la fierté
D'une beauté
Avec même facilité
Remet en liberté.
L'Amant qu'on traite fierement,
S'il ne rompt ſon engagement,
Mérite ſon tourment.
Qu'un verre plein
Toujours en main,
Vous tienne lieu de la Catin
Dont le cœur eſt mutin.
Pour jouir d'un heureux deſtin
Ainſi fait Mezzetin.

Fin du Banqueroutier.

LA
PRECAUTION
INUTILE.

LA PRÉCAUTION INUTILE.

COMEDIE EN TROIS ACTES ,

Mise au theâtre par Monsieur D ***. & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne le cinquiéme jour de Mars 1692.

ACTEURS.

GAUFICHON, Amant d'Iſabelle.
COLOMBINE, Sœur de Gaufichon.
MARINETTE, Servante de Gaufichon.
PASQUARIEL, & PIERROT, Valets de Gaufichon.
LE DOCTEUR, Futur de Colombine.
LEANDRE, Amant de Colombine.
ISABELLE, Couſine de Leandre.
MEZZETIN, ARLEQUIN, Valets de Leandre.
Un Cocher.
Une Porteuſe d'eau.
Une Cuiſiniere.
Un Crocheteur.
Deux Notaires.
Deux Laquais.
Le Baron des Fourneaux.
Un Marchand Anglois.
Un Cocher.

La Scene eſt à Paris.

LA PRÉCAUTION INUTILE.

ACTE I.

SCENE I.

Le Théâtre repréſente l'apartement d'Iſabelle.

ISABELLE, COLOMBINE, GAUFICHON. LE DOCTEUR, LEANDRE aſſis. MEZZETIN & PIERROT debout.

ISABELLE.

J'Ai grand'peur qu'à la fin nos conferences ne dégenerent en converſations languiſſantes, puiſqu'en toute l'aprésdinée perſonne n'a voulu s'expliquer ſur l'ame des bêtes. Je ne m'érige point en fille de déciſion : mais, n'en

déplaiſe à Deſcartes, il falloit qu'il eût l'eſprit en écharpe, quand il a ſoutenu que les bêtes n'ont point d'ames, & que ce ſont des machines qui n'agiſſent que par reſſorts. Quoi ! mon chien, mon chien Citron n'eſt ni ſenſible ni raiſonnnable; & les careſſes qu'il me fait ne partiroient point d'un veritable principe d'amitié ? Je déviſagerois la philoſophie en perſonne, ſi elle m'oſoit faire une ſi brutale propoſition. La ſeule fidelité de mon chien vaut mieux, ſelon moi, que la raiſon de tous les hommes enſemble.

COLOMBINE.

Vous ne ſavez donc pas, mademoiſelle, qu'il ne faut qu'être ou philoſophe ou docteur, pour avoir la cervelle démontée ?

GAUFICHON.

Ma ſœur, ſongez-vous que demain vous ſerez la femme d'un docteur ?

COLOMBINE.

Ce ſont de petites chaleurs de foye qui n'offenſent point notre amitié : les chiens pour cela n'en ſont pas moins des machines.

LEANDRE.

Et moi, ſi j'étois fille, un homme auroit cent mille livres de rente, que je ne l'épouſerois, pas s'il étoit de cette maudite opinion-là.

GAUFICHON *d'un air bruſque & ſe levant de deſſus ſon ſiege.*

Comment dites-vous cela, monſieur ?

Quoique vous soyez chez votre cousine, apprenez qu'il faut parler sans choquer le monde.

ISABELLE.

Ah! point de chaleur, messieurs, je vous en conjure. Prenons plutôt quelqu'autre matiere où personne ne s'intéresse.

COLOMBINE.

Et pour éviter les partialités de philosophie, disons chacun notre avis sur la chose qui nous paroîtra la plus difficile.

PIERROT.

Je l'ai pargué trouvée tout au premier coup. Tenez, la chose la plus difficile à un valet, c'est d'être payé de ses gages.

LE DOCTEUR.

Maraut, si je prens un bâton, je vous apprendrai.....

PIERROT.

Est-ce que ce n'est pas ici une academie, où les habiles gens parlent tant que bon leur semble?

ISABELLE.

Je suis persuadée que rien au monde n'est si difficile que de trouver un mari sans défaut.

GAUFICHON.

Bon, voilà pour mon compte.

ISABELLE.

Ecoutez, je suis de bonne foi, je dis les choses comme je les pense. Vous êtes un fort galant homme, aimant la dépense & les

honnêtes plaiſirs : mais ſur le chapitre des femmes, vous avez quelquefois de certaines nuances d'humeur un peu trop brunes. Sans ce petit défaut-là vous ſeriez incomparable. Comme je dois être votre femme, je vous parle à cœur ouvert.

COLOMBINE.

Mon frere, vous ne ſauriez vous fâcher; mademoiſelle vous parle avec une grande délicateſſe.

ISABELLE *à Colombine.*

Et vous, ma chere belle, ne direz vous point votre ſentiment?

COLOMBINE.

Je n'ai pas encore grand uſage du monde : mais rien ne me paroît plus difficile que de refuſer ſon cœur à un galant homme qui tâche de le mériter par des ſoins aſſidus & par une attache deſintereſſée.

ISABELLE.

Elle a raiſon : & il eſt impoſſible de rien trouver de plus juſte.

GAUFICHON *vers le Docteur.*

Il me ſemble que ma ſœur ſe declare aſſez ouvertement pour vous.

COLOMBINE.

Vous rêvez, mon frere! une fille ſage ne ſe déclare pour perſonne, & ce que j'en dis n'eſt que par maniere de converſation.

LE DOCTEUR.

La modeſtie, la modeſtie!

MEZZETIN.

Vous n'y entendez rien, tous, tant que vous êtes. La choſe preſentement la plus difficile, c'eſt de trouver de l'argent à emprunter.

ISABELLE.

Leandre nous écoutera-t-il ſans rien dire ?

LEANDRE.

Pour moi, je ſuis convaincu que la choſe la plus difficile eſt de contraindre l'inclination d'une fille raiſonnable, & qu'un homme eſt un fou quand il ſe met en tête de l'enfermer pour en venir à bout.

GAUFICHON *d'un air de colere, & ſe tournant vers Leandre.*

Monſieur le fanfaron, eſt-ce pour m'inſulter que vous tenez un pareil diſcours ? ſachez, ventrebleu, que je deſtine ma ſœur à monſieur le docteur Balouard, & que trente plumets comme vous ne la détourneroient pas d'un auſſi bon rencontre.

ISABELLE.

Oh, pour le coup, monſieur Gaufichon, vos manieres ſont trop emportées.

LEANDRE.

Je ſuis perdu, mademoiſelle, ſi vous ne me defendez.

ISABELLE.

Quoi ? contre tous venans, & ſans aucune raiſon, vous prendrez l'affirmative ?

GAUFICHON.

Je prens tout ce qu'il faut prendre, mais je ne veux point être pris pour duppe, & un homme eſt un fat, quand il n'eſt pas le maître de ſa famille.

COLOMBINE.

Mon frere, vous extravaguez.

GAUFICHON.

Ma petite ſœur, plus de commerce, s'il vous plaît avec de beaux eſprits. Allons vîte, regagnez la maiſon. Monſieur le docteur, je vous la confie. *Le Docteur preſente la main à Colombine.*

COLOMBINE *d'un air de mépris.*

Je marche fort bien toute ſeule, monſieur, *Prenant congé d'Iſabelle & la baiſant :* Je ſuis fachée, ma chere demoiſelle, d'un ſi bizarre contre-tems. Il faut eſperer que l'eſprit de mon frere ſe meurira. *Colombine & le Docteur ſe retirent.*

ISABELLE *à part.*

Nous y allons donner bon ordre. *A Gaufichon.* Monſieur Gaufichon, ſouffrez que je vous diſe, que je ſuis trés-mal edifiée de vos manieres, & que vos bruſqueries me donnent beaucoup à penſer. Quoi? ſi je ſuis votre femme, & qu'une mouche vous paſſe devant les yeux, vous m'enfermerez comme vous enfermez votre ſœur?

GAUFICHON.

Quand vous ſerez ma femme, s'il vous prend

prend en gré d'être folle, je prendrai, moi, des mesures pour vous en empêcher.

LEANDRE.

Monsieur est sincere.

GAUFICHON.

Quant à ma sœur, il ne vous déplaira pas que je la fasse observer de prés jusqu'au moment de ses nôces, qui sera tout au plus tard demain au soir. Mes mesures sont si bien prises, que je défie messieurs du grand air d'en approcher.

ISABELLE.

Monsieur, vous prenez le train de faire rire le monde à vos dépens. Apprenez de moi, que la garde d'une femme est de toutes les précautions la plus inutile, & que dans une ville comme Paris, il se passe bien des choses en vingt-quatre heures.

GAUFICHON.

Il ne s'y passera mardi rien avec un homme aussi clair-voyant que moi. De la maniere que ma maison sera barricadée, les blondins n'ont qu'à s'y frotter. *Il s'en va.*

MEZZETIN.

Il y a plus d'une demie-heure que je perds patience. Ah! quel plaisir d'en faire tâter à un baricadeur de maisons!

ISABELLE.

Le pauvre homme est à plaindre; il s'est mis en tête que pour s'assurer d'une femme, il faut la garder à vue. Comme je dois

l'épouſer, je ſerois bien-aiſe de le guerir de ſa manie.

LEANDRE.

La choſe n'eſt pas impoſſible. Sa ſœur eſt aimable, & ſi je pouvois trouver les moyens de lui plaire, je me ferois un grand plaiſir de la ſouffler au Docteur.

MEZZETIN.

S'il ne faut que des moyens, je vous en fournirai une montagne. Malgré les ſentinelles qui gardent ſa maiſon, j'y ferai entrer des gens qui le déſoleront; & ſi demain au ſoir vous n'êtes pas le mari de ſa ſœur, tenez-moi pour le plus indigne fourbe..... *Vers Iſabelle.* Mademoiſelle, vous nous prêterez la main.

ISABELLE.

Comptez ſur moi hardiment.

MEZZETIN.

Allons, il n'y a pas un moment à perdre. Je m'en vais prendre, en paſſant, un nommé Arlequin mon aſſocié. Avec le ſecours de cet homme-là, vous allez diablement rire. Oh! les femmes de Paris ne s'enferment pas comme cela à la clef.

SCENE II.

Le Théâtre repreſente la rue.

ARLEQUIN à moitié yvre. GAUFICHON.

ARLEQUIN *ſans voir Gaufichon.*

ALlons, voilà qui eſt fait, plus de commerce, plus de commerce avec des yvrognes; encore, quand un ami ne boit que trois ou quatre pintes de vin pour ſe déſalterer, ha, patience : mais, mardi, paſſer toute ſa vie, oui toute ſa vie, au cabaret comme un yvrogne; oh, vous en aurez menti, monſieur Mezzetin; & dès à preſent voilà la ſocieté rompue, rompue, ce qu'on appelle rompue. Auſſi-bien, le métier de fourbe produit beaucoup d'étrivieres, & très-peu d'argent. J'aime mieux chercher quelque condition paiſible, où je puiſſe rouler cette malheureuſe vie avec plus de repos. Car c'eſt mardi le repos qui fait que l'homme ſe repoſe, & que.... *Appercevant Gaufichon.* Voici une eſpece de bourgeois, qui ſeroit peut-être bien mon affaire. Obſervons ſon humeur & ſa contenance. *Il embraſſe un chaſſis de la décoration pour ſe ſoutenir.*

GAUFICHON *sans apercevoir Arlequin.*

Ouais ! de la maniere que tout le monde en parle, c'eſt donc quelque choſe de bien terrible que de garder une femme ? Oh, je prétens moi, apprendre aujourd'hui à tout le monde qu'il n'eſt rien de plus facile, & que la ſeule foibleſſe des hommes rend les femmes orgueilleuſes & inſupportables. C'eſt pour n'en pas avoir le démenti, que j'ai envoyé chercher un maſſon & un ſerrurier, pour faire boucher tous les endroits de ma maiſon par où l'on peut m'inſulter : en ces rencontres-ci la défiance eſt la mere de ſûreté. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Oh, que je ne me fourre pas dans cette peſte de condition-là ! Pour un homme vêtu de noir, je n'ai jamais vû un ſi fantaſque perſonnage : & par où diable ſa maiſon pourra-t-elle reſpirer, s'il en fait boucher tous les trous ? *Appercevant Mezzetin.* Que le diable t'emporte. D'où viens tu ?

MEZZETIN.

Tais-toi, yvrogne.

ARLEQUIN.

Yvrogne, il y a deux jours que je n'ai ni bû ni mangé.

MEZZETIN.

Tais-toi, te dis-je, j'ai fait ta fortune, & c'eſt hazard ſi nous n'allons en caroſſe de cette affaire-ci.

ARLEQUIN.

Dieu nous préſerve ſeulement d'aller en charette, ce ne ſera pas mal gagné.

MEZZETIN.

Il y a un certain bouru qui enferme ſa ſœur pour empêcher qu'on ne lui parle de mariage. En un mot comme en cent, j'ai promis à Leandre que demain elle ſeroit ſa femme. Aprés cela nous ſerons riches; car c'eſt le plus liberal homme. ....

ARLEQUIN.

Comment eſt fait cet honnête geolier-là?

MEZZETIN.

C'eſt un grand petit homme, qui a un rabat blanc, un manteau noir, & une perruque blonde.

ARLEQUIN.

Juſtement: c'eſt lui qui vient de paſſer par là. Il cherche un maſſon & un ſerrurier pour calfeutrer toute ſa maiſon.

MEZZETIN.

Un maſſon & un ſerrurier? Ah, vîte, mon pauvre Arlequin, & vîte! Voilà dix piſtoles chacun qui nous ſautent au collet: Courons nous habiller bruſquement en maſſon & en ſerrurier. *Ils s'en vont.*

SCENE III.

COLOMBINE, PASQUARIEL, GAUFICHON en dedans.

COLOMBINE.

TE voilà bien échauffé, Pasquariel, d'où viens-tu ?

PASQUARIEL.

Monsieur m'a défendu de vous le dire, je viens pourtant de chercher un maçon & un serrurier.

COLOMBINE.

Ne sais-tu point ce qu'il en veut faire ?

PASQUARIEL.

Non, mais je voudrois savoir où il est.

GAUFICHON *appelle Pasquariel.*

COLOMBINE.

Cours au devant de lui. Je m'en vais me cacher pour entendre plus facilement ce qu'ils diront. *Elle se retire, & Gaufichon entre.*

PASQUARIEL *allant au devant de Gaufichon.*

Monsieur, je vous cherche à pied & à cheval, pour vous avertir que ce maçon & ce serrurier sont là-bas.

GAUFICHON.

Fais-les vîtement entrer, & sur tout empêche ma sœur d'approcher d'ici jusqu'à ce qu'ils soient sortis : c'est une curieuse poulette, dont on ne sauroit trop se défier.

Arrivent Arlequin en maçon, & Mezzetin en serrurier.

GAUFICHON.

Mes enfans, soyez les bien-venus.

ARLEQUIN.

Pour un autre que pour vous, monsieur, nous n'aurions jamais quitté l'attelier.

MEZZETIN.

Est-on pas bien-aise d'obliger par fois d'honnête monde ?

GAUFICHON.

Je vous en remercie de bien bon cœur. Ecoutez, mes amis ; ma besogne est fort pressée.

ARLEQUIN.

Hé bien, monsieur, il s'y faut mettre. Pour moi, paroles ne puent point, j'acheve une chausse à privé : je n'en ai pas encore pour la moitié de l'autre semaine.

GAUFICHON.

Ce n'est pas là mon compte. Il faut tout à l'heure me boucher des soupiraux de cave, & une porte de jardin. Mais si cela n'est achevé ce soir, je n'ai que faire de vous.

MEZZETIN.

Allons, compere, allons, monsieur est

bon vivant. Pourvû que l'ouvrier gagne honnêtement ſa petite vie, qu'importe avec qui ?

GAUFICHON *vers le ſerrurier.*

Et vous, mon maître, n'auriez-vous point cinq ou ſix bonnes grilles de fenêtres toutes prêtes à poſer ? Mais il faudroit que ce fût d'un bon gros fer.

ARLEQUIN.

C'eſt votre vrai homme, monſieur, il ferre toutes les priſons de Paris.

GAUFICHON.

N'auriez-vous point auſſi une petite plaque de fer percée à jour, pour boucher l'évier de ma cuiſine ? Mais il faudroit que les trous fuſſent ſi petits, qu'on n'y pût faire paſſer ni lettres ni billets.

MEZZETIN.

Voilà bien du ſervice que vous demandez-là. Je forgerai bien la plaque de fer : mais je n'ai encore jamais mis ni lettres ni billets ſur l'enclume.

GAUFICHON.

Il faut que je vous ouvre mon cœur. Mettez vos chapeaux, meſſieurs, je vous en prie, mettez, mettez, ſans façon.

ARLEQUIN, & MEZZETIN *enſemble.*

Pour vous obéir, monſieur.

GAUFICHON.

J'ai chez moi une ſœur aimable & riche.

MEZZETIN.

Apparemment vous ne manquez pas de chalants ?

GAUFICHON.

Je la veux marier à un de mes amis, veritablement un peu âgé, mais d'ailleurs fort honnête homme.

ARLEQUIN.

Monſieur, ne vous y trompez pas, au moins. La vieilleſſe ne ragoûte guére une jeune fille.

GAUFICHON.

On m'a averti que de certains étourdis rodent autour de ma maiſon pour lui faire tenir des lettres, & pour tâcher de l'enlever.

MEZZETIN.

Franchement, les jeunes gens ſont entreprenans.

GAUFICHON.

Pour éviter ce malheur, je veux mettre de bonnes grilles aux fenêtres qui donnent ſur la rue, boucher tous les ſoupiraux, même la porte du jardin, & tenir ma drôleſſe ſi étroitement enfermée, que perſonne ne puiſſe l'aborder.

MEZZETIN.

Monſieur, nous avez-vous fait venir ici pour nous faire pendre ?

GAUFICHON.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Quoi, vous ne savez pas que la police a fait mettre une pancarte aux coins des rues, qui défend sur peine de la vie à tous ouvriers, de prêter la main à enfermer des filles ou des femmes, à cause que ces drôlesses-là d'aucunes fois se jettent la tête la premiere par les fenêtres d'un grenier ?

MEZZETIN.

Bon ! il y en a bien une qui a eu la malice de se précipiter d'un troisiéme étage sur une charetée de foin, pour faire accroire que son mari lui avoit rompu le cou.

ARLEQUIN.

Tout franc, ces oiseaux-là se plaisent à leur liberté. Sans cela on n'en a pas de joye.

GAUFICHON.

Ah ! la méchante vermine!

MEZZETIN.

Je serions à votre service sans cette maudite pancarte. Mais la justice est fiere, & veut être obéie.

GAUFICHON.

N'en déplaise à la justice, voilà un réglement bien cruel. Quoi, il ne m'est pas permis de gouverner ma sœur à ma mode ? Ah, que les femmes sont heureuses à Paris !

ARLEQUIN.

C'est bien pis, monsieur, on nous pend haut & court, quand je n'allons pas renon-

cer à la justice ceux qui font de ces méchans coups-là ?

GAUFICHON.

Mes amis, vous ne voudriez pas me perdre ?

MEZZETIN *tirant à part Gaufichon.*

Voulez-vous me croire, monsieur ? Donnez un dixaine de pistoles à ce misérable-là, vous lui fermerez la bouche. Tous les massons n'ont ni foi ni loi & un gueux comme cela, ne demanderoit pas mieux que de vous faire piéce.

GAUFICHON *à Mezzetin.*

Tu as raison : il ne faut pas pour dix pistoles s'attirer une méchante affaire. Tiens, prens le soin de le contenter.

MEZZETIN.

Je m'en vais les lui donner sans faire semblant de rien. *Ils sortent en faisant des reverences.* GAUFICHON *seul.*

Sur ce pied-là, je conviens que les femmes ont raison de faire enrager les hommes.

ARLEQUIN *revenant.*

Je viens vous remercier, monsieur, de votre honnêteté.

GAUFICHON.

Tu te mocques, mon enfant, cela ne vaut pas la peine.

ARLEQUIN *le tire par la manche, & lui dit à l'oreille.*

Dites-moi, monsieur, avez-vous donné

quelque chose à ce beliſtre de ſerrurier ?

GAUFICHON.

Non, il ne m'a rien demandé.

ARLEQUIN.

Tant pis ! c'eſt hazard ſi ce coquin n'eſt allé renoncer chez le Commiſſaire tout ce qu'il vous a entendu dire.

GAUFICHON.

Auroit-il bien l'ame aſſés noire ?

ARLEQUIN.

Il n'a pas tenu à lui que ſon pere n'ait été roué vif. C'eſt le plus abominable homme que la terre ait jamais porté : écoutez, vous ne feriez point trop mal d'appaiſer cet enragé-là. Il ne faut pas vous flatter, il n'y a plus de quartier preſentement pour ceux qui enferment les femmes. La juſtice ne demanderoit pas mieux que de ſucer un homme riche comme vous. Ce que je vous en dis moi, vous pouvez croire....

GAUFICHON *lui donnant de l'argent.*

Pour ne pas faire de jalouſie, donnez-lui auſſi dix piſtoles, mais aprés cela ne me trahiſſez pas.

ARLEQUIN.

Mon camarade & moi, monſieur, ſur l'honneur nous ne craignons perſonne ; & fi ! ſeroit-ce avoir de la conſcience de prendre de l'argent d'un homme pour ſe mocquer de lui ? Ah ! que vous êtes heureux d'être tombé entre nos mains ! Il y a mille

fripons qui ne s'en tiendroient pas là, non. *Il s'en va.*

GAUFICHON.

Encore, n'eſt-ce pas tout perdre de ſortir d'un bourbier pour vingt piſtoles.

COLOMBINE *ſortant de l'endroit où elle s'étoit cachée.*

Apparemment, mon frere, vous vendez votre maiſon pour faire une conciergerie : car je vous entends parler de grilles de fer, de portes bouchées, & d'autres ouvrages qui ſentent beaucoup la priſon.

GAUFICHON.

Ma chere ſœur, je vous crois une fille trés-ſage, trés-honnête, & trés-raiſonnable : mais avec tout cela, ma mie, il n'eſt point défendu de prendre ſes petites ſûretés.

COLOMBINE.

La meilleure que vous pouvez prendre avec une fille de mon humeur & de mon caractere, c'eſt de me donner en garde à moi-même ; autrement vous courrez grand riſque d'être la duppe de vos ſentinelles & de vos barreaux de fer. Hé, bon dieu, avez-vous déja oublié les oracles de Moliere, qui vous a dit ſi préciſément ?

Les verrous & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes & des filles.

Et aprés des avis ſi ſalutaires vous ne mettez point d'eau dans votre vin ?

PASQUARIEL *arrivant tout effaré.*

Monsieur, je viens de sauver la vie à un pauvre marchand de bas d'Angleterre. Ai-je mal fait ?

GAUFICHON.

Tout au contraire.

PASQUARIEL.

Cinq ou six canailles vétues de noir, comme vous pouvez l'être, l'ont pris au collet, & lui ont donné mille coups. Moi, comme j'ai vû qu'on assommoit ce pauvre homme, je l'ai fait entrer dans la cour, & leur ai poussé la porte au nez.

COLOMBINE.

Vous avez trés-bien fait.

GAUFICHON.

Ne sait-on point les noms de ces miserables-là ?

PASQUARIEL.

Nos voisins disent que ce sont les jurez-bâtiers de Paris.... hé-là, vous m'entendez bien, ceux qui vendent des bas.

GAUFICHON.

Et bien ?

PASQUARIEL.

Ces drôles-là prétendent à cause.... parce que..... Et puis..... Je vous dis, monsieur, que sans moi il seroit arrivé mort d'homme.

GAUFICHON.

Va le faire monter. S'il a quelque chose

de beau, j'en ferai preſent à ma ſœur : car ma joye ſouveraine eſt de la voir propre.

COLOMBINE.

Et la mienne ſeroit de vous voir un peu plus raiſonnable.

SCENE IV.

MEZZETIN en marchand Anglois. GAUFICHON, COLOMBINE.

MEZZETIN *baragouinant.*

JE demander pardon, monſir, de mon hardieſſe que je prender de refugier moi dans vos maiſon.

GAUFICHON.

Vous m'avez fait plaiſir.

COLOMBINE.

Mon pauvre monſieur, quelle diſgrace vous vient-il d'arriver là-bas dans notre rue?

MEZZETIN.

Pas ain grand choſe, mamiſelle. L'ais ain petit difran que j'avir avec le marchand bonnetier, qui vouloir confiſquir mon marchandiſe pour pritexte que n'y avoir point de commerce avec l'Ingilterre.

COLOMBINE.

Fi, ce ſont des brutaux. Voyez je vous prie, empêcher un pauvre étranger de gagner ſa vie!

GAUFICHON.

Avez-vous là quelque choſe d'extraordinairement beau ?

MEZZETIN.

Dans tous les magaſins di monde vous ne trouvir pas d'auſſi bon ouvrage, ni d'ain plis beau couleur.

COLOMBINE *aprés en avoir regardé une paire.*

Ah, mon frere, qu'ils ſont beaux & fins ! *Vers le marchand.* Monſieur, combien les vendez-vous la paire ?

MEZZETIN.

Vous ne point marchandir ? Et bien, à cauſe de li guerre, je vous vendre le paire que quarante-cinq ſols.

GAUFICHON.

Il ſe mocque. J'ai vû vendre autrefois ces bas-là ſix écus, & même juſqu'à deux louis d'or.

COLOMBINE.

Ne ſeroit-ce point auſſi des bas dérobés ?

GAUFICHON.

Et pourquoi, ma ſœur, faire affront à ce pauvre marchand ?

MEZZETIN.

Pour que vous connoître que j'avoir ain bon conſcience, & mon marchandiſe n'être point derobée, tenez, mamiſelle, ſela mon littre de voiture de mon coriſpondant. *A Colombine bas.* C'eſt une lettre de monſieur Leandre.

COLOMBINE

COLOMBINE *lit la lettre bas.*

„ Mon cœur veritablement amoureux „ se fait un plaisir de tromper la vigilance „ de ceux qui vous gardent.

GAUFICHON *regardant les bas.*

Ceux-ci me paroissent un peu plus gros.

COLOMBINE *continuant de lire.*

„ Pour peu que vous correspondiez à ma „ tendresse, l'amour me fournira des „ moyens infaillibles pour vous délivrer „ bien-tôt du frere qui vous obsede, & du „ Docteur qu'on vous destine.

MEZZETIN.

Tenez, sti douzaine est fort bien egal, monsir, & vous l'y trouver à redire.

GAUFICHON.

Non plus que vous, ma sœur, je ne comprens pas comme ce pauvre homme peut donner ses bas à si bon marché. Je vous prie, que je voye la lettre de voiture.

COLOMBINE *refusant de la donner.*

Vous ne connoitrez rien au chiffre ni au baragouin.

GAUFICHON.

J'en ai bien démelé d'autres.

COLOMBINE *refusant toujours de donner le papier.*

Je vous dis, mon frere, que sans être de leur négoce, on n'y peut rien comprendre. *Elle veut rendre le papier à Mezzetin, & dans le temps qu'elle lui donne, Gaufichon le prend.*

GAUFICHON.

Voyons si je n'y comprendrai rien. *Pendant qu'il ouvre le papier, Mezzetin s'en va d'un côté, & Colombine de l'autre.*

GAUFICHON *lit.*

„Mon cœur veritablement amoureux se „fait un plaisir de tromper la vigilance de „ceux qui vous gardent. Pour peu que vous „correspondiez à ma tendresse, l'amour me „fournira des moyens infaillibles pour vous „délivrer bien-tôt du frere qui vous obse„de, & du Docteur qu'on vous destine. „Le porteur vous dira qui je suis. *Après avoir lu il se voit seul & dit:* Les chiffres & le baragouin sont pourtant fort intelligibles. *Faisant des réflexions.* Un marchand maltraité devant ma porte ! Des bas couleur de feu à quarante-cinq sols la paire ! Une lettre de voiture ! Qui diable ne donneroit pas dans des panneaux si adroitement tendus ? Ah, maudite ville de Paris ! il n'y a que toi au monde qui fournisse des inventions si diaboliques. Nous verrons quelle bonne emplâtre ma sœur mettra sur cette lettre-ci.

SCENE V.

GAUFICHON, LE DOCTEUR.

GAUFICHON *apercevant le Docteur, met la lettre de Leandre dans ſa poche, & dit à part.*

TAchons de nous contenir devant monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Monſieur Gaufichon, vous voyez un homme qui meurt d'impatience d'être votre beau-frere.

GAUFICHON.

La carriere ne ſera pas encore bien longue. Je me flatte que demain au ſoir vous ſerez au comble de vos vœux.

PASQUARIEL *tirant Gaufichon à part.*

La porteuſe d'eau, monſieur, frappe à la porte, la laiſſerai-je entrer ?

GAUFICHON.

Maraut, veux-tu que nous mourrions de ſoif ? Ce n'eſt pas à ces gens-là qu'il faut refuſer la porte.

PASQUARIEL.

Il n'entrera pas une mouche que par votre ordre. *Il s'en va, & la porteuſe d'eau entre.*

LE DOCTEUR.

Je ne sai comment reconnoitre l'amitié que mademoiselle votre sœur a pour moi.

GAUFICHON.

Ma sœur est une bonne fille, qui aimera toujours ce qu'elle aimera une fois.

LE DOCTEUR.

Je lui ai fait faire un carosse, des meubles, un équipage : enfin je n'ai rien épargné pour lui plaire. Entre nous, elle pourroit épouser un homme plus jeune : mais je suis sûr. . . . .

GAUFICHON.

Vous moquez-vous, monsieur ? Vous avez mille bons endroits qui réparent votre âge : & ma sœur est trop heureuse. . . .

LE DOCTEUR.

Ne nous flattons point. Mon meilleur endroit est ma fortune. Mais si l'on peut se rendre suportable avec de l'argent. . . . .

GAUFICHON.

Cela n'y nuit pas.

LE DOCTEUR.

Hé bien, comptez que je lui donne tout mon bien par contrat de mariage.

GAUFICHON.

La belle passion ! Les jeunes gens n'aiment point comme cela.

PIERROT *en porteuse d'eau, heurte rudement le Docteur avec ses seaux, & dit à Gaufichon.*

Monſieur, vous avez là un galefretier à votre porte : ſi ce n'étoit votre reſpect, je lui accommoderois un ſoufflet ſur le viſage. Il vous en faut, ma foi, des filles pour batifoler.

GAUFICHON.

Ne vois-tu pas bien, dame Claude, que c'eſt un folâtre ?

PIERROT.

Qu'il aille folâtrer avec des drues qui le trouveront bon. Tout franc, je n'aime point qu'ils ſe ſarvent de leurs mains. Il ſemble avis à ce marouffle-là, qu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & en prendre.

PASQUARIEL *à Pierrot.*

Allons, vilaine chocaillon, ſortez d'ici, vous importunez monſieur.

PIERROT.

Infame ſac-à-vin, tu as la hardieſſe de frapper une femme groſſe ? Un Commiſſaire, un Commiſſaire ?

En ſe tiraillant l'un & l'autre, la porteuſe d'eau laiſſe tomber ſon bonnet & une lettre que Gaufichon ramaſſe.

GAUFICHON.

De l'écriture de ma ſœur ! Paſquariel, qu'on arrête cette porteuſe d'eau, & qu'on l'enferme.

LE DOCTEUR.

Eſt-ce qu'elle a dérobé quelque choſe ?

GAUFICHON.

C'eſt bien pis : Maraude ! me faire à moi de ces affronts-là !

LE DOCTEUR.

Ne ſaurai-je point le ſujet de votre chagrin ?

GAUFICHON.

Trés-volontiers. Qu'on appelle ma ſœur. *Se tournant vers le Docteur.* Ah, mon cher ami, le ciel m'afflige par d'étranges endroits. *A Colombine qui paroit.* Nous avons beſoin de vous, mademoiſelle, pour l'éclairciſſement d'un myſtere où vous avez quelque part. *Il lui donne la lettre qui étoit tombée du bonnet de la porteuſe d'eau.* Tenez, vous n'aurez pas de peine à connoitre votre écriture.

COLOMBINE *à part & ſurpriſe.*

Mon billet entre les mains de mon frere ! Il faut ici jouer de tête. *Vers ſon frere d'un air ſerein & tranquille:* Il ne me faut pas donner la queſtion pour me faire convenir que ce billet eſt de ma main. Oui, mon frere je l'ai écrit je l'ai dû écrire, & vous m'en devriez remercier. *Elle lui rend fierement le billet.*

GAUFICHON.

Peut-être n'ai-je pas bien lu. *Il lit tout haut le billet.*

„ Vos ſentimens, monſieur, ſont trop „ ſinceres & votre paſſion trop honnête

„ pour n'y pas correſpondre. C'eſt vous en „ dire aſſés pour vous faire comprendre que „ j'aprouve votre entrepriſe, pourvû que la „ violence n'ait point de part à ce que vous „ entreprendrez.

GAUFICHON *dit aprés avoir lu.*

Si on vous en veut croire, je vous ai de grandes obligations d'un ſi tendre billet.

COLOMBINE *feignant d'être en colere.*

Oui, vous m'en avez trop, & vous ne meritez pas que je travaille ſi prudemment à la sûreté de votre vie. Je n'en veux point d'autre juge que monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Votre confiance, mademoiſelle, eſt une marque certaine de votre amitié.

GAUFICHON.

Expliquez-nous donc votre énigme.

COLOMBINE.

Mon énigme eſt fort claire à qui la veut entendre. *A part.* Soutenons la gageure juſqu'au bout. *Haut.* Depuis plus d'un an un capitaine de bombardiers, nommé, monſieur de Briſe-roche, me trouve fort à ſon gré. Par malheur pour lui, il n'eſt point du tout au mien. Je ſerois bien folle de ne pas préferer monſieur Balouard à un brûleur de poudre à canon.

LE DOCTEUR.

Ah! ma belle demoiſelle. ....

COLOMBINE.

Malgré ma froideur cet homme ne laisse pas de m'aimer. Il questionne les domestiques : il veut savoir s'il y a une cave sous l'appartement de mon frere : cela ne se demande pas pour rien. Enfin ayant appris que je m'allois marier avec monsieur le Docteur, on m'a avertie de bonne part, qu'il est pis qu'enragé, & qu'on le voit roder tous les jours autour du logis avec des officiers de dragons & de grenadiers. Ces messieurs-là, comme vous savez, tuent les gens comme des mouches : & puis que sait-on si un furibond, dans le desespoir, ne feroit point jetter quelque bombe dans une cave pour faire sauter mon frere avec la maison ?

GAUFICHON.

Dieu m'en preserve.

COLOMBINE.

Ce qui me feroit croire qu'il a quelque mauvais dessein, c'est que dans une lettre qu'il m'a tantôt envoyée par un marchand Anglois, il marque à la fin, autant que je m'en puis souvenir, qu'il a des moyens infaillibles pour me délivrer de mon frere & & de monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Qu'il s'en donne bien de garde. J'aimerois mieux encore mourir garçon.

COLOMBINE.

Il ne s'en est pas tenu là, non ; il a forcé

notre porteuse d'eau à venir demander la réponse de sa lettre. Moi bonnement, pour calmer l'esprit d'un furieux, & pour éviter quelque fâcheux malheur, j'ai risqué un misérable billet de trois lignes, où je feins d'être un peu sensible à sa passion: & dans le même billet je le prie de ne point entreprendre de violence. Là-dessus mon frere prend la chévre. Voyez, monsieur, si j'ai grand tort: & s'il eût été plus à propos de vous laisser tous deux égorger. Pour ma justification, il n'y a qu'à lire le bas de sa lettre, & ma réponse. *A part.* Voilà mes gens qui s'ébranlent, nous en aurons bientôt raison.

LE DOCTEUR.

Ecoutez, monsieur Gaufichon, tout cela gît en fait; il n'y a qu'à lire les lettres.

GAUFICHON *tirant de sa poche la lettre de Leandre.*

Voyons donc la lettre. *Il lit.*

„ Pour vous délivrer bientôt d'un frere „ qui vous obsede & du Docteur qu'on vous „ destine ... *Vers le Docteur* Que vous en semble? Je trouve que monsieur de Briseroche ne nous marchande point.

COLOMBINE.

Lisez la mienne à cette heure.

GAUFICHON.

„ J'approuve vos entrepriſes, pourvû „ que la violence n'ait point de part à ce „ que vous entreprendrez.

COLOMBINE.

Je n'y entens pas de fineſſe. Je ne le ménage en tout cela, & n'ai d'autre but que d'empêcher qu'on ne vous faſſe quelque violence.

GAUFICHON.

Plus j'examine la lettre, & plus je trouve que ma ſœur a raiſon.

LE DOCTEUR.

Cependant vous l'avez rudement ſcandaliſée.

COLOMBINE *pleurant.*

Que je ſuis malheureuſe d'avoir tant de naturel pour un frere qui m'outrage !

LE DOCTEUR.

Mademoiſelle, il ne faut pas ſe repentir d'aimer ſes proches.

COLOMBINE.

Me voila t-il pas bien recompenſée de l'interêt que je prends à ſa conſervation ? Aprés tout, incommode & bizarre comme il eſt, ſeroit-ce un ſi grand mal pour moi ſi cet homme ſuivoit l'emportement de ſa paſſion ? Bien des filles ne ſeroient pas ſi ſcrupuleuſes.

LE DOCTEUR.

Ne voyez-vous pas qu'il eſt au deſeſpoir de vous avoir fâchée.

COLOMBINE.

Cela vous eſt bien aiſé à dire, monſieur ; mais mon frere ne voit pas plus loin que ſon nez. Si la porteuſe d'eau alloit dire à ce fou-

gueux, qu'on lui a pris ma réponſe, il aſſomeroit tous nos valets l'un aprés l'autre. Dieu veuille encore qu'il s'en voulût tenir là.

GAUFICHON.

Vous avez grande raiſon. A propos de cette porteuſe d'eau : preſentement que je ſuis deſabuſé, ma chere ſœur, il n'y a qu'à lui rendre votre lettre, & la renvoyer.

LA PORTEUSE D'EAU *à genoux.*

Monſieur Gaufichon, je vous crie merci. Au nom de Dieu, ne me mettez point entre les mains de la juſtice.

GAUFICHON.

C'eſt à quoi je ne penſe pas, ma mie.

LA PORTEUSE D'EAU.

Tenez-monſieu, je n'y voulois pas venir. C'eſt un avaleur de chrétiens qui m'a pouſſée la fourche au cul. Il a pus fait de blaſphêmes pour m'obliger à demander cette réponſe. Avec ça, il avoit toujours ſa brette à la main, & ſans d'honnête monde qui s'eſt mis entre deux, il m'auroit enfilée. Ah, le méchant vaut-rien ! Je me ſoucie de ſes deux louis comme d'une paille. Mais c'eſt que ce dragon-là auroit fait quelque maſſacre chez vous. Mon pauvre monſieu Gaufichon, ne me livrez point à ſte juſtice.

COLOMBINE.

Allez, ma mie, allez, on ne vous fera point de mal.

GAUFICHON.

Dame Claude, combien dis-tu que monsieur Brise-roche t'a donné ?

LA PORTEUSE D'EAU.

Helas, monsieu, je ne les voulois pas prendre. Il m'a jetté deux louis d'or. Jamais je n'ai reçu argent si à contre cœur.

GAUFICHON.

Tiens, en voilà encore trois que je te donne.

LE DOCTEUR.

Mais à condition que tu lui mettras la lettre de mademoiselle en main propre.

LA PORTEUSE D'EAU.

N'est-ce point pour m'attraper aussi ? dites-vous cela tout de bon ?

GAUFICHON.

Oui, je te le jure.

LA PORTEUSE D'EAU.

Puisque c'est votre volonté, foi de femme, je l'i baillerai à li même. Monsieu Gaufichon, Dieu vous conserve, & ce qu'ous aimez,

LE DOCTEUR.

N'y manquez pas, au moins. Ces desesperez-là ne font point de quartier à leurs rivaux.

GAUFICHON.

Dame Claude, sur les yeux de votre tête, la lettre en main propre.

COLOMBINE.

St, ſt, la porteuſe d'eau ? Gardez-vous bien de dire qu'on vous a enfermée. Il en couteroit peut-être la vie à deux hommes.

LA PORTEUSE D'EAU *en s'en allant.*

A ce prix-là, ſix mois de priſon accommoderoient bien mes affaires.

LE DOCTEUR.

En bonne juſtice, je devrois vous rendre la moitié de ces frais-là : car trés aſſurément le bombardier me veut plus de mal qu'à vous. Oh ça, monſieur Gaufichon, ce n'eſt pas aſſez de convenir que vous avez tort, il faut promettre à mademoiſelle votre ſœur de n'y plus retourner.

GAUFICHON *en embraſſant Colombine & lui touchant la main.*

Ah, de tout mon cœur.

COLOMBINE.

Je ſuis encore aſſés ſimple pour m'y fier. Eſſayons-en pour la derniere fois.

PASQUARIEL *à Colombine.*

Voilà votre tailleur, mademoiſelle, qui vous apporte un corps.

GAUFICHON.

Faites-le entrer. *Au Docteur.* Monſieur le Docteur, laiſſons ma ſœur en liberté. Une fille qui ſe marie demain, n'a pas trop de tems pour ſonger à ſes habits.

LE DOCTEUR.

Adieu, ma charmante maitreſſe. Le tems me va bien durer juſqu'à demain au ſoir.

COLOMBINE.

Si je pouvois m'expliquer, vous verriez, monsieur, qu'il me dure peut-être autant qu'à vous.

GAUFICHON *au Docteur.*

Vous voyez ce que l'amour lui fait dire.

LE DOCTEUR.

Elle n'oblige pas un ingrat. *Ils s'en vont.*

COLOMBINE *seule.*

A ce que je vois, les enfermeurs de femmes n'ont pas plus d'esprit que d'autres. Je ne sai si je me trompe: mais il me semble que je les renvoye tous deux assés contens.

SCENE VI.

ARLEQUIN en garçon tailleur, COLOMBINE.

COLOMBINE.

POurquoi votre maître ne vient-il pas lui-même?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas sa faute, mademoiselle; en faisant descendre du vin dans sa cave, un demi muid lui a roulé sur le corps. Le pauvre homme marcheroit aussi-tôt sur la pointe des cheveux que sur les pieds.

COLOMBINE.

Ah! que j'en suis fâchée! Et que deviendront mes habits?

ARLEQUIN.

Cela ne tardera pas votre nôce d'un quart-d'heure.

COLOMBINE.

Mais, mon ami, il me ſemble que je ne vous ai point encore vû chés lui.

ARLEQUIN

Comment m'y auriez-vous vu ? je viens d'un voyage qui a duré trois ans.

COLOMBINE.

Vous avez donc été bien loin ?

ARLEQUIN.

J'y fait cinq ou ſix fois le tour du monde, & il n'y a point de nation ſur la terre que je n'habille preſentement à livre ouvert. Croiriez-vous qu'en de certains pays j'ai fait un habit tout entier avec une ſeule éguillée de ſoie ?

COLOMBINE.

Cela ne ſe peut pas ſans miracle.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi. C'eſt qu'en ce pays-là on ne s'habille point, & qu'on ne porte pour tout équipage que de petits tabliers volans devant les endroits neceſſaires.

COLOMBINE.

Eſt-il vrai que dans l'Orient les femmes y ſont plus richement vetues qu'à Paris ?

ARLEQUIN.

Un million de fois. Mais les tailleurs ſont diablement à plaindre dans ces quartiers-là.

COLOMBINE.

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'eſt que les hommes y ſont ſi cruellement jaloux qu'on n'oſeroit toucher aux femmes pour prendre leurs meſures : on les regarde tant qu'on veut, on tourne autour d'elles & à la phyſionomie il faut les habiller. Dans les commencemens cela me faiſoit un peu de peine : mais j'y ſuis preſentement ſi bien accoutumé, qu'à voir paſſer un homme ou une femme dans les rues, je me vante de leur faire un habit d'auſſi bon air que tailleur de Paris.

COLOMBINE.

Notre ami, n'y a-t-il point un peu de hablerie à votre affaire ?

ARLEQUIN.

Cela eſt ſi vrai, que ſur un ſimple portrait que j'ai dans ma poche, je livrerai demain un habit le plus riche & le plus galand qu'on ait jamais porté.

COLOMBINE.

Cela n'eſt pas poſſible ?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en fais point de façon, je m'en vais vous le montrer.

COLOMBINE *à part.*

Si je ne me trompe, c'eſt le portrait de Leandre. Voici encore quelque nouveau ſtratagême d'amitié. *Aprés l'avoir regardé attentivement.*

tentivement. Mon ami, voilà un cavalier d'une heureuſe phyſionomie.

ARLEQUIN.

Vraiment, l'original eſt bien une autre beſogne!

COLOMBINE.

Tu le connois donc?

ARLEQUIN.

C'eſt mardi le plus royal homme ... il n'a qu'un défaut, c'eſt qu'il eſt amoureux.

COLOMBINE.

Eſt-ce un défaut que d'aimer?

ARLEQUIN.

Non; mais c'eſt qu'il eſt fou d'une fille qu'il n'épouſera jamais.

COLOMBINE.

Et pourquoi? il me ſemble que rien ne peut traverſer l'inclination d'un ſi honnête homme.

ARLEQUIN.

Il ne dit pas cela lui. Je ne ſçai comme diantre il bricole, que ſa maitreſſe a un frere, que ce frere enferme ſa ſœur; que cette qu'il va épouſer un vieux homme: tant y a ſœur n'en caſſera que d'une dent.

COLOMBINE.

Mais auſſi ne s'allarme-t-il point mal à propos? Car il n'y a pas d'apparence qu'un vieillard puiſſe inquiéter un homme ſi bien fait.

ARLEQUIN.

Oh, vous me dites-là trop de raiſons

pour y répondre. Tout ce que j'en ſçai, moi, ce n'eſt qu'en bâtons rompus.

COLOMBINE.

Ecoute, mon enfant, parlons à cœur ouvert. N'eſt-il pas vrai que tu viens de la part de Leandre qui a de la conſideration pour moi?

ARLEQUIN.

A quoi voyez-vous cela?

COLOMBINE.

Je vois bien encore qu'il t'a commandé de m'apporter ſon portrait. Dis la verité.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous l'avez deviné.

COLOMBINE.

T'a-t-il pas donné ordre de me le laiſſer?

ARLEQUIN.

Oh mais, je croi qu'il ne vous déviſageroit pas, quand vous le retiendriez.

COLOMBINE *à part.*

Il n'eſt pas juſte que Leandre me donne des marques de ſon amitié, ſans en recevoir de la mienne. Je lui vais envoyer mon portrait à la place du ſien; mais je ne veux pas que le tailleur s'en apperçoive. *Aprés avoir mis ſon portrait à la place de celui de Leandre, elle le rend à Arlequin d'un air de couroux.* Qui vous a fait aſſés hardi pour entreprendre de me preſenter un portrait? Allez, vous êtes un inſolent; & peu s'en faut que ....

ARLEQUIN.

Ah, mademoiſelle, ne me ruinez pas: On m'a promis cinquante piſtoles.

COLOMBINE.

Quand on vous en auroit promis cent, vous le reporterez.

ARLEQUIN.

Mademoiſelle, je ſçai bien qu'en France on ne fait rien pour rien. Prenez le portrait, & partageons l'argent. Nous aurons chacun ving-cinq piſtoles; c'eſt toujours pour faire la fille. COLOMBINE.

Maraut, ſi j'appelle du monde, je vous ferai reconduire un peu vivement.

ARLEQUIN.

Ah fi, mademoiſelle, ne faites point cette dépenſe-là, il n'y a plus que les bourgeois qui reconduiſent. *Il fait ſept ou huit pas pour s'en aller.*

COLOMBINE *à part*

Leandre ne doutera pas de mon amitié, quand il recevra mon portrait. Je ſuis perſuadée que ſa ſurpriſe ſera grande.

ARLEQUIN *revenant.*

Serieuſement, mademoiſelle, ne le voulez-vous point prendre?

COLOMBINE.

Serieuſement, mon ami, vous cherchez les étrivieres. Croyez-moi, reportez en diligence le portrait. Celui qui vous envoye apprendra par là à me connoître.

ARLEQUIN.

Ah, tigresse ! me faire perdre cinquante pistoles, en refusant le portrait d'un si bel homme ! *Il s'en va.*

COLOMBINE *seule.*

Jusqu'à present les sentinelles de mon frere ont bien gagné son argent : Une lettre, un portrait. Pour peu que les empressemens de Leandre continuent, je croi que je ne ferai point de mauvais ménage avec le Docteur. Un homme qui enferme une femme est bien mal conseillé.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre represente l'appartement d'Isabelle.

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE.

QUoi ? cet homme si clair-voyant, ce preneur de précautions, a donné trois louis d'or à une porteuse d'eau, pour rendre le billet de sa sœur à ce capitaine de bombardiers ?

LEANDRE.

La peur l'avoit tellement saisi, qu'il auroit lui-même porté la lettre.

ISABELLE.

Voilà ce qui me desespere, de voir des hommes si pénétrans en de certains rencontres, & si aveuglés en d'autres. Pour peu que cela continue, j'espere que nous le corrigerons. Mais, sericusement, Leandre, aimez-vous mademoiselle Gaufichon?

LEANDRE.

Jamais passion n'a été plus forte.

ISABELLE.

J'admire les hommes. La difficulté les enchante. Pour les faire courir, il n'y a qu'à enfermer une fille.

LEANDRE.

J'ai bien hâte de savoir si on aura reçu favorablement mon portrait.

ISABELLE.

A propos, je crains que votre ambassadeur ne soit embourbé quelque part. Nous devrions, ce me semble, en avoir des nouvelles.

LEANDRE.

Ce maraut boit tranquillement dans un cabaret, pendant que l'impatience me ronge ici, & me dévore.

Arlequin paroît en grand deuil, & passe devant Isabelle & Leandre.

ISABELLE.

Pourquoi le scandalisez-vous? Il vient de

quelque enterrement. Arlequin ? te voilà dans un terrible deuil ?

ARLEQUIN.

Ne m'approchez point, je suis inconsolable.

LEANDRE.

As-tu perdu ton pere ?

ARLEQUIN.

Je ne serois pas si fâché.

ISABELLE.

Un frere peut-être ?

ARLEQUIN.

Le mien est sec il y a plus de quatre ans. Mais, grace au ciel, tant d'honnêtes gens l'ont assisté à la mort, que je n'ai pas sujet de le regretter.

LEANDRE.

C'est donc ta femme ?

ARLEQUIN.

Encore pis, monsieur, encore pis.

ISABELLE *le tire à part.*

Viens-ça, n'est-ce point que tu as perdu le portrait de Leandre ?

ARLEQUIN.

Non, mademoiselle.

ISABELLE.

Parle-moi franchement. Dans la vie on a ses petits besoins : ne l'as-tu point mis quelque part en gage ?

ARLEQUIN.

Non, mademoiselle, non, & de par tous les diables, non.

LEANDRE.

Je m'en vais bien le faire parler autrement. *Il lui presente l'épée dans le ventre.* As-tu porté mon portrait à ma maitresse ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oui ,monsieur.

LEANDRE.

T'a-t-on laissé entrer ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oui , monsieur.

LEANDRE.

As-tu parlé à elle ?

ARLEQUIN.

Oui , monsieur.

LEANDRE.

Mais pourquoi pleurer ? jusques-là il n'y a qu'à rire.

ARLEQUIN.

Et riez , monsieur , je ne vous en empêche pas.

LEANDRE.

Lui as-tu fait voir le portrait ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Hé oui , monsieur , oui.

LEANDRE.

Prenoit-elle plaisir à le regarder ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oui , monsieur.

LEANDRE.

Ne t'a-t-elle pas fait parler sur mon chapitre ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

LEANDRE.

Et encore, que lui as-tu dit ?

ARLEQUIN.

J'ai dit qu'une femme seroit trop heureuse avec vous.

ISABELLE.

Je le croi comme cela.

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous ne grondiez jamais, que vous aimiez la dépense, & que vous ne deviez pas un liard à vos valets. Pour vous obliger, je suis sûr que j'ai menti plus d'un quart-d'heure.

LEANDRE.

Le bien que tu as dit de moi l'a déterminée à prendre le portrait ?

ARLEQUIN.

Non, monsieur, & c'est ce qui me desespere. Aprés tout ce badinage, ma drôlesse a mis orgueilleusement les poings sur les rognons, & me l'a jetté à la tête.

ISABELLE.

Cette brusquerie-là ne répond guére à son billet.

ARLEQUIN.

J'ai fait tous mes cinq sens de nature pour l'adoucir. Croiriez-vous que je lui ai offert la moitié de ce que vous m'avez promis ? Bon ! comme si j'avois parlé à un suis-

se : elle a mardi eu l'effronterie de me menacer d'étrivieres. Mais je suis venu de plus belle à la charge : & d'un ton à faire fendre un caillou, je l'ai priée & reprieras-tu, de ne me point ruiner, & de garder le portrait pour me faire gagner votre argent. La brutale m'a renvoyé comme un peteux ; m'a dit insolemment de vous le raporter, & que par là vous apprendriez à la connoître. Sans aller au devin, monsieur, vous voyez bien que c'est une panthere qui n'a point de conscience. Moi au sortir de sa maison, j'ai pris le grand deuil, car selon toutes les apparences, me voilà veuf des cinquante pistoles que vous me deviez donner.

ISABELLE *à Leandre.*

Cousin, dans ces rencontres-là il faut s'armer de patience. Les filles ont leurs caprices : & un cœur bien épris doit tout essuyer sans se plaindre.

ARLEQUIN *rendant le portrait à Leandre.*

Tenez, monsieur, en présence de témoins, je vous le rends comme vous me l'avez donné.

LEANDRE *le prend, & le jette avec dépit à terre.*

Misérable ! as-tu le front de presenter à ma vue ce qui a pû déplaire à ma maitresse ?

ISABELLE *le ramasse & voit le portrait de Colombine.*

LEANDRE.

Ah ciel! pourquoi me flatter d'une eſperance ſi agréable, pour me précipiter dans un ſi cruel deſeſpoir.

ISABELLE.

Ne reprochez rien au ciel, vous n'êtes pas trop à plaindre.

LEANDRE.

Toutes les diſgraces enſemble n'approchent point de la mienne.

ISABELLE *lui mettant le portrait de Colombine devant les yeux.*

Tenez, voilà de quoi vous conſoler.

LEANDRE.

Que vois-je? le portrait de ma maitreſſe!

ISABELLE.

Franchement, le tour eſt adroit: & ſans beaucoup de paſſion une fille ne fait guére de ſemblables preſens.

ARLEQUIN *aprés avoir regardé le portrait.*

La ruſée merleſſe! Je ne m'étonne pas ſi elle avoit tant de hâte de me le faire reporter. Il falloit voir ſon air de fierté. Allez, mon ami, allez, celui qui vous envoye apprendra par là à me connoître. Par ma foi, voilà un malin bétail! Monſieur, vous ne ſerez pas Normand? J'aurai les cinquante piſtoles?

LEANDRE.

Tu aurois ma vie, ſi tu me la demandois.

ARLEQUIN *vers Isabelle.*

Et mon deuil, mademoiselle, qui me le payera ?

ISABELLE.

Cela est trop juste : en attendant mieux, voilà un diamant qui t'aquittera de ta dépense.

ARLEQUIN.

Au retour d'un si heureux voyage, seroit-ce un crime de faire un tour à la cuisine ?

ISABELLE.

Suis-moi, je te ferai donner tout ce que tu demanderas. *Vers Leandre.* Cousin, vous ne vous ennuirez pas, je vous laisse en assés bonne compagnie.

LEANDRE *seul.*

Mon bonheur est si grand, que je n'ose encore le croire. *En regardant le portrait.* Est-il bien vrai, ma belle, que votre cœur se déclare si obligeamment pour moi.

SCENE II.

MEZZETIN, LEANDRE.

MEZZETIN.

HE bien, monsieur, le marchand Anglois n'a-t-il pas fait son devoir ?

LEANDRE.

St, st, st, *Leandre fait signe à Mezzetin*

de ne point parler. Il l'aborde & l'embrasse des deux côtez sans lui rien dire; & aprés lui avoir fait mettre son manteau & son chapeau à terre, il lui fait voir le portrait de Colombine.

MEZZETIN *se frottant les yeux.*

Dieu me le pardonne, je pense que voilà le portrait de cette prisonniere.

LEANDRE.

Ecoute, je suis veritablement amoureux.

MEZZETIN.

Tant pis, vous nous allez diablement donner de la pratique.

LEANDRE.

A quelque prix que ce soit, il faut m'introduire chés monsieur Gaufichon.

MEZZETIN.

Voilà-t-il pas mon compte? vous craignez que cette demoiselle ne s'ennuye chés son frere, & par bonne amitié vous seriez bien-aise de lui faire compagnie.

LEANDRE.

Je voudrois, mon cher Mezzetin, la voir toujours, lui parler toujours, & ne jamais sortir d'auprés d'elle.

MEZZETIN.

Si cela est, il n'y a qu'à y faire porter votre lit tout d'un train.

LEANDRE.

Je te prie, ne raillons point, & prenons des mesures justes pour me la faire épouser.

MEZZETIN.

Comptez que je ſuis à vous comme les ſergens ſont au diable, & que demain elle ſera votre femme, ou j'y brûlerai mes livres. Allons, battons le fer pendant qu'il eſt chaud : mais ſi vous ne faites à point nommé ce que je vous dirai, je vous laiſſerai, ma foi embourbé dans votre amour.

LEANDRE *en l'embraſſant.*

Je m'abandonne à ta conduite. *Ils s'en vont*

ISABELLE *ſortant de ſa chambre.*

Qu'on donne à Arlequin tout ce qu'il voudra manger, & qu'on le régale en homme de conſéquence. De l'air dont nous nous y prenons, il eſt mal-aiſé de faire cheminer l'amour plus vîte. Une lettre fort tendre, un portrait donné. Ah! que je vous plains, monſieur Gaufichon, de faire ſi mal obſerver votre ſœur.

SCENE III.

GAUFICHON, ISABELLE.

GAUFICHON *entre en furie, une épée à son côté, & deux pistolets à sa ceinture.*

PAr tout où je le rencontrerai, je lui fendrai le cœur avec mon épée

ISABELLE.

Quoi, monsieur, chez moi en cet équipage-là ?

GAUFICHON.

Oui, morbleu chez vous, & en votre presence je veux qu'il en coute la vie à Leandre.

ISABELLE.

A Leandre ? Bon Dieu ! & par où vous auroit-il fâché, lui qui a tant d'égards & d'honnêteté pour tout le monde ?

GAUFICHON.

Infâme ! la derniere goutte de ton sang va laver l'affront que tu fais à ma famille.

ISABELLE.

Mais encore, ne peut-on savoir la cause d'un desespoir si violent? Je vous ai toujours dit qu'une fille gardée de trop prés fait bien du chagrin.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas si dans votre assemblée

il me rompoit en visiere, & s'il ne pouvoit digérer qu'on enfermât une fille pour s'assurer de sa conduite.

ISABELLE.

Son sentiment là-dessus est celui de tous les honnêtes gens.

GAUFICHON.

Vous me trouvez donc moi, un fort malhonnête homme, parce que je défends ma maison à tous les fainéans de Paris?

ISABELLE.

Je croi qu'il seroit mieux pour votre réputation, qu'elle fût ouverte aux honnêtes gens, & que dans le monde on ne vous fit point passer pour le geolier de votre sœur.

GAUFICHON.

Et que seroit-ce, ventrebleu, si je lui donnois tant de liberté, puisque malgré tous ses surveillans, je viens de trouver le portrait de votre cousin sur sa toilette?

ISABELLE.

Le portrait de mon cousin? Vous auriez beau le dire dans le monde, on ne le croira jamais. Votre maison est gardée comme une place frontiere; d'ailleurs Leandre n'est pas coquet, je ne sai même s'il n'est point en pourparler de mariage avec une demoiselle.

GAUFICHON.

Vous dis-je pas! Je suis un visionaire, & ce n'est pas là son portrait? *Il lui montre le portrait.*

ISABELLE *aprés l'avoir regardé.*

A vous dire vrai, cela ne lui reſſemble point mal. Mais il vaut encore mieux avoir trouvé le portrait de Leandre ſur la toilette de votre ſœur, que celui de votre ſœur entre les mains de Leandre.

GAUFICHON.

Grace au Ciel, ma ſœur eſt trop bien née pour faire de ces écarts-là ! Il faut ſavoir la violence qu'elle s'eſt faite d'écrire tantôt deux lignes à un homme ; & ſi c'étoit pour me ſauver la vie.

ISABELLE.

Puiſque vous êtes ſi perſuadé de ſa retenue, à quoi bon tout ce vacarme ? A la fin vos manieres vous attireront des ſuites fâcheuſes.

GAUFICHON.

Ecoutez, mademoiſelle, il n'y a qu'un moyen de calmer mon reſſentiment contre votre couſin. Le portrait n'eſt pas entré tout ſeul dans ma maiſon ; on a gagné quelqu'un de mes valets. Aidez-moi à découvrir lequel de ces marauts-là m'a ſi indignement trahi. Faites-moi prêter le manteau de votre cocher.

ISABELLE.

Le manteau de mon cocher ? Et bon Dieu, qu'en voulez vous faire ?

GAUFICHON.

Je veux moi-même, à la faveur de ce déguiſement, ſonder mes coquins ; & à force d'offrir

d'offrir de l'argent, découvrir celui qui a été capable d'en prendre.

ISABELLE.

Ces sortes de stratagêmes n'ont presque jamais réussi ; & pour l'ordinaire ceux qui s'en servent, sont les duppes.

GAUFICHON.

Ils ne s'y prennent donc pas comme moi.

ISABELLE.

Jasmin ?

JASMIN.

Mademoiselle ?

ISABELLE.

Allez me querir le manteau du cocher.

GAUFICHON.

Je n'oublirai jamais un si bon office. Peut-être vous aurai-je l'obligation de mon repos.

ISABELLE.

Je mourrois contente, si j'y pouvois contribuer.

JASMIN.

Voilà le manteau du cocher, mademoiselle.

ISABELLE.

Tenez-vous dans l'antichambre.

GAUFICHON *le mettant sur ses épaules.*

Dans un quart-d'heure je vous apprendrai à coup sûr par qui le malheur entre chez moi. *Il s'en va.*

ISABELLE.

Si vous continuez, j'ai bien peur que vous ne l'introduisiez vous-même.

SCENE IV.

PIERROT en cocher, son fouet à la main.
ISABELLE.

PIERROT.

QUand on reprend le manteau d'un cocher, on entend de reste ce que ça veut dire. Ça, mademoiselle, comptons, s'il vous plaît.

ISABELLE.

A qui en avez-vous, maître fiacre? est-ce le vin nouveau qui commence à travailler?

PIERROT.

On vous a peut-être dit que je bois de votre foin au cabaret: mais ces flagorneurs-là n'oseroient le soutenir en ma presence. J'ai mardi trop d'honneur pour un cocher. Je veux bien qu'ous sachiez que je fais manger à vos chevaux jusqu'aux liens des bottes. Ils ne sont pas gras de rien, non.

ISABELLE.

Dites-moi donc, maître fiacre, quelle mouche vous picque? Personne ne m'a rien dit, & je ne songe nullement à vous mettre dehors.

PIERROT.

Si je m'étois voulu laisser débaucher par

votre oncle le chanoine, il y a plus de six mois qu'il me tournoye .... De sa grace, il m'a fait offrir la clef de sa cave .... Mais....

ISABELLE.

Je suis persuadée que vous me servez par bonne amitié.

PIERROT.

Tout franc, je suis assés content de vous; mais c'est que votre masque de fille de chambre a une dent contre moi, à cause que pendant votre maladie .... Je suis encore bien sot de vous avertir de tout ça.

ISABELLE.

Hé bien?

PIERROT.

Hé bien, elle est amoureuse d'un grand ferlampié nommé Pasquariel, qui vous la pourchasse d'une diable de force. La vela donc qu'a commence à me dire: Maître fiacre, mademoiselle est malade, menez-nous à S. Cloud. Moi facilement je les y mene; car les chevaux deviennent poussifs quand ils ne travaillent point. Eh dame, c'est votre grace; quand ils furent à S. Cloud, ils vouloient encore aller à Ruel, & puis à Marli. Ma foi, de peur de vous fâcher, je les remenai tout court à Paris.

ISABELLE.

Vous fites fort sagement.

PIERROT.

Depuis ça, jamais elle ne me l'a pardon-

né. Je gagerois qu'a vous a dit que j'achette de l'avoine relavée dans ces batteaux à la Greve. Elle a bien menti, la bonne carogne ; je ne reſſemble pas à ces fripons de cochers qui mettent la graiſſe du caroſſe dans leurs poches, & qui ſe contentent de frotter le bout des moyeux.

ISABELLE

Encore un coup, maître fiacre, je vous croi un homme de bonne conſcience.

PIERROT.

On ſait bien qu'il faut gagner l'argent d'une maîtreſſe ; mais il ne la faut pas voler. Afin qu'ous le ſachiez, n'étoit l'affection que je porte à vos chevaux, il y a plus de trois ans que je vous aurois quittée ; car il n'y a pas moyen de vivre avec cette flatteuſe-là.

ISABELLE.

Laiſſez-moi faire, maître fiacre, je la mettrai à la raiſon.

PIERROT.

Mettez-là dehors, à moins que de ça, je décampe au premier jour. *Il s'en va.*

ISABELLE *ſeule.*

Si les valets ne s'accuſoient point, on ne ſauroit jamais leurs friponneries. Comme c'eſt un mal néceſſaire, il en faut ſouffrir.

SCENE V.

Le Théâtre repreſente la rue ; l'on voit la maiſon de monſieur Gaufichon, & une gueritte à chaque côté de la porte.

GAUFICHON, PASQUARIEL, PIERROT.

Paſquariel & Pierrot ſortent de leurs niches & veulent tuer un papillon qui vole devant la porte de la maiſon, diſant qu'il veut porter une lettre. Paſquariel en le voulant prendre tombe rudement à terre. Pendant qu'ils font leurs folies, arrive Gaufichon en habit de cocher, une pipe à ſa bouche.

GAUFICHON.

BOn jour, vivans, bon jour. Dites donc, quel diable de métier faites-vous-là avec vos mouſquetons & vos capotes ?

PASQUARIEL.

Nous empêchons qu'on n'apporte des lettres à la ſœur de notre maître, & qu'on ne vienne lui parler de mariage.

GAUFICHON.

Votre maître eſt donc un fantaſque ?

PIERROT.

C'eſt un brutal, vous dis-je, qui fait en-

rager cette pauvre fille-là. Si elle m'en vouloit croire.....

GAUFICHON *à part.*

Voilà un méchant homme. *Haut.* N'y a-t-il point quelque soupireux qui lui fasse tenir sa passion par écrit, & qui vous donne des lettres pour elle ?

PASQUARIEL.

Il ne s'en presente point, c'est de quoi nous enrageons.

PIERROT.

Il n'y a pas pour un liard de profit dans cette peste de boutique-ci. J'en sortirai avant qu'il soit Pâques.

GAUFICHON.

Et la demoiselle ne vous donne-t-elle rien pour la faire parler à des monsieux ?

PASQUARIEL.

Fi ! c'est une innocente qui se laisse mener par le nez comme un oison, & qu'on va marier à un vieillard qui n'a pas la force de ramasser son mouchoir.

GAUFICHON.

Si vous me vouliez garder le secret, je vous proposerois quelque chose où il n'y auroit rien à perdre pour vous.

PASQUARIEL.

S'il y a de l'argent à gagner, parlez librement.

GAUFICHON.

Mon maître est un jeune égrillard à qui

les dents demangent. On lui a dit que mademoiſelle Gaufichon eſt fort aimable & fort riche.

PASQUARIEL.

On lui a dit vrai.

GAUFICHON.

Si vous vouliez faire tenir cette lettre-là, il y auroit, ma foi, pour chacun trois piſtoles en trois piéces.

PIERROT.

Si notre bourgeois venoit à le ſavoir, il nous caſſeroit les bras. Vous voyez bien que ce ne ſeroit pas la peine de ſe faire eſtropier pour ſi peu de choſe.

PASQUARIEL.

Ecoutez, cotterie, faites une offre un peu plus raiſonnable.

GAUFICHON.

Hé bien, chacun quatre?

PIERROT.

Ne vous tenez pas à peu de choſe pour être bien ſervi.

GAUFICHON.

Allons, vuidons d'affaire, vous en aurez cinq.

PASQUARIEL.

Tout comptant.

GAUFICHON.

Il n'y a point de crédit avec moi. *Il donne à chacun l'argent.* Mais ſi mon maître vous prioit de le faire entrer ſecrettement dans

votre maiſon, combien lui demanderiez-vous ?

PASQUARIEL *vers Pierrot.*

Camarade, je penſe que ce maraut-là nous veut tirer les vers du nez : Par la jernie il faut le repaſſer. *Ils le battent.*

PIERROT *en le frappant.*

Ah, monſieur le coquin, vous nous prenez pour des fripons. *En rendant la lettre.* Tenez, miſerable, dites à votre maître qu'on ſe ſoucie de ſa lettre comme d'un fétu.

PASQUARIEL.

Mettons ce gueux-là entre les mains de la juſtice.

GAUFICHON.

Ah, meſſieurs, ne me faites pas un ſi mauvais tour. J'aime mieux vous donner encore quatre piſtoles.

PIERROT *en prenant l'argent.*

J'enrage de m'attendrir comme ça pour de l'argent. Allons, puiſqu'il en uſe honnêtement, il faut être humains. Pour cette fois on vous pardonne : mais n'y revenez pas. *Gauſichon s'en va.*

PASQUARIEL.

Te mocques-tu ? A ce prix-là je voudrois qu'il revînt quatre fois par jour.

PIERROT.

Il me ſemble que nous n'avons point trop mal negocié cette petite affaire-là.

PASQUARIEL.

As-tu pris garde comme j'étois fâché ?

PIERROT.

Je faisois ma foi, conscience de frapper surun si galant homme.

PASQUARIEL.

Voici le patron. Reprenons notre poste. *Ils rentrent dans leurs loges.*

GAUFICHON *d'un air mortifié.*

Ciel ! pourquoi m'as-tu fait d'un si défiant temperamment ? Isabelle a raison : il ne faut pas pousser la curiosité si loin. Aprés tout je me serois bien passé d'éprouver mes valets aux dépens de ma bourse & de mes épaules: heureusement, la chose s'est passée sans témoins. N'ébruitons point notre disgrace. *Il frappe à la porte.*

PASQUARIEL & PIERROT *lui tenant chacun le mousqueton à la gorge.*

Qui va là ?

GAUFICHON.

C'est moi, mes enfans, c'est moi, ne me reconnoissez-vous pas ?

PASQUARIEL *à genoux aux pieds de Gaufichon.*

Monsieur ne me refusez pas une grace.

GAUFICHON *à part.*

Ah ! je suis perdu : ils connoissent qu'ils m'ont maltraité. *Haut.* Qu'est-ce que cette grace ? PASQUARIEL.

C'est de ne marier votre sœur que dans

un mois ou six semaines. Vous feriez notre fortune.

GAUFICHON.

Comment donc ?

PIERROT.

Ah, monsieur, que vous auriez eu de plaisir si vous aviez vu ça ! Un maraut de cocher nous vient d'apporter une lettre de la part de son maître pour mademoiselle votre sœur.

PASQUARIEL.

Ce qu'il y a de bon, c'est que pour nous la faire prendre, il nous a donné dix pistoles.

GAUFICHON.

Que vous avez prises ?

PASQUARIEL.

Ce sont nos petits profits, monsieur. Faut-il pas se sauver du mieux qu'on peut ?

GAUFICHON.

Et aprés cela ?

PIERROT.

Aprés cela, nous lui avons repassé son buffle d'importance : & puis nous l'avons renvoyé avec sa lettre. Ah, ventrebleu, que n'étiez-vous là ? Dites la verité, monsieur, vous auriez été bien-aise de voir cette opération-là ?

GAUFICHON *à part.*

Je ne l'ai que trop vue, de par tous les diables : ils ne m'ont point reconnu, tant

mieux. *Haut.* Vous avez trés-bien fait d'étriller ce coquin-là.

PASQUARIEL.

Monſieur, ne la mariez point ſi-tôt. Le maître du cocher viendra, nous en tirerons pour le moins cent piſtoles.

GAUFICHON.

Cela merite bien d'y penſer. Ouvrez-moi la porte.

PIERROT.

Cela ne ſe peut pas, monſieur.

GAUFICHON.

Et pourquoi ?

PASQUARIEL.

C'eſt que vous avez défendu de laiſſer entrer perſonne ſans votre ordre.

GAUFICHON.

Hé bien, je vous ordonne de me laiſſer entrer.

PIERROT.

Ce n'eſt pas le tout, il faut voir devant ſi vous ne portez point quelque lettre à votre ſœur. *Ils tâtent ſes poches.*

GAUFICHON.

Comment, coquins, vous avez l'effronterie.....

PASQUARIEL.

Me voulez-vous croire ? Donnez-nous quelques piſtoles, nous ne vous fouillerons point : il faut bien vivre avec les vivans.

GAUFICHON *leve le bâton, ils ouvrent la porte, & le laissent passer, puis se remettent dans leurs niches.*

SCENE VI.

Le Théâtre represente l'appartement de Colombine.

MARINETTE, COLOMBINE.

MARINETTE.

JE vous dis moi, que je lui ai vu prendre le portrait sur votre table, & qu'il est sorti comme un enragé, avec des pistolets, un mousqueton, & une épée. Oh! la belle histoire, s'il a tué quelqu'un par votre faute!

COLOMBINE.

Mon frere n'est pas cruel.

MARINETTE.

Un homme au desespoir est toujours dangereux. Fi! on donneroit le fouet à une fille de six ans qui feroit aussi mal soigneuse: & à quoi diantre servent toutes les leçons que je vous ai données depuis le matin jusqu'au soir?

COLOMBINE.

Je reconnoitrai tes soins devant qu'il soit peu.

MARINETTE.

Ce qui me fait enrager, c'eſt que plus je prens de peine, moins vous vous façonnez. Voyez, je vous prie, quelle lourdiſe, de laiſſer le portrait d'un amant ſur ſa table! On le pardonneroit à un agnés : mais une fille de votre âge. . . . Ma foi c'eſt une honte.

COLOMBINE.

A te dire vrai, Marinette, je prenois tant de plaiſir à le voir, que je n'ai pas ſongé à l'enfermer. Hé bon dieu! peut-on mettre en priſon ce que l'on aime?

MARINETTE.

Oh ça, de bonne foi, où en ſeriez-vous, ſi je n'avois pris des meſures avec Leandre pour raccommoder ce que vous avez gâté?

COLOMBINE.

Mais ne ſe rebuttera-t-il point d'un ſi bizarre contre-temps?

MARINETTE.

Le voilà bien malade, ma foi! & pourquoi eſt-il amoureux, ſi ce n'eſt pour avoir de la peine? Allez, mademoiſelle, dormez en repos : il va venir tout à l'heure un drôle qui replatrera l'affaire à merveille. Votre frere ſera encore trop aiſe d'avaller le gougeon ſans s'en appercevoir. Mais, merci de ma vie, n'allez pas oublier une ſillabe de tout ce que je vous ai dit. Car ſi vous bronchez je découvrirai tout le negoce.

COLOMBINE.

Va, va, Marinette, je ne ſuis pas ſi agnés que tu penſe : ma mémoire ne m'a encore jamais trahie. Mais j'apperçois mon frere. Ne perds point la tramontane : écoute-moi ſeulement ſans te déconcerter. *A Marinette d'un ton de colere pendant que Gaufichon entre.* Point tant de diſcours ma mie, faites votre paquet, recevez vos gages, & cherchez une autre condition, ſi bon vous ſemble.

GAUFICHON.

Pourquoi mettre cette fille-là dehors ?

COLOMBINE.

Et de quoi vous mêlez-vous ? Sont-ce là vos affaires ?

GAUFICHON.

Je l'ai toujours connue pour une fort honnête fille.

COLOMBINE.

Toute ſon honnêteté n'empêchera pas qu'elle ne ſorte.

GAUFICHON.

Mais.....

COLOMBINE.

Mais, c'eſt une affaire réſolue. Une plaiſante friponne, de ne me pas dire la verité quand je la demande.

MARINETTE.

Quand je devrois être tirée à quatre chevaux, il n'y a rien de ſi vrai que je l'ai laiſſé ſur votre table.

GAUFICHON.

Mais encore, ma sœur, ne peut-on point savoir de quoi il s'agit entre vous?

COLOMBINE.

Oh, trés-volontiers. Premierement, vous n'ignorez pas que je suis l'ennemie declarée du mystere. Je gage que vous allez être de mon côté. Cette gueuse-là pour qui j'ai mille bontés, (je vois bien que c'est ce qui gâte les valets,) ce matin je l'ai envoyée acheter de la gance & des boutons d'or pour garnir le deshabillé blanc que je mettrai. La friponne s'en est revenue, & m'a dit qu'en sortant de chez le marchand, elle a trouvé sur le pas de la boutique un portrait dans une boete d'or. Moi qui entre volontiers dans ses petits besoins, je lui ai conseillé de porter la boete d'or à quelque orfévre, & d'en faire son profit. Je lui demande présentement combien elle l'a vendue: l'insolente a l'effronterie de dire qu'elle l'a laissée sur ma table, & qu'elle ne l'a point vendue.

MARINETTE.

Oui, assurément, je l'ai laissée sur votre table. Toute servante qui sort d'une maison, doit dire la verité.

GAUFICHON.

Il y a quelque chose à votre histoire que je n'entens pas. Laquelle est-ce de vous deux qui ment?

PASQUARIEL *entre & dit à Gaufichon.*

Monsieur, il y a là bas un marsouin de Basse Normandie, avec des bottes, un chapeau retroussé & une grande épée, qui demande à vous parler.

COLOMBINE *bas à Marinette.*

Apparemment, c'est du secours qui nous vient pour le desabuser du portrait de Leandre.

GAUFICHON *à Pasquariel.*

Que veux-tu dire avec ton marsouin?

PASQUARIEL.

Je n'ai point encore vu d'homme de cette couleur-là.

GAUFICHON.

Allons au-devant de lui, nous verrons ce que c'est. Ma sœur, je vous prie, ne chassez point Marinette, nous découvrirons peut-être ce que le portrait est devenu.

SCENE

SCENE VII.

ARLEQUIN vêtu en campagnard, appellé le baron de Fourbadiere, MEZZETIN, valet du baron, GAUFICHON.

ARLEQUIN *sautant au col de Gaufichon.*

AH, cher ami, que j'ai eu de peine à trouver votre maiſon ! le couſin de Trigouille m'a bien recommandé de vous bailler cette lettre en main propre.

GAUFICHON.

Vous êtes parent du marquis de Trigouille ! *Il l'embraſſe.*

ARLEQUIN.

Oui, monſieur, ſon parent & ſon vaſſal. De plus, je me donne au diable, s'il y a ſur terre un meilleur gentilhomme.

GAUFICHON.

C'eſt le ſeul Normand que je connoiſſe ſans défauts.

ARLEQUIN.

Depuis quatre ans que nos briquets chaſſent enſemble ils n'ont pas pris une allouette qu'on ne l'ait mangée chez lui, & du gros cidre tant que le repas dure. Je ſuis ſûr qu'il ne lui reſte pas encore trente procès à vui-

der. Je mettrois ma main au feu que dans toutes ſes affaires on ne trouvera peut-être pas ſix faux temoins.

GAUFICHON.

Que je lui ſuis obligé de l'honneur de ſon ſouvenir !

ARLEQUIN.

Je veux que cinq cens peſtes m'étranglent, s'il n'a parlé de vous comme de la fleur de ſes amis. Voyez, voyez dans ſa lettre le cas qu'il fait de vous.

GAUFICHON *lit la lettre.*

„ Trouvez bon, mon cher ami, que je „ vous adreſſe monſieur le baron de Four- „ badiere, homme de qualité & de mes „ parens. *Ils s'embraſſent.* Il va exprès à Paris „ pour acheter les habits de nôce de made- „ moiſelle ſa ſœur : enſeignez-lui, je vous „ prie, le plus fameux marchand, & ta- „ chez de le loger dans une auberge prés „ de vous, afin qu'il puiſſe plus commodé- „ ment profiter de vos ſages avis. Je pren- „ drai ſur mon compte les amitiés que vous „ lui ferez, & il ne tiendra qu'à vous d'é- „ prouver en toute rencontre la reconnoiſ- „ ſance de votre trés-humble & trés-obéiſ- „ ſant ſerviteur,

Le Marquis de Trigouille.

GAUFICHON.

On n'écrit point plus poliment que cela à Paris.

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, l'arriere-ban a bien façonné la nobleſſe.

GAUFICHON.

Monſieur le baron, ne me faites pas l'affront de prendre une autre maiſon que la mienne.

ARLEQUIN.

Ce me ſeroit honneur, monſieur : mais depuis le ſiége de Mons, il faut malgré moi que je loge en mon particulier.

GAUFICHON.

Que veut dire cela ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'à l'attaque de cet ouvrage que nous forçâmes, les ennemis en l'abandonnant firent jouer un fourneau, qui m'a rôti tout le viſage, & qui m'a jetté à trois grands quarts de lieue de la ville.

GAUFICHON.

Ah, pauvre homme ! vous deviez être briſé en mille morceaux.

ARLEQUIN.

Le ciel qui s'intereſſe à la conſervation des braves, me fit heureuſement tomber ſur le fumier d'une baſſe-cour auprés de quantité de femmes qui battoient la leſſive. A ce bruit qu'elles faiſoient, je m'imaginai que c'étoit encore quelque fourneau qui alloit jouer. Ces diables de lavandieres ont fait une ſi cruelle impreſſion ſur mon cer-

veau, que quand par malheur sur le soir je rencontre une fille ou une femme à mon chemin, je tombe comme un homme mort, & suis quelquefois quatre heures entieres étendu sur la place.

GAUFICHON.

Ah, monsieur, que me dites-vous là?

MEZZETIN.

Ne le retirez pas dans votre maison, s'il y a des femmes: vous seriez homicide de sa mort.

GAUFICHON.

Je mettrai monsieur dans un appartement où personne ne l'incommodera. *Vers Mezzetin.* Mon grand ami, faites apporter les hardes de monsieur votre maître: car absolument il n'aura point d'autre logis que le mien.

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Puisque monsieur le veut, faites entrer ma valise. *Vers Gaufichon.* Comme vous voyez la noblesse de Normandie n'est point façonniere.

LEANDRE *arrive vêtu en crocheteur, & entre dans la maison.*

PASQUARIEL *à Gaufichon.*

Monsieur, fouillera-t-on ce crocheteur?

GAUFICHON.

Donnez-vous-en bien de garde. Dites seulement qu'on nous prépare à manger. *Pasquariel s'en va.*

GAUFICHON *à Arlequin.*

En toute liberté, monsieur le baron, faites-moi la grace de me dire à quoi je vous suis utile.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop obligeant. Les habits de ma sœur levés, & le contrat signé, je décampe en poste avec le beau-frere.

GAUFICHON.

Oserois-je vous demander à qui vous la mariez ?

ARLEQUIN.

A un homme de Paris que je n'ai point encore jamais vu.

GAUFICHON.

Il n'est pas possible !

ARLEQUIN.

On nous en a dit du bien. Un de nos amis en a envoyé le portrait à ma sœur : La drôlesse l'a trouvé à son gré : sur le champ l'affaire a été baclée. Tous les bons mariages se font comme cela à la billebode. A quoi bon faire languir si long-temps une pauvre fille ? A propos, ne connoissez-vous point quelque habile jouaillier ?

GAUFICHON.

Pour acheter les bijoux, volontiers ?

ARLEQUIN.

Non, c'est que ma sœur est si folle du portrait de son serviteur, qu'elle ma prié en venant à Paris, de le faire enrichir de

diamans, & qu'une boete d'or toute unie lui ſemble trop ſimple & trop meſquine.

GAUFICHON.

Pour une fille de province, voilà ce qu'on appelle rafiner en amour & en galanterie : & comment s'appelle ce bien-heureux-là ?

ARLEQUIN.

C'eſt un nommé monſieur Leandre.

GAUFICHON.

Monſieur Leandre ?

ARLEQUIN.

A votre air, monſieur, vous ſavez quelque choſe du futur : Ecoutez, il n'y a encore rien de ſigné. Si c'eſt un mal-honnête homme, je caſſe le mariage comme un verre.

GAUFICHON.

Le caſſer, monſieur ! Tout au contraire. Pour votre ſatisfaction & pour la mienne, je voudrois qu'il fut déja conſommé.

ARLEQUIN

Parbleu, ſi Leandre a des défauts, ſa phyſionomie eſt bien trompeuſe. Je vous prie que je vous montre ſon portrait. *Il cherche dans ſa poche, & ne le trouvant point, il tire ſon épée, & court aprés Mezzetin.* Par la morbleu, où eſt mon coquin de valet de chambre, que je lui paſſe mon épée au travers du corps.

GAUFICHON *l'arrêtant.*

Hé quartier, monſieur ; ce n'eſt peut-être pas ſa faute.

ARLEQUIN.

Comment, pas sa faute ? Pourquoi le maraut n'a-t-il pas regardé dans la boutique où j'ai marchandé de la frange d'or pour des gands ? Je suis le plus trompé du monde si une fille ne s'est baissée pour ramasser quelque chose dans le tems que j'ai tiré mon mouchoir de ma poche.

GAUFICHON *à part.*

Ah, juste ciel ! voilà l'histoire de Marinette d'un bout à l'autre. Ma joye est inconcevable.

ARLEQUIN.

Tout ré solument, il faut que je vous donne le plaisir de tuer ce miserable-là en votre presence. Le portrait de mon beau-frere perdu ! Et que me dira ma sœur ?

GAUFICHON *lui mettant le portrait de Leandre entre les mains.*

A coup sûr, voilà de quoi empêcher le meurtre du valet.

ARLEQUIN.

Ventrebleu, monsieur, me retenez-vous dans votre logis pour me jouer de ces tours-là ? Par la mort, si vous n'étiez pas ami du cousin de Trigouille, je vous apprendrois à berner un homme de ma qualité. Ne l'auriez-vous point acheté de mon coquin de valet ?

GAUFICHON.

Non ; mais la suivante de ma sœur l'a ra-

ramassé comme vous le venez de dire, en sortant de la même boutique où vous avez marchandé cette frange d'or. A son retour elle l'a mis sur la table de sa maitresse, où je m'en suis saisi, pour approfondir si Leandre étoit amoureux de ma sœur ; mais grace au ciel, m'en voilà heureusement éclairci.

ARLEQUIN.

L'histoire n'est point mal inventée pour épargner les étrivieres à un valet. Somme totale, j'ai une joye sensible de le retrouver.

GAUFICHON.

Et moi, un vrai plaisir de vous le rendre. Pasquariel ? Marinette ? en attendant que le couvert soit mis, qu'on mène monsieur le baron dans le grand appartement. *Lorsqu'il veut entrer dans la maison, Mezzetin en sort en habit de crocheteur.*

ARLEQUIN *en crocheteur.*

Mon ami, mon valet de chambre t'a-t-il contenté ?

MEZZETIN.

Vraiment, je nous appercevons bien quand je travaillons pour du monde de votre qualité.

ARLEQUIN.

Ne pense pas rire. Vive la basse Normandie pour la liberalité. *Il entre chez Gaufichon.*

GAUFICHON *seul.*

Sans le secours du ciel, qui m'a envoyé cet homme-là pour me desabuser, j'allois

encore faire quelque bruſquerie. Toute la terre auroit cru comme moi que le portrait de Leandre s'adreſſoit à ma ſœur ; cependant la pauvre fille n'a point de relation avec lui. Il ne ſera pas hors de propos de lui faire tantôt quelque petite excuſe ; la moindre démarche appaiſe les femmes. *Il s'en va.*

SCENE VIII.

COLOMBINE, LEANDRE, MEZZETIN, ARLEQUIN, GAUFICHON, PASQUARIEL.

COLOMBINE.

QUoi ! eſt il poſſible que la compaſſion de mon malheur ait donné lieu en ſi peu de tems à toute la tendreſſe que j'éprouve de Leandre ?

LEANDRE.

Votre mérite, mademoiſelle, ne frappe point à demi. Je n'ai pu vous voir ſans vous aimer, ni vous aimer ſans vous le dire : & mon cœur juſtement allarmé de votre mariage avec le Docteur, m'a ſuggeré toutes les meſures que je prens pour rompre une ſi indigne alliance, & pour vous offrir des vœux qui ne finiront qu'avec moi.

COLOMBINE.

Mais encore, comment pretendez-vous me tirer d'ici sans qu'on s'en apperçoive ?

LEANDRE.

Mon ame a prévu à tout. J'ai servi de crocheteur au baron de Fourbadiere, pour avoir occasion de m'introduire chés vous, & pour apporter dans une valise les habits necessaires au déguisement qui doit favoriser votre retraite.

COLOMBINE.

Ma vie sera-t-elle assés longue pour reconnoitre des bontés si surprenantes ?

LEANDRE.

Plût au ciel que la mienne fut employée toute entiere.....

ARLEQUIN & MEZZETIN *à Leandre.*

Hem, hem, cachez-vous, voilà la bête qui s'approche.

GAUFICHON.

Laquais, a-t-on servi ?

Arlequin se jette à bas, & se tourmente contre terre.

MEZZETIN.

Ah, maudite maison ! Monsieur de Trigouille avoit bien affaire d'adresser ici mon pauvre maitre, pour le faire mourir.

GAUFICHON.

Est-ce son mal qui l'a repris ?

MEZZETIN.

Retirez-vous de-là, monsieur, vous nous coupez la gorge avec vos diables de femmes.

GAUFICHON.

Mais encore, faut-il entendre raison : il n'y a que ma sœur qui prend l'air au jardin.

MEZZETIN.

C'est plus qu'il n'en faut, de par tous les diables. *En frappant dans la main d'Arlequin.* Mon pauvre maître ! Ah ! voilà un homme mort. Il n'a jamais eu d'accès si fort que celui-là. Tenez, tâtez, on ne lui sent plus ni pous ni haleine. C'est un homme mort, vous dis-je, sans remission.

PASQUARIEL.

Hé laissez-moi faire, j'ai ici d'un orviétan liquide qui le va guérir pour jamais. C'est un baume heroïque, qui donneroit la vie au fer & aux pierres. Ca, ça, soutenez-le un peu. *Il fait boire un verre de sa drogue à Arlequin qui commence à se reconnoître.* Hé bien, que dites-vous de ma theriaque ?

ARLEQUIN *d'un ton dolent.*

Mezzetin ?

MEZZETIN *du même ton.*

Monsieur ?

ARLEQUIN.

Est-ce que je mourrai sans voir monsieur Leandre mon beau-frere ?

MEZZETIN.

Ne vous inquietez point. Je lui ai fait

dire par ce crocheteur, que vous demeurez ici. Il devroit être déja venu.

GAUFICHON.

Courage, monsieur le baron, courage, ce ne sera rien.

ARLEQUIN.

Monsieur mon hôte, vous m'assassinez. J'ai entrevu par ma fenêtre une femme dans votre jardin.

COLOMBINE *arrivant.*

Encore faut-il que je voye cet original que la vue d'une femme jette par terre.

ARLEQUIN.

Misericorde! me voilà reperdu.

GAUFICHON *à Colombine.*

Hé, ventrebleu, ma sœur, retirez-vous dans votre appartement. Ne vous a-t-on pas dit l'accident du siege de Mons, du fourneau & des lavandieres? Pasquariel? la Fleur? Champagne? que tout le monde prête la main pour reporter monsieur de Fourbadiere sur son lit. *On le reporte.* Aprés le plaisir qu'il me vient de faire, je voudrois le pouvoir secourir de mon sang; il faut ma foi convenir que la Normandie est la pepiniere des honnêtes gens.

ACTE III.

SCENE I.

GAUFICHON, PIERROT en cuisiniere, MEZZETIN.

GAUFICHON.

MAis par où voudrois-tu que cet homme fût passé ? Moi-même quand je reviens de la ville, j'ai bien de la peine à rentrer dans ma maison sans que mes valets me fouillent. Je te donne à penser comme un autre y seroit reçu.

PIERROT.

Je vous dis, monsieur.....

GAUFICHON.

Et moi, je dis que tu es une bavarde, & une carogne qui ne cherche qu'à me donner du chagrin.

PIERROT.

Oh, ne faites point comme ça le vespasian & le ferragus avec vos injures. Je vous dis & vous douze, qu'il y a dans votre jardin un grand drôle bien bâti : mais je vous dis bien bâti. A la phisionomie de son visa-

ge : cet ouvrier-là tailleroit diantrement des croupieres à votre sœur.

GAUFICHON.

Tu l'as donc vu effectivement ?

PIERROT.

C'eſt un auſſi biau gars. . . . .

GAUFICHON.

Mais de par tous les diables, par où eſt-il entré ?

PIERROT.

Que vous êtes encore ſimple. Tenez, monſieur, imaginez-vous que les jeunes hommes ſont comme des vents coulis ; ça ſe gliſſe dans les maiſons, ſans qu'on ſache par où ils entrent.

GAUFICHON.

Mais Paſquariel eſt toujours à la porte.

PIERROT.

Faut donc qu'on lui ait faſſiné les yeux : car j'ai vu le monſieur, ni plus ni moins que je vous regarde.

GAUFICHON *à part.*

L'affaire mérite quelque petite réflexion. *Haut.* Jacquette, ſur les yeux de votre tête, ne me mentez pas.

PIERROT.

Tenez, monſieur, s'il n'y a pas un homme tout luiſant d'or dans votre jardin, ôtez-moi la clef de la cave. Dame, voilà un terrible ſerment ſtila !

GAUFICHON.

Puiſqu'ainſi va, monte tout doucement dans ma chambre, & m'apporte ma pertuiſanne qui eſt au chevet de mon lit.

PIERROT.

N'eſt-ce pas ce grand choſe de fer, avec quoi vous faites le carouſel tant que la nuit dure ?

GAUFICHON.

Te dépêcheras-tu ? *Seul.* Ne ſortirai-je jamais d'un chagrin que pour rentrer dans un autre ? Quoi au moment que je ſuis deſabuſé de Leandre, un autre homme a l'inſolence de s'introduire chés moi pour me deshonorer ?

PIERROT *revenant.*

Monſieur, voilà votre plartouſiane. A votre place, je n'en ferois point à deux fois, je fendrois en deux l'ame de ce fripon-là, pour lui apprendre....

GAUFICHON.

Jacquette, retournez dans votre cuiſine comme ſi de rien n'étoit, & qu'on ne faſſe point de bruit à monſieur le baron qui repoſe. Nous allons voir ſi on m'inſultera juſques dans ma maiſon. Il y a long-tems que j'ai envie de trouver ſous ma patte un de ces avanturiers, qui croyent beaucoup honorer une fille riche, quand ils ſe donnent la peine de l'enlever.

MEZZETIN *à part.*

Il faut vîtement appaiſer le grabuge de cettemaſque de cuiſiniere.

GAUFICHON *preſentant la pertuiſanne dans le ventre de Mezzetin.*

Demeure-là.

MEZZETIN *à part.*

Une hallebarde! voilà nos cartes bien brouillées. Allons, Mezzetin, bon courage juſqu'au bout. *Haut.* Faites-moi le plaiſir de me dire où je pourrois trouver monſieur Gaufichon?

GAUFICHON.

Le voilà tout trouvé, que lui voulez-vous?

MEZZETIN.

Quelqu'un de ces enrolleurs vous a-t-il mis ſur la liſte, monſieur?

GAUFICHON.

Je penſe que c'eſt le valet de chambre de monſieur de Fourbadiere: Et comment ſe porte ton maître?

MEZZETIN.

Preſentement, monſieur, il ſe porte aſſés bien. Mais toute la nuit franchement il nous a deſeſperé. Ah! qu'il a ſouffert! Bon dieu qu'il a ſouffert!

GAUFICHON.

Son mal a donc été plus violent qu'à l'ordinaire?

MEZZETIN.

MEZZETIN.

Je croyois fermement qu'il nous demeureroit entre les bras. Le pauvre homme ne faisoit à tout bout de champ que se lamenter, en me disant : est-ce que je mourrai sans voir monsieur Leandre mon beau frere ? Quoi ! je ne verrai point monsieur Leandre ?

GAUFICHON.

Pour le contenter, il n'y avoit qu'à l'aller querir.

MEZZETIN.

Dés que le jour a paru, j'y ai couru comme au feu. Croiriez-vous, monsieur, que son mal a cessé dès qu'il a envisagé cet homme-là ?

GAUFICHON.

Le bon-naturel !

MEZZETIN.

C'est qu'il aime cette sœur à la folie : il m'a commandé de savoir si vous étiez en votre appartement.

GAUFICHON.

Que souhaite-t-il de moi ?

MEZZETIN.

Je pense que c'est pour vous presenter monsieur son beau-frere : en attendant ils font un tour dans votre jardin.

GAUFICHON.

Oh, de par tous les diables, voilà donc l'homme que ma carogne de cuisiniere a vu. *Il jette la hallebarde à côté du Theâtre.*

MEZZETIN.

Oserois-je prendre la licence, monsieur, de vous demander les tenans & aboutissans de votre chagrin ? car à la perspective de votre visage, quelqu'un vous a fâché. Si je pouvois le découvrir, par la mort....

GAUFICHON.

Grace au ciel, ce n'est qu'une bévue de ma servante, qui croyoit que du monde fût entré chez moi pour me faire piéce.

MEZZETIN.

Oh, ventrebleu, où sont ces marauts-là que je les extermine ? Comment jernie, faire insulte à l'hôte de mon maitre!

GAUFICHON *à part.*

Il faut avouer que les Normands sont de bons cœurs d'hommes : cela ne demande qu'à s'égorger pour faire plaisir.

MEZZETIN.

Se jouer à monsieur Gaufichon!

GAUFICHON.

Heureusement je découvre que ce n'est qu'une fausse allarme.

MEZZETIN.

S'il ne faut donner que des coups, vous n'avez qu'à dire. Je sers un gentilhomme qui ne me garderoit pas un quart d'heure, si je frappois doucement.

GAUFICHON.

On ne sauroit trop reconnoitre tant de bonne volonté. *Il lui offre une bourse.*

MEZZETIN.

Vous mocquez-vous, monsieur ? c'est tout ce que vous pourriez faire si j'avois rompu les bras à quelqu'un pour votre service.

GAUFICHON.

Tiens, te dis-je, prends cela pour l'amour de moi.

MEZZETIN.

Si vous n'aviez pas logé mon maître, je me donne au diable si je prenois de votre argent. Mais comme ....

GAUFICHON.

Tiens, le voici.

MEZZETIN.

Il n'est pas autrement necessaire, que mon maître sache cette petite particularité-là.

GAUFICHON.

Va, va, nous savons vivre.

MEZZETIN *à part.*

Si ce coquin d'Arlequin apprenoit l'aventure, il voudroit en avoir sa part, ou il découvriroit tout. Je le connois, il se feroit pendre pour de l'argent.

SCENE II.

ARLEQUIN, LEANDRE, GAUFICHON, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

AH, mon cher hôte, quel plaisir de vous voir ! Je vous prie que mon beau-frere vous embrasse.

GAUFICHON.

Avec bien de la joie, monsieur.

ARLEQUIN.

Ma sœur ne sera pas trop mal lotie, non. Vous le connoissez de longue main: n'est-ce pas un galant homme?

GAUFICHON.

Je vous en répons. C'est le cousin de ma maîtresse. Celle qu'il épouse peut se vanter à coup sûr d'être la plus heureuse femme du royaume. LEANDRE.

Vous en dites trop, monsieur, pour être cru. GAUFICHON.

Non, dieu me damne: je parle à cœur ouvert. Je vous dirai bien plus, si ma sœur n'étoit pas engagée à monsieur Balouard, je tiendrois à grandissime honneur d'avoir un beau-frere de sa mine & de son merite.

ARLEQUIN.

Vous mariez donc aussi mademoiselle Gaufichon?

GAUFICHON.

J'espere qu'aujourd'hui l'affaire en sera reglée. Je me flate, messieurs, que vous lui ferez l'honneur de signer à son contrat de mariage. MEZZETIN.

De la force que ces messieurs-là vous aiment, je gagerois que le mariage de votre sœur leur fait bien autant de plaisir qu'à vous. GAUFICHON.

J'en suis persuadé.

LEANDRE.

Je ſerois au déſeſpoir, ſi quelqu'un entroit plus avant que moi dans les interêts de votre famille.

ARLEQUIN.

Je croi que nous ſommes tous de même avis là-deſſus, & que pas un de nous ne pleurera du mariage de monſieur Balouard.

GAUFICHON.

Vous me comblez, meſſieurs, de toutes vos bontés.

ARLEQUIN *à Leandre.*

A propos, beau-frere, il ne faut pas abuſer de l'honnêteté de monſieur Gaufichon; il y a aſſez de temps que je l'incommode.

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous, monſieur?

ARLEQUIN.

Les complimens mis à part; monſieur Leandre, courez s'il vous plaît, faire expedier votre contrat aux termes dont nous ſommes convenus.

LEANDRE.

Je vous obéis avec un grand plaiſir.

ARLEQUIN.

Mon hôte, je vous ai promis de ſigner le contrat de votre ſœur, mais à condition que vous ſignerez celui de la mienne.

COLOMBINE.

De toute mon ame. Je m'en vais de mon côté prier mon notaire de ſe tenir prêt pour

tantôt. Ah, que vous êtes heureux, vous autres Normands, de vous défaire d'une fille pour rien, ou du moins pour peu de choſe ! ARLEQUIN.

Quand on débite cette marchandiſe-là un peu fraîche, on s'en défait toujours à meilleur marché. Ce n'eſt pas que pour moi je fais les choſes fort honorablement ; tel que vous me voyez, je donne à ma ſœur cinq mille livres d'argent ſec, un ſeptiéme dans le colombier, & pareille portion en quatre inſtances pendantes au baillage de Falaize.

GAUFICHON.

Le tout enſemble peut devenir conſiderable. ARLEQUIN.

Et ſi, là-deſſus je n'y fais point entrer mon crédit auprés des juges.

GAUFICHON.

Cela peut encore valoir quelque choſe.

ARLEQUIN.

Comptez que monſieur Leandre peut tuer hardiment cinq ou ſix perſonnes, ſans apprehender ni informations ni pourſuites. Sans vanité il n'y a point de maiſon dans la province où les ſergens faſſent ſi peu d'ordure que chez moi.

GAUFICHON.

Vous avez de beaux privileges dans votre Normandie.

ARLEQUIN.

Celui d'être de vos amis me fait mépriſer

tous les autres. Adieu, notre cher, je vous quitte pour aller achever mes emplettes. Entre amis on en uſe librement.

GAUFICHON.

Vous êtes le maître, monſieur, & de ma fortune & de tout ce qui dépend de moi. *Arlequin s'en va.* Pendant qu'il ſonge à ſes affaires, je m'en vais terminer celle de ma ſœur. Quand une fois j'aurai cette épine hors du pied, je ſerai le plus content du monde.

PASQUARIEL *arrêtant Gauſichon.*

Madame la comteſſe d'Entremiſe demande à voir mademoiſelle, pour lui faire compliment ſur ſon mariage. Il faut que ce ſoit une femme de grande qualité; car ſon laquais lui porte la queue bien haut. La laiſſerai-je entrer?

GAUFICHON.

Voilà une belle demande! qu'on la conduiſe à l'appartement de ma ſœur. Vous verrez que c'eſt quelque dame du quartier qui vient prendre part à notre joie. *Il s'en va*

SCENE III.

LE DOCTEUR, PIERROT,

LE DOCTEUR.

QUel plaiſir, Pierrot, quel plaiſir d'être aimé par une belle perſonne! Non, trente fortunes comme la mienne ne paye-

roient pas l'amitié de mademoiſelle Gaufichon. M'avoir preferé à un capitaine de Bombardiers, & à tant d'honnêtes gens qui la recherchent! A mon âge c'eſt être bienheureux. Qu'en dis-tu, Pierrot?

PIERROT.

Je dis, monſieur, que je vous plains d'avoir attendu ſi tard à jetter votre gourme. Voilà-t-il pas un homme bien recréatif pour un tendron de dix huit ans! Comme je vous affectionne, je vous parle moi à cœur ouvert. Cette fille-là eſt trop fringante pour vous.

LE DOCTEUR.

Quand la jeuneſſe eſt trop vive, on tâche de la ramener tout doucement par la raiſon.

PIERROT.

Vous avez beau dire, vous êtes trop ſage pour une bête de cet âge-là. Hé, de par tous les diables, que faites-vous depuis le matin juſqu'au ſoir dans votre bibliothêque? Un Docteur ne devroit-il pas ſavoir qu'en moins de trois mois une jument bondiſſante va jetter une roſſe comme vous dans l'orniere, & que le mariage va tout de travers quand l'homme ne tire pas à plein collier.

LE DOCTEUR.

Monſieur le faquin, les épaules vous démangent.

PIERROT.

Oh, la tête vous démange bien davantage. Allez, monſieur, n'avez-vous pas de

conſcience de vous rebiffer contre un pauvre valet qui vous remontre ſi bonnement vos ſottiſes. LE DOCTEUR.

Tu crois donc que c'eſt ſottiſe d'épouſer une jeune perſonne ?

PIERROT.

Je crois que c'eſt tout fin droit comme ceux qui prennent des violons à leur ſervice : ils font danſer toute la ville, & ne danſent preſque jamais.

LE DOCTEUR.

A ce que je vois, tu te mets ſur le pied de precepteur. PIERROT.

Tant que les femelles ne vous ont point gâté le timbre, je vous ai gouverné aſſez gentiment : mais depuis que la rage de la nôce vous tient, vous devenez ſi incorrigible, qu'à la fin je vous lâcherai la bride ſur le cou. LE DOCTEUR.

Et moi, je vous lâcherai une volée de coups de bâton, qui mortifieront diablement votre morale. Ouais ! quand ce gueux-là ſe met à raiſonner. . . . .

SCENE IV.

GAUFICHON, LE DOCTEUR, PIERROT.

GAUFICHON.

IL me ſemble que vous le prenez d'un ton bien aigre avec Pierrot.

LE DOCTEUR.

Pierrot a ſes quintes tout comme les autres valets.

PIERROT.

Il n'a garde de vous dire que, quand vous êtes venu, je lui donnois la pouſſée ſur ſon mariage avec votre ſœur.

GAUFICHON.

Hé pourquoi cela ?

PIERROT *bas à Gaufichon.*

C'eſt qu'il branloit encore un peu dans le manche. Comme j'ai vu ça, je lui ai chanté ſa gamme d'un bout à l'autre. De la maniere comme je lui ai parlé, je vous répons à cette heure qu'il l'épouſera.

GAUFICHON.

Tu n'obliges pas un ingrat.

LE DOCTEUR.

Ne pourroit-on pas ſavoir ce que Pierrot vous confie ?

PIERROT.

Moi, je diſois à monſieur, que l'amour vous fait perdre le boire & le manger, & que ſi vous n'êtes promptement ſecouru, l'infection que vous portez à ſa ſœur vous fera crever : écoutez, monſieur, il y a valets & valets : mais je veux bien vous dire qu'ous n'en trouverez point qui ſe jette comme moi à corps perdu dans vos interêts.

LE DOCTEUR.

Ce maraut-là ne merite pas votre attention. Ça, monſieur, parlons de notre af-

faire. Quand voulez-vous me rendre heureux?

GAUFICHON.

Preſentement. Rien ne peut retarder votre joie & la mienne : & mes chagrins ſont diſſipés : Leandre épouſe mademoiſelle de Fourbadiere: le bombardier vient de partir pour ſa garniſon ; ma ſœur s'eſt declarée pour vous : enfin tout ſemble concourir à l'honneur d'être votre beau-frere. Il n'y a plus que le contrat à ſigner : êtes-vous content de mon notaire? A-t-il ſuivi vos intentions?

LE DOCTEUR.

Je vous l'ai déja dit, je donne tout mon bien ſans aucune reſerve.

GAUFICHON.

Ma ſœur ne vous conſidere point par cet endroit-là, monſieur ; c'eſt par le cœur qu'elle eſt priſe, & ſon unique ſoin ſera d'aimer ſon mari.

LE DOCTEUR.

Vous me faites venir l'eau à la bouche.

GAUFICHON.

Dans une couple d'heures, vous connoîtrez que je vous dis vrai.

LE DOCTEUR.

Mais êtes-vous bien certain que ce monſieur Briſe-roche ſoit parti?

GAUFICHON.

Rien n'eſt plus veritable. Malepeſte, s'il étoit ici, nous ſerions mal dans nos affaires.

LE DOCTEUR.

Cela étant, il faut se prévaloir de son absence, & conclure le mariage dés ce soir. Quand une fois votre sœur sera ma femme, je me mocque de lui & de sa poudre à canon. Adieu pour un moment, je vais donner ordre au festin; & faites avertir votre notaire de se tenir prêt pour venir tantôt. *Il s'enva.*

GAUFICHON.

Par quel endroit me suis-je attiré du ciel une protection si déclarée? malgré toutes les prédictions d'Isabelle, ma sœur sera pourtant mariée selon mon choix. Je n'ai jamais mieux fait que de m'en rendre le maître, & de fermer ma porte aux muguets. Un homme sans vigueur n'est bon à rien.

SCENE V.

GAUFICHON, LEANDRE, ARLEQUIN.

GAUFICHON.

VOici notre campagnard qui a fait apparamment toutes ses emplettes.

ARLEQUIN.

Oh, monsieur Gaufichon, l'affreuse ville que votre Paris! il y a, mardi, des rues aussi longues que carême.

GAUFICHON.

C'est ce qui en fait la beauté.

ARLEQUIN.

Ma foi, vivent les petites villes pour y être reſpecté : en ce pays-ci on ne ſalue perſonne. A Falaize je fais mettre aux cachots pour ſix ſemaines, quand on ne me tire pas le chapeau de cinq cens pas.

LEANDRE.

Je ne m'étonne donc pas que les Normands aiment tant leur pays.

ARLEQUIN *à Gaufichon.*

Mon hôte, quel bagage eſt-ce là que je vois ſortir de votre maiſon ?

GAUFICHON.

C'eſt une dame du quartier qui vient complimenter ma ſœur ſur ſon mariage.

ARLEQUIN.

Ah, c'eſt bien fait : elle eſt jolie.

GAUFICHON.

Nous allons voir.

SCENE VI.

MEZZETIN en dame du quartier, COLOMBINE, & les acteurs de la ſcene precedente.

MEZZETIN *à part.*

COurage, voici le coup de partie. *Haut à Colombine.* Quoi, mademoiſelle, pouſſer la civilité juſquà la rue ?

COLOMBINE.

Le plaisir de vous voir, madame, meneroit les gens encore plus loin. *Vers Gaufichon.* Mon frere, c'est madame la comtesse d'Entremise, qui s'est donné la peine de nous venir témoigner sa joye sur mon mariage.

ARLEQUIN.

Une bonne grosse gaguie!

GAUFICHON *à la Comtesse.*

Vous ne sauriez, madame, me faire un plus sensible plaisir que de vous interesser à l'établissement de ma sœur, je croi qu'elle a lieu d'être contente.

MEZZETIN.

On ne peut jamais s'en expliquer avec un empressement plus honnête.

COLOMBINE.

Oh, madame! ne me faites point rougir. Je vous ai peut-être ouvert mon cœur avec trop de franchise. Que voulez-vous; je suis née sincere, & je veux bien que le monde sache que je ne me marierois point, si je n'aimois mon mari de toute l'étendue de mon ame.

LEANDRE.

Ah! que j'envie son bonheur.

COLOMBINE.

Ne l'enviez point, monsieur, je suis persuadée que votre femme vous en dira tout autant.

MEZZETIN *bas à Colombine.*

Expedions matiere. *Haut.* Ma belle demoiſelle, c'eſt trop vous incommoder.

GAUFICHON.

Ma ſœur, que n'avez-vous fait mettre les chevaux au caroſſe?

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas la peine, monſieur, je ne vais que chez mademoiſelle Iſabelle.

COLOMBINE.

Puiſque vous ne voulez point de caroſſe, ſouffrez du moins que mon frere vous donne la main juſques-là.

GAUFICHON *ſe preſentant.*

Ce me ſera bien de l'honneur.

MEZZETIN.

On ne ſort point de chez ſoi le jour qu'on marie une ſœur.

GAUFICHON.

Souffrez tout au moins que ces deux cavaliers-là vous accompagnent.

ARLEQUIN.

Trés-volontiers: auſſi-bien je ſuis gros de ſaluer la maîtreſſe de mon hôte. On dit par le monde qu'elle a la gorge auſſi charmante que l'eſprit.

COLOMBINE *à la Comteſſe.*

Madame, par ce vilain temps-là, ne voudriez-vous point prendre une groſſe coeffe & une écharpe?

MEZZETIN.

Cela n'eſt point de refus, mademoiſelle, à cauſe de ma fluxion ſur le viſage.

GAUFICHON.

Jaſmin, allumez vîte un flambeau.

MEZZETIN *à Gaufichon.*

Je vous donne, monſieur, des peines infinies.

LEANDRE *à la Comteſſe.*

Vous ne connoiſſez pas monſieur Gaufichon : jamais homme n'a été plus galant & plus officieux.

GAUFICHON *allant au devant du laquais.*

Où eſt donc ce coquin-là ? Faudra-t-il que j'aille moi-même au devant de lui ? *Pendant que monſieur Gaufichon dit ces mots, Colombine prend la coeffe & l'écharpe de la Comteſſe, & Mezzetin ſe retire. Gaufichon appercevant le laquais :* Je vous en ſai bon gré, monſieur le maraut, d'être cauſe qu'une dame de qualité eſt incommodée ! *Vers Colombine qu'il croit être la Comteſſe.* Madame, je vous demande mille pardons de la ſottiſe de mon laquais.

LEANDRE.

Il n'y a encore rien de gâté.

GAUFICHON.

Madame, à cauſe de votre fluxion cachez-vous bien le viſage de vos coeffes & de votre manchon, les rhumes ſont mortels

tels cette année. *A Leandre & à Arlequin.* Messieurs, je vous recommande cette dame-là. LEANDRE.

Ne vous embaraſſez pas, nous en aurons plus de ſoin que vous.

GAUFICHON.

On a beau dire, les femmes de qualité ſe diſtinguent toujours par leurs manieres. Cette dame ne ſe contente pas d'avoir fait ſes civilités à ma ſœur, elle veut encore, pour me combler, rendre viſite à ma maîtreſſe.

PASQUARIEL *entrant.*

Il y a là un homme qui dit qu'il eſt notaire, le laiſſerai-je entrer ſans le fouiller?

GAUFICHON.

Oui, de par tous les diables, oui. Sans cet homme-là, nous ne ſaurions rien faire; jamais il ne pouvoit arriver plus à propos.

SCENE VII.

GAUFICHON, LE NOTAIRE.

GAUFICHON *au notaire.*

JE vous attens, monſieur, avec beaucoup d'impatience.

LE NOTAIRE.

Je préſume, monſieur, par votre impatience, que vous voulez faire un teſtament. GAUFICHON.

Moi, un teſtament? il rêve.

LE NOTAIRE.

La coutume, comme vous ſavez, nous preſcrit d'être deux pour le recevoir; autrement ce ſeroit une nullité qui défigureroit l'acte ſans aucune reſſource.

GAUFICHON.

Qu'ai-je affaire moi, de tout votre grimoire? LE NOTAIRE.

Graces au ciel, votre maladie n'eſt pas preſſante: j'aurai bien encore le temps d'appeller un de mes confreres.

GAUFICHON *le retenant.*

Hé, non, monſieur, n'appellez perſonne: il n'eſt pas beſoin de teſtament, j'ai bien d'autres choſes en tête.

LE NOTAIRE.

C'eſt peut-être pour une donation entre-vifs? GAUFICHON.

Encore moins.

LE NOTAIRE.

Auquel cas, il eſt bon de vous avertir que le donateur doit être libre & ſain d'eſprit. Je veux croire, monſieur, que vous n'êtes pas dans cette ſituation-là.

GAUFICHON.

Eſt-ce que j'ai l'air d'être fou?

LE NOTAIRE.

Il faut de plus, que la choſe donnée appartienne au donateur.

GAUFICHON.

Le pauvre homme perd l'eſprit.

LE NOTAIRE.

Parce qu'autrement, au lieu d'avoir fait une grace, il ne laisseroit au donataire que le chagrin de regretter une liberalité infructueuse.

GAUFICHON.

Pourquoi diable m'embaraſſer de vos rubriques? LE NOTAIRE.

Ce ſont, monſieur, de petites obſervations que le devoir de la profeſſion nous oblige de vous faire.

GAUFICHON.

Hé, monſieur, le notaire, dieu merci, je me porte bien, & je ne ſonge ni à teſtament ni à donation. Je vous demande ſeulement ſi.....

LE NOTAIRE.

N'eſt-ce point auſſi que vous couchez quelque groſſe terre en joue pour donner du relief à vos qualités?

GAUFICHON.

A la fin la patience m'échappera.

LE NOTAIRE.

C'eſt quelque choſe à la verité d'avoir un beau titre: mais la vanité de l'acquereur fait preſque toujours manquer aux précautions les plus neceſſaires.

GAUFICHON.

Le maudit parleur!

LE NOTAIRE.

Vous avez beau dire, il n'y a que le

decret qui puiſſe rendre votre poſſeſſion paiſible.

GAUFICHON.

Que la peſte vous étouffe, avec votre terre & vos decrets ! Je ne vous demande que le loiſir de m'expliquer.

LE NOTAIRE.

Tout à votre aiſe, monſieur. De bonne foi, me croyez-vous aſſez indiſcret pour inſtrumenter, ſans ſavoir préciſément votre intention ?

GAUFICHON.

Mon intention, de par tous les diables, eſt de ſavoir ſi le contrat de monſieur Balouard eſt prêt à ſigner ?

LE NOTAIRE.

Pour qui me prenez-vous, monſieur ? Sachez que je ne travaille point pour des noms de cocq-à-l'âne : En un mot, je m'appelle Gabriel l'Alteré, notaire au châtelet de Paris ſachant mon métier, & de plus le faiſant avec honneur.

GAUFICHON.

Je conviens, monſieur, de toutes vos prérogatives. Mais encore, que venez-vous chercher dans ma maiſon ?

LE NOTAIRE.

Je cherche un ſeigneur de baſſe Normandie appellé le baron de Fontagriere.

GAUFICHON.

Vous voulez dire de Fourbadiere.

LE NOTAIRE.

Juſtement ; qui marie ſa ſœur à monſieur Leandre : & comme ils doivent prendre la poſte demain à la pointe du jour , je croi qu'ils n'ont pas de tems à perdre pour faire ſigner le contrat à mes amis.

GAUFICHON.

Sûrement , j'y ſignerai avec plaiſir. Tenez , ils ne font que de ſortir pour reconduire une dame juſqu'à deux pas d'ici.

LE NOTAIRE.

Que je vous ſerois redevable, monſieur, ſi je pouvois ſavoir préciſément où ils ſont allés !

GAUFICHON.

Je veux vous faire le plaiſir tout entier , je vais vous y mener moi-même.

LE NOTAIRE.

Ah , monſieur , je ne mérite pas la peine que..... GAUFICHON.

Vous mocquez-vous , avec votre peine ? Ce ſont mes meilleurs amis. En chemin faiſant , monſieur l'Alteré , dites-moi, je vous prie , combien Leandre vous donnera-t-il pour la façon de ſon contrat ?

LE NOTAIRE.

Hélas , monſieur , je n'en aurai pas plus que celui de mademoiſelle votre ſœur. Nous faiſons payer tous les gens de condition ſur le même pied. Votre notaire vous dira cela comme moi. Jamais nous ne prenons que le dixiéme du prix des contrats.

GAUFICHON.

Malepeſte, le dixiéme !

LE NOTAIRE.

On ſe paſſe à cela preſentement, parce que l'argent devient rare.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas ſi meſſieurs vos confréres ſe jettent dans les grandes charges.

SCENE VIII.

GAUFICHON, LEANDRE, ARLEQUIN, LE NOTAIRE.

GAUFICHON *appercevant Arlequin & Leandre.*

MEs chers amis, nous allions vous chercher.

LEANDRE *appercevant le notaire.*

Hé bien, monſieur l'Alteré, pouvons-nous partir demain ?

LE NOTAIRE.

J'ai rempli de ma part tout mon petit miniſtere.

ARLEQUIN.

Monſieur le tabellion, prenez garde que votre coutume de Paris, n'aille pas heurter celle de Normandie. Ces ſortes d'affaires-là ne ſe pardonnent jamais.

LE NOTAIRE.

De la maniere que je m'y ſuis pris, toutes les parties ſeront contentes de moi.

GAUFICHON.

Monsieur est habile homme : il m'a donné tantôt un rude échantillon de sa capacité.

LEANDRE *vers le notaire.*

Dites-moi, je vous prie, les parens ne signent-ils pas les premiers ?

LE NOTAIRE.

C'est l'usage, monsieur, & les amis ensuite.

LEANDRE.

Cela étant, monsieur le baron, prenez la peine de mener le branle.

ARLEQUIN.

Je gagerois, quinze contre un, que monsieur Leandre ne se repentira point de cette affaire-ci. Monsieur Gaufichon en sera bien de moitié avec moi. Je ne sai ce qui arrivera : mais je signe avec beaucoup de confiance.

ISABELLE *arrive avec Colombine toujours déguisée en comtesse.*

LEANDRE *allant au devant d'Isabelle.*

Ah, ma chere cousine, que je vous ai d'obligation de venir approuver l'alliance que je fais aujourd'hui.

ISABELLE.

Vous m'en avez plus que vous ne pensez. J'amène avec moi madame la comtesse, qui malgré sa fluxion, veut à toute force signer à votre contrat.

GAUFICHON.

Elle a raison, c'est un fort galant homme.

ISABELLE.

Elle se loue aussi beaucoup des manieres de monsieur le baron.

ARLEQUIN.

Ne pensez pas rire. Quoique je ne sois pas le plus bel homme du royaume, je puis me vanter d'amuser moi seul plus de femmes que tous les gens de cour ensemble. Un Normand qui parle avec l'accent, a toujours bien de la presse autour de lui. *Au notaire.* Allons, monsieur l'Alteré, faites un peu là votre charge comme il faut. *Le notaire presente la plume à Isabelle qui l'offre à Colombine.*

ISABELLE *à Colombine.*

Souffrez, madame, que j'aye l'honneur de vous la presenter.

GAUFICHON.

Elle a raison, madame; les femmes doivent signer avant les filles. *Colombine prend la plume, & signe.*

ISABELLE *la voyant signer.*

Je ne sai pas comment fera mon cousin, pour reconnoître des manieres si obligeantes.

ARLEQUIN.

Il fera tout de son mieux, je vous en répons.

ISABELLE *prenant la plume & signant.*

Pour moi, le cœur me dit que Leandre sera heureux. *Vers Gaufichon.* Qu'en dites-vous, monsieur Gaufichon?

GAUFICHON *prenant la plume.*

Je le croi comme vous : & pour preuve, j'applique de trés-bon cœur mon nom auprés du vôtre. *Il signe.*

LEANDRE.

Je penſe que c'eſt à mon tour à gliſſer. *Il ſigne & dit au notaire* : Monſieur l'Alteré, vous n'avez preſentement qu'à faire expedier la groſſe.

LE NOTAIRE.

Dans une couple d'heures je vous la rapporte en forme.

SCENE DERNIERE.

LE DOCTEUR, UN AUTRE NOTAIRE, les acteurs de la ſcene precedente.

ARLEQUIN *appercevant le Docteur tout chargé de rubans couleur de feu.*

JE croi que voici de la moutarde aprés dîné.

LE DOCTEUR.

Je ſuis au deſeſpoir, meſdames, de vous avoir tant fait attendre : mais on ne gouverne pas meſſieurs les notaires comme on voudroit.

GAUFICHON.

Heureuſement il n'y a encore rien de gâté.

COLOMBINE *à part*

A ce qu'il croit.

GAUFICHON.

Par un bonheur extrême, tous nos amis qui viennent de signer le contrat de monsieur Leandre, nous feront aussi l'honneur de signer le vôtre : & comme cela nous ferons d'une pierre deux coups.

COLOMBINE *à part.*

Et d'une fille deux mariages. Je croi que nous allons un peu rire.

GAUFICHON.

Comme frere de la mariée, je vais vous montrer le chemin. *Au notaire.* Monsieur de la Pince, votre meilleur plume, s'il vous plaît ? Me voilà au comble de ma joye.

ARLEQUIN *à part.*

Cela est trop violent, cela ne durera pas.

LE NOTAIRE.

Pour faire les choses dans l'ordre, il seroit à propos que les parties interessées fussent ici presentes.

GAUFICHON.

Oh, je vous répons de ma sœur.

COLOMBINE *à part.*

Vous allez voir qu'un homme sage ne doit répondre de personne.

LE DOCTEUR.

Hé, monsieur de la Pince, abregeons matiere, je vous en conjure. Mademoiselle Gaufichon signera de reste ; c'est une fille qui m'épouse par pure amitié, & qui me

préfere à milles gens qui valent mieux que moi.

LEANDRE.

Marque de ſon bon goût.

PASQUARIEL *arrive tout troublé.*

Ah, monſieur Gaufichon, mon cher maître.... Mon pauvre maître, tout eſt perdu.

ISABELLE.

Qu'eſt-il arrivé de nouveau?

PASQUARIEL.

Mademoiſelle..... Ah! ah! ah!

GAUFICHON.

Hé bien?

PASQUARIEL.

Mademoiſelle votre ſœur eſt.... eſt... eſt perdue, monſieur; on ne la trouve point dans la maiſon.

LE DOCTEUR.

On ne la trouve point dans la maiſon? Vous verrez que le bombardier eſt revenu. Ah, monſieur Gaufichon, nous ſommes des gens maſſacrés.

COLOMBINE *à part.*

Oh point, perſonne ne mourra de cette affaire-ci.

GAUFICHON.

Ma porte n'a-t-elle pas toujours été bien fermée?

PASQUARIEL.

Les clefs ne partent point de ma poche. *Il montre un gros paquet de clefs.*

GAUFICHON.

Il ne faut pas s'allarmer mal à propos : il n'y a pas un quart-d'heure que madame la comteſſe d'Entremiſe l'a laiſſée au logis.

ARLEQUIN.

Une fille ne ſe perd pas comme un couteau de poche. Vous l'allez retrouver quand vous y penſerez le moins.

GAUFICHON.

Vous verrez qu'elle s'eſt retirée dans ſon cabinet pour ajuſter ſes pierreries. *Vers le notaire.* Monſieur de la Pince, allons toujours notre train. Faites ſigner ces dames. *Le notaire preſente la plume à Colombine qui eſt toujours déguisée, & Gauſichon s'en approchant, lui dit :* La douleur de votre fluxion vous permettra-t-elle, madame, de....

COLOMBINE *relevant ſa coeffe.*

Oui, mon frere, tous mes maux ſont finis, votre mauvaiſe humeur étoit le ſeul que j'avois à craindre. Mais les empreſſemens de monſieur Leandre m'en ont heureuſement delivrée.

ARLEQUIN.

Je n'y ai pourtant pas nui, moi.

COLOMBINE.

Grace à votre défiance, & malgré vos ſentinelles, me voilà femme d'un homme de merite. Vous pouvez, ſi bon vous ſemble, faire un preſent de votre docteur à quelque demoiſelle ruinée, qui ſacrifiera

volontiers sa jeunesse à de l'argent. Pour moi qui suis née avec une fortune honnête, & un cœur bien placé, vous trouverez bon que je me garantisse d'un écueil de roupies, de gouttes & d'infirmités, que votre bon naturel me préparoit depuis si long-temps.

LE DOCTEUR.

Oh, il ne falloit rien pour cela, mademoiselle, il ne falloit rien, rien, rien.

COLOMBINE.

Grace au ciel, me voilà pour jamais hors de votre conciergerie. Si vous m'en voulez croire, cherchez sous main quelque homme de votre humeur à qui vous puissiez revendre vos verroux, vos grilles de fer, & vos serrures.

ARLEQUIN *vers Gaufichon.*

Trouvez-vous pas, monsieur, qu'elle arrange cela assez mignardement?

GAUFICHON.

Ai-je bien entendu? Est-ce ma sœur que je vois? Ma surprise ne trompe-t-elle point tout à la fois & mes yeux & mes oreilles?

ARLEQUIN.

Non, monsieur, nous avons tous entendu la même chose.

GAUFICHON.

Quoi! ma sœur épouse Leandre, d'intelligence avec ma maîtresse? Ah, ciel! quel poignard me mets-tu dans le cœur?

ISABELLE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois qu'il eſt perilleux d'enfermer une fille raiſonnable, parce que tout le monde ſe fait un plaiſir de berner le geolier, & de ſecourir la priſonniere ?

COLOMBINE.

Depuis vingt-quatre heures, mon cher frere, vous avallez trop agréablement la pillule, pour vous en fâcher.

GAUFICHON.

Mais encore, ne ſaurai-je pas le détail de ma cataſtrophe ?

ARLEQUIN.

Je vous la veux dire par charité : mais fort laconiquement, afin de ſoulager votre mémoire. Reprenons la choſe dans ſon principe. Vous ſavez bien cette conference d'académie chez votre maitreſſe ?

GAUFICHON.

Trop, de par tous les diables, trop.

ARLEQUIN.

Aprés cela, le maſſon & le ſerrurier qui vous eſcamoterent vingt piſtoles ; parlant par reſpect, j'étois le maſſon, & Mezzetin le ſerrurier : & puis le marchand de bas d'Angleterre, la porteuſe d'eau, le bombardier, le garçon tailleur, le portrait de Leandre, le mouſqueton, l'épée, les piſtolets, la pertuiſanne, le manteau de cocher tout chamarré de coups d'étriveres, le couſin

de Trigouille, le baron de Fourbadiere, le siége de Mons, le fourneau, le fumier, la basse-cour, les lavandieres, la maladie, les complimens de la comtesse d'Entremise sur le pas de votre porte avec une coeffe & une écharpe, mademoiselle votre sœur décampe, vous-même vous la baillez à conduire chez votre maîtresse, monsieur l'Alteré apporte le contrat, à votre exemple tout le monde le signe. Jusqu'à present, voilà ce qu'il y a de besogne taillée; monsieur Leandre achevera l'histoire au premier jour. Quant à moi, voilà ce qui me regarde, & voilà ce qui arrive à coup sûr, aux enfermeurs de filles.

GAUFICHON.

Quoi? monsieur le baron, tout cela n'étoit pas vrai?

ARLEQUIN.

Non, monsieur, cela n'étoit que vraisemblable, & c'est ce qui vous a fait donner si heureusement dans le panneau.

GAUFICHON.

Mon pauvre monsieur le docteur, que deviendra votre dépense?

LEANDRE.

Je le rembourserai de tout, jusqu'aux frais du petit opera qu'il a preparé, & dont nous allons prendre le divertissement.

PIERROT *au Docteur.*

Encore n'est-ce pas tout perdre. Hé bien,

monsieur, une autre fois prendrez-vous de mes almanachs? Vous frotterez-vous à de jeunes chevres?

LE DOCTEUR.

Tout bien considéré, je ne suis plus d'âge à couleur de feu. Monsieur Gaufichon, il faut prendre patience. On va un peu rire à nos dépens; franchement nous le méritons bien. Mademoiselle votre sœur nous a fait tourner la cervelle à tous deux. Moi, je suis un fou d'y avoir osé prétendre; & vous, un autre fou de me l'avoir voulu donner.

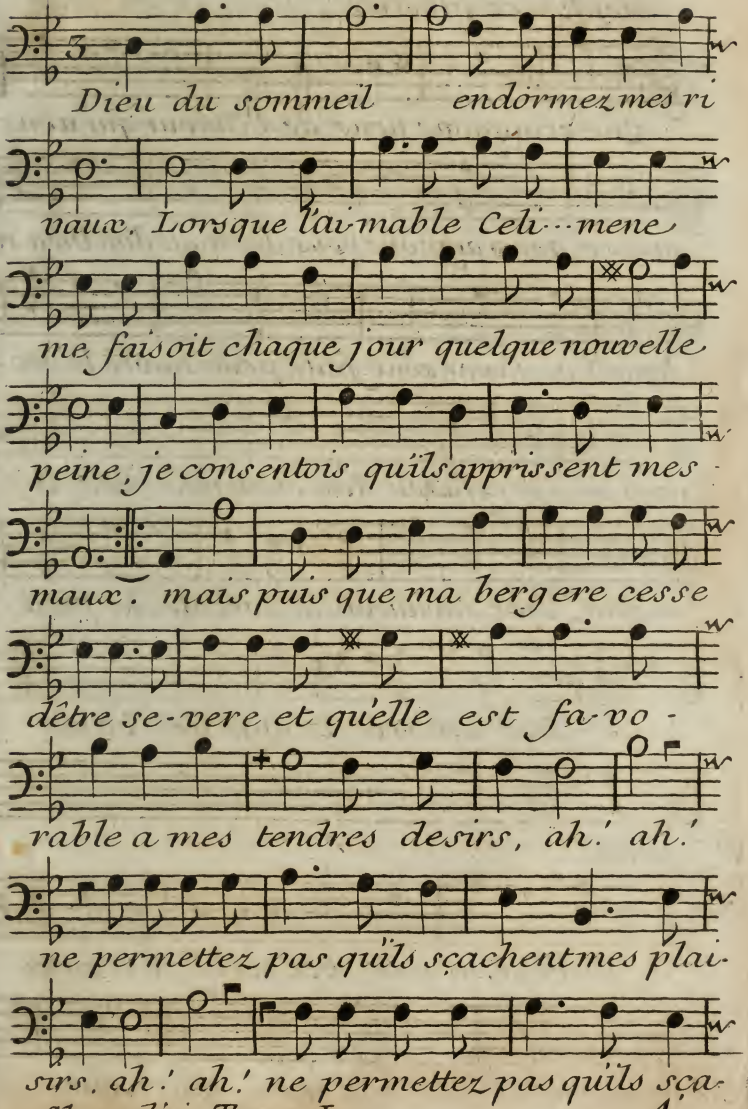
COLOMBINE.

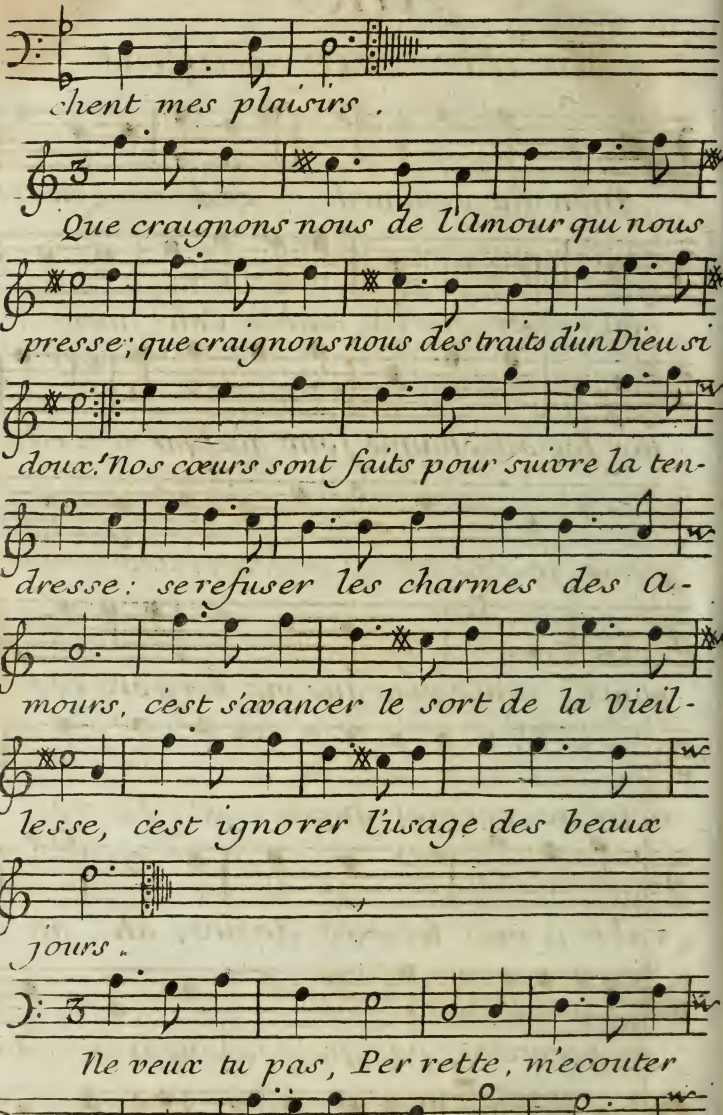
Mon frere, en quelque chose le malheur est bon. Croyez-moi, cette épreuve-ci vous fera du bien dans la suite, & votre histoire apprendra au public que de toutes les précautions celle de garder une femme est la plus inutile. Mais qu'on fasse entrer les danseurs, & qu'on se divertisse. *On danse, & on chante les paroles qui suivent.*

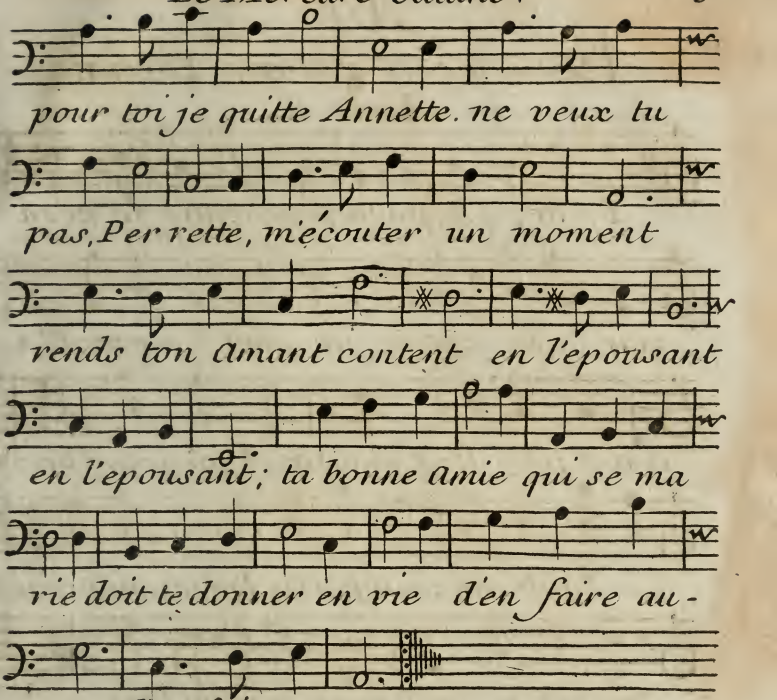
Penses-tu, jaloux, être sage
De resserrer une beauté?
Plus on la tient en esclavage,
Plus on l'engage
A trahir sa fidelité.
Un oiseau que l'on tient en cage
N'aspire qu'à sa liberté.

Fin de la Comedie & du I. Volume.

AIRS
du Mercure Galant



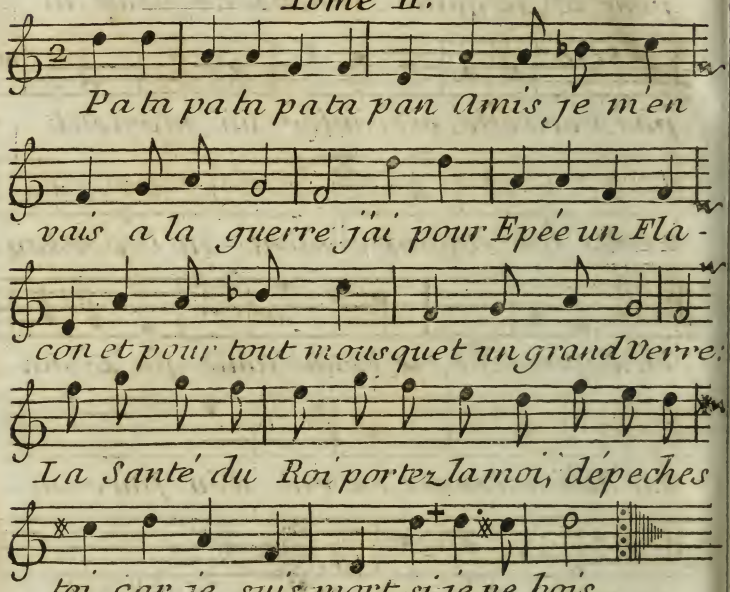

chent mes plaisirs.
Que craignons nous de l'Amour qui nous
presse; que craignons nous des traits d'un Dieu si
doux! Nos cœurs sont faits pour suivre la ten-
dresse: se refuser les charmes des a-
mours, c'est s'avancer le sort de la vieil-
lesse, c'est ignorer l'usage des beaux
jours.
Ne veux tu pas, Perrette, m'ecouter
un moment; soulage mon tourment



FIN de la Musique du Tome I.er

Université BIBLIOTHECA Ottaviansis

Air
de l'Homme a Bonne Fortune.
Tome II.



Fin de la Musique du
Tome II.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
Universit
D